AVENTURES

DE

ROBINSON CRUSOÉ



DANIEL DE FOË

AVENTURES

DE

ROBINSON CRUSOÉ

ILLUSTRÉES PAR GAVARNI



PARIS

MORIZOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR

5, RUE PAVÉE-SAINT-ANDRÉ-DES-ARTS, 5

1862

ROBINSON CRUSOÉ

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Ma naissance. — A dix-neuf ans, je ne résiste pas au désir de m'embarquer. — Violente tempête; notre navire sombre, l'équipage est sauvé. — Voyage en Guinée. — Nous sommes pris par un corsaire.

Je suis né en 1632, à York, d'une bonne famille. Mon père, natif de Brême, s'établit à Hull, où il acquit une grande fortune; ensuite il alla à York, et y épousa ma mère, dont les parents s'appelaient Robinson. Cette famille est une des meilleures du pays, et c'est d'elle que je tiens les noms de Robinson Kreutznaer; mais, par une corruption de mots assez ordinaire en Angleterre, on nous appelle aujourd'hui, nous nous appelons et nous signons Crusoé : mes compagnons ne m'ont jamais donné d'autre nom.

J'avais deux frères plus âgés que moi, l'un lieutenant-colonel d'un régiment d'infanterie anglaise, commandé autrefois par le fameux colonel Lockart, fut tué à la bataille de Dunkerque contre les Espagnols. Je n'ai jamais su ce qu'é-

tait devenu le second; et je ne suis pas mieux instruit de sa destinée que mon père et ma mère ne l'ont été de la mienne.

J'étais le troisième garçon de la famille; n'ayant appris aucun métier, je roulai bientôt force projets dans ma tête. Mon père, homme âgé, m'avait donné une bonne éducation, soit en me dictant lui-même des leçons, soit en m'envoyant aux écoles publiques. Il me destinait à l'étude des lois, mais le désir d'aller sur mer me dominait uniquement. Cette inclination me roidissait si fort contre la volonté paternelle, et me rendait tellement sourd aux remontrances et aux sollicitations pressantes de ma mère et de tous mes proches, qu'on eût pu conjecturer déjà qu'une espèce de fatalité m'entraînait irrésistiblement vers un état de souffrance et de misères. Mon père, sage et grave personnage, me donnait d'excellents avis pour me faire renoncer à mes desseins. Un matin il me fit venir dans sa chambre, où il était retenu par la goutte, il me demanda pour quels projets, pour quelle idée folle je voulais quitter la maison paternelle et ma patrie, où j'aurais de l'appui, et où j'avais l'espérance d'arriver à la fortune par mon application et mon industrie, en menant une vie agréable et commode. Il me dit qu'il n'y avait que deux sortes de gens, les uns dénués de toutes ressources, les autres placés dans un rang supérieur, à qui il convînt de former de grandes entreprises et d'aller par le monde chercher des aventures, pour se rendre fameux par une route peu frayée. Ce parti, selon lui, était beaucoup trop au-dessus ou trop au-dessous de moi; ma place se trouvait marquée dans la classe moyenne, au premier étage de la vie bourgeoise. Sa longue expérience lui avait appris à regarder cette situation comme la meilleure de toutes, comme celle dans laquelle il était plus facile d'être heureux, à l'abri de la misère, des souffrances et des travaux trop pénibles des artisans, loin de l'orgueil, du luxe, de l'ambition et de l'envie dont les grands sont tourmentés. Les rois eux-mêmes n'avaient-ils pas désiré cette

modeste condition de la vie? n'avaient-ils pas gémi sur les suites de leur haute naissance et souhaité de se voir placés au milieu des deux extrémités sociales, entre les grands et les petits? Là aussi le sage fixa le point de la vraie félicité en priant le ciel de le préserver de la pauvreté, et de ne point lui envoyer de richesses.

Il m'exhorta, dans les termes les plus pressants et les plus tendres, à ne point faire une étourderie de jeunesse, à ne point me précipiter au milieu des maux dont la nature et ma naissance m'avaient garanti; il me fit observer que je n'étais pas dans la nécessité d'aller chercher mon pain; qu'il ne négligerait rien de son côté pour me mettre en possession de cet état de vie qu'il venait de me recommander; que, si je n'étais pas content et heureux dans le monde, ce serait sans doute par ma propre faute ou par ma destinée; qu'après s'être acquitté de son devoir en m'avertissant du préjudice que me causeraient de fausses démarches, il ne se considérait plus comme responsable de rien; en un mot, que, comme il travaillerait à mon bonheur, si je voulais demeurer à la maison et m'établir suivant ses conseils, il ne voulait pas contribuer à ma perte, en favorisant mon départ. Il ajouta qu'il ne cesserait jamais de prier pour moi; mais, en même temps, il osait m'annoncer que, si je faisais ce faux pas, Dieu ne me bénirait point, et qu'un jour je regretterais d'avoir négligé ses conseils, quand je serais malheureux, et n'aurais personne pour me secourir.

Sur la fin de ce discours véritablement prophétique, quoique, sans doute, il ne le crût point tel, je remarquai que les larmes coulaient abondamment des yeux de mon père; et, lorsqu'il m'annonça que j'aurais le loisir de me repentir, sans avoir personne pour m'assister, son émotion l'interrompit : il m'avoua qu'il n'avait pas la force d'aller plus loin.

Sincèrement touché d'un discours si tendre, je résolus de ne plus penser à mes voyages et de me conformer aux in-

tentions de ma famille. Mais, hélas! cette bonne disposition passa comme l'éclair; et, pour prévenir désormais les remontrances de mon père, je formai le projet de m'éloigner sans prendre congé de lui; néanmoins je n'en vins pas sitôt à l'exécution, et modérai un peu l'excès de mes premiers mouvements.

Un jour que ma mère paraissait plus gaie qu'à l'ordinaire, je la pris à part : je lui dis que ma passion de voir le monde était insurmontable, qu'elle me mettait dans l'impossibilité d'entreprendre quoi que ce fût avec assez de résolution pour y réussir, et que mon père ferait mieux de me donner son consentement au lieu de m'exposer à partir malgré lui. Je la priai de se souvenir que j'avais déjà dix-huit ans, et qu'il était trop tard pour entrer chez un marchand ou chez un procureur; que, si l'on m'y forçait, j'étais sûr de ne jamais finir mon temps, de m'enfuir avant le terme, et de m'embarquer; mais que, si elle voulait bien parler pour moi et obtenir de mon père la permission de faire un voyage sur mer, je lui promettais, en cas que je revinsse dégoûté de cette vie errante, d'y renoncer, et de réparer la perte de temps par un redoublement de travail.

Ma mère se mit fort en colère, et me dit que ce serait peine perdue de solliciter mon père, qu'il connaissait trop bien mes véritables intérêts pour donner son consentement à une résolution funeste; qu'elle ne concevait pas comment j'y pouvais encore penser après l'entretien que j'avais eu avec lui et malgré les expressions tendres et engageantes dont il avait usé pour me ramener; en un mot, que si je voulais me perdre, elle n'y voyait point de remède, mais qu'assurément elle ne se prêterait jamais à ma ruine en favorisant des projets condamnés par mon père.

Quoiqu'elle m'eût ainsi refusé, j'appris dans la suite qu'elle avait rapporté le tout à mon père, qui, pénétré de douleur, avait dit en soupirant : « Cet enfant pourrait être heureux s'il voulait demeurer à la maison, mais il sera la

plus misérable des créatures s'il va dans les pays étrangers : je ne puis y consentir. »

Ce ne fut qu'un an après que je m'échappai. Cependant je m'obstinais à fermer l'oreille à toutes les propositions qu'on me faisait d'embrasser une profession. Je me plaignais souvent à mon père et à ma mère de leur persévérance à me contrarier dans un dessein vers lequel je me sentais comme porté par inspiration.

Un jour, me trouvant à Hull, où j'étais allé par hasard et sans aucun projet formé de m'évader, je rencontrai un de mes camarades prêt à se rendre par mer à Londres, sur le navire de son père. Il me proposa de partir avec lui, et, pour m'y déterminer, ayant recours à l'argument ordinaire des marins, il me dit qu'il ne m'en coûterait rien pour mon passage. Là-dessus, ne consultant plus ni père ni mère, et fort peu en peine de leur faire savoir de mes nouvelles, j'abandonne la chose au destin : sans demander la bénédiction de mes parents ni implorer l'assistance du ciel, sans faire attention ni aux circonstances ni aux suites, me voici à bord du navire chargé pour Londres. Ce jour, le plus fatal de toute ma vie, fut le 1er septembre de l'an 1651. Je ne pense pas qu'il ait jamais existé un jeune aventurier dont les infortunes aient commencé plus tôt et duré plus longtemps que les miennes.

A peine le navire était-il sorti de l'Humber, que, le vent commençant à souffler, la mer s'enfla d'une manière effrayante. Comme je naviguais pour la première fois, le malaise et la terreur, s'emparant à la fois de mon corps et de mon âme, me plongèrent dans une angoisse inexprimable. Je commençai dès lors à réfléchir profondément sur ce que j'avais fait, et sur la justice divine qui châtiait en moi un enfant vagabond et désobéissant. Tous les bons conseils de mes parents, les larmes de mon père, les prières de ma mère, se présentèrent vivement à mon esprit ; et ma conscience, qui n'était pas encore endurcie comme elle l'a été

depuis, me reprochait d'avoir méprisé des leçons si salutaires et d'avoir manqué à mes devoirs envers mon père et envers Dieu.

Pendant ce temps, la tempête augmentait, la mer s'agitait de plus en plus; et, quoique ce ne fût rien en comparaison de ce que j'ai souvent vu depuis, notamment de ce que je vis peu de jours après, c'en était assez pour ébranler un jeune marin tel que moi, étranger jusqu'alors à ce terrible élément. A chaque minute je m'attendais à être englouti dans les flots, et, chaque fois que le navire plongeait, je le croyais abîmé au fond de la mer pour n'en plus revenir. Dans cette cruelle agitation, je fis plusieurs fois le vœu que, si Dieu me sauvait de ce voyage et me permettait de reprendre terre, je ne remettrais jamais le pied sur un navire, et m'en irais tout droit chez mon père, décidé à suivre ses conseils, et à ne plus m'exposer à de semblables dangers. Ainsi, me proposant la pénitence de l'enfant prodigue, je résolus enfin de revenir à la maison de mon père.

Le jour suivant, le vent s'était abattu, la mer apaisée ; je commençai à m'y accoutumer. Je ne laissai pas d'être sérieux toute la journée, me sentant encore indisposé du mal de mer ; mais, à l'approche de la nuit, le temps s'éclaircit, le vent cessa tout à fait : une charmante soirée s'ensuivit, le soleil se coucha sans nuages, et le lendemain il se leva de même.

J'avais bien dormi pendant la nuit, et, loin d'être encore incommodé, j'étais plein de gaieté, regardant avec admiration cet océan qui, le jour précédent, avait été si courroucé et si terrible, et qui se montrait alors si calme et si agréable. Pour détruire mes bonnes résolutions, mon camarade, qui m'avait entraîné à fuir de la maison paternelle, s'en vint à moi, me frappant sur l'épaule : « Eh bien, dit-il, je gage que vous aviez peur la nuit précédente, n'est-il pas vrai? ce n'était cependant qu'une bouffée. — Comment, m'écriai-je, vous n'appelez cela qu'une bouffée? c'était une terrible tem-

pête! — Une tempête! répliqua-t-il; une tempête! ce n'était rien du tout : nous nous moquons du vent quand nous avons un bon navire et lorsque nous sommes au large. Vous n'êtes encore qu'un novice, faisons du punch, et que les plaisirs de Bacchus nous fassent entièrement oublier la mauvaise humeur de Neptune : voyez quel beau temps il fait aujourd'hui! » Enfin, pour abréger ce triste endroit de mon histoire, nous suivîmes le vieux train des gens de mer : on fit du punch, je m'enivrai, et, dans cette nuit de débauche, je noyai tous mes repentirs, toutes mes réflexions sur ma conduite passée, et toutes mes résolutions pour l'avenir. L'agitation de mes pensées calmée, ma crainte dissipée, mes premiers désirs revenus, j'oubliai entièrement et les promesses et les vœux formés dans la détresse. J'avais, il est vrai, quelques intervalles de réflexion; les bons sentiments revenaient quelquefois, comme il arrive dans ces sortes d'occasions; mais je les repoussais, cherchant à m'en guérir comme d'une maladie. Je m'efforçai de boire beaucoup et d'être toujours en compagnie, et j'eus bientôt prévenu le retour de mes accès, car c'est ainsi que je les appelais : en cinq ou six jours je remportai sur ma conscience une victoire aussi complète que la pourrait souhaiter un jeune homme désireux d'étouffer ses remords.

Le sixième jour de notre navigation, nous entrâmes dans la rade d'Yarmouth. Comme le vent avait été contraire ou calme, nous n'avions fait que très-peu de chemin depuis la tempête; il nous fallut mouiller en cet endroit; le vent continuant d'être contraire et de souffler sud-ouest, nous y demeurâmes sept ou huit jours de suite, pendant lesquels plusieurs bâtiments de Newcastle entrèrent dans la même rade, rendez-vous commun de ceux qui attendent un temps convenable pour gagner la Tamise.

Nous aurions pu néanmoins atteindre plus tôt l'embouchure de ce fleuve à la faveur de la marée, si le vent n'eût été trop fort, et si, au quatrième ou cinquième jour, il

n'était devenu très-violent. La rade passait pour être aussi sûre qu'un port, notre ancrage était bon, et le fond où nous mouillions très-ferme; nos gens ne se mettaient en peine de rien, et ils avaient si peu le sentiment de quelque danger, qu'ils passaient le temps dans le repos et dans la joie, comme on fait sur mer. Mais, dans la matinée du huitième jour, le vent augmenta, et tout l'équipage fut commandé pour abattre les mâts de perroquet, et pour tenir les voiles serrées. Vers midi, la mer s'enfla prodigieusement; notre gaillard d'avant plongeait à tout moment, et les flots inondèrent le bâtiment plus d'une fois. Le maître d'équipage fit jeter la maîtresse ancre, et bientôt nous chassâmes sur deux ancres, après avoir filé nos câbles jusqu'au bout.

La tempête était horrible, et je voyais déjà l'étonnement et la terreur sur le visage des matelots eux-mêmes. Quoique le capitaine fût un homme infatigable dans son emploi, qui est de veiller à la conservation du navire, je l'entendais souvent, quand il passait près de moi, à l'entrée et au sortir de sa cabane, proférer tout bas ces paroles : « Grand Dieu, ayez pitié de nous! nous sommes tous perdus! c'est fait de nous! » Dans cette première confusion, j'étais étendu, immobile, près du gouvernail, et je ne saurais bien exprimer la situation de mon esprit. Les horreurs de la mort, que j'avais crues tout à fait passées, se réveillèrent lorsque j'entendis dire au capitaine que nous étions tous perdus. Je sortis de mon réduit pour voir ce qui se passait. Jamais spectacle aussi affreux n'avait frappé ma vue : les flots s'élevaient comme des montagnes, et venaient fondre sur nous à chaque instant; de quelque côté que je tournasse les yeux, ce n'était que consternation. Deux bâtiments pesamment chargés passèrent près de nous; ils avaient leurs mâts coupés au niveau du pont, et nos gens s'écrièrent qu'un navire qui était à un mille devant nous venait de sombrer. Deux autres bâtiments, détachés de leurs ancres, et jetés hors de la rade en pleine mer, voguaient sans mâts à l'aventure. Les bâti-

ments légers offrant moins de prise aux rafales se trouvaient moins en butte à la tourmente ; et il en passa deux ou trois près de nous qui couraient vent arrière avec la seule voile de beaupré.

Vers le soir, le contre-maître demanda au capitaine la permission de couper le mât de misaine ; sur quoi ce dernier témoigna beaucoup de répugnance. Le contre-maître lui ayant représenté que, si on ne le faisait pas, le navire périrait infailliblement, il y consentit ; mais, quand le mât de devant fut coupé, celui du milieu remuait si fort et donnait de telles secousses, qu'il fallut l'abattre pareillement, et rendre le pont ras d'un bout à l'autre.

Je laisse à penser en quel état j'étais dans cette conjoncture, moi qui n'avais point encore navigué, et que peu de chose avait déjà épouvanté! Nous ne devions pas en être quittes à si bon marché : la tempête continua avec furie, et les matelots eux-mêmes confessèrent n'en avoir jamais essuyé une plus violente. Notre navire était bon, mais extrêmement chargé, et si fort enfoncé dans l'eau, que les matelots s'écriaient de temps en temps qu'il allait *couler bas*. La tempête était si épouvantable, que je voyais, ce qu'on voit rarement, le capitaine, le contre-maître et quelques marins faire leur prière, s'attendant à tout moment voir le vaisseau couler à fond. Pour surcroît de malheur, vers le milieu de la nuit, un homme, envoyé pour visiter la cale, s'écria qu'il y avait une ouverture, et un autre dit que nous avions quatre pieds d'eau dans la cale. Alors on appela tout le monde à la pompe. Ce mot seul me jeta dans une grande consternation : j'en tombai à la renverse. Mais les matelots vinrent me tirer de mon évanouissement et me dire que, si je n'avais été bon à rien jusqu'ici, j'étais, à cette heure, capable de pomper comme un autre. Je me levai et m'en allai à la pompe, où je travaillai vigoureusement. Cependant le capitaine, apercevant quelques bâtiments légers de charbonniers qui, trop faibles contre la tempête, étaient obligés

de gagner le large et voulaient venir vers nous, fit tirer un coup de canon pour signaler l'extrême danger où nous nous trouvions. Moi, ne sachant ce que cela signifiait, je crus le vaisseau brisé, ou qu'il était arrivé quelque autre accident terrible; en un mot, je m'évanouis de nouveau. Comme nous étions dans un moment où chacun pensait à sa propre vie, on ne prit pas garde à moi; seulement un matelot me remplaça à la pompe, et, me poussant avec son pied, me laissa étendu, dans la pensée que j'étais mort; je ne revins à moi que longtemps après.

On continuait de pomper; mais, l'eau gagnant à fond de cale, selon toute apparence le vaisseau devait couler bas. Quoique la tempête commençât à diminuer, il était impossible qu'il voguât jusqu'à pouvoir entrer dans un port : aussi le capitaine persistait à faire tirer la canon pour demander du secours. Un petit bâtiment, qui passait devant nous, hasarda un bateau pour nous secourir; ce bateau n'approcha qu'avec beaucoup de risque, et il ne paraissait guère possible qu'il nous abordât ni que nous y entrassions, quand enfin, les rameurs faisant les derniers efforts et exposant leur vie pour sauver la nôtre, nous pûmes leur jeter de l'arrière une corde avec une bouée, à laquelle nous donnâmes une grande longueur; ils s'en saisirent : après les avoir tirés jusque sous la poupe, nous descendîmes tous dans leur bateau. Nous comprîmes qu'il était impossible d'aborder le navire qui avait envoyé sa chaloupe; nous convînmes qu'il fallait nous laisser flotter au gré du vent, en nous dirigeant autant que possible vers la terre; notre capitaine promit que, si le bateau était endommagé en touchant le rivage, il en tiendrait compte au propriétaire. Ainsi, partie en ramant, partie en suivant le gré du vent, nous déclinâmes au nord jusqu'à Winterton-Ness.

Nous avions quitté notre navire depuis un quart d'heure à peine, lorsque nous le vîmes couler bas. J'avoue franchement que j'avais la vue un peu troublée, et que je ne pus dis-

cerner les objets, quand les matelots me dirent que le bâtiment coulait; car, dès le moment que je m'étais mis ou plutôt qu'ils m'avaient mis dans le bateau, j'étais comme un homme pétrifié par la peur et par les réflexions, qui me faisaient sentir d'avance toute l'horreur de l'avenir.

Pendant ce temps, nos gens faisaient force de rames pour approcher de terre le plus possible. Quand le bateau était au-dessus des vagues, on découvrait au loin un grand nombre de personnes courant le long du rivage pour nous assister, dès que nous serions proche. Mais nous avancions lentement vers la terre, et même nous ne pouvions aborder avant d'avoir passé le fanal de Winterton; car, au delà, la côte, s'enfonçant à l'ouest du côté de Cromer, brisait un peu la violence du vent. En cet endroit, nous descendîmes à terre, non sans de grandes difficultés. De là nous allâmes à pied à Yarmouth, où nous fûmes traités d'une manière capable de soulager des infortunés, c'est-à-dire avec beaucoup d'humanité, soit par le magistrat, qui nous assigna de bons logements, soit par des marchands et des armateurs, qui nous donnèrent assez d'argent pour aller à Londres ou pour retourner à Hull, si nous le jugions à propos.

C'est alors que je devais avoir le bon sens de prendre le chemin de Hull et m'en retourner à la maison. C'était pour moi la route du bonheur, et mon père, comme le Père dont il est parlé dans l'Évangile, aurait tué le veau gras pour fêter mon arrivée.

Mais ma mauvaise destinée m'entraînait avec une force irrésistible; vainement la raison et le jugement me criaient qu'il fallait retourner à la maison paternelle; je ne pouvais m'y résoudre.

Mon camarade, qui avait contribué à fortifier mon obstination, et qui était le fils du capitaine, se trouvait maintenant bien plus découragé que moi. La première fois qu'il me parla à Yarmouth, ce qui n'arriva que le second ou le troisième jour, car nous étions logés en différents quartiers de

la ville, je m'aperçus qu'il avait changé de ton : il me demanda d'un air fort mélancolique, et en secouant la tête, comment je me portais ; il apprit à son père qui j'étais et que j'avais entrepris ce voyage comme essai, dans le dessein d'en faire d'autres. Le père se tournant de mon côté d'un air grave et touché : « Jeune homme, dit-il, cet événement vous instruit assez ; vous devez renoncer à la mer. — Monsieur, lui répondis-je, pourquoi donc? Est-ce que vous y renoncez vous-même? — Mon motif, répliqua-t-il, est bien différent : je suis marin de profession, c'est ma vocation ; il est de mon devoir de la remplir. Vous, au contraire, qui n'avez entrepris ce voyage que pour un simple essai, vous voyez quel avant-goût la Providence vous a donné des maux auxquels vous devez vous attendre si vous persistiez. Enfin, ajouta-t-il, qui êtes-vous, je vous prie? Pour quel sujet vous étiez-vous embarqué? » Je lui dis une partie de mon histoire ; mais il m'interrompit, et, s'emportant d'une étrange manière, il s'écria : « Qu'avais-je donc fait pour mériter d'avoir un tel malheureux sur mon bord? Non, je ne voudrais pas, pour tous les biens du monde, monter de nouveau sur un bâtiment où vous seriez ! » C'était là, comme j'ai déjà dit, un véritable emportement, mais où le chagrin de la perte qu'il venait d'éprouver avait beaucoup de part, et dans lequel il dépassait les limites de son autorité. Quoi qu'il en soit, il me parla ensuite avec gravité, m'exhortant à retourner chez mon père.

Je lui répondis fort peu de chose ; nous nous séparâmes bientôt après ; je ne l'ai jamais revu depuis, et j'ignore quelle route il prit. Quant à moi, comme j'avais quelque argent dans ma poche, je m'en allai par terre à Londres. Là, aussi bien qu'en chemin, j'eus de grands débats avec moi-même sur le genre de vie que je devais embrasser : je ne savais si je m'en irais à la maison paternelle, ou si je retournerais sur mer.

Pour retourner au logis, la mauvaise honte rejetait bien

loin les plus saines pensées qui se présentaient à mon esprit : je m'imaginais d'abord que je serais montré au doigt dans tout le voisinage, et que je rougirais de paraître, non devant mon père et ma mère seulement, mais devant toutes les autres personnes.

Cependant je demeurai quelque temps dans cet état d'irrésolution, ne sachant ni quel parti prendre ni quel genre de vie choisir. Je continuais d'éprouver une répugnance invincible à revenir près de ma famille ; à mesure que le temps se passait, le souvenir de mes derniers malheurs s'effaçait de mon imagination, et, s'il me venait quelques légers désirs de retour, ils s'amortissaient tellement, qu'enfin j'en perdis tout à fait la pensée, et je résolus de faire un nouveau voyage.

Cette influence maligne, qui m'avait premièrement entraîné hors de la maison de mon père, qui m'avait inspiré le dessein bizarre et téméraire de chercher fortune, et qui s'était emparée de moi jusqu'à me rendre sourd aux avis, aux remontrances, aux ordres et même aux larmes de mon père ; cette influence, de quelque nature qu'elle pût être, me fit concevoir la plus funeste de toutes les entreprises. Je m'embarquai sur un navire qui allait aux côtes d'Afrique, ou, suivant le langage ordinaire des matelots, partait pour un *voyage de Guinée*.

Dans toutes ces aventures, ce fut un malheur pour moi de ne m'être pas embarqué en qualité de matelot ; car, sur ce pied, s'il m'eût fallu travailler beaucoup, j'aurais en même temps appris la marine, et me serais rendu capable de devenir contre-maître, lieutenant et peut-être capitaine d'un navire. Mais, me sentant de l'argent dans la poche et de bons vêtements sur le corps, je ne voulais aller à bord qu'en habit d'homme comme il faut : de cette manière je n'y avais aucun emploi.

Arrivé à Londres je me trouvai heureusement en bonne compagnie, avantage qui n'arrive pas toujours à un jeune homme aussi étourdi que je l'étais. La première personne

avec laquelle je fis connaissance fut un capitaine de navire, qui, ayant été à la côté de Guinée avec un très-grand succès, devait y retourner. Cet homme trouva du plaisir à ma conversation, qui n'était pas tout à fait désagréable alors, et, connaissant mon envie de voir le monde, il me proposa de m'embarquer avec lui; il m'assura que je ne serais pas obligé de faire la moindre dépense; que je mangerais avec lui et serais son compagnon; que, si je voulais emporter une pacotille, je jouirais de tous les bénéfices que peut procurer le commerce, et que peut-être le gain qui m'en reviendrait dépasserait mes espérances.

J'acceptai cette offre, et, me liant d'étroite amitié avec le capitaine, homme franc et honnête, j'entrepris de faire le voyage avec lui. Je hasardai une somme, petite à la vérité, mais qui augmenta considérablement par la probité et le désintéressement de mon protecteur : elle montait en tout à quarante livres sterling, que j'employai en quincaillerie, suivant son conseil. J'avais amassé cet argent par l'assistance de quelques-uns de mes parents, avec lesquels je correspondais, et qui, je crois, avaient engagé mon père et ma mère à m'aider dans ma première spéculation.

Je puis dire que de tous mes voyages celui-ci est le seul qui m'ait réussi, et j'en suis redevable à la bonne foi et à la générosité de mon ami le capitaine. Entre autres avantages que je trouvai avec lui, j'eus encore celui d'apprendre passablement les mathématiques, les règles de la navigation et la manière de calculer la marche d'un vaisseau; enfin, je me procurai les connaissances absolument nécessaires à un marin; s'il se plaisait à m'enseigner, je ne me plaisais pas moins à apprendre. Ce voyage me rendit à la fois marin et marchand : je rapportai cinq livres et neuf onces de poudre d'or, ce qui me valut à Londres environ trois cents livres sterling. Ce succès m'inspira de vastes projets, qui causèrent par la suite ma ruine entière.

J'éprouvai néanmoins quelques inconvénients dans ce

voyage : d'abord je fus toujours malade et j'eus une fièvre ardente causée par les chaleurs excessives du climat. Notre principal commerce se faisait sur une côte qui s'étend depuis le 15e degré de latitude septentrionale jusqu'à la ligne.

Enfin j'étais devenu *marchand de Guinée;* mais, pour mon malheur, mon excellent ami le capitaine mourut peu de jours après notre retour. Je me décidai néanmoins à recommencer le même voyage, et je me rembarquai sur le même navire avec un homme, qui, la première fois, en avait été le contre-maître, et qui maintenant en avait le commandement. Jamais navigation ne fut plus malheureuse que celle-ci : j'emportai seulement, il est vrai, le tiers de mon argent, laissant le reste entre les mains de la veuve de mon ami, laquelle en usa avec beaucoup d'équité ; mais il m'arriva d'étranges malheurs. D'abord, en faisant route vers les Canaries, ou plutôt entre ces îles et les côtes d'Afrique, nous fûmes surpris, à la pointe du jour, par un corsaire turc de Salé, qui nous donna la chasse avec toutes ses voiles. De notre côté, nous mîmes au vent toutes les nôtres pour nous sauver ; voyant qu'il gagnait sur nous et qu'au bout de quelques heures il ne manquerait pas de nous atteindre, nous nous préparâmes au combat. Nous avions à bord douze canons ; le pirate en avait dix-huit. Sur les trois heures après-midi, il fut à notre portée et commença l'attaque ; mais il fit une fausse manœuvre ; car, au lieu de nous prendre en arrière comme c'était son dessein, il lâcha sa bordée sur un de nos côtés ; alors nous pointâmes huit de nos canons pour soutenir son attaque, et lâchâmes à notre tour une bordée qui le fit reculer, mais après nous l'avoir rendue et en faisant jouer sa mousqueterie, qui était de deux cents hommes. Cependant nos gens tenaient ferme ; aucun d'eux n'avait été touché. Les Barbaresques se préparèrent à renouveler le combat, et nous à le soutenir. Mais, étant venus de l'autre côté à l'abordage, soixante d'entre eux se jetèrent sur notre pont et commencèrent à jouer de la hache, coupant et taillant

mâts et cordages. Nous les recevions à coups de mousquets, de demi-piques, de grenades et autres armes : en sorte que nous les chassâmes deux fois de notre pont. Enfin, pour ne pas insister sur cette époque fatale de ma vie, notre navire étant désemparé, trois des nôtres tués et huit autres blessés, nous fûmes contraints de nous rendre, et emmenés prisonniers à Salé, port appartenant aux Barbaresques.

CHAPITRE II

Mon évasion. — Je suis recueilli par un navire marchand. — Notre arrivée au Brésil. — Je m'embarque pour la Guinée. — Notre navire échoue; tout l'équipage périt. — Seul, je parviens à gagner une île inconnue.

Les traitements qu'on me fit subir ne furent pas si terribles que je l'aurais cru d'abord, et je ne fus point emmené avec le reste de nos gens dans l'intérieur du pays, au lieu où l'empereur fait sa résidence ; le capitaine du corsaire, me voyant jeune et agile, me garda pour sa part de prise. Un pareil changement de condition, qui de marchand me rendait esclave, me plongea dans le désespoir. Mais, hélas ! ce n'était qu'un faible prélude aux maux que je devais souffrir.

Mon nouveau patron, ou plutôt mon maître, m'ayant emmené avec lui dans sa maison, j'espérais qu'il m'emmènerait aussi lorsqu'il irait en mer ; que sa destinée étant, tôt ou tard, d'être pris par un vaisseau de guerre espagnol ou portugais, je recouvrerais ainsi ma liberté. Cette espérance s'évanouit bientôt ; car, lorsqu'il s'embarqua, il me laissa à terre pour soigner son petit jardin et faire les fonctions ordinaires d'un esclave dans la maison ; et, quand il fut de retour, il m'ordonna de coucher dans sa cabane pour garder le navire.

Étant à bord, je ne pensais qu'à m'échapper ; mais, après

y avoir bien réfléchi, je ne trouvais aucun expédient raisonnable, ni qui fût tant soit peu plausible. Je n'avais personne à qui me confier, ni qui voulût s'embarquer avec moi; nul compagnon d'esclavage, pas un seul Anglais, Irlandais ou Écossais.

Deux ans s'étaient écoulés, lorsqu'il se présenta une occasion qui réveilla en moi la pensée de recouvrer ma liberté. Comme mon patron restait à terre plus que de coutume et qu'il n'équipait point son navire faute d'argent, il ne manquait pas, deux ou trois fois la semaine, de sortir avec la grande chaloupe pour pêcher dans la rade : alors il m'emmenait avec lui, ainsi qu'un jeune Maure, pour ramer dans le bateau. Nous lui donnions tous deux du divertissement, et je me montrais fort adroit à la pêche. Quelquefois aussi il m'envoyait avec un de ses parents et le jeune Maure pour lui pêcher un plat de poisson.

Or, un jour il convint avec deux ou trois personnes de distinction d'aller sur ce bateau faire une partie de pêche. Dans cette intention, des provisions extraordinaires avaient été embarquées la veille, et il me dit de tenir prêts trois fusils avec du plomb et de la poudre, parce qu'il se proposait de prendre en même temps le plaisir de la chasse.

Je préparai tout conformément à ses ordres. Le lendemain matin je l'attendais dans le bateau, lavé, balayé avec soin et pavoisé de banderoles; je le vis venir seul; il me dit que ses convives avait remis la partie à une autre fois, à cause de quelques affaires. Il m'ordonna en même temps d'aller avec le bateau, accompagné, comme de coutume, de son parent et du jeune Maure, pour lui prendre du poisson, parce que ses amis devaient souper chez lui. Il fallait donc me hâter; je me disposai tout de suite à lui obéir.

Cette circonstance fit renaître mon premier dessein d'évasion. Je considérai que j'étais sur le point d'avoir un petit navire sous mon commandement; et, dès que mon maître se fut retiré, je me préparai, non pas à une pêche, mais à un voyage, sans savoir cependant quelle route prendre. En

effet, celle qui devait m'éloigner de ce triste séjour, quelle qu'elle fût, me paraissait toujours assez favorable.

Ma première démarche fut de demander au parent de mon patron, de pourvoir à notre subsistance pour le temps que nous serions à bord. Je lui dis qu'il ne fallait pas espérer manger du pain de notre patron ; il me répondit que j'avais raison, et en conséquence il alla chercher un panier de biscuits à notre usage, et trois jarres d'eau fraîche. Je savais l'endroit où était placée la cave, dont le contenu me montrait assez que c'était une prise faite sur les Anglais. J'en allai tirer des bouteilles et les portai au bateau, pendant que le Maure était à terre, afin de lui faire croire qu'elles avaient été mises là auparavant pour l'usage de notre maître. J'y transportai en outre un grand morceau de cire, pesant plus de cinquante livres, avec un paquet de ficelle, une hache, un marteau, objets qui me furent dans la suite d'un grand usage, surtout la cire. Je lui tendis encore un autre piége, dans lequel il donna, et voici de quelle manière : son nom était Ismaël, qu'ils prononcent en ce pays Muley ou Moley. « Moley, lui dis-je, nous avons ici les fusils de notre patron ; ne pourriez-vous pas nous procurer de la poudre et du plomb de chasse? car qui nous empêche de tuer pour nous autres des alcamies (oiseaux de mer, de l'espèce de nos courlis) ? et je sais qu'on a laissé des munitions à bord du navire. — Je vais en chercher, » répliqua-t-il. Et, en effet, il apporta bientôt deux poches de cuir, l'une fort grande, où il y avait plus d'une livre et demie de poudre, l'autre pleine de plomb avec quelques balles ; celle-ci pesait bien cinq ou six livres : tout fut placé dans la chaloupe. De mon côté, ayant trouvé de la poudre dans la chambre du capitaine, j'en remplis une des grandes bouteilles que j'avais tirées de la cave, après avoir versé dans une autre le peu de liqueur qui s'y trouvait. Nous étant ainsi pourvus de toutes les choses nécessaires, nous mîmes à la voile, et sortîmes du port pour aller pêcher. La garnison du fort qui est à l'entrée du port savait qui nous

étions, et ne prit pas connaissance de notre sortie. A peine fûmes-nous à un mille en mer que nous amenâmes notre voile, et nous nous assîmes pour pêcher. Le vint soufflait nord-nord-est; par conséquent, il était contraire à mes désirs; car, s'il eût été sud, j'aurais été certain de gagner les côtes d'Espagne, et de me rendre dans la baie de Cadix. Mais, de quelque côté que vînt le vent, ma résolution était bien prise de quitter cette triste demeure et d'abandonner le reste au destin.

Nous pêchâmes longtemps sans rien prendre, car, lorsque je sentais un poisson à mon hameçon, je n'avais garde de le tirer hors de l'eau, de peur que le Maure ne le vît. « Nous ne faisons rien qui vaille, lui dis-je, notre maître ne plaisante pas; il veut être bien servi; il faut avancer plus au large. » Lui, qui n'entendait point malice, y consentit; et, étant allé à la proue, il largua les voiles. Me trouvant au gouvernail, je conduisis le bateau à une lieue plus loin; ensuite je fis amener la voile comme pour vouloir pêcher. Mais tout à coup, laissant le timon au petit garçon, je m'avançai vers Moley, qui se trouvait à la proue; puis, feignant de ramasser quelque chose derrière lui, je le saisis par surprise, et, lui passant les bras entre les deux cuisses, je le lançai hors du bord. Il revint promptement sur l'eau, car il nageait fort bien, il m'appela, me supplia de le recevoir à bord, jurant de me suivre jusqu'au bout du monde, si je le voulais. Déjà il allait atteindre le bateau; je cours à ma cabane, j'en retire un des fusils, je le couche en joue en lui disant : « Écoutez, mon ami, je ne vous ai point fait de mal, et je ne vous en ferai pas si vous ne cherchez point à remonter dans cette barque : vous savez assez nager pour gagner le rivage; la mer est calme, hâtez-vous d'en profiter, nous nous quitterons bons amis; mais, si vous approchez de mon bord, je vous casse la tête, car je suis résolu de recouvrer ma liberté. »

A ces mots il ne répliqua rien, se retourna et se dirigea vers la côte. Sans aucun doute il y sera arrivé.

J'aurais été bien aise de garder le Maure avec moi, mais

il n'était pas prudent de se fier à lui. Après que je m'en fus ainsi défait, je me tournai vers le petit garçon, qui s'appelait Xuri : « Xuri, lui dis-je, si vous voulez m'être fidèle, je vous ferai du bien ; il faut me promettre et me le jurer par Mahomet et par la barbe de votre père, ou sinon, je vous jette à la mer. » Cet enfant sourit gracieusement, et me parla avec tant de candeur, qu'il m'ôta tout sujet de défiance ; ensuite il s'engagea à m'être fidèle et à me suivre partout où je voudrais.

Tant que le Maure, qui ne cessait pas de nager, fut à la portée de ma vue, je ne changeai point de route, aimant mieux bouliner contre le vent pour faire croire que j'allais vers le détroit.

A l'approche de la nuit, je ralentis ma course, et mis le cap droit au sud quart sud-est, tirant un peu vers l'est, afin de ne pas trop m'écarter de terre. J'avais un vent favorable, la surface de la mer était riante et paisible, et je fis tant de chemin, que le lendemain, sur les trois heures après-midi, je pouvais être à cent cinquante milles de Salé, vers le sud, et bien au delà des domaines de l'empereur de Maroc ou de quelqu'un des rois ses voisins, car nous ne rencontrâmes personne. J'aperçus le premier la terre.

Cependant je craignais beaucoup les Maures, et j'avais une si grande peur de tomber entre leurs mains, que je ne voulus point aborder ; je continuai ainsi ma course pendant cinq jours entiers que dura ce vent favorable ; alors il changea, et devint sud. Je conclus que, si j'avais à ma poursuite quelque bâtiment, il cesserait de me donner la chasse. Je me hasardai à approcher de la côte ; je jetai l'ancre à l'embouchure d'une petite rivière dont j'ignorais le nom, la latitude, le pays par où elle passait et les peuples qui habitaient ses bords. Je ne vis ni ne me souciais de rencontrer aucun homme ; l'eau fraîche était ce dont j'avais le plus besoin. Ce fut le soir que nous entrâmes dans cette petite baie : je résolus d'aller à la nage, dès qu'il ferait nuit, pour reconnaître

le pays. Mais, la nuit étant venue, nous entendîmes un bruit si épouvantable, causé par les hurlements et les rugissements de certaines bêtes sauvages dont nous ne connaissions pas l'espèce, que le pauvre Xuri faillit mourir de peur, et me supplia instamment de ne point débarquer jusqu'à ce qu'il fît jour. Je me rendis à sa prière ; nous jetâmes notre petite ancre, et nous demeurâmes là toute la nuit sans dormir, car nous ne tardâmes pas à voir des animaux d'une grosseur extraordinaire et de plusieurs sortes, auxquels nous ne savions quel nom donner; ils descendaient vers le rivage et couraient dans l'eau, pour se laver et se rafraîchir, poussant des cris si horribles, que de mes jours je n'entendis rien de pareil.

Xuri était dans une frayeur extrême, et, à ne point mentir, je n'étais pas trop rassuré. Mais ce fut bien pis quand un de ces animaux se mit à nager vers notre bateau. A la vérité, nous ne pouvions le voir ; mais il était aisé de connaître, au bruit de ses naseaux, que ce devait être une bête prodigieusement grosse. Xuri disait que c'était un lion ; qu'il fallait lever notre ancre et nous enfuir à force de rames : je lui répondis que ce n'était pas nécessaire; qu'il suffisait de filer notre câble avec une bouée pour nous écarter en mer, et que la bête ne pouvait nous suivre fort loin. Je n'eus pas plutôt achevé ces paroles que j'aperçus l'animal ; quel qu'il fût, il n'était pas à plus de deux toises de nous, ce qui m'effraya; je courus à l'entrée de la cabane, où je pris mon fusil, et je tirai dessus : il se détourna bien vite d'un autre côté, et regagna le rivage en nageant.

Il est impossible de donner une juste idée des cris et des hurlements affreux qui s'élevèrent, tant au bord de la mer que dans les terres, au bruit et au retentissement de mon coup de fusil ; il y a quelque apparence que ces animaux n'avaient jamais rien entendu de semblable. Il était impossible de se hasarder sur cette côte pendant la nuit ; il ne me paraissait pas même qu'il y eût aucune sûreté à le faire pendant le jour, car tomber entre les mains des sauvages, ou bien entre les

griffes des tigres et des lions, était chose également funeste et redoutable.

Quoi qu'il en soit, nous étions obligés de prendre terre quelque part pour avoir de l'eau, car il ne nous en restait pas une pinte. Mais quel temps et quel lieu choisir pour le faire? c'était la difficulté. Xuri me dit que si je le laissais aller à terre avec une jarre, il se faisait fort de découvrir de l'eau, s'il y en avait, et de m'en apporter. Je lui demandai pourquoi il voulait y aller, s'il ne valait pas mieux que j'y allasse moi-même et qu'il restât à bord. Il me répondit avec tant d'affection, que je l'en aimai toujours depuis : « C'est, dit-il, en son langage corrompu, c'est que si les sauvages hommes ils viennent, eux mangent moi, et puissiez sauver vous. — Eh bien, répondis-je, eh bien, mon cher Xuri, nous irons tous deux ; si les sauvages viennent, nous les tuerons, et nous ne leur servirons de proie ni l'un ni l'autre. » Ensuite je lui donnai à manger un morceau de biscuit, et lui fis boire un petit verre de liqueur. Nous halâmes le bateau assez près du rivage, et nous descendîmes à terre, portant nos armes et deux jarres.

Je n'osai m'écarter du bateau jusqu'à le perdre de vue, de crainte que les sauvages ne descendissent le long de la rivière avec leurs canots : mais le petit garçon, ayant découvert un lieu enfoncé à près d'un mille en avant dans les terres, il s'y rendit. Quelque temps après, je le vis revenir en courant. D'abord je crus qu'il était poursuivi par quelques sauvages, ou épouvanté par quelque bête féroce. J'accourus à son secours ; mais, quand je fus assez près, j'aperçus suspendu sur son épaule une bête semblable à un lièvre, avec cette différence qu'elle était d'une autre couleur et qu'elle avait les jambes plus longues ; il l'avait tuée d'un coup de fusil : sa chair était très-bonne. Cet exploit nous causa beaucoup de joie ; le pauvre Xuri était surtout content d'avoir trouvé de l'eau sans s'être rencontré avec les sauvages.

Nous vîmes ensuite qu'il n'était pas nécessaire de nous

donner tant de peine pour avoir de l'eau, car la marée ne remontait que fort peu dans la rivière, et lorsqu'elle était basse, l'eau était douce un peu au-dessus de l'embouchure. Nous remplîmes nos jarres, nous nous régalâmes de l'animal tué par Xuri, et nous nous disposâmes à reprendre notre route, sans avoir remarqué dans cette contrée les traces d'aucune créature humaine.

Ayant déjà fait un voyage sur cette côte, je savais que les îles Canaries et celles du cap Vert n'en étaient pas loin; mais, privé d'instruments propres à prendre la hauteur tant de notre situation que de celle de ces îles, et, d'ailleurs, ma mémoire ne me fournissant aucune lumière sur ce point, je ne savais où les aller chercher ni dans quel endroit précisément il me faudrait larguer pour y diriger ma course. Sans tous ces obstacles, j'aurais pu aisément gagner quelqu'une de ces îles. J'espérais en suivant la côte jusqu'à la partie où les Anglais font leur commerce, rencontrer un de leurs navires dont le capitaine voudrait bien nous recevoir.

Autant que j'en puis juger par mes calculs les plus exacts, il fallait que le lieu où nous étions alors fût cette région située entre les terres de l'empereur de Maroc d'un côté, et la Nigritie de l'autre, et entièrement déserte, ou habitée seulement par des bêtes féroces. Dans l'étendue de près de cent milles, nous ne vîmes que de vastes solitudes pendant le jour, et nous n'entendîmes que hurler et rugir pendant la nuit.

Il me sembla plus d'une fois découvrir de jour le pic de l'île Ténériffe, une des Canaries. J'avais un grand désir de mettre au large pour essayer de l'atteindre. Deux fois je voulus l'entreprendre; mais toujours les vents contraires et la mer trop enflée pour mon petit bâtiment me forcèrent à rebrousser chemin. Je me décidai enfin à suivre mon premier dessein, qui était de côtoyer.

Après que nous eûmes quitté cet endroit, nous fûmes souvent contraints de prendre terre pour avoir de l'eau. Une

fois entre autres, de bon matin, nous vînmes mouiller sous une pointe assez élevée ; et, comme la marée montait, nous attendions tranquillement qu'elle nous portât plus avant. Xuri, dont les yeux étaient plus perçants que les miens, m'appela tout bas, et me dit que nous ferions mieux de nous éloigner du rivage : « car, continua-t-il, ne voyez-vous pas le monstre effroyable qui dort étendu sur le flanc de ce monticule ? » Je jetai les yeux du côté qu'il montrait du doigt, et effectivement je vis un monstre épouvantable : un lion d'une énorme grosseur, couché sur le penchant d'une éminence, et dans un petit enfoncement qui le mettait à l'ombre. « Xuri, dis-je alors, allez à terre, et vous le tuerez. » Xuri parut tout effrayé de ce que je lui proposais, et me répondit : « Moi tuer lui ! hélas ! lui croquer moi d'une bouchée. » Je ne lui en parlai pas davantage, lui ordonnant seulement de ne point faire de bruit. Nous avions trois fusils ; je commençai par prendre le plus grand, presque du calibre d'un mousquet ; j'y mis une bonne charge de poudre, trois grosses balles, et le posai à côté de moi ; j'en pris un autre que je chargeai de deux balles, et enfin le troisième dans lequel je fis couler cinq chevrotines ; ensuite, reprenant celui qui avait été chargé le premier, je le mire avec précision, et je vise à la tête de l'animal. Comme il était couché de manière qu'une de ses pattes passait par-dessus son museau, les balles l'atteignirent autour du genou et lui cassèrent l'os de la jambe. Il se leva d'abord en grondant ; mais, sentant sa jambe cassée, il retomba, puis il se redressa sur trois jambes, et se mit à rugir d'une force épouvantable. Un peu surpris de ne l'avoir point blessé à la tête, je me saisis sur-le-champ du second fusil, et, quoique le lion commençât à fuir, je lui déchargeai un autre coup qui lui donna dans la tête ; et j'eus le plaisir de le voir tomber mort. A la vérité, cette expédition nous donnait du divertissement, mais non de quoi manger, et je regrettais de perdre trois charges de poudre et de plomb sur une bête qui ne nous serait bonne à rien.

Songeant néanmoins que la peau de l'animal pourrait bien ne nous être pas tout à fait inutile, je résolus de l'écorcher, si j'en pouvais venir à bout. Xuri et moi nous nous mîmes à l'ouvrage; mais il s'y entendait mieux que moi, car je savais à peine comment m'y prendre. Cette opération nous occupa toute la journée; nous enlevâmes le cuir; et, l'ayant étendu sur notre cabane, le soleil le sécha en deux jours : je m'en servis dans la suite en guise de matelas.

Après avoir quitté ce lieu, nous fîmes voile vers le sud durant dix ou douze jours sans discontinuer, ménageant nos provisions, qui commençaient à diminuer, et ne prenant terre que pour aller chercher de l'eau. Mon dessein était de parvenir à la hauteur de la rivière de Gambie, ou le Sénégāl, c'est-à-dire, aux environs du cap Vert, où j'espérais trouver quelque bâtiment européen : mais, si j'étais trompé dans cette espérance, je ne savais plus quelle route prendre, à moins de me mettre à la recherche des îles, ou de me livrer à la merci des nègres. Je n'ignorais pas que tous les navires qui partent d'Europe pour la Guinée, le Brésil ou les Indes orientales, mouillent à ce cap ou à ces îles; en un mot, ma destinée ne m'offrait que cette alternative, ou de rencontrer quelque vaisseau ou de périr.

Quand nous eûmes continué notre course pendant dix jours de plus, comme je l'ai déjà dit, j'acquis la certitude que la côte était habitée, et nous aperçûmes en deux ou trois endroits des gens qui se tenaient sur le rivage pour nous voir passer : nous pouvions même remarquer qu'ils étaient noirs et nus. J'avais envie de débarquer et d'aller à eux; mais Xuri, toujours sage dans ses conseils, m'en dissuada : néanmoins je voguai près de terre, afin d'être à portée de leur parler. Ils se mirent à courir le long du rivage. Je remarquai qu'ils n'avaient point d'armes, excepté un seul d'entre eux, portant à la main un petit bâton, que Xuri disait être une lance, qu'ils savent jeter fort loin et avec beaucoup

d'adresse. Je me tins à une distance respectueuse, et me fis comprendre par signes, le mieux que je pus, leur demandant quelque chose à manger; ils me dirent aussi par signes d'arrêter mon bateau, et qu'ils m'en iraient chercher: j'abaissai le haut de ma voile, et nous nous arrêtâmes. Deux d'entre eux coururent assez loin dans les terres, et furent de retour en moins d'une demi-heure. Ils apportaient deux morceaux de viande et du grain du pays. Nous ne connaissions ni la nature de cette viande ni celle du blé, quoique nous fussions fort disposés à accepter ces provisions. Il s'agissait seulement de savoir avec quelles précautions s'en emparer, car je n'étais pas d'avis de les aller prendre à terre; et, de leur côté, les nègres avaient peur de nous. Ils prirent un bon parti pour nous et pour eux : ils apportèrent sur le rivage ce qu'ils avaient à nous donner, et, l'ayant mis à terre, ils se retirèrent, et se tinrent loin de là jusqu'à ce que, étant allés le charger, nous l'emportâmes à notre bord; puis ils revinrent au rivage comme auparavant.

N'ayant pas grand'chose à leur donner, notre reconnaissance se borna d'abord à leur faire plusieurs signes pour les remercier. Mais il se présenta sur-le-champ une occasion favorable de leur rendre un service signalé. Comme nous étions près de terre, tout à coup deux animaux d'une grandeur énorme descendirent des montagnes vers la mer : l'un poursuivait l'autre, à ce qu'il paraissait, avec beaucoup d'acharnement. Ces peuples semblaient en être très-effrayés, surtout les femmes. L'homme armé d'une lance resta seul, les autres s'enfuirent. Néanmoins ces animaux ne parurent pas vouloir se jeter sur les nègres, car ils coururent droit à la mer, se plongèrent dans l'eau, et se mirent à nager çà et là, comme s'ils n'eussent cherché qu'à jouer. A la fin, l'un d'eux se dirigea de mon côté, et il se trouvait déjà plus près de moi que je ne m'y étais attendu; mais j'étais en mesure de le recevoir, car j'avais chargé mon fusil avec toute la diligence possible; je dis à Xuri de charger les deux autres. Dès qu'il

fut à ma portée, je lâchai mon coup, et lui donnai droit dans la tête. D'abord il alla au fond de l'eau, puis il reparut, ensuite il se débattit longtemps, s'enfonçant et revenant sur l'eau tour à tour ; et, comme il s'efforçait de gagner le rivage, il mourut à mi-chemin, tant à cause de la plaie mortelle qu'il avait reçue que de l'eau qui le suffoquait.

L'étonnement où le feu et le bruit du fusil jetèrent ces pauvres créatures, est au-dessus de tout ce que je puis dire. Quelques-uns faillirent mourir de peur, et tombèrent à la renverse. Mais, quand ils virent que l'animal était mort, qu'il était allé à fond, et que je leur faisais signe de venir au rivage, ils reprirent courage ; ils s'approchèrent, et se mirent à chercher la bête. L'eau, teint de sang, me la fit découvrir, et, par le moyen d'une corde que je lui passai autour du corps et que je leur donnai à haler, ils le tirèrent dehors. C'était un léopard des plus curieux, parfaitement bien tacheté, et d'une beauté admirable. Les nègres, ne pouvant imaginer avec quel instrument j'avais pu le tuer, levaient les mains vers le ciel pour témoigner leur surprise.

L'autre animal, épouvanté du feu qu'il avait vu et du coup qu'il avait entendu, se hâta de regagner le rivage en nageant, et de là s'enfuit vers les montagnes d'où il était venu, sans que je pusse discerner à une telle distance à quelle espèce il appartenait. Je vis que les nègres avaient envie de manger la chair du léopard ; de mon côté, je n'étais pas fâché de leur être agréable, et, quand je leur eus témoigné par signes qu'ils pouvaient la prendre, ils me firent mille remercîments. Ils se jetèrent dessus sans différer ; et, quoiqu'ils n'eussent point de couteaux, ils levèrent la peau avec un morceau de bois pointu beaucoup plus aisément que nous ne l'aurions pu faire avec un instrument tranchant. Ensuite ils m'en offrirent une part, que je refusai, leur donnant à entendre que j'étais bien aise de leur laisser la viande, mais que je me réservais la peau. Ils me l'envoyèrent, y ajoutant une grande quantité de leurs provisions,

que j'acceptai. Ensuite je leur demandai de l'eau, en leur montrant une de mes jarres que je tournais sens dessus dessous, pour faire voir qu'elle était vide, et que j'avais besoin qu'on la remplît. Sur-le-champ, ils appelèrent quelques-uns des leurs, et deux femmes vinrent, portant un grand vase d'une terre qui paraissait cuite au soleil. Elles le posèrent sur le sable et se retirèrent, comme avaient fait ceux qui nous avaient apporté des provisions. J'envoyai Xuri à terre avec les trois jarres, qu'il remplit.

Je me voyais avec une quantité d'eau suffisante ; j'avais, de plus, des racines dont je ne connaissais pas trop la qualité, et du blé. Avec ces provisions, je pris congé des nègres, mes bons amis, je remis à la voile, et continuai ma course au sud pendant onze jours environ, durant lesquels je n'eus pas le moindre désir d'approcher de terre. Au bout de ce terme je vis le continent s'allonger bien avant dans la mer à quatre ou cinq lieues devant moi. La mer était parfaitement calme ; je fis un long détour en larguant, afin de pouvoir gagner la pointe ; j'en vins à bout, et, lorsque je doublai, j'étais à deux lieues du continent, découvrant distinctement d'autres terres à l'horizon. Alors je conclus, que j'avais d'un côté le cap Vert, et de l'autre les îles qui en portent le nom. Je ne savais pourtant pas encore vers lequel des deux je devais me diriger, car, s'il soufflait un vent un peu fort, je pouvais manquer l'un et l'autre.

Dans cette perplexité, je devins rêveur ; j'entrai dans la cabane, laissant à Xuri le soin du gouvernail, et je m'assis. Mais tout à coup je l'entendis s'écrier : « Maître, maître ! moi voir vaisseau à la voile ! » Il paraissait fort effrayé, car il croyait que c'était un bâtiment envoyé par le patron à notre poursuite, mais j'étais certain que la distance des lieux ne nous laissait rien à craindre de ce côté-là. Je sortis avec précipitation de la cabane, et non-seulement je vis le navire, mais encore je reconnus qu'il était portugais. Je le pris d'abord pour un de ceux qui font la traite des nègres

à la côte de Guinée ; mais, quand j'eus remarqué la route qu'il tenait, je fus bientôt convaincu qu'il allait ailleurs et qu'il n'avait pas dessein de s'approcher de terre : en conséquence, je fis force de voile et de rames pour avancer en pleine mer, afin de lui parler si c'était possible.

Malgré tous mes efforts, je reconnus que je ne pouvais aller à sa rencontre, et qu'il disparaîtrait avant que je pusse lui faire aucun signal. Mais, dans le moment même où j'avais épuisé les ressources de mon art pour hâter ma course, et où je commençais à perdre toute espérance, on nous avait aperçus avec les lunettes d'approche, et, nous prenant pour le bateau de quelque bâtiment européen naufragé, on diminuait les voiles pour nous donner le temps de rejoindre. Cette vue me rendit le courage, et, comme j'avais à bord le pavillon de mon patron, je le suspendis en écharpe à nos cordages, pour faire entendre par ce signal que nous étions en détresse ; de plus, je tirai un coup de fusil. Les gens de l'équipage remarquèrent fort bien mes mouvements, car ils me dirent ensuite qu'ils avaient aperçu la fumée, quoiqu'ils n'eussent point entendu le coup. A ces signaux ils eurent l'humanité de s'arrêter pour moi : en trois heures je me rendis près d'eux.

Ils me demandèrent qui j'étais, en portugais, en espagnol et en français; mais je n'entendais aucune de ces langues. A la fin, un matelot écossais, qui était à bord, m'adressa la parole. Je lui répondis que j'étais Anglais de nation et échappé de l'esclavage des Maures de Salé ; alors ils m'invitèrent à passer sur leur bord et m'y reçurent généreusement avec tout ce qui m'appartenait.

Jugez de ma joie ! D'abord j'offris au capitaine du navire tout ce que j'avais, pour lui témoigner ma reconnaissance ; mais il déclara avec générosité qu'il ne voulait rien recevoir de moi ; et que tout ce que je possédais me serait exactement rendu au Brésil : « Car, dit-il, lorsque je vous ai sauvé la vie, j'ai fait simplement ce que je voudrais qu'on

me fît à moi-même. D'ailleurs, après vous avoir mené dans un pays aussi éloigné du vôtre que le Brésil, si je venais à exiger tout ce que vous avez, vous y mourriez de faim : ce serait donc vous ôter la vie après vous l'avoir conservée. Non, monsieur, je veux vous conduire dans ce pays uniquement par l'intérêt que je vous porte ; et ces choses-là vous serviront à vous procurer votre subsistance et à payer votre retour. »

Si cet homme parut charitable dans les offres qu'il me fit, il ne se montra pas moins scrupuleux ni moins exact à les remplir, car il défendit à tous les matelots de toucher à ce qui m'appartenait ; ensuite il prit tout en dépôt et m'en donna un inventaire fidèle pour que je pusse le recouvrer, sans en excepter même mes trois jarres de terre.

Quant à ma chaloupe, elle était très-bonne, et il le savait bien ; aussi me proposa-t-il de l'acheter pour le service de son navire, et il me demanda ce que j'en voulais. Je lui répondis que sa générosité à mon égard m'empêchait d'y mettre un prix, et que je m'en rapportais à son estimation : il me proposa de me donner une obligation de quatre-vingts pièces de huit, payable au Brésil, ajoutant que si, à notre arrivée, quelqu'un en donnait davantage, il m'en tiendrait compte. De plus, il m'offrit soixante autres pièces de huit pour mon garçon Xuri. J'avais de la peine à les accepter, tout en étant bien aise de le lui laisser ; mais je ne pouvais me résoudre à vendre la liberté de ce pauvre enfant, dont l'aide m'avait été si utile pour recouvrer la mienne. Je fis part de mon scrupule au capitaine ; il le trouva raisonnable, et me proposa de s'engager de la manière la plus formelle, par écrit, à l'affranchir dans dix ans s'il voulait se faire chrétien. J'y consentis d'autant mieux que le jeune homme accédait lui-même à cette proposition.

Nous eûmes une navigation heureuse jusqu'au Brésil, et, au bout d'environ vingt-deux jours, nous arrivâmes à la baie de Tous-les-Saints.

Je ne saurais trop vanter la générosité avec laquelle le capitaine me traita. D'abord, il ne voulut rien prendre pour mon passage, puis il me donna vingt ducats pour la peau du léopard et quarante pour celle du lion ; il me fit rendre exactement tout ce que j'avais à bord, et acheta tout ce que je voulus bien lui vendre, comme caisses de bouteilles, deux de mes fusils et le reste du morceau de cire dont j'avais fabriqué des chandelles ; en un mot, j'eus de ma cargaison environ deux cent vingt pièces de huit. Avec ce capital je débarquai au Brésil.

Peu de jours après, le capitaine eut la bonté de me recommander à un fort honnête homme, possesseur d'une plantation et d'une raffinerie. Je vécus quelque temps dans sa maison, et j'appris ainsi la manière de planter les cannes et d'en extraire le sucre.

Voyant combien les planteurs vivaient commodément et avec quelle facilité ils faisaient fortune, je résolus, si je pouvais obtenir une permission, de m'établir dans ce pays et de devenir planteur comme les autres, me proposant en même temps de chercher les moyens de tirer de Londres les fonds que j'y avais laissés et de les employer à l'amélioration de mon établissement. En conséquence, je me pourvus de lettres de naturalisation, en vertu desquelles j'achetai une terre encore vacante, et dont je mesurai l'étendue sur celle de mon argent ; ensuite je formai un plan pour ma plantation et pour mon établissement, proportionnant l'un et l'autre aux fonds que je comptais recevoir d'Angleterre.

J'avais un voisin portugais né à Lisbonne de parents anglais : son nom était Weils, et ses affaires se trouvaient à peu près dans la même situation que les miennes. Je l'appelle mon voisin parce que sa plantation touchait à la mienne, et que nous vivions en fort bonne intelligence.

Nous n'avions qu'un petit fond l'un et l'autre, et nous ne plantâmes, à proprement parler, que pour notre subsistance durant près de deux années. Au bout de ce terme, nous

commençâmes à faire des progrès, et notre terre prenait déjà un bon aspect; aussi, la troisième année, nous plantâmes du tabac, et l'année suivante nous eûmes chacun une grande pièce de terre toute prête à recevoir des cannes. Nous avions besoin d'aide, et je sentais plus vivement que jamais combien j'avais eu tort de me défaire de Xuri.

J'avais pris en quelque façon toutes les mesures nécessaires pour bien conduire ma plantation avant le départ du capitaine qui m'avait reçu à son bord en pleine mer, et qui s'était montré mon ami le plus affectionné. Il demeura trois mois tant à charger son navire qu'aux préparatifs de son voyage. Un jour, comme je lui parlais de l'argent que j'avais laissé à Londres, il me donna ce bon et sincère avis : « Monsieur, me dit-il, si vous voulez me remettre une lettre pour celui qui a cet argent à Londres, avec ordre d'envoyer vos effets à Lisbonne, à telles personnes que je vous indiquerai et des marchandises convenables à ce pays, je vous promets, moyennant la grâce de Dieu, de vous en rapporter le produit à mon retour ; mais je vous conseille de tirer seulement cent livres sterling, moitié de votre capital, et de les aventurer dans une première tentative ; si elles arrivent à bon port, vous pourrez faire venir le reste par la même voie; si, au contraire, par malheur, vous les perdez, vous aurez encore l'autre moitié pour y recourir en cas de besoin. »

Il y avait dans ce conseil tant de sagesse et tant de marques d'amitié, que je me hâtai de le suivre ; je préparai donc une lettre pour la dame dépositaire de mon argent, et une procuration pour le capitaine portugais, telle qu'il la désirait.

J'adressai à cette dame, veuve du capitaine anglais, une relation exacte de mes aventures, de mon esclavage, de ma fuite, de ma rencontre en pleine mer avec le capitaine portugais, de sa conduite généreuse à mon égard, enfin de l'état où je me trouvais actuellement, avec toutes les instruc-

tions nécessaires pour me faire tenir mon argent. Quand cet honnête capitaine fut arrivé à Lisbonne, il trouva moyen, par l'entremise de quelque marchand anglais, d'envoyer à un négociant de Londres ma lettre de change et un récit complet de mon histoire. Ce négociant fit un rapport fidèle à la veuve, qui, non contente de lui délivrer mon argent, envoya un présent de vingt-cinq livres sterling au capitaine portugais, en reconnaissance de l'humanité et de la charité exercées par lui envers moi.

Le marchand de Londres, ayant converti mes cent livres sterling en marchandises anglaises, les envoya à Lisbonne comme l'avait demandé le capitaine, et celui-ci me les apporta heureusement au Brésil. Parmi ces objets, il y avait toutes sortes d'ouvrages de fer et d'ustensiles nécessaires pour ma plantation; ce qui me fut d'un grand secours.

Je fus transporté de joie lorsque cette cargaison arriva, et je crus ma fortune faite. Le capitaine, désireux d'être mon pourvoyeur, et qui en remplissait si dignement les fonctions, avait employé les vingt-cinq livres sterling, présent de la dame, à me louer un serviteur pour six ans; il me l'amena; jamais il ne voulut rien accepter de moi, en considération de tant de services, qu'un peu de tabac de ma récolte.

Remarquez que, toutes mes marchandises étant des manufactures d'Angleterre, comme draps, étoffes et autres objets peu communs, estimés et recherchés dans le pays que j'habitais, je trouvai moyen de les vendre à un prix très-élevé; je portai ainsi au quadruple la valeur de ma première cargaison, et je me vis alors infiniment plus avancé que mon pauvre voisin; car j'achetai un esclave nègre et je louai un serviteur européen.

L'abus de la prospérité devient souvent la source de nos plus grands malheurs: c'est ce qui se vérifia en moi. L'année suivante, j'eus toutes sortes de succès dans ma plantation: je récoltai cinquante gros rouleaux de tabac, outre

ce que j'avais échangé avec mes voisins pour mon nécessaire; ces cinquante rouleaux, pesant chacun plus de cent livres, étaient bien conditionnés et tout prêts pour le retour de la flotte de Lisbonne. Voyant mes affaires et mes richesses s'accroître, ma tête se remplit de projets et d'entreprises au-dessus de ma portée, projets qui causent souvent la ruine des personnes les plus habiles.

Si j'eusse continué à soigner ma plantation, je pouvais encore aspirer à tous les grands avantages de la vie retirée tant recommandée par mon père. Mais j'étais né pour tout autre chose; je devais de nouveau travailler, de dessein prémédité, à me plonger dans l'infortune; j'allais surtout augmenter le nombre de mes fautes, et, par conséquent, fournir une ample matière aux reproches que j'aurais le loisir de me faire un jour au milieu des pensées les plus accablantes. Tous ces désastres provenaient uniquement de ma passion effrénée de courir le monde.

C'était précisément la faute que j'avais commise en m'enfuyant de la maison de mon père; et déjà je ne pouvais avoir de repos sans tomber dans une seconde faute toute semblable : j'étais tenté de m'en aller, sacrifiant les espérances raisonnables de devenir un homme riche et d'une expérience consommée dans ma nouvelle plantation. Et qu'alléguer pour excuse? Un désir téméraire et démesuré de m'élever avec plus de rapidité que ne le permettait la nature des choses. Ainsi je me précipitai, pour la troisième fois, dans le gouffre de misère le plus profond où l'homme puisse tomber, sans qu'il en coûte la vie ou la santé.

Pour procéder par degrés dans cet endroit remarquable de mon histoire, on doit supposer qu'ayant vécu près de quatre ans dans le Brésil, et commençant à gagner considérablement et à prospérer dans ma nouvelle plantation, non-seulement j'avais appris la langue du pays, mais que j'avais encore fait connaissance et lié amitié avec mes com-

pagnons de plantation et avec les marchands de San-Salvador, notre port de mer. Dans nos entretiens, je leur parlais souvent de mes deux voyages à la côte de Guinée, de la manière de faire la traite et de la facilité avec laquelle on y pouvait changer de la poudre d'or, des graines de Guinée, des dents d'éléphant, d'autres choses précieuses, et, qui plus est, des nègres en grand nombre, le tout pour des bagatelles, comme de la quincaillerie, des couteaux, des ciseaux, des haches, des morceaux de glace et autres menues marchandises.

On m'écoutait attentivement parler sur ce sujet, et en particulier sur l'achat des nègres, dont le trafic, à peine ébauché, avait toujours été dirigé par une société formée par les rois d'Espagne et de Portugal, et qui entrait dans les comptes du gouvernement. On nous amenait peu de nègres, et ils se vendaient à un prix excessif.

Un jour, me trouvant en compagnie de marchands et de planteurs de ma connaissance, et ayant abordé fort sérieusement ce sujet, trois d'entre eux vinrent me trouver le lendemain matin, et me dirent qu'ayant beaucoup réfléchi à l'entretien de la veille, ils venaient me proposer une chose qui demandait le secret. Je leur promis de le garder. Après ce préliminaire, ils me déclarèrent leur intention d'équiper un bâtiment pour la Guinée; planteurs comme moi, ils souffraient de la rareté des esclaves; or, comme c'était un commerce qu'on ne pouvait faire, parce qu'il n'était pas permis de vendre publiquement les nègres, leur dessein était de ne faire qu'un seul voyage, de débarquer secrètement les nègres, pour les distribuer ensuite dans leurs propres plantations; en un mot, ils me demandèrent si je voulais m'embarquer en qualité de subrécargue, pour prendre soin de ce qui concernait le négoce sur la côte de Guinée; dans le partage des nègres je devrais avoir une portion égale à celle des autres, sans que j'eusse à fournir ma quote-part des fonds pour cette entreprise.

Il me fut aussi impossible de résister à leur offre qu'il me l'avait été autrefois de réprimer les désirs extravagants devant lesquels échouèrent tous les bons conseils de mon père. Je leur dis donc que je partirais volontiers s'ils se chargeaient du soin de ma plantation pendant mon absence et promettaient d'en disposer selon que je l'aurais ordonné si je venais à périr : tous s'y obligèrent par contrat. Je fis un testament en forme, par lequel, en cas de mort, j'instituais pour mon légataire universel le capitaine de vaisseau qui m'avait sauvé la vie ; j'y insérai cette clause qu'il garderait pour lui la moitié de mes acquisitions, et ferait embarquer l'autre moitié pour l'Angleterre.

Enfin je pris toutes les précautions imaginables pour mettre mes biens en sûreté et pourvoir à l'entretien de ma plantation. Si j'eusse employé seulement une partie de cette prudence à étudier mes véritables intérêts et à peser ce que je devais et ce que je ne devais pas faire, certainement je ne me serais pas éloigné d'un établissement aussi avantageux que le mien.

Mais on me pressait, et j'aimais mieux suivre ma fantaisie que les lumières de ma raison. Le navire étant équipé, la cargaison embarquée et toutes choses arrangées comme nous en étions convenus mes associés et moi, j'allai à bord le 1er septembre 1659, le même jour que je m'étais embarqué à Hull, huit ans auparavant, malgré la volonté de mes parents.

Notre navire, d'environ cent vingt tonneaux, portait six canons et quatorze hommes, en y comprenant le capitaine, son garçon et moi. Nous l'avions seulement chargé de quincaillerie, de pièces de glace, de coquilles, surtout de petits miroirs, de couteaux, de haches, et de quelques matelas.

Le jour même où j'allai à bord, nous mîmes à la voile, et nous nous dirigeâmes vers le nord, le long de la côte, dans le dessein de tourner vers celle d'Afrique quand nous serions parvenus au 10e ou 11e degré de latitude septen-

trionale. Nous eûmes un fort bon temps, mais excessivement chaud. Arrivés à la hauteur du cap Saint-Augustin, nous nous éloignâmes en mer, mettant le cap comme si nous eussions voulu aller à l'île de Ferdinand de Noronha; mais nous la laissâmes à l'est, ainsi que les îles adjacentes, continuant notre route vers le nord-est-quart-nord, et nous passâmes la ligne après une navigation d'environ douze jours.

Nous étions, suivant notre dernier calcul, sous le 7e degré et 22 minutes de latitude septentrionale, lorsqu'il s'éleva un violent ouragan qui nous désorienta entièrement. Il commença vers le sud-est, devint peu après nord-ouest, puis, se fixant au nord-est, il se déchaîna d'une manière si terrible, que nous dérivâmes pendant douze jours de suite, forcés d'obéir au destin et à la fureur des vents.

Cet orage nous causa une grande frayeur et nous coûta trois hommes : l'un mourut de fièvre ardente ; l'autre, avec le mousse, tomba dans la mer. Le vent s'étant un peu abattu sur la fin du douzième jour, le capitaine calcula comme il put, et trouva qu'il était aux environs du 11e degré de latitude septentrionale, mais qu'il y avait une différence de vingt-deux degrés de longitude à l'ouest du cap Saint-Augustin ; ainsi nous étions jetés sur la côte de la Guyane, partie septentrionale du Brésil, au delà de la rivière des Amazones, non loin de l'Orénoque. Le navire, fort tourmenté, faisait beaucoup d'eau. Le capitaine nous consulta pour savoir quelle route nous prendrions, et il opina pour regagner la partie orientale.

J'étais d'un avis tout contraire ; et, après avoir examiné ensemble une carte marine de l'Amérique, nous conclûmes qu'il n'y avait aucune terre habitée plus proche de nous que l'archipel des Caraïbes ; c'est pourquoi nous résolûmes de faire voile sur la Barbade, avec l'espérance qu'en prenant le large, pour éviter le golfe du Mexique, nous arriverions aisément en quinze jours ; tandis qu'il nous était

impossible de continuer notre voyage à la côte d'Afrique sans quelque assistance et pour le navire et pour nous-mêmes.

Dans ce dessein, nous changeâmes de direction, et nous mîmes le cap au nord-quart-à-l'ouest, afin d'atteindre quelqu'une des îles habitées par des Anglais, où je croyais recevoir du secours. Arrivés à la latitude du 12e degré et dix-huit minutes, nous fûmes assaillis d'une seconde tempête qui nous emporta avec la même impétuosité que la première vers l'ouest, et nous écarta si loin de toute société humaine, que nous n'avions d'autre alternative que de périr dans les flots ou d'être dévorés par les sauvages.

Dans cette extrémité, le vent soufflait toujours avec violence, et le jour commençait à paraître lorsqu'un de nos gens s'écria : « *Terre!* »

A peine fûmes-nous sortis de la cabine pour voir ce que c'était et dans quelle région du monde nous nous trouvions, que le navire donna contre un banc de sable : son mouvement cessa tout à coup, et les vagues y entrèrent avec tant de précipitation, que nous nous attendîmes à périr sur l'heure; nous nous serrions contre les bords du bâtiment pour nous garantir de la violence des vagues.

Le temps parut enfin devenir moins mauvais, et nous reprîmes courage; mais le navire était enfoncé trop avant dans le sable pour que nous pussions espérer l'en dégager, et notre situation était toujours aussi déplorable, car il ne nous restait plus qu'à tâcher de descendre à terre, au risque d'y périr de faim ou d'y être dévorés. Un peu avant la tempête, nous avions un bateau à notre arrière, mais d'abord il s'était fracassé à force de heurter contre notre gouvernail; ensuite il avait coulé bas et il n'y avait plus d'espérance de ce côté. Comment mettre à l'eau notre chaloupe du bord? Cependant il ne fallait pas perdre de temps; car, à tout moment, le navire menaçait de se briser.

Les matelots parvinrent à descendre la chaloupe à côté du navire; nous nous mîmes tous dedans, au nombre de

onze personnes, recommandant nos âmes à la miséricorde divine. Bien que l'orage fût moins violent, la mer s'élevait encore à une hauteur considérable.

C'est alors que le danger était proche et effroyable : nous vîmes tous clairement que notre chaloupe ne pourrait résister à la fureur des eaux et que nous serions infailliblement submergés. Nous n'avions point de voile, et, du reste, il eût été impossible de nous en servir. Nous nous mîmes à ramer de toutes nos forces pour gagner la terre, mais avec un visage consterné comme des malheureux allant au supplice ; aucun de nous ne pouvait ignorer qu'en arrivant près de la côte la chaloupe y essuierait des coups si rudes, qu'elle serait bientôt en mille pièces. Quoi qu'il en soit, le vent nous poussant vers la terre, nous travaillions de tous nos efforts pour le seconder, hâtant ainsi notre perte.

Nous ne savions si le rivage était du roc ou du sable, ni s'il était bas ou élevé. Ma seule espérance était de tomber dans quelque baie, dans quelque golfe ou dans l'embouchure d'une rivière, d'y entrer par un coup de hasard et de nous mettre à l'abri du vent. Mais loin de là, la terre, à mesure que nous approchions, nous paraissait encore plus redoutable que la mer.

Après avoir ramé, ou plutôt dérivé pendant une lieue et demie, une vague furieuse, semblable à une montagne, roula à notre arrière : c'était nous avertir d'attendre le coup de grâce. En effet, la mer fondit sur nous avec tant de furie, qu'elle renversa la chaloupe et nous sépara les uns des autres et du bateau : dans le moment nous fûmes tous engloutis.

Je ne saurais décrire la confusion de mes pensées quand je fus précipité au fond de l'eau. Quoique je nageasse fort bien, je ne pus cependant me dégager assez pour respirer, et la vague, m'ayant emporté vers le rivage, se brisa et me laissa presque à sec et à demi mort. Voyant la terre plus proche que je ne l'aurais cru, j'eus assez de présence d'esprit

et de force pour me lever sur mes jambes et tâcher d'avancer du côté du rivage avant qu'une autre vague vînt et me ressaisît. Mais je reconnus bientôt que c'était impossible, car je vis la mer haute et furieuse s'élançant sur moi comme un ennemi redoutable avec lequel je ne pouvais me mesurer. Tout ce que j'avais à faire, c'était de retenir mon haleine et de m'élever autant qu'il m'était possible au-dessus de l'eau : de cette manière je pouvais nager, conserver la liberté de ma respiration et voguer vers le rivage. Ce que je craignais le plus, c'était que le flot, après m'avoir poussé vers la terre, ne me rejetât ensuite dans la mer en s'en retournant.

La trombe qui fondit sur moi me couvrit d'abord d'une masse d'eau de vingt ou trente pieds de hauteur : je me sentais entraîné du côté de la terre avec une force et une rapidité extrêmes ; en même temps je retenais ma respiration, et je m'aidais en nageant avec vigueur. Mais j'étais près d'étouffer à force de me contraindre, quand je me sentis remonter, et, tout à coup, je me trouvai la tête et les mains hors de l'eau. Quoique cela n'eût duré que deux secondes, je respirai et repris courage. Je fus de nouveau couvert d'eau, mais je tins bon ; alors, m'apercevant que la vague s'était brisée et qu'elle commençait à se retirer, je m'élançai en avant pour n'être point entraîné ; je sentis enfin que j'avais pied. Je demeurai immobile pendant quelques moments, pour reprendre haleine et pour attendre l'éloignement des eaux ; puis je courus vers le rivage avec toute la vitesse dont j'étais capable. Cet effort n'était pas suffisant pour me délivrer de la fureur des ondes qui venaient encore fondre sur moi ; elles m'enlevèrent deux fois encore, et me portèrent en avant, comme elles l'avaient déjà fait.

Peu s'en fallut que le dernier de ces deux assauts ne me fût fatal ; car la mer me jeta si rudement contre un rocher, que j'en perdis le sentiment et la faculté d'agir pour ma délivrance ; le coup ayant porté sur le flanc et sur la poitrine,

m'ôta la respiration, et, si la mer fût revenue encore à la charge, j'aurais été indubitablement suffoqué. Mais je recouvrai le sentiment un peu avant le retour du flot, je m'attachai à une pointe de rocher, et je retins mon haleine tant que l'eau fût au-dessus de moi. Déjà les vagues n'étaient plus si hautes, et la terre était proche, je fis un nouvel effort et m'approchai si près du rivage, que la vague qui vint ensuite me couvrit, il est vrai, mais ne m'enleva pas, de sorte que je n'eus plus qu'à exercer une seule fois mes jambes pour prendre terre définitivement. Je montai sur le haut du rivage, je m'assis sur l'herbe, à l'abri de l'insulte et de la fureur des flots.

CHAPITRE III

Je remercie Dieu de m'avoir sauvé la vie. — Je passe la nuit sur un arbre. — Ma visite au navire échoué. — Je parviens à transporter à terre un grand nombre de provisions. — Choix d'un lieu pour y construire mon habitation. — Le navire échoué disparaît à la suite d'une nouvelle tempête.

Je crois impossible de peindre les transports et l'espèce de ravissement où se trouve l'homme sauvé de cette manière et arraché pour ainsi dire du tombeau.

Je me promenai au bord de la mer, levant les mains vers le ciel, l'esprit absorbé par l'idée de ma délivrance, témoignant ma joie par mille gestes bizarres, réfléchissant sur mes compagnons, tous noyés sans doute, et songeant que j'étais, selon toute apparence, le seul échappé au naufrage ; en effet, je ne revis d'eux que trois chapeaux et deux souliers dépareillés.

Je tournai les yeux du côté du navire échoué ; mais la mer était si écumante et si courroucée, et il se trouvait à

une distance si grande, qu'à peine pouvais-je le distinguer : « Grand Dieu! m'écriai-je, comment suis-je venu à terre? »

Après m'être soulagé par tout ce qu'il y avait de consolant dans ma situation, je regardai autour de moi, afin de voir en quel lieu j'étais. Hélas! je sentis bientôt diminuer mon allégresse, et je trouvai que, loin d'avoir à me féliciter de ma délivrance, elle était affreuse. J'étais mouillé et je n'avais point d'habits pour en changer; j'avais faim, et je n'avais rien à manger; j'avais soif, et je n'avais rien à boire; j'étais faible, et je n'avais rien pour me fortifier; ma seule perspective était de mourir de faim ou d'être dévoré par les bêtes féroces. Je ne possédais aucune arme avec laquelle je pusse tuer quelque animal pour ma subsistance, ni me défendre contre ceux qui viendraient m'attaquer; en un mot, je n'avais sur moi qu'un couteau, une pipe et un peu de tabac dans une boîte. Je tombai bientôt dans de terribles angoisses, et durant quelque temps je courus çà et là comme un insensé. Cependant la nuit approchait, et je commençai à considérer quel serait mon sort si cette terre nourrissait des bêtes féroces, sachant qu'elles rôdent dans l'obscurité pour chercher leur proie.

L'unique ressource, pour le moment présent, était de monter sur un certain arbre, dont le branchage était fort épais, semblable à un sapin, mais épineux, qui s'élevait près de là et où je résolus de passer la nuit, en attendant le genre de mort qu'il me faudrait subir le lendemain, car jusqu'alors l'arrêt m'en paraissait irrévocable. Je m'éloignai d'environ un demi-quart de mille du rivage, pour voir si je ne trouverais point d'eau douce; j'eus le bonheur d'en rencontrer. Après avoir bu et mis un peu de tabac dans ma bouche pour prévenir la faim, je courus à l'arbre, sur lequel je me plaçai de manière à ne pas tomber, si je venais à m'endormir. Armé d'un bâton court, coupé pour me servir de défense, je pris mon logement. Comme j'étais extrêmement fatigué, un profond sommeil ne tarda pas à réparer mes forces.

Il faisait grand jour quand je m'éveillai ; le temps était clair, la tempête dissipée, et la mer aussi tranquille qu'elle avait été agitée la veille. Mais quelle fut ma surprise en voyant que le navire, dégagé par la marée du banc de sable où il s'était engravé, avait dérivé tout près du rocher où je m'étais si cruellement meurtri ! Comme le bâtiment paraissait encore reposer sur sa quille, je souhaitai vivement d'aller à bord, afin d'en tirer, pour mon usage, les choses les plus nécessaires.

Après être descendu du logement que je m'étais choisi dans l'arbre, je regardai encore autour de moi, et la première chose que je découvris fut la chaloupe que le vent avait jetée sur la côte, à environ deux milles de moi, à main droite. Je marchai le long du rivage aussi loin que je pus pour aller jusque-là ; mais je trouvai un bras de mer d'un demi-mille de largeur entre moi et la chaloupe ; il me fallut revenir sur mes pas, laissant la chose pour cette fois, parce que mes désirs se tournaient bien plus du côté du navire, où j'espérais trouver de quoi fournir à ma subsistance.

Un peu après midi, la mer était fort calme et la marée si basse, que je pouvais avancer jusqu'à un quart de mille du navire ; ce fut un renouvellement de douleur, car je comprenais clairement que, si nous fussions restés à bord, nous serions tous venus sains et saufs à terre, et je n'aurais pas eu le chagrin de me trouver, comme j'étais alors, privé de toute consolation et de toute compagnie. Ces réflexions m'arrachèrent des larmes ; mais, comme elles n'apportaient qu'un faible soulagement à mes maux, je résolus d'aller au navire, si je le pouvais. Il faisait une chaleur excessive ; m'étant dépouillé de mes habits, je me jetai à l'eau. Arrivé au pied du bâtiment, je trouvai plus de difficulté à monter à bord que je ne l'avais cru : il reposait sur terre, mais le pont était très-élevé au-dessus de l'eau, et il n'y avait rien à ma portée que je pusse saisir pour y parvenir. J'en fis deux fois le tour à la nage ; la seconde fois, j'aperçus un bout de

corde attaché à l'avant; je m'étonnai de ne l'avoir pas vu d'abord : je m'en saisis avec beaucoup de peine, et, par ce moyen, je grimpai sur le gaillard. Je découvris alors que le navire était entr'ouvert, et qu'il y avait beaucoup d'eau à fond de cale; mais, posé sur le flanc d'un banc de sable ferme, il portait sa poupe extrêmement haut, et sa proue plongeait presque dans l'eau : de cette manière, le pont se trouvait tout à fait hors de l'eau, et ce qu'il renfermait était sec. On le pense bien, la première chose que je fis fut de chercher partout et de voir ce qui était gâté et ce qui était intact. Les provisions n'avaient nullement souffert de l'eau; comme j'avais grand appétit, j'allai à la soute, où je remplis mes poches de biscuits, et je me mis à manger, tout en m'occupant d'autres choses, car je n'avais pas de temps à perdre. Je trouvai du rhum dans la chambre du capitaine, et j'en bus un coup; j'avais grand besoin de ce cordial pour m'encourager et me donner des forces.

Il ne m'aurait servi de rien de demeurer les bras croisés et de perdre du temps à souhaiter ce que je ne pouvais en aucune manière obtenir. La nécessité me rendit prévoyant et industrieux.

Nous avions à bord, en réserve, plusieurs vergues, un ou deux mâts de perroquet, et deux ou trois grandes barres de bois; je pris la résolution de les mettre en œuvre, et je les lançai hors du bord, après les avoir séparément attachés à une corde, afin qu'ils ne dérivassent point. Cela fait, je descendis sur le côté du bâtiment, et, les tirant à moi, j'attachai quatre de ces pièces ensemble par les deux bouts, le mieux qu'il me fut possible, en leur donnant la forme d'un radeau. Après avoir posé en travers deux ou trois planches fort courtes, je trouvai que je pouvais marcher dessus, mais qu'il était trop léger pour porter une grande charge. Je retournai au travail, et, à l'aide de la scie du charpentier, je partageai une des vergues en trois pièces, et je les ajoutai à mon radeau, non sans beaucoup de peine. L'espérance de

me procurer des choses si nécessaires me servit d'aiguillon pour faire bien au delà de ce dont j'aurais été capable en toute autre occasion.

Déjà le radeau était assez fort pour porter un poids raisonnable ; il s'agissait de voir de quels objets je le chargerais et comment je préserverais sa charge des atteintes de l'eau; mais je ne m'arrêtai pas beaucoup à cette considération; d'abord je chargeai toutes les planches que je pus trouver ; ensuite, après avoir bien considéré ce dont j'avais le plus besoin, je pris trois coffres de matelots dont j'avais forcé les serrures pour les vider, et je les descendis avec une corde sur mon radeau. Dans le premier, je mis des provisions : du pain, du riz, trois fromages de Hollande, cinq pièces de bouc séché, et un petit reste de blé d'Europe laissé à part pour nourrir quelques volailles que nous avions embarquées. Il y avait aussi une certaine quantité d'orge et de froment mêlés ensemble ; mais, à mon grand regret, je vis que ces grains avaient été mangés ou gâtés par les rats. Quant à la boisson, je trouvai plusieurs caisses de bouteilles appartenant à notre capitaine, vingt-quatre d'entre elles contenaient du rack ; je les arrangeai séparément, parce qu'il n'était pas nécessaire ni même possible de les mettre dans le coffre. Pendant cette occupation, je m'aperçus que la marée commençait à monter, quoique lentement, et j'eus le chagrin de voir mon habit, ma veste et ma chemise, que j'avais laissés sur le rivage, flotter et s'en aller au gré de l'eau : cet accident me fit aller à la quête des hardes, j'en trouvai en abondance ; mais je me contentai de prendre ce dont je ne pouvais absolument me passer pour le moment, parce que j'avais beaucoup plus à cœur de me procurer des choses plus utiles, à savoir : des outils pour travailler quand je serais à terre. Après avoir longtemps cherché, je trouvai enfin le coffre du charpentier ; ce fut un trésor pour moi, trésor beaucoup plus précieux que ne l'aurait été un navire chargé d'or : je le descendis et le posai sur mon

radeau, tel qu'il était, sans perdre de temps d'en faire l'inspection.

La chose que je désirais le plus après celle-là, c'étaient des munitions et des armes. Il y avait dans la chambre du capitaine deux fusils fort bons et deux pistolets ; je m'en saisis d'abord, ainsi que de plusieurs cornets à poudre, d'un petit sac de plomb et deux vieilles épées rouillées. Je savais qu'il y avait quelque part trois barils de poudre, mais j'ignorais en quel endroit notre canonnier les avait placés. A la fin pourtant je les déterrai : un de ces barils était mouillé ; les deux autres étaient secs et en bon état : je les plaçai avec les armes sur mon radeau. Alors je crus m'être muni d'assez de provisions ; il ne me restait plus que d'aviser an moyen de les conduire jusqu'à terre, car je n'avais ni voile, ni rame, ni gouvernail, et la moindre bouffée pouvait submerger toute ma cargaison.

Trois choses m'encourageaient : la mer était tranquille, la marée montait et portait à terre, et le vent, quoique faible, était favorable. Je trouvai encore deux ou trois rames à moitié rompues, dépendantes de la chaloupe, deux scies, une hache, un marteau, sans compter ce qui était dans le coffre du charpentier ; j'ajoutai le tout à ma cargaison, puis je me mis en mer. Mon radeau vogua très-bien pendant un mille environ ; seulement je m'aperçus qu'il dérivait un peu de l'endroit où j'avais pris terre auparavant ; j'en conclus qu'il y avait un courant d'eau, et j'espérai trouver une baie ou une rivière, qui me tiendrait lieu de port pour débarquer ma cargaison.

La chose était comme je l'avais imaginée : je découvris vis-à-vis de moi une petite anse, vers laquelle je me sentais entraîné par le cours rapide de la marée. Je gouvernai mon radeau le mieux que je pus, pour lui faire tenir le fil de l'eau, mais je faillis faire un second naufrage. Si un tel malheur me fût arrivé, je crois véritablement qu'il m'aurait porté une atteinte mortelle. Cette côte m'étant tout à fait

inconnue, j'allai toucher sur le sable d'un bout de mon radeau, et, comme il flottait de l'autre, peu s'en fallut que ma cargaison ne glissât en entier de ce côté et ne tombât dans l'eau. Je faisais tout mon possible pour maintenir les coffres à leur place en m'appuyant contre ceux; mais mes forces étaient insuffisantes pour dégager le radeau : alors, soutenant la charge avec vigueur, je restai dans cette attitude près d'une demi-heure, durant laquelle la marée me releva peu à peu et finit par me redresser. Quelques moments après, l'eau, qui continuait à s'élever, fit flotter mon radeau, et je le poussai aussitôt avec ma rame dans le canal; parvenu un peu plus haut, je me vis à l'embouchure d'une petite rivière dans laquelle remontait un courant ou flux rapide. Cependant je cherchais des yeux, sur l'un ou l'autre bord, une place où je pusse prendre terre, car je ne me souciais point d'entrer plus avant dans la rivière; l'espérance de découvrir quelque navire me déterminait à ne point m'éloigner de la côte.

Enfin j'aperçus à droite un petit golfe, vers lequel je conduisis mon radeau, non sans beaucoup de peine et de difficulté; je m'approchai au point que je touchais le fond de l'eau avec ma rame; je pouvais aisément atteindre le rivage; mais, en le faisant, je courais une seconde fois le risque de submerger tout mon magasin; car, le bord offrant une pente assez roide, il me fallait débarquer dans une place où mon radeau, lorsqu'il viendrait à toucher, serait si fort élevé par un bout et enfoncé par l'autre, que je me trouverais en danger de tout perdre. Je pris le parti d'attendre la marée haute, me servant de ma rame en guise d'ancre pour arrêter mon radeau et en tenir le flanc appliqué contre le bord, près d'un terrain plat et uni que l'eau ne pouvait manquer de couvrir. Ce moyen réussit : mon radeau tirait environ un pied d'eau; dès que je m'aperçus que j'en avais assez, je le poussai sur la plage, où je l'amarrai en enfonçant dans la terre mes deux rames rompues. Je demeurai dans cette si-

tuation jusqu'à ce que la marée, tout à fait basse, laissât mon radeau et ce qu'il portait à sec, sur le rivage.

La première chose que je fis après cet heureux débarquement fut d'aller reconnaître le pays et de chercher un lieu convenable pour ma demeure, ainsi que pour serrer mes effets et les garantir contre tout accident. J'ignorais encore si ce terrain était un continent ou bien une île, s'il était habité ou inhabité, si j'avais ou non quelque chose à craindre des bêtes sauvages. Un mille séparait cet endroit d'une montagne très-haute et très-escarpée, dont le sommet dominait une chaîne de plusieurs autres montagnes situées au nord. Je pris un de mes fusils et un de mes pistolets avec un cornet de poudre et un petit sac de plomb; armé de la sorte, j'allai à la découverte jusqu'au haut de cette montagne, où, étant arrivé avec beaucoup de fatigue, je vis combien ma destinée était déplorable : j'étais dans une île, entouré, partout de la mer, sans découvrir d'autres terres que plusieurs rochers fort éloignés de là, et deux petites îles beaucoup plus petites que celle où je me trouvais, situées à près de trois lieues vers l'ouest.

Je reconnus de plus que l'île où je me voyais renfermé était stérile, et j'avais tout lieu de croire qu'il n'y avait point d'habitants, sinon, peut-être, des bêtes féroces; je n'en voyais cependant aucune, mais je voyais des quantités d'oiseaux dont je ne connaissais ni l'espèce ni l'usage que j'en pourrais faire après les avoir tués. A mon retour, je tirai un oiseau fort gros, posé sur un arbre au bord d'un grand bois; c'était sans doute le premier coup de fusil qui eût retenti dans ce lieu-là depuis la création du monde: il s'éleva de tous les endroits du bois un nombre infini d'oiseaux de plusieurs genres, avec un bruit confus causé par les cris et les piaulements différents qu'ils faisaient entendre, chacun selon son espèce. Quant à l'oiseau que je tuai, je le pris pour une sorte d'épervier, il en avait la couleur et le bec, mais non les éperons ni les ser-

res; sa chair, d'une odeur forte, ne valait absolument rien.

Après cette découverte, je revins à mon radeau et me mis à le décharger; ce travail m'occupa le reste du jour, et, lorsque la nuit vint, je ne savais que faire de ma personne, ni quel lieu choisir pour prendre du repos, car je n'osais dormir à terre, craignant que les bêtes féroces ne vinssent me dévorer : je me suis convaincu depuis qu'il n'y avait rien de pareil à craindre dans l'île.

Je me barricadai le mieux que je pus avec les coffres et les planches que j'avais amenés à terre, et je me fis une espèce de hutte pour me loger au moins cette nuit-là. Pour ce qui est de la nourriture, je ne concevais pas encore d'où elle pourrait venir : néanmoins j'avais vu deux ou trois animaux semblables à des lièvres courir hors du bois où je tuai l'oiseau.

Je me figurai alors que je pourrais encore tirer du navire bien des choses utiles, particulièrement des cordages, des voiles et autres objets pouvant être transportés à terre. Je résolus donc de faire un autre voyage à bord, si je le pouvais; et, comme je savais que la première tourmente ne manquerait pas de briser le bâtiment en mille pièces, je renonçai à toute autre entreprise, jusqu'à ce que j'eusse exécuté celle-ci. Alors je tins conseil pour savoir si je retournerais avec le même radeau; mais la chose ne me parut pas praticable. Je pris le parti d'y aller à la nage comme la première fois, quand la marée serait basse; ce que je fis, avec cette différence seulement que je me déshabillai avant de sortir de ma hutte, ne gardant sur moi qu'une chemise déchirée, un caleçon et une paire d'escarpins.

Je me rendis au bâtiment et j'y préparai un second radeau. L'expérience acquise par moi dans la fabrication du premier m'ayant rendu plus habile, je construisis celui-ci moins lourd et me gardai bien de le surcharger. Je ne laissai pourtant pas d'emporter plusieurs choses qui me furent très-utiles : premièrement, je trouvai dans le maga-

sin du charpentier deux ou trois sacs pleins de clous et de pointes, une grande tarière, au moins une douzaine de haches et une pierre à aiguiser. Je mis le tout à part, avec plusieurs choses qui avaient appartenu au canonnier, telles que deux ou trois leviers de fer, deux barils de balles, sept mousquets, un autre fusil de chasse, une petite quantité de poudre, un gros sac de dragées et un grand rouleau de plomb; mais ce dernier était si pesant, que je n'eus pas la force de le soulever pour le faire passer par-dessus le bord du navire.

J'enlevai, en outre, tous les habits que je pus trouver, avec une voile de rechange du perroquet de misaine, un hamac, un matelas et quelques couvertures. Je chargeai tout ce que je viens de détailler sur mon nouveau radeau, et je le conduisis à terre avec un succès qui contribua à me consoler dans mes disgrâces.

Tant que je fus éloigné de terre, je craignais que les bêtes sauvages dévorassent mes provisions; mais, à mon retour, je les trouvai intactes; seulement un animal, semblable à un chat sauvage, était assis sur un de mes coffres; dès qu'il me vit approcher, il s'enfuit à quelques pas de là, puis s'arrêta tout court : il ne paraissait ni décontenancé ni effrayé, et il me regardait fixement, comme s'il eût eu quelque envie de s'apprivoiser avec moi. Je lui présentai le bout de mon fusil; mais, comme il ne savait pas ce dont il s'agissait, il ne s'en effraya point, et ne songea pas à prendre la fuite. Je lui jetai un morceau de biscuit, qu'il ne dédaigna pas; il prit bien la chose, et me fit connaître, par son air content, qu'il était disposé à en accepter un autre morceau; mais, voyant qu'il ne gagnait rien à attendre, il s'en alla.

Les tonneaux où notre poudre était renfermée se trouvant trop gros et trop pesants, j'avais été obligé de les défoncer pour l'en tirer par petites parties, ce qui avait prolongé mon opération. Arrivé à terre avec toute ma cargaison, je commençai à me faire une petite tente au moyen de la

voile et des piquets que je coupai dans cette intention. J'apportai sous cette tente tout ce qui pouvait se gâter à la pluie ou au soleil; ensuite je me fis un rempart des coffres vides et des tonneaux, en les plaçant les uns sur les autres autour de ma tente pour la fortifier contre tout assaillant.

Je barricadai la porte en dedans avec des planches, et en dehors avec un coffre vide dressé debout; après avoir placé mes pistolets à mon chevet, mon fusil à mon côté, je me mis au lit pour la première fois, et je dormis fort tranquillement toute la nuit. J'étais las et accablé, car je n'avais dormi que fort peu la nuit précédente, et j'avais rudement travaillé tout le jour.

Mon magasin d'effets de toute espèce était alors, je pense, le plus complet qui eût jamais été amassé par une seule personne; mais je n'étais pas encore satisfait, et je m'imaginais que tant que le navire resterait sur sa quille, je devrais en tirer tout ce que je pourrais. Chaque jour je me rendais à bord pendant la marée basse, et j'en rapportais tantôt une chose, tantôt une autre. A mon troisième voyage, j'enlevai tout ce que je pus des agrès : les petites cordes et le fil de caret, une pièce de canevas et le baril de poudre mouillé, enfin toutes les voiles, depuis la plus grande jusqu'à plus petite; je fus obligé de les couper en plusieurs morceaux, pour en transporter davantage à la fois, car elles n'étaient plus propres à servir de voiles, mais comme de simples morceaux de toile.

Ce qui me fit le plus de plaisir dans ces excursions, c'est qu'au moment où je croyais qu'il n'y avait plus rien dans le bâtiment qui valût la peine de s'en embarrasser, je trouvai encore un grand tonneau de biscuit, trois bons barils de rhum ou d'eau-de-vie, une boîte de cassonnade et un muid de très-belle fleur de farine.

L'agréable surprise où me jeta cette découverte fut d'autant plus grande, que je ne m'attendais plus à rencontrer aucune provision que l'eau n'eût entièrement gâtée. Je vidai

au plus vite le tonneau de biscuits, j'en fis plusieurs parts, et les enveloppai dans des morceaux de voiles que je taillai exprès pour cet objet, et enfin je transportai cette charge à terre avec autant de bonheur que dans mes autres voyages.

Le lendemain, je fis un autre voyage. Comme j'avais dépouillé le navire de tout ce qui était aisément transportable, je songeai aux câbles. Je débutai par les plus gros, je les coupai en plusieurs pièces proportionnées à mes forces, de manière à pouvoir les remuer; j'amoncelai deux câbles et une hansière[2] et toute la ferraille que je pus arracher; ensuite, ayant coupé la vergue de beaupré et celle de misaine pour me faire un grand radeau, je me mis sur cette charge pesante et je voguai. Ce radeau était si lourd, qu'entré dans le petit golfe où j'avais débarqué mes autres provisions, et ne pouvant le gouverner aussi bien que précédemment, il chavira et me jeta dans l'eau avec toute ma cargaison. Relativement à moi, le mal n'était pas grand, car j'étais près de terre; mais je perdis la majeure partie de ma cargaison, surtout le fer, dont je m'étais promis de faire un bon usage. Néanmoins, à la marée basse, je sauvai la plupart des pièces de câbles et quelques-unes de fer, à la vérité avec un travail infini, puisque j'étais obligé de plonger, ce qui me fatigua beaucoup. Malgré ce revers, je ne manquai point d'aller à bord une fois par jour, et d'en apporter tout ce que je pouvais enlever.

Il y avait déjà treize jours que j'étais à terre; durant ce temps j'avais fait onze voyages à bord, et j'avais enlevé tout ce qu'une personne seule était capable d'emporter; je crois ne pas exagérer en disant que, si le calme eût continué, j'aurais amené à terre tout le bâtiment, pièce à pièce. Je voulus y retourner une douzième fois; mais, comme je m'y préparais, le vent commençait à se lever, ce qui ne m'em-

[1] On nomme *hansière* les trois cordes dont un *câble d'ancre* est composé.

pêcha pas de m'y rendre durant la marée basse; et, quoique j'eusse souvent fouillé la chambre du capitaine avec grand soin, j'y découvris cependant une armoire garnie de tiroirs, dans l'un desquels je trouvai deux ou trois rasoirs, une petite paire de ciseaux et dix ou douze couteaux, avec autant de fourchettes; dans un autre, il y avait environ trente-six livres sterling en monnaie d'Europe et du Brésil, moitié en or, moitié en argent, et entre autres quelques pièces de huit.

A la vue de cet argent, je souris : « Vanité des vanités! m'écriai-je; métal imposteur, que tu es vil à mes yeux! A quoi peux-tu me servir? tu ne vaux pas la peine que je me baisse pour te ramasser; un seul de ces couteaux est plus précieux pour moi que les trésors de Crésus; demeure donc où tu es, ou plutôt va au fond de la mer! » Après avoir donné un libre cours à mon indignation, je me ravisai pourtant tout à coup, et, prenant cette somme avec les ustensiles que j'avais trouvés dans l'armoire, j'empaquetai le tout dans un morceau de canevas.

Déjà je pensais à faire un radeau, quand je m'aperçus que le ciel se couvrait, et que le vent commençait à fraîchir. Au bout d'un quart d'heure, il souffla de la côte, et sur-le-champ je calculai que ce serait un projet chimérique de vouloir faire un radeau avec un vent qui venait de terre; le plus court parti était de m'en retourner avant que le flux se fît sentir, si je ne voulais dire adieu pour jamais à la terre. En conséquence, je me mis à nager, et je traversai l'espace qui se trouvait entre le navire et le rivage; mais ce ne fut pas sans beaucoup de peine, tant à cause du poids que je portais qu'en raison de l'agitation de la mer; car le vent s'éleva si brusquement, qu'il y eut une tempête avant même que la marée fût haute.

Mais j'étais déjà rendu chez moi, à l'abri de l'orage, et assis dans ma tente au centre de mes richesses. Il fit un gros temps toute la nuit, et le matin, quand je regardai en mer, la carcasse du navire avait disparu.

CHAPITRE IV

Je construis une habitation. — Je parviens à tuer quelques chèvres. — Mes fortifications. — Mes difficultés à fabriquer les meubles les plus indispensables.

Dès lors je ne pensai plus ni au navire ni à ce qu'il contenait. La mer en jeta dans la suite plusieurs débris sur le rivage.

Toutes mes pensées ne tendaient plus qu'à me mettre en sûreté contre les sauvages et les bêtes féroces, s'il y en avait dans l'île. Je ne savais si je me creuserais une cave ou si je me dresserais une tente ; enfin je résolus d'avoir l'une et l'autre.

Je reconnus d'abord que la place que j'occupais n'était pas propre à un établissement : parce que le terrain, bas et marécageux, devait être peu salubre ; ensuite, parce qu'il n'y avait pas d'eau douce près de là : je pris le parti de chercher un site plus convenable.

J'avais plusieurs points à consulter dans mon choix : le premier était la salubrité et l'eau potable ; le second, d'être à l'abri des ardeurs du soleil ; le troisième, de me garantir contre les attaques des hommes ou des bêtes ; et le quatrième, d'avoir vue sur la mer, afin que, s'il venait quelque navire dans ces parages, je n'omisse rien de ce qui pourrait favoriser ma délivrance.

Comme j'étais à chercher une place qui réunît tous ces avantages, je trouvai une petite plaine située au pied d'une colline élevée, dont le front était roide et sans talus, comme la façade d'une maison, tellement que nulle attaque ne pouvait venir à moi d'en haut. Sur le flanc de ce rocher était un enfoncement qui ressemblait assez à l'entrée ou à la porte d'une cave ; mais il n'existait en effet aucune caverne ni aucun chemin qui pénétrât dans le roc.

Je résolus de m'établir sur cette esplanade et devant cet enfoncement. L'esplanade n'avait pas plus de cent verges de largeur sur une longueur double, et formait devant mon habitation une espèce de tapis vert, qui se terminait en descendant régulièrement de tous côtés vers la mer. Cette situation était au nord-nord-ouest de la colline ; ainsi elle me mettait à l'abri de la chaleur, jusqu'à ce que j'eusse le soleil à l'ouest quart sud-ouest, ou environ, à peu près à l'heure de son coucher dans ces climats.

Avant de dresser ma tente, je traçai devant l'enfoncement du rocher un demi-cercle qui enclavait environ dix verges dans son demi-diamètre, depuis son point central jusqu'à sa circonférence, et vingt de diamètre d'un bout jusqu'à l'autre.

Je plantai dans ce demi-cercle deux rangs de fortes palissades, que j'enfonçai en terre, jusqu'à ce qu'elles fussent fermes comme des piliers; leur gros bout était pointu et s'élevait de terre à la hauteur de cinq pieds et demi; il n'y avait pas plus de six pouces de distance de l'un à l'autre rang.

Je pris ensuite les pièces de câble coupées à bord du navire, et les rangeai les unes sur les autres, dans l'entre-deux du double rang, jusqu'au haut des palissades; puis j'y ajoutai d'autres pieux, d'environ deux pieds et demi, appuyés contre les premiers et leur servant de contre-fort en dedans du demi-cercle. Cet ouvrage était très-fort : ni homme ni bête n'aurait pu le forcer ou l'escalader; il me coûta beaucoup de temps et de travail.

Je fis, pour entrer dans la place, une petite échelle, avec laquelle je passais par-dessus mes fortifications ; quand j'étais dedans, je retirais cette échelle après moi. De cette manière, je me croyais parfaitement défendu contre tout agresseur, et je dormais en toute sécurité pendant la nuit.

C'est dans ce retranchement, ou dans cette forteresse, que je transportai mes provisions, mes munitions, en un mot

toutes mes richesses. Je m'y dressai une grande tente que je fis double pour me garantir des pluies, excessives dans cette région pendant un certain temps de l'année. Je fis d'abord une tente médiocre, ensuite une plus grande par-dessus, et je couvris le tout d'une toile goudronnée que j'avais sauvée avec les voiles.

Dès lors je cessai pour longtemps de coucher dans le lit que j'avais apporté à terre, aimant mieux dormir dans un hamac.

Je portai dans ma tente toutes les provisions qui pouvaient se gâter à la pluie, et, ayant ainsi renfermé mes biens dans l'enceinte de mon domicile, j'en bouchai l'entrée et me servis de mon échelle.

Cela fini, je commençai à creuser dans le roc, et je portai contre la palissade la terre et les pierres que j'en tirais, de sorte qu'il en résulta en dedans une espèce de terrasse d'environ un pied et demi. Je me fis derrière ma tente une caverne qui était comme le cellier de la maison.

Un jour, lorsque tout était encore en projet, tente et cave, un nuage sombre et épais s'étant formé, il en sortit un orage : soudain il fit un éclair, et bientôt après un coup de tonnerre. Je ne fus pas tant frappé de l'éclair que d'une pensée qui traversa mon esprit avec la promptitude de ce météore. « Ah ! dis-je en moi-même, que deviendra ma poudre ? sans elle, comment me défendrai-je ? comment pourvoirai-je à ma nourriture ? » J'étais plus mort que vif en pensant que toute ma poudre pourrait sauter en un instant.

Cette idée m'impressionna tellement, que, quand l'orage fut passé, je suspendis mes travaux et me mis à faire des sacs et des boîtes pour serrer ma poudre, afin que, divisée en plusieurs paquets dispersés çà et là, l'un ne fît pas prendre feu à l'autre, et que je ne pusse la perdre tout à la fois. Il me fallut quinze jours pour ce travail, et je crois que ma poudre, dont la quantité montait à environ cent quarante livres, ne fut pas partagée en moins de cent paquets. Quant

au baril mouillé, je n'en redoutais aucun accident; aussi je le plaçai dans ma caverne, que j'eus la fantaisie d'appeler ma cuisine; et, pour le reste, je le cachai dans des trous de rochers exempts d'humidité.

Durant ce temps, je ne laissai passer aucun jour sans sortir au moins une fois avec mon fusil, soit pour me distraire, soit pour chercher quelque chose à manger, ou même pour découvrir, autant que je le pourrais, quelles étaient les productions de l'île. A ma première sortie, je reconnus bientôt qu'il y avait des chèvres, ce qui me causa beaucoup de joie; mais cette joie fut tempérée par une circonstance désagréable: ces animaux étaient si sauvages, si rusés, et si légers à la course, qu'il n'y avait rien de plus difficile que de les approcher.

Cette difficulté ne me découragea pourtant pas, car je ne doutais nullement que je n'en pusse tuer de temps en temps, comme il arriva en effet bientôt après. Ayant observé leurs allures, voici comme je m'y pris: lorsque je descendais dans les vallées et que je voyais des chèvres sur les rochers, elles s'enfuyaient épouvantées; mais, si elles étaient à paître dans les vallées et que je fusse sur les rochers, elles ne remuaient point, et ne faisaient pas attention à moi. De là je conclus que, par la position de leurs yeux, elles avaient la vue tellement dirigée en bas, qu'elles ne voyaient pas aisément les objets situés au-dessus d'elles: je pris alors le parti de commencer ma chasse par monter toujours sur les rochers, afin d'être placé plus haut qu'elles, et alors j'en tuai souvent à plaisir. De mon premier coup j'abattis une chèvre qui avait un petit chevreau encore à la mamelle, circonstance dont je fus véritablement fâché. Quand la mère fut tombée, le petit resta auprès d'elle jusqu'à ce que j'allasse la ramasser; je la chargeai sur mes épaules, et le petit me suivit jusqu'à mon clos: je la déposai à terre, puis, prenant le chevreau entre mes bras, je le portai par-dessus la palissade, dans l'espérance de l'apprivoiser; mais il ne voulut pas manger,

ce qui m'obligea bientôt à le tuer et à le manger moi-même. Le produit de cette chasse me nourrit longtemps, car je ménageais mes provisions, surtout mon pain.

Ayant fixé mon habitation, il fallait absolument la pourvoir d'un foyer, et amasser des provisions pour allumer du feu. Je dirai plus tard ce que je fis à cette intention; j'étais bien plus touché de ce qui me regardait personnellement.

Ma condition se présentait sous un aspect terrible; comme j'avais fait naufrage contre cette île après avoir dérivé par une violente tempête et après avoir été jeté à quelques centaines de lieues de la route ordinaire des navigateurs, j'avais raison d'attribuer cet événement à un arrêt particulier de la justice divine, qui me condamnait à terminer ma vie dans ce triste séjour. Tandis que je me livrais à ces réflexions, un torrent de larmes ruisselait le long de mes joues.

Mais ces pensées étaient toujours contrebalancées par d'autres qui leur succédaient, et me faisaient voir que j'avais tort. Un jour entre autres, me promenant sur le bord de la mer, mon fusil sous le bras, j'étais fort rêveur, quand la raison vint répliquer aux murmures qui m'étaient échappés : « Eh bien, disais-je, je me trouve dans une misérable condition, il est vrai; mais où sont mes compagnons? N'étions-nous pas onze dans le bateau? où sont les dix autres? Pourquoi ne sont-ils pas sauvés et moi perdu? Pourquoi ai-je été le seul épargné? Lequel vaut mieux d'être ici ou d'être là? » En même temps je montrais la mer avec le doigt.

« Ne faut-il pas considérer les choses du bon et du mauvais côté? et les avantages dont nous jouissons ne doivent-ils pas nous consoler des maux qui nous affligent? »

« Que deviendrais-je, m'écriai-je, que deviendrais-je sans mon fusil, par exemple, sans munition pour aller à la chasse, sans outils pour travailler, sans habits pour me couvrir, sans lit pour me reposer, sans tente pour m'abriter? »

A présent, je dois retracer le tableau d'une vie solitaire, d'une vie telle qu'on n'a peut-être jamais ouï parler de rien de semblable en ce monde, je remonterai jusqu'au commencement et je continuerai avec ordre. C'était le trentième jour de septembre que j'abordai dans ce désert, à l'époque de l'équinoxe d'automne, où le soleil dardait presque perpendiculairement ses rayons sur ma tête, et je comptais, suivant mon évaluation, faute de papier, de plumes et d'encre, être vers la latitude de 9 degrés 22 minutes, au nord de la ligne.

Dix ou douze jours après, il me vint dans l'esprit que tôt ou tard je ne pourrais calculer la marche du temps, et que je ne pourrais plus distinguer les dimanches des jours de travail. Pour prévenir une si fâcheuse confusion, je plantai près du rivage, à l'endroit où j'avais pris terre, un grand poteau, en forme de croix, et sur lequel je traçai cette inscription :

J'ABORDAI ICI LE 30 SEPTEMBRE 1659.

Sur les côtés de ce poteau, je marquai chaque jour un cran : tous les sept jours j'en marquai un plus grand, et tous les premiers du mois un autre plus grand encore ; de cette manière, je me fis un calendrier indiquant avec soin les semaines, les mois et les années.

Il faut observer que, parmi le grand nombre de choses que je tirai du navire dans les différents voyages que j'y fis, il s'en trouva beaucoup de moins essentielles que celles dont j'ai parlé, mais qui pourtant m'étaient très-utiles ; par exemple, des plumes, de l'encre et du papier, et plusieurs objets que je trouvai dans les cabines du capitaine, du maître et du charpentier ; trois ou quatre compas, des instruments de mathématiques, des cadrans, des lunettes d'approche, des cartes et des livres de navigation. J'avais pris tout cela pêle-mêle, sans me donner le temps d'exa-

miner ce qui pourrait me servir. Je trouvai aussi trois Bibles, que j'avais reçues avec ma cargaison d'Angleterre, et mises avec mes effets, à mon départ du Brésil ; puis quelques livres portugais, et entre autres deux ou trois livres de prières, et plusieurs ouvrages que j'eus grand soin de serrer. Nous avions aussi dans le navire deux chats et un chien. J'emportai les deux chats avec moi ; le chien sauta du navire dans la mer, et vint me trouver à terre le jour que j'y amenai ma première cargaison. Pendant plusieurs années il fit auprès de moi les fonctions d'un serviteur et d'un camarade fidèle ; jamais il ne me laissa manquer de ce qu'il était capable d'aller chercher : il me faisait bonne compagnie. Ayant des plumes, de l'encre et du papier, je tins un compte exact de tout ce qui m'arriva, aussi longtemps que dura mon encre ; mais quand elle fut consommée cela me devint impossible, n'ayant imaginé aucun moyen d'en faire de nouvelle, ni rien pour y suppléer.

Ceci me fait souvenir que, dans le magasin que j'avais amassé, il me manquait encore quantité de choses : une bêche, une pioche et une pelle pour remuer et pour transporter la terre ; des aiguilles, des épingles et du fil ; quant au linge, j'appris en peu temps à m'en passer sans beaucoup de peine.

Ce manque d'outils retardait mes travaux, et il se passa près d'un an avant que j'eusse entièrement achevé mon enclos. Les pieux dont il était formé étaient si pesants, que je ne pouvais les soulever qu'avec les plus grands efforts ; il me fallait si longtemps pour les couper dans les bois, pour les façonner, et surtout pour les conduire à ma demeure ! un seul me coûtait quelquefois deux jours, pour le couper et pour le transporter, et un troisième pour l'enfoncer en terre. Dans ce dernier travail, je me servais, au commencement, d'une grosse pièce de bois ; par la suite, j'imaginai de me servir d'un levier de fer que j'avais à ma disposition ;

mais, malgré ce secours, mes palissades me donnaient bien de la peine.

Je n'avais pas sujet de me rebuter de la longueur d'un travail, quel qu'il fût : je ne devais pas être avare de mon temps, et je ne sais point à quoi j'aurais pu l'employer si cet ouvrage eût été terminé, à moins d'aller visiter l'île pour chercher ma nourriture ; et c'est ce que je faisais chaque jour.

Je commençai dès lors à examiner sérieusement ma position et les ressources auxquelles j'étais réduit. Je tins une note de l'état de mes affaires, non pour la laisser à mes héritiers, il n'y avait pas d'apparence que je dusse en avoir, mais pour éloigner de mon esprit les pensées désolantes qui venaient l'accabler chaque jour. La raison commença à se rendre maîtresse de l'abattement de mon cœur, et je me consolais de mon mieux en comparant le bien et le mal, en établissant comme par *doit* et *avoir*, d'un côté les jouissances que je goûtais, de l'autre les maux que j'endurais.

Il résulta de cette comparaison une vérité incontestable : c'est qu'il n'y a pas de condition si misérable dans la vie qui n'ait deux faces, l'une positive, l'autre négative, établissant toujours une balance en faveur de la Providence.

J'ai déjà décrit mon habitation, placée au pied d'un rocher, ma tente était entourée d'un double rang de fortes palissades garnies de câbles ; mais je pourrais bien maintenant donner à ma cloison le nom de muraille, car je l'avais effectivement murée en dehors d'un renfort de gazon de deux pieds d'épaisseur. Au bout d'un an et demi, ou environ, j'ajoutai des chevrons qui, prenant du haut de la palissade, appuyaient contre le rocher, et je les entrelaçai de branches d'arbres et d'autres matériaux pour me garantir des pluies si violentes en certains temps de l'année dans ces climats.

J'ai raconté comment j'avais renfermé mes effets tant dans cet enclos que dans la cave creusée derrière la tente ; ce

qui faisait dans le commencement un amas confus de meubles et d'outils, qui, faute d'être bien arrangés, occupaient toute la place; de sorte qu'il ne m'en restait pas pour me remuer. Je me mis en conséquence à élargir ma caverne et à travailler sous terre : le rocher cédait assez facilement à tous mes efforts; me voyant en sûreté du côté des bêtes féroces, j'avançai mes travaux dans le roc à main droite; ensuite, tournant encore une seconde fois à droite, je parvins à me faire jour sur la plaine et à sortir par une porte indépendante de ma palissade ou de mes fortifications.

Cet ouvrage servait non-seulement de porte de derrière à ma tente et à mon magasin, mais encore il me donnait de l'espace pour ranger mes meubles. Alors je m'appliquai à fabriquer ceux qui m'étaient les plus nécessaires, et je commençai par une chaise et une table; sans ces deux commodités, je ne pouvais jouir du peu de douceurs qui me restaient encore dans la vie : par exemple, je ne pouvais écrire à mon aise ni manger avec plaisir, sans une table.

Je mis la main à l'œuvre, et je ne puis m'empêcher de remarquer que la raison est le principe et l'origine des mathématiques. Je n'avais de ma vie manié aucun outil, et cependant, par mon travail, par mon application, par mon industrie, je trouvai, à la fin, que toutes les choses qui me manquaient, j'eusse pu les faire, si j'avais eu les outils nécessaires. Sans outils même, je fis plusieurs ouvrages, et, avec le secours d'une hache et d'un rabot seulement, je vins à bout de quelques-uns, ce qui n'était peut-être jamais arrivé auparavant; mais ce ne fut pas sans un travail infini. Si, par exemple, je voulais avoir une planche, il me fallait couper un arbre, le tailler des deux côtés jusqu'à la rendre suffisamment mince, et l'aplanir ensuite avec un rabot. Par cette méthode je ne pouvais faire, il est vrai, qu'une planche d'un arbre entier; mais à cela point d'autre remède que la patience.

Je commençai par la chaise et la table, et, pour y réus-

sir, je me servis de morceaux de planches amenées sur mon radeau. Ensuite je fabriquai des tablettes de la largeur d'un pied et demi, et les plaçai l'une au-dessus de l'autre, tout le long d'un côté de ma caverne, pour y mettre mes outils, mes clous, ma ferraille, en un mot pour arranger séparément toutes ces choses et les pouvoir trouver sans peine. J'enfonçai pareillement des chevilles dans le rocher pour suspendre mes fusils et divers ustensiles. Quiconque aurait vu ma caverne l'aurait prise pour un magasin général de toutes les choses nécessaires.

Je tins alors un journal de toutes mes actions : dans les premières semaines, j'étais trop accablé, non pas du travail, mais des troubles de l'esprit, pour faire un journal qui ne fût pas rempli de choses insipides. Ayant enfin surmonté mes faiblesses, me voyant établi dans mon domicile, pourvu de meubles, avec une chaise et une table, le tout aussi bien conditionné que possible, je commençai à écrire et j'ai continué autant que dura mon encre.

CHAPITRE V

Je commence à tenir un journal. — Nom que je donne à mon île. — Expédients pour fabriquer des outils. — J'achève la construction de mon habitation. — Tremblement de terre. — Je tombe malade.

Le 30 septembre de l'année 1659, après avoir fait naufrage durant une horrible tempête qui, depuis plusieurs jours, emportait le bâtiment hors de sa route, moi, malheureux Robinson Crusoé, seul sauvé de tout l'équipage, que je vis périr devant mes yeux, étant plus mort que vif, je pris terre dans cette île, que j'ai cru pouvoir, à juste titre, appeler l'*île du Désespoir*.

Je passai tout le reste du jour à m'affliger, de l'état affreux où j'étais réduit, n'ayant ni aliments, ni retraite, ni habits, ni armes, dénué de toute espérance de secours, m'attendant à être la proie des bêtes féroces, la victime des sauvages ou de la faim, ne voyant, en un mot, devant moi que l'image de la mort. A l'approche de la nuit, je montai sur un arbre, de peur des animaux, et je dormis toute la nuit d'un profond sommeil.

Le 1er octobre, le matin, je fus surpris en apercevant que le navire, ayant flotté avec la marée, s'était sensiblement rapproché du rivage. Ce fut un sujet de consolation pour moi de le voir dressé sur sa quille ; j'espérai que, si le vent venait à s'abattre, je pourrais aller à bord y chercher de quoi manger, et en tirer plusieurs choses qui pourraient m'être le plus utiles. Une partie de cette journée se passa en pénibles réflexions ; mais enfin, voyant que le navire était presque à sec, je marchai sur le sable aussi loin que je pus, et je me mis à la nage pour aller à bord.

Depuis le 1er octobre jusqu'au 24, je fis chaque jour un voyage pour tirer du bâtiment tout ce que je pouvais emporter, le conduisant ensuite à terre sur des radeaux avec la marée montante. Il plut beaucoup pendant ces trois semaines, mais avec plusieurs intervalles de beau temps.

Le 24, mon radeau chavira avec tous les effets qui étaient dessus; mais j'en recouvrai une grande partie à la marée basse.

Le 25, il plut toute la nuit et tout le jour; des tourbillons de vent s'élevèrent avec violence et mirent le navire en pièces, à ce point qu'il n'en paraissait plus que des débris à la marée basse. Je m'occupai ce jour-là à serrer les effets que j'avais sauvés, de crainte qu'ils ne se gâtassent à la pluie.

Le 26 octobre, je cherchai une place propre à fixer mon habitation, ayant fort à cœur de me mettre en sûreté contre les attaques nocturnes des sauvages ou des bêtes féroces. Vers

la nuit je plantai un piquet dans un endroit convenable, au pied d'un rocher, et je tirai un demi-cercle pour marquer les limites de mon campement, que je résolus de fortifier d'un ouvrage composé de deux rangs de palissades, dont l'entre-deux serait rempli de câbles et le dehors renforcé de gazon.

Depuis le 26 jusqu'au 30, je travaillai avec ardeur à porter mes effets dans mon habitation nouvelle, quoiqu'il plût beaucoup pendant tout ce temps.

Le 31 au matin, je sortis avec mon fusil pour aller à la découverte et à la chasse. Je tuai une chèvre, dont le chevreau me suivit jusque chez moi; mais, comme il ne voulait point manger, je fus obligé de le tuer.

Le 1er novembre, je dressai ma tente au pied du rocher; je la fis aussi spacieuse que je pus, la soutenant sur des piquets que je plantai et auxquels je suspendis mon hamac. J'y couchai pour la première fois.

Le 2 novembre, je plaçai tous mes coffres, toutes les planches et toutes les pièces de bois dont j'avais composé mes radeaux, autour de moi, et je m'en fis un rempart un peu dedans du cercle que j'avais marqué pour ma forteresse.

Le 3, je sortis avec mon fusil, et je tuai deux oiseaux semblables à des canards; ils me fournirent un très-bon manger. L'après-dînée, je travaillai à faire une table.

Le 4 au matin, je commençai à régulariser mes heures de travail, de sortie et de repos. Le matin je sortais avec mon fusil pendant deux ou trois heures, s'il ne pleuvait pas; ensuite je me mettais à travailler jusqu'à onze heures environ, puis je mangeais ce que la Providence et mon industrie m'avaient préparé. A midi, je me couchais pour dormir jusqu'à deux heures, parce qu'il faisait alors extrêmement chaud; enfin je me remettais au travail sur le soir. Je consacrai cette journée et les suivantes à finir ma table.

Le 5 novembre, je sortis avec mon fusil et mon chien, et je tuai un chat sauvage, la peau en était douce, mais la

4.

chair n'en valait rien. J'écorchais tous les animaux que je tuais, et j'en conservais la peau; en revenant le long de la côte, je vis plusieurs oiseaux de mer qui m'étaient inconnus.

Le 6, après la promenade du matin, je me mis à travailler à ma table, et je la terminai : je ne la trouvais pas à mon goût; mais je ne fus pas longtemps sans en corriger les défauts.

Le temps commença, le 7, à se mettre au beau. Je travaillai à me faire une chaise durant les 7, 8, 9, 10, et une partie du 12. Je ne parle pas du 11, c'était le dimanche, suivant mon calendrier.

Le 13 novembre, il y eut un affreux orage. Dès que le fracas de la tempête fut passé, je pris la résolution de partager ma provision de poudre en autant de petits paquets que j'en pourrais faire, pour la mettre parfaitement en sûreté.

Le 14, le 15, et le 16 furent employés à faire de petites boîtes carrées pouvant contenir une ou deux livres de poudre tout au plus; après les avoir remplies, je les plaçai dans plusieurs endroits différents, les éloignant les unes des autres autant que possible. Je tuai, l'un de ces trois jours-là, un oiseau dont la chair était bonne à manger.

Le 17, je commençai à creuser le rocher qui était derrière ma tente, afin de me mettre plus au large et à mon aise. Il me manquait trois choses fort nécessaires pour cet ouvrage, savoir : une pioche, une pelle et une brouette ou un panier. Je discontinuai donc mon travail, en songeant aux moyens de suppléer à ces outils. Quant à la pioche, je la remplaçai facilement par des leviers de fer assez propres à cela, quoique un peu pesants; mais pour la pelle, elle m'était d'un besoin si absolu, que, sans elle, je ne pouvais rien faire, et je ne savais encore par quoi la remplacer.

Le lendemain 18 novembre, en cherchant dans les bois, je trouvai une espèce d'arbre qui, s'il n'était pas celui que les Brésiliens appellent *bois de fer*, à cause de son extrême

dureté, lui ressemblait du moins beaucoup. Je me fatiguai extrêmement à en couper une pièce, travail qui endommagea une hache, et ce ne fut pas avec moins de peine que je la portai jusqu'à mon domicile, car elle était très-pesante.

La dureté excessive du bois, jointe à la manière dont j'étais obligé de m'y prendre, fut cause que je mis beaucoup de temps à construire cette machine. Enfin peu à peu je lui donnai la forme d'une pelle ou d'une bêche; elle avait le manche exactement fait comme celui de nos pelles anglaises, mais le plat n'en étant pas garni en fer, elle ne pouvait avoir autant de durée; cependant elle suffit aux usages auxquels je la destinais.

Il me manquait encore un panier et une brouette. Je ne pouvais en aucune manière faire un panier, n'ayant pas, ou du moins ne sachant pas qu'il y eût dans l'île ni saules, ni osier, ni autres arbres de cette espèce, dont les branches fussent propres à faire ces sortes d'ouvrages. Quant à la brouette, il me semblait que j'en viendrais bien à bout; excepté pourtant de la roue, dont je n'avais aucune notion, et pour la fabrication de laquelle je ne me sentais pas le moindre talent; d'ailleurs, où prendre de quoi forger l'essieu de fer qui doit passer dans le moyeu? Je fus obligé de renoncer à fabriquer cet outil : pour transporter hors de ma caverne la terre que j'en tirais, je me servis d'un instrument assez semblable à l'auge à mortier qu'emploient les manœuvres.

La façon de ce dernier instrument ne me coûta pas tant de peine que celle de la pelle; mais l'un et l'autre, ainsi que l'essai inutile que je fis pour la confection d'une brouette, ne me tinrent pourtant pas moins de quatre jours entiers, sauf ma promenade du matin; je manquai rarement de la faire avec mon fusil, et d'en revenir au logis sans rapporter quelque chose de bon à manger.

Le 25 novembre, mon travail principal ayant été interrompu jusqu'ici, par la fabrication de ces outils, je le repris dès qu'ils furent achevés, travaillant chaque jour suivant que

me le permettaient mes forces et les règles que je m'étais prescrites pour la distribution de mon temps. Je mis dix-huit jours à élargir et à creuser ma caverne, de manière à pouvoir y serrer commodément tous mes effets.

Le 10 décembre, je regardais déjà ma voûte comme achevée, lorsqu'il se détacha tout à coup et avec un tel fracas une si grande quantité de terre du haut de l'un des côtés, que j'en fus extrêmement effrayé, et non sans raison, car, si je me fusse trouvé dessous, c'en était fait de moi. J'eus bien de la peine à réparer ce désastre : il fallut d'abord emporter la terre tombée, et ensuite, chose encore plus importante, il fallut étançonner la voûte pour prévenir un pareil accident.

Le 11, je dressai deux étais soutenant le faîte à l'aide de deux morceaux de planche mis en croix sur chacun. Je finis cet ouvrage le lendemain; et, non content de ce que j'avais fait, je continuai, pendant près d'une semaine, d'ajouter d'autres étais semblables aux premiers, qui assurèrent ma voûte, et qui, formant un rang de piliers, semblaient diviser ma maison en deux parties.

Le 17, dès ce jour jusqu'au vingtième, je m'occupai à placer des tablettes et à ficher des clous dans les étançons pour suspendre tout ce qui en était susceptible; à partir de ce moment, je pus établir de l'ordre dans ma demeure.

Le 20 décembre, je commençai à porter mes meubles dans ma caverne, à garnir ma maison, et à faire une table de cuisine pour apprêter mes viandes; à cet effet, je me servis de planches; mais elles commençaient à devenir rares.

Le 24, il plut beaucoup tout le jour et toute la nuit, et il n'y eut pas moyen de sortir.

Le 25, il plut encore tout le jour.

Le 26, il ne tomba point de pluie; l'air et la terre, ayant été rafraîchis, semblaient donner à la nature une sérénité qu'elle n'avait pas auparavant.

Le 27, je tuai un chevreau et j'en blessai un autre, que je finis par attraper, et que j'amenai en laisse au logis : dès que je fus arrivé, je lui raccommodai la jambe et la lui bandai. J'en pris un tel soin, qu'il survécut et devint bientôt aussi fort de cette jambe que de l'autre. Après l'avoir gardé quelque temps, il s'apprivoisa, et paissait sur la verdure, dans mon enclos, sans prendre la fuite. Alors, me vint la pensée d'entretenir des animaux privés, afin d'avoir de quoi me nourrir quand ma poudre et mon plomb seraient consommés.

Le 28, le 29 et le 30 décembre il fit de grandes chaleurs qu'aucun vent ne modérait : il n'était possible de sortir que le soir pour aller chercher ma nourriture.

Le 1er janvier 1660, il fit encore très-chaud ; je sortis de bon matin et vers le soir avec mon fusil. Cette fois, m'étant avancé dans les vallées au centre de l'île, je vis qu'il y avait une grande quantité de chèvres ; elles étaient extrêmement sauvages et de difficile accès ; je résolus d'amener mon chien et de voir s'il ne pourrait pas les chasser vers moi.

Le 2, je me mis en campagne avec mon chien, suivant mon projet de la veille ; et je le lançai contre les chèvres ; mais je m'étais trompé dans mon calcul, car elles se rassemblèrent, faisant tête contre lui : il fut assez prudent pour connaître le péril et se retirer.

Le 3, je commençai mes fortifications ou mon mur ; et, dans la crainte d'être attaqué, je n'oubliai rien pour rendre l'ouvrage bien épais et bien solide. Ayant déjà fait la description de cette muraille, j'omets ici ce que j'en disais dans mon journal. On observera seulement que j'employai du 3 janvier au 14 avril pour la construire et la rendre complète, quoiqu'elle n'eût pas plus de vingt-quatre verges d'étendue. Elle formait un demi-cercle d'un endroit du roc à un autre, et occupait environ huit verges dans son diamètre, à partir de l'entrée de ma cave jusqu'au point opposé de la circonférence.

Je me fatiguai beaucoup dans cet intervalle, et j'eus à souffrir la pluie pendant des semaines entières. Je ne me trouvai point en sûreté que cette muraille ne fût finie ; et il est aussi difficile de croire que d'exprimer ce qu'il m'en coûta de travail pour apporter les palissades de la forêt et les enfoncer en terre.

Cette muraille achevée, j'en fis une autre en dehors avec du gazon; je me persuadai alors que personne ne s'apercevrait qu'il y eût là une habitation, et je m'applaudis de m'y être pris de la sorte.

Cependant je parcourais tous les jours les bois pour tuer quelque gibier, à moins que la pluie ne m'en empêchât ; et, dans ces promenades réitérées, il m'arrivait souvent de faire d'importantes découvertes.

Je trouvai, par exemple, une espèce de pigeons fuyards qui ne nichent point sur les arbres comme font les ramiers, mais bien dans les trous de rochers comme les pigeons domestiques : je pris quelques-uns de leurs petits pour les apprivoiser. J'y réussis ; mais, devenus grands, ils s'envolèrent tous et ne revinrent plus, à cause peut-être du défaut de nourriture, car je n'avais rien à leur donner. Cependant je trouvais aisément leurs nids, et je prenais les petits, qui étaient un manger délicat.

Néanmoins je m'apercevais, dans l'administration de mon ménage, qu'il me manquait bien des choses ; je crus, d'abord, qu'il me serait impossible de réussir à les fabriquer ; cela était vrai pour quelques-unes : par exemple, je ne pus jamais venir à bout d'achever un tonneau et d'y mettre des cercles. J'avais bien un ou deux petits barils, mais je n'eus point assez d'adresse pour en construire sur ces modèles ; malgré tous mes efforts, il me fut impossible d'y mettre les fonds ou de joindre assez bien les douves pour y faire tenir de l'eau. J'abandonnai enfin ce projet.

Je n'avais pas non plus de chandelles, et il m'était bien incommode de m'en passer, car je me voyais forcé de me

coucher à la tombée de la nuit, c'est-à-dire ordinairement à sept heures. Cela me fit souvenir de la masse de cire dont je fabriquai des chandelles lors de mon aventure d'Afrique; mais je n'en avais plus un seul petit morceau. L'unique moyen dont je m'avisai pour parer à cet inconvénient fut de conserver la graisse des chèvres tuées par moi ; je fis ensuite sécher au soleil un petit plat de terre que j'avais façonné ; puis, prenant du fil de caret pour servir de mèche, je trouvai le moyen d'avoir ainsi une sorte de chandelle dont la flamme, il est vrai, n'était pas si lumineuse que celle de la chandelle ordinaire.

Au milieu de tous ces travaux, il m'arriva de trouver, en fouillant parmi mes meubles, un sac qui avait été rempli de grain, destiné à la volaille, non pour ce voyage, mais pour le précédent.

Ce qui restait de blé avait été rongé par les rats, et je n'y voyais plus que de la balle et de la poussière; or, comme j'avais besoin du sac pour autre chose, j'allai le vider et en secouer les balles et les restes au pied du rocher, à côté de mes fortifications.

Cela eut lieu peu de temps avant les grandes pluies dont je viens de parler, et je mis si peu d'attention quand je jetai cette poussière, qu'au bout d'un mois ou environ il ne m'en restait pas le moindre souvenir, lorsque j'aperçus çà et là quelques tiges qui sortaient de terre : je les pris d'abord pour des plantes que je ne connaissais point ; mais quelque temps après je fus étonné de voir dix ou douze épis venus à maturité, qui étaient d'une orge verte, de la même espèce que celle d'Europe, aussi belle qu'elle aurait pu l'être en Angleterre.

Après avoir vu croître de l'orge dans un climat que je ne croyais pas propre à la production du blé, ignorant la cause de cet événement, je fus saisi d'étonnement, et je me mis dans l'esprit que Dieu avait fait croître ce blé miraculeusement, sans le concours d'aucune semence, et qu'il

avait opéré ce prodige uniquement pour me fournir des subsistances dans ce désert.

Cette idée m'attendrit jusqu'aux larmes, et ma surprise augmenta de plus en plus, lorsque je vis d'autres tiges nouvelles pousser près des premières, tout le long du rocher : je les reconnus pour des tiges de riz, parce que j'en avais vu croître en Afrique.

Non-seulement je pensai que la Providence m'envoyait ce présent; mais ne doutant pas que sa libéralité ne s'étendît encore plus loin, je visitai tout le voisinage et tous les coins des rochers qui m'étaient pourtant déjà bien connus, pour chercher une plus grande quantité de ces productions miraculeuses; mais je n'en trouvai pas d'autres. Enfin, je me rappelai que j'avais secoué en cet endroit un sac où il y avait eu du grain pour les poules, et le miracle disparut.

Je ne manquai pas de recueillir soigneusement ce blé dans la bonne saison, qui était la fin du mois de juin, et, en serrant jusqu'au moindre grain, je résolus de semer tout ce que j'en avais, dans l'espérance d'en recueillir assez pour faire du pain. Quatre ans se passèrent avant que j'en pusse goûter; encore en usai-je sobrement. Le blé que je semai la première fois fut presque tout perdu, pour avoir mal pris mon temps, en le semant dans la saison sèche, ce qui le fit périr, ou du moins il n'en vint que très-peu.

Outre l'orge, il y eut encore une trentaine d'épis de riz, je les conservai avec le même soin et pour un semblable usage, avec cette différence pourtant que le dernier me servit tantôt de pain et tantôt de mets, car j'avais trouvé le moyen de le faire cuire. Reprenons notre journal.

Je travaillai assidûment, comme je l'ai dit, pendant trois mois et demi à bâtir ma muraille, et je la fermai le 14 d'avril, après m'en être ménagé l'entrée au moyen d'une échelle; une porte aurait fait remarquer de loin mon habitation.

Le 16 avril, je finis mon échelle, avec laquelle je montais par-dessus les palissades; la retirant après moi, et la plaçant

ensuite dans l'enclos, lequel avait un espace suffisant, et personne n'y pouvait entrer qu'en passant par-dessus la muraille.

Dès le lendemain du jour où cet ouvrage fut achevé, je faillis voir renverser tous mes travaux, et perdre moi-même la vie. Je travaillais derrière ma tente, lorsque tout à coup la terre s'éboula du haut de ma voûte et de la cime du rocher qui pendait sur ma tête. Deux des piliers que j'avais placés dans ma caverne craquèrent horriblement, et, n'en sachant point encore la véritable cause, je crus que c'était la chute d'une quantité de matériaux, comme cela était arrivé déjà une fois. De peur d'être enterré dessous, je m'enfuis au plus vite vers mon échelle, et, ne m'y croyant pas en sûreté, je passai par-dessus la muraille pour m'éloigner et me dérober à des morceaux entiers du rocher, que je croyais toujours près de fondre sur moi.

A peine avais-je le pied à terre de l'autre côté de la palissade, que je vis clairement qu'il y avait un épouvantable tremblement de terre. Trois fois le sol frémit sous mes pieds; entre chaque secousse, il y eut un intervalle d'environ huit minutes, et les trois secousses furent si violentes, que les édifices les plus solides et les plus forts en auraient été renversés. Tout le côté d'un rocher, situé à environ un demi-mille de moi, tomba avec un bruit semblable à celui du tonnerre. L'Océan même me parut ému de ce prodige, et je crois que les secousses étaient encore plus violentes sous les ondes que dans l'île.

Le mouvement de la terre m'avait donné des nausées, comme aurait fait celui d'un vaisseau battu par la tempête, si j'avais été en mer : je n'avais ni vu ni entendu dire rien de pareil; l'étonnement dont j'étais saisi glaçait le sang dans mes veines et enchaînait, en quelque façon, toutes les puissances de mon âme. Mais le fracas causé par la chute du rocher vint frapper mes oreilles et m'arracher à l'état d'insensibilité où j'étais plongé, pour me remplir d'horreur et

d'effroi, en ne me laissant apercevoir que des objets terribles, entre autres une montagne sur le point de s'écrouler en ensevelissant sous ses ruines ma tente et toutes mes richesses. Cette pensée me jeta dans ma première épouvante.

Mais enfin, voyant que les trois secousses n'étaient suivies d'aucune autre, je commençai à reprendre courage, sans oser néanmoins passer par-dessus ma muraille de peur d'être enterré vivant : je demeurais immobile assis à terre.

Cependant l'air s'obscurcissait, et le ciel se couvrait de nuages comme s'il allait pleuvoir; bientôt après le vent s'éleva peu à peu et devint si violent, qu'en moins d'une demi-heure il y eut un ouragan furieux. Je vis la mer blanchie de son écume, le rivage inondé par les flots, les arbres arrachés du sein de la terre, et tous les ravages de la plus affreuse tempête. Elle dura près de trois heures, puis diminua; le calme se rétablit enfin, et il commença à pleuvoir abondamment.

J'étais dans la même situation de corps et d'esprit, quand tout à coup je fis réflexion que, ces vents et cette pluie étant une suite naturelle du tremblement de terre, il fallait que ce dernier eût cessé complétement, et que je pouvais me hasarder à retourner dans ma demeure. Ces pensées me ranimèrent, et, la pluie aidant encore à me persuader, j'allai m'asseoir dans ma tente : mais j'y étais à peine que j'appréhendai de la voir renversée par la violence de la pluie, et je me retirai dans ma caverne, quoique je craignisse un nouvel écroulement.

Ce déluge m'obligea de faire, au travers de mes fortifications, une espèce de canal pour les eaux; sinon elles eussent inondé ma caverne. Après être resté à l'abri pendant quelque temps, je commençai à recouvrer ma tranquillité; et, pour soutenir mon courage, qui en avait réellement grand besoin, je bus un peu de rhum; j'usai très-sobrement de cette liqueur, sachant très-bien que, quand mes bouteilles seraient une fois épuisées, il n'y aurait plus moyen de les remplir.

Il continua de pleuvoir toute la nuit et une partie du lendemain, et je ne pus mettre le pied dehors; mais, comme je me possédais beaucoup mieux, je commençai à réfléchir sur le meilleur parti à prendre : je conclus que, l'île étant sujette à des tremblements de terre, il ne fallait pas établir ma demeure dans une caverne, mais au contraire je devais songer à bâtir une cabane dans un lieu découvert et dégagé, où je me fortifierais d'une muraille semblable à la première, persuadé que, si je restais dans le même endroit, il deviendrait infailliblement mon tombeau. Les deux jours suivants, les 19 et 20 avril, je n'eus l'esprit occupé que de l'emplacement à choisir pour transférer ma demeure.

La peur d'être enterré vif m'empêchait de dormir tranquille; celle de coucher hors de ma forteresse, dans un lieu ouvert et sans défense, était presque aussi grande; et, quand je regardais autour de moi, quand je considérais le bel ordre où j'avais mis toutes choses, combien j'étais sûrement caché et combien j'avais peu à craindre les attaques, je sentais beaucoup de répugnance à déménager.

De plus, je me représentai que je serais longtemps à tout refaire et qu'il me fallait, malgré les risques, rester où j'étais jusqu'à ce que j'eusse formé une espèce de campement, assez fortifié pour y prendre mon logement en toute sûreté. De cette manière, je me calmai pour quelque temps, et je résolus de travailler incessamment à la construction d'une muraille avec des palissades et des câbles, comme j'avais fait la première fois, de renfermer mes travaux dans un plus petit cercle, et d'attendre, pour déloger, qu'ils fussent finis et perfectionnés. C'est le 21 que ce dessein fut arrêté.

Le 22 avril, dès le matin, je songeai aux moyens de le mettre à exécution ; mais les outils me manquaient · j'avais bien trois besaiguës et une multitude de haches, nous en avions embarqué une provision pour trafiquer avec les Indiens; mais ces instruments, à force de charpenter et de couper du bois dur et noueux, avaient le taillant tout émoussé

et dentelé ; et, quoique je possédasse une pierre à aiguiser, je n'avais pas cependant le secret de la tourner pour en faire usage. Cet obstacle tourmenta beaucoup mon esprit. A la fin pourtant j'inventai une roue attachée à un cordon, au moyen duquel je pus donner le mouvement à la pierre avec mon pied, tandis que j'avais les deux mains libres. Je n'avais jamais vu une telle invention en Angleterre ; ou du moins je ne l'avais point remarquée, puisqu'elle y est fort commune. Ma pierre à aiguiser était fort grosse et fort lourde, il m'en coûta une semaine entière de travail pour la rendre parfaite.

Les 28 et 29 avril furent employés à aiguiser mes outils ; la machine que j'avais inventée pour tourner la pierre fonctionnait à merveille.

Le 30, m'apercevant depuis longtemps que mon pain diminuait considérablement, j'en fis la revue, et je me réduisis à un biscuit par jour, ce qui était véritablement dur pour moi.

Le 1er mai, en regardant le matin vers la mer, à la marée basse je vis quelque chose d'assez gros sur le rivage, qui ressemblait à un tonneau ; m'étant approché, je reconnus qu'un petit baril et deux ou trois morceaux des débris du navire avaient été poussés à terre par le dernier ouragan. Je regardai du côté du navire, et le vis moins enfoncé dans l'eau. J'examinai le baril échoué sur le rivage, et le trouvai rempli de poudre ; mais il avait pris de l'eau, et la poudre était collée et dure comme une pierre ; néanmoins je le roulai plus avant par précaution, afin de l'éloigner de l'eau, et j'allai ensuite aussi près que possible du navire.

Quand je fus proche, je trouvai qu'il avait complétement changé de situation : le gaillard d'avant, enterré d'abord dans le sable, paraissait alors élevé de plus de six pieds ; la poupe, mise en pièces et séparée du reste par la tempête, lorsque j'eus achevé d'y fouiller la dernière fois, semblait avoir été ballottée, et se montrait entière sur un côté, ayant devant elle des monceaux de sable si élevés qu'au lieu de ne pouvoir approcher, comme auparavant, il m'était aisé pré-

sentement d'y arriver à pied sec, à marée basse. D'abord je fus surpris d'un tel changement ; mais bientôt je pensai qu'il avait été causé par le tremblement de terre.

Par les secousses, le navire s'était brisé ou entr'ouvert beaucoup plus qu'il ne l'était auparavant, et il venait tous les jours à terre quantité de choses que la mer détachait, et que les vents et les flots faisaient rouler peu à peu jusque sur la plage.

Ceci me fit entièrement abandonner mon projet de changer d'habitation ; et ma principale affaire, ce jour-là, fut d'essayer à pénétrer dans le navire ; mais c'était une chose impossible, car l'intérieur du bâtiment était entièrement rempli de sable. Néanmoins je résolus de mettre en pièces les débris du bâtiment, persuadé que tout ce que j'en tirerais me servirait à quelque usage.

Le 3 mai, je me mis à travailler avec ma scie, et je coupai un morceau de poutre qui soutenait une partie du demi-pont; puis, j'écartai et j'ôtai le sable pour découvrir le côté le plus élevé. La marée survint et m'obligea de suspendre le travail.

Le 4, j'allai à la pêche; mais je n'attrapai pas un seul poisson que j'osasse manger, ce qui me dégoûta d'abord de ce passe-temps : et j'étais sur le point d'y renoncer quand je pris un petit dauphin. J'avais une grande ligne faite de fil de corde, mais sans hameçons; néanmoins ma pêche était abondante : tout l'apprêt du poisson consistait à le mettre sécher au soleil.

Le 5, j'allai travailler sur les débris : je coupai une autre poutre, et je tirai du pont trois grosses planches de sapin que je liai ensemble, et je les fis flotter avec la marée jusqu'au rivage.

Le 6, je travaillai sur les débris, d'où j'enlevai plusieurs morceaux de fer; cela me coûta un long et pénible travail. Je rentrai fort las au logis, et j'avais bien envie de renoncer à ces corvées.

Le 7 mai, je retournai aux débris, sans avoir le dessein d'y travailler; mais je trouvai que la carcasse s'était élargie et affaissé sous le poids de sa charge depuis que j'avais coupé les deux poutres; plusieurs endroits du bâtiment étaient détachés du reste, et la cale était tellement à découvert, que je pouvais voir dans l'intérieur, elle regorgeait de sable et d'eau.

Le 8, j'allai aux débris et je portai avec moi un levier de fer dans l'intention de démanteler le pont, alors débarrassé d'eau et de sable; j'enlevai deux planches que je conduisis encore avec la marée. Je laissai le levier pour le lendemain.

Le 9, je me rendis aux débris; je pénétrai plus avant dans le corps du bâtiment, je sentis plusieurs tonneaux que je remuai sans pouvoir les défoncer. Je sentis pareillement un rouleau de plomb d'Angleterre, je le soulevai; mais il était trop pesant pour que je pusse l'emporter.

Les 10, 11, 12 et 14 mai, j'allai aux débris, et j'en tirai plusieurs charpentes, beaucoup de planches et deux ou trois cents livres de fer.

Le 15 mai, je portai avec moi deux haches pour couper un morceau du plomb roulé, en y appliquant le taillant de l'une, que je tâcherais d'enfoncer en frappant avec la tête de l'autre, mais l'eau m'empêchait de frapper juste.

Le 16, il fit beaucoup de vent la nuit, et la carcasse du bâtiment en parut encore plus fracassée qu'auparavant; mais je demeurai si longtemps dans les bois à chercher des pigeons pour ma cuisine, que je me laissai prévenir par la marée, et elle m'empêcha d'aller au bâtiment.

Le 17, j'aperçus quelques morceaux de débris jetés à terre à une distance de près de deux milles. Je voulus aller voir ce dont il s'agissait; il se trouva que c'était une pièce de la poupe, trop pesante pour être emportée.

Le 24, je travaillai sur les débris jusqu'à ce jour inclusivement, et, à force de jouer du levier, j'ébranlai si fort la carcasse, que la première marée fit flotter plusieurs ton-

neaux et deux coffres de matelots; mais, comme le vent soufflait de terre, rien ne vint au rivage ce jour-là, excepté des morceaux de bois et un tonneau plein de porc du Brésil, entièrement gâté par l'eau et le sable.

Je continuai ce travail jusqu'au 15 juin, sans prendre sur le temps nécessaire pour chercher ma nourriture, ce que je faisais pendant la marée haute, et j'étais toujours au travail à la marée basse. J'avais ainsi amassé du merrain, des planches et du fer en assez grande quantité pour construire un canot, si j'eusse su comment m'y prendre. J'avais encore enlevé, pièce par pièce, près de cent livres de plomb roulé.

Le 16 juin, en descendant vers la mer, je trouvai une tortue; la première que j'eusse vu dans l'île. Si j'avais été si longtemps sans découvrir aucun de ces animaux, c'était plutôt par un effet du hasard qu'à cause de la rareté de leur espèce, car je m'assurai depuis qu'il m'eût suffi d'aller de l'autre côté de l'île pour en voir des milliers chaque jour : peut-être aussi cette découverte m'aurait-elle coûté bien cher.

Le 17 juin, j'employai tout ce jour à apprêter ma tortue; je trouvai dedans soixante œufs; et, comme depuis mon arrivée dans ce triste séjour je n'avais goûté que des viandes d'oiseau ou de bouc, sa chair me parut la plus savoureuse et la plus délicate du monde.

Le 18, il plut tout le jour, et je restai au logis. La pluie me semblait froide, et je me sentais glacé, chose que je savais n'être point ordinaire dans cette latitude.

Le 19, je me trouvai fort mal, et je frissonnai comme s'il eût fait un grand froid.

Le 20, je ne pus dormir de toute la nuit, et je ressentis une vive chaleur accompagnée de grandes douleurs de tête.

Le 21, je fus fort mal, et j'éprouvai une frayeur mortelle de me voir malade, dénué de tout secours humain.

Le 22, je me sentis mieux; mais les craintes terribles que me donnait ma maladie portaient le trouble dans mon âme.

Le 23, je fus de nouveau fort mal, ayant du frisson, des tremblements et un violent mal de tête.

Le 24, je fus beaucoup mieux.

Le 25, je fus tourmenté d'une fièvre violente; l'accès dura sept heures; il fut mêlé de froid et de chaud, et se termina par une sueur qui m'affaiblit beaucoup.

Le 26, je me trouvai mieux, et, comme je n'avais point de vivres, je pris mon fusil pour en chercher. Je me sentais extrêmement faible; néanmoins je tuai une chèvre que je traînai au logis avec beaucoup de difficulté; j'en grillai sur les charbons quelques morceaux que je mangeai : j'aurais désiré en faire bouillir pour me procurer du bouillon, mais je n'avais pas de pot.

Le 27, la fièvre me prit si violemment, qu'elle me fit garder le lit tout le jour sans boire ni manger. Je mourais de soif; mais j'étais si faible, que je n'avais pas la force de me lever pour aller prendre de l'eau. Je priai Dieu de nouveau; mais j'étais en délire; et, en me quittant, ce délire me laissa dans un tel abattement, que je fus obligé de me tenir couché, seulement je m'écriais : « Seigneur, tournez vos regards vers moi! Seigneur, prenez pitié de moi! »

La fièvre m'ayant enfin quitté, je m'endormis et ne me réveillai que bien avant dans la nuit. Je me sentis fort soulagé, quoique bien faible et altéré. Il n'y avait point d'eau dans ma demeure, et je fus forcé de rester au lit jusqu'au matin. Alors je me rendormis.

CHAPITRE VI

Je deviens de plus en plus faible et malade. — Lectures de la Bible. — Singulier remède que je ne conseille pas à d'autres. — Excursion dans l'île. — Je découvre des pieds de tabac, quelques cannes à sucre, du raisin, etc. — Je me bâtis une petite métairie.

Le 28 juin, l'accès de la fièvre étant passé, je me levai, et résolus de profiter de cet intervalle pour reprendre des forces et préparer des rafraîchissements auxquels je pourrais avoir recours lorsque le mal reviendrait.

La première chose que je fis fut de verser de l'eau dans une grande bouteille carrée, et de la mettre sur ma table près de mon lit; pour ôter la crudité de l'eau, j'y ajoutai environ le quart d'une pinte de rhum. Je coupai un morceau de viande de chèvre que je grillai sur des charbons, mais j'en mangeai fort peu. Étant sorti pour me promener, je me trouvai faible, triste, et le cœur serré à la vue de ma pitoyable condition, redoutant pour le lendemain le retour du mal. Le soir je soupai avec trois œufs de tortue cuits sur la braise; je les mangeai à la coque.

J'essayai de me promener, mais je me trouvai si faible, qu'à peine pouvais-je porter mon fusil, sans lequel je ne marchais jamais : aussi je n'allai pas loin; je m'assis à terre et me mis à contempler la mer calme et tranquille; il me vint alors dans l'esprit de pieuses pensées de religion et de foi. Je regagnai ensuite ma retraite, et je passai par-dessus ma muraille comme pour m'aller coucher; mais je me sentais l'esprit dans une grande agitation, et j'étais peu disposé à dormir : je m'assis sur ma chaise, et, comme il commençait à faire nuit, j'allumai ma lampe.

Déjà l'atteinte de la fièvre me donnait de terribles inquiétudes, lorsqu'il me vint à l'esprit que les Brésiliens n'emploient d'autre médecine que du tabac contre toutes les ma-

ladies possibles. J'avais dans un de mes coffres un rouleau de cette plante, dont les feuilles étaient mûres pour la plupart.

M'étant levé, j'allai droit au coffre, j'y trouvai le tabac; et, comme le peu de livres que j'avais conservés y étaient aussi renfermés, je pris une des Bibles dont j'ai parlé, et que je n'avais pas eu jusqu'ici le loisir ou plutôt le désir d'ouvrir; je la pris, dis-je, et la portai avec le tabac sur ma table.

Je ne savais comment employer ce tabac pour ma maladie, ni s'il me serait bon ou contraire; mais j'en fis l'expérience de plusieurs manières, persuadé que l'une d'elles réussirait.

D'abord je pris une feuille dans ma bouche; et, comme le tabac était vert et fort et que je n'y étais pas accoutumé, il m'étourdit extraordinairement; ensuite j'en fis tremper une autre feuille dans du rhum, pour en prendre une dose une heure ou deux après, en me couchant; enfin je grillai des feuilles sur des charbons ardents, et aspirai la fumée aussi longtemps que je pus la supporter.

Pendant ces préparatifs, j'ouvris la Bible et je commençai à lire, mais les fumées du tabac m'avaient trop ébranlé la tête pour que je pusse continuer ma lecture; néanmoins, ayant jeté les yeux à l'ouverture du livre, les premières paroles qui se présentèrent furent celles-ci : « Invoque-moi au jour de ton affliction, et je te délivrerai, et tu me glorifieras. »

Ces paroles me touchèrent, et je les méditai avec recueillement. Il se faisait tard; le tabac, comme je l'ai déjà dit, m'avait fort appesanti la tête, il me prit envie de dormir : je laissai donc brûler ma lampe dans ma caverne, de peur que je n'eusse besoin de quelque chose pendant la nuit, ensuite je me couchai; mais auparavant je me mis à genoux, j'invoquai Dieu, le suppliant d'accomplir la promesse qu'il m'avait faite de m'assister quand je l'invoquerais au jour de mon affliction.

Ensuite je bus le rhum dans lequel j'avais fait infuser le tabac, la décoction était si forte, que j'eus beaucoup de peine à pouvoir l'avaler. Cette potion me porta brusquement à la tête, et je m'endormis d'un si profond sommeil, que je ne me réveillai pas avant trois heures après midi; je dirai plus : je crois avoir dormi tout le lendemain de ma médecine, la nuit d'après et une partie du jour suivant; car autrement comment aurais-je pu me trouver en défaut d'un jour dans mon calcul des semaines, comme je le reconnus quelques années après.

Quoi qu'il en soit, je me trouvai, à mon réveil, extrêmement soulagé, plein de courage et de joie; quand je me levai, j'avais plus de forces que le jour précédent; mon estomac s'était rétabli, l'appétit m'était revenu; en un mot, le lendemain l'accès ne reparut pas, et j'allai toujours de mieux en mieux. Ce jour était le 29.

Le 30 juin était mon jour de calme; je sortis avec mon fusil, mais je ne me souciai point de m'éloigner trop. Je tuai deux oiseaux de mer assez semblables à des oies sauvages; je les apportai au logis, sans oser les manger. Je me contentai de quelques œufs de tortue, qui étaient fort bons.

Le soir, je réitérai la médecine que je supposais m'avoir fait du bien, c'est-à-dire le tabac infusé dans du rhum : j'usai pourtant de quelque restriction cette fois-ci; la dose fut plus petite que la première, je ne mâchai point de tabac, et ne pris point de fumigation. Le lendemain, 1er juillet, je ne fus pas aussi bien que je m'y étais attendu; j'eus quelques légers frissons.

Le 2, je réitérai la médecine des trois manières; elle me porta à la tête, comme la première fois, et je doublai la potion.

Le 3, la fièvre me quitta pour toujours; mais il se passa quelques semaines avant que je reprisse tout à fait mes forces.

Du 4 juillet jusqu'au 14, mon occupation principale fut de me promener le fusil à la main : je réitérais souvent la promenade, mais je la faisais courte, comme un homme qui relève de maladie, et qui tâche de se rétablir, car il est difficile de comprendre combien j'étais épuisé et à quel point de faiblesse j'étais réduit. Le remède dont je me servis était tout à fait nouveau, et n'avait peut-être jamais guéri de fièvre auparavant : aussi je n'ose le recommander, car, si, d'un côté, il emporta le mal, de l'autre, il contribua extrêmement à m'affaiblir, et il m'en resta pendant quelque temps un ébranlement de nerfs et de fortes convulsions par tout le corps.

Depuis près de dix mois j'étais dans l'île; toute possibilité d'en sortir semblait m'être ôtée pour toujours, et je croyais fermement que jamais créature humaine n'avait mis le pied dans ce lieu sauvage. Ma demeure se trouvait, selon moi, suffisamment fortifiée : j'avais un grand désir de faire une reconnaissance plus complète de l'île, et de voir si je ne pourrais point découvrir des productions qui me seraient inconnues.

Le 15 juillet je commençai à parcourir mon île plus attentivement. J'allai d'abord à la petite baie où j'avais abordé avec mes radeaux. Je remontai la rivière, et, quand j'eus fait environ deux milles, je trouvai que la marée ne montait pas plus loin et qu'il n'y avait plus là qu'un petit ruisseau dont l'eau était fort douce et très-bonne. Comme c'était l'été, il n'y avait presque point d'eau en certains endroits; du moins il n'y avait pas de courant.

Sur les bords de ce ruisseau, je trouvai plusieurs prairies agréables, unies et couvertes d'une belle verdure. En s'éloignant, elles s'élevaient insensiblement : dans les endroits qui n'étaient jamais inondés, c'est-à-dire près des coteaux, je trouvai une quantité de tabac vert, dont la tige était extrêmement haute. Il y avait plusieurs autres plantes que je ne connaissais point, dont je n'avais jamais entendu parler,

et qui pouvaient posséder des propriétés que je ne connaissais pas davantage.

Je cherchai de la cassave, racine qui sert de pain aux Américains ; il me fut impossible d'en découvrir. Je vis de beaux plants d'aloès, dont je ne connaissais pas encore l'usage : je vis aussi plusieurs cannes à sucre, sauvages et imparfaites, faute de culture.

Je m'en revins en réfléchissant mûrement aux moyens par lesquels je m'instruirais de la vertu des plantes et des fruits que je découvrirais à l'avenir ; mais je ne pris aucun parti ; car j'avais été si peu soigneux de faire des observations pendant mon séjour au Brésil, que je ne connaissais guère les plantes de la campagne, ou du moins mes connaissances à ce sujet ne pouvaient m'être d'un grand secours.

Le lendemain, 16 du mois, je repris le même chemin, et, m'étant avancé un peu plus que la veille, je trouvai que le ruisseau et les prairies ne s'étendaient pas plus loin, et que la campagne commençait à être plus boisée.

Là je vis plusieurs sortes de fruits, et particulièrement des melons en abondance, des raisins qui pendaient aux arbres, et dont la grappe vermeille et pleine était prête pour la vendange. Cette découverte me causa autant de surprise que de joie.

Mais je voulus modérer mon appétit et profiter d'une expérience qui avait été funeste à d'autres ; car je me souvenais d'avoir vu mourir en Barbarie plusieurs de nos esclaves des suites de la dyssenterie contractée en mangeant des raisins avec excès. J'eus pourtant le secret d'obvier à des suites si dangereuses, en faisant sécher ce fruit au soleil après l'avoir cueilli, et je le gardai comme on garde en Europe des raisins secs ; je me persuadais que, après l'automne, ce serait un manger agréable et sain, et mon espérance ne fut point déçue.

Je passai là toute la journée ; sur le soir, je ne jugeai pas à propos de m'en retourner au logis, et je me déterminai,

pour la première fois, à découcher. La nuit venue, je choisis un logement semblable à celui qui m'avait donné retraite lors de mon arrivée dans l'île : ce fut un arbre touffu, sur lequel je me plaçai commodément et m'endormis d'un profond sommeil. Le lendemain matin, je continuai ma découverte en marchant près de quatre milles, et, jugeant de la longueur du chemin par celle de la vallée que je parcourais, j'allai droit au nord, laissant derrière et à ma droite une chaîne de monticules.

Au bout de cette marche, je me trouvai dans un pays découvert qui semblait porter sa pente à l'occident; un petit ruisseau d'eau fraîche, sortant d'une colline, dirigeait son cours dans le sens opposé, c'est-à-dire à l'orient : toute cette contrée paraissait si fraîche, si verte, si fleurie, qu'on l'aurait prise pour un jardin planté avec art, et il était aisé de voir qu'il y régnait un printemps perpétuel.

Je descendis un peu dans cette vallée délicieuse, et je fis ensuite une station pour la contempler à loisir. D'abord l'admiration s'empara de moi et suspendit quelque temps mes soucis rongeurs, pour me faire savourer le plaisir secret de voir que tout ce que je contemplais était mon bien, j'étais seigneur et roi absolu de cette région, j'y avais un droit de possession, et, si j'avais des héritiers, je pourrais le leur transmettre. Je remarquai une grande quantité d'orangers, de limoniers et de citronniers, tous sauvages, et dont un très-petit nombre portaient du fruit, du moins dans la saison présente. Les limons verts que je cueillis étaient non-seulement agréables à manger, mais encore très-sains; et, dans la suite, j'en mêlai le jus avec de l'eau, la rendant ainsi plus rafraîchissante et plus salutaire.

Je résolus de cueillir du fruit et de le transporter ensuite dans mon habitation; dans le but d'amasser une provision de raisins et de citrons pour la saison pluvieuse.

A cet effet, je fis trois tas, dont deux de raisins et l'autre de limons et de citrons mêlés ensemble. Je tirai de chacun

une petite portion pour l'emporter, et je pris le chemin de la maison, décidé à revenir au plus tôt avec un sac ou quelque autre ustensile pour enlever le reste.

Après mon voyage de trois jours, je rentrai chez moi : c'est ainsi que j'appellerai désormais ma tente et ma caverne. Mais, avant d'y arriver, mes raisins s'étaient froissés et écrasés, à cause de leur grande maturité et de leur pesanteur, en sorte qu'ils ne valaient plus rien. Quant aux limons, ils se trouvaient très-bons, mais il y en avait peu.

Le jour suivant, le 19, je retournai avec deux petits sacs que j'avais faits pour aller chercher ma récolte ; mais je fus surpris de trouver mes raisins, la veille si appétissants et bien amoncelés, tout gâtés, traînés et dispersés çà et là : une partie en avait été rongée et dévorée. J'en conclus qu'il se trouvait dans le voisinage des animaux sauvages qui avaient fait ce dégât.

Comme il n'y avait pas moyen de les laisser en monceau ni de les emporter dans un sac, parce que, d'un côté, ils se seraient pressés et exprimés sous leur propre poids, et que, de l'autre, c'eût été les livrer aux bêtes sauvages, je trouvai un troisième moyen : je cueillis une grande quantité de raisins, et les suspendis aux branches des arbres pour les sécher et les cuire au soleil ; quant aux limons et aux citrons, j'en emportai autant qu'il en fallait pour plier sous ma charge.

En revenant de ce petit voyage, je contemplais avec admiration la fécondité de cette vallée, les charmes de sa situation; l'avantage qu'il y avait de s'y voir à l'abri des orages, derrière ces bois et ces coteaux; et je conclus que l'endroit où j'avais fixé mon habitation était, sans contredit, le moins avantageux de toute l'île. Je pensai dès lors à déménager et à me choisir, s'il était possible, dans ce séjour fertile et agréable, un emplacement aussi fort que celui ou je m'étais établi d'abord.

J'eus longtemps ce projet en tête, et la beauté du lieu

m'en faisait repaître mon imagination avec plaisir; mais, quand je vins à considérer les choses de plus près et à réfléchir que mon ancienne demeure était proche de la mer, où le sort pourrait amener de malheureux naufragés comme moi, et que, malgré le peu de probabilité d'un pareil événement, me séquestrer dans les bois et les collines, c'était prolonger mon esclavage et renoncer à tous moyens de délivrance : je conclus donc que je ne devais point changer de demeure.

J'étais pourtant si passionné pour ce bel endroit, que j'y passai presque tout le reste de juillet; et j'y construisis une petite métairie au milieu d'une enceinte spacieuse, composée d'une double haie bien palissadée, aussi haute que je pus atteindre, et toute remplie en dedans de petit bois. Je couchais quelquefois deux ou trois nuits consécutives dans cette seconde forteresse, passant et repassant par-dessus la haie à l'aide d'une échelle, comme dans la première. Dès lors je me regardai comme un homme ayant deux maisons, l'une sur la côte, pour veiller à l'arrivée des vaisseaux, l'autre à la campagne, pour faire la moisson et la vendange. Les ouvrages et le séjour que je fis dans cette dernière me tinrent jusqu'au 1er août.

Je venais de terminer mes fortifications, et je commençais à jouir de mes travaux, quand les pluies survinrent et m'obligèrent à rentrer dans ma première habitation, d'où je ne devais pas sortir de sitôt; car, quoique dans la nouvelle je me fusse fait une tente très-bien établie, comme dans l'ancienne, je n'étais pas protégé par une haute colline contre les orages, et je n'avais pas derrière moi une caverne pour me retirer en cas de pluies extraordinaires.

J'avais achevé ma métairie dans les premiers jours d'août, et, dès ce moment, j'en pris possession. Au troisième jour du même mois, je trouvai les raisins que j'avais suspendus parfaitement secs, bien cuits au soleil, en un mot excellents; je les descendis; et je fis très-bien de prendre cette précau-

tion, car les pluies qui survinrent les auraient entièrement gâtés et m'eussent fait perdre mes meilleures provisions d'hiver. J'avais plus de deux cents grappes.

Je n'eus pas plutôt terminé cette opération que les pluies arrivèrent et durèrent depuis le 14 août jusqu'à la mi-octobre : il est bien vrai qu'elles diminuaient quelquefois; mais aussi elles étaient de temps à autre si violentes, que, pendant plusieurs jours, je ne pouvais sortir de ma caverne.

Dans cette même saison, l'accroissement soudain de ma famille me causa bien de la surprise. J'avais eu le chagrin de perdre un de mes chats, et je le croyais mort, lorsqu'à mon grand étonnement, sur la fin du mois d'août, il revint à mon logis, escorté de trois petits. Il est vrai que j'avais tué avec mon fusil une espèce de chat sauvage; mais il me paraissait différent de ceux d'Europe, tandis que les petits chats de cette portée étaient semblables aux chats domestiques, et en particulier aux miens.

Depuis le 14 du mois d'août jusqu'au 26, il plut sans relâche, et je ne pus sortir; j'étais devenu très-soigneux de me garantir de la pluie. Durant cette longue retraite, je me trouvai un peu à court de vivres; m'étant hasardé deux fois à sortir, je tuai un bouc et trouvai une tortue fort grasse, qui fut pour moi un grand régal. Je réglai mes repas de la manière suivante : je mangeais une grappe de raisin pour mon déjeuner, un morceau de chèvre ou de tortue grillée pour mon dîner; car, par malheur, je n'avais aucun vase propre à faire bouillir ou étuver quoi que ce fût; à souper, je me contentais de deux ou trois œufs de tortue.

Pour me distraire dans cette espèce de prison où me confinait la pluie, je travaillais régulièrement deux ou trois heures par jour à agrandir ma caverne, et, creusant peu à peu vers l'un des flancs du rocher, je parvins à le percer de part en part, et à m'établir une entrée et une sortie derrière mes fortifications.

Je conçus d'abord quelque inquiétude de me voir ainsi ex-

posé; car, de la manière dont j'avais ménagé les choses auparavant, j'étais parfaitement bien garanti, au lieu qu'à présent j'étais en butte au premier agresseur qui viendrait m'attaquer. Il faut avouer que j'étais trop ingénieux à me tourmenter, puisque l'animal le plus gros que j'eusse encore vu était une chèvre.

CHAPITRE VII

Anniversaire de mon naufrage. — Observations sur le mouvement des saisons. Seconde excursion. — J'attrape un perroquet.

Le 30 septembre ramena l'anniversaire de mon funeste débarquement. J'additionnai les crans marqués sur mon poteau, et trouvai qu'il y avait trois cent soixante-cinq jours que j'étais sur cette terre. J'observai ce jour comme un jour de jeûne solennel, le consacrant tout entier à des exercices religieux. Je m'abstins de toute nourriture pendant douze heures; puis je mangeai un biscuit avec une grappe de raisin, et, terminant cette journée par la prière, comme je l'avais commencée, j'allai me coucher.

Quand j'eus une fois calculé les jours par le nombre de crans, comme je viens de le dire, je divisai ce temps en semaines, et je pris le septième jour de chacune pour mon dimanche; à la fin de mon calcul je trouvai une erreur d'un ou deux jours.

Peu de temps après, je m'aperçus que l'encre me manquerait bientôt; je fus donc obligé d'en être très-économe, me contentant d'écrire les circonstances les plus remarquables de ma vie, sans faire un journal des choses insignifiantes.

Je m'apercevais déjà de la régularité des saisons : je ne

me laissais plus surprendre ni par la pluie ni par la sécheresse, et je savais me pourvoir contre l'une et l'autre. Mais, avant d'acquérir une telle expérience, il avait fallu en faire les frais. J'ai dit plut haut qu'il me restait un peu de l'orge et du riz qui étaient venus d'une manière presque miraculeuse. Il pouvait bien y avoir trente épis de riz et vingt d'orge, et je croyais le temps propre à semer ces grains, parce que, les pluies étant passées, le soleil atteignait le midi de la ligne.

D'après ce projet, je cultivai de mon mieux une pièce de terre avec une pelle de bois; et, l'ayant partagée en deux, je semai mon grain. Pendant cette opération, il me vint en pensée que je ferais bien de ne pas tout employer cette première fois, ne sachant quelle saison était plus propre pour les semailles : je risquai donc environ les deux tiers de mon grain, réservant à peu près une poignée de chaque sorte.

Je me sus bon gré, dans la suite, d'avoir pris cette précaution. De tout ce que j'avais semé, pas un seul grain ne leva, parce que, les mois suivants, qui composaient la saison sèche, la terre, privée de pluie après avoir été ensemencée, manqua de l'humidité nécessaire pour faire germer le grain, et ne produisit rien jusqu'au retour de la saison pluvieuse, où il poussa de faibles tiges qui dépérirent.

Voyant que ma première semence ne croissait point, et devinant aisément qu'il n'y avait d'autre cause que la sécheresse, je préparai un autre champ pour faire un nouvel essai. Je bêchai donc une pièce de terre près de ma nouvelle métairie, et je semai le reste de mon grain en février, un peu avant l'équinoxe du printemps. Cette semence, humectée durant les deux mois de mars et d'avril, poussa fort heureusement, et fournit la plus belle récolte : mais, comme cette seconde semaille n'était plus qu'un reste de la première, et que, n'osant encore la risquer tout entière, j'en avais réservé pour une troisième, elle ne donna qu'une petite moisson d'environ deux picotins, l'un de riz, l'autre d'orge.

L'expérience que je venais de faire me rendit très-habile sur ce point ; j'appris au juste le moment où il fallait semer ; je vis que je pouvais faire deux semailles, et recueillir deux moissons.

Aussitôt les pluies passées et le temps devenu beau, ce qui arriva vers le mois de novembre, j'allai faire un tour à ma maison de campagne. Après une absence de quelques mois, j'y trouvai les choses dans le même état où je les avais laissées. Le cercle ou la double haie que j'avais formée était non-seulement entière, mais encore les pieux, que j'avais faits avec des branches d'arbres coupées dans le voisinage, avaient poussé de longues branches, comme les saules, qui repoussent généralement la première année, après avoir été élagués. Je ne saurais comment appeler les arbres dont les branches m'avaient fourni des pieux.

J'étais bien étonné de voir croître ces jeunes plants ; je les taillai et les cultivai de façon qu'ils atteignissent au même niveau, s'il était possible. On ne saurait se figurer combien ils prospérèrent, et quel bel aspect ils eurent au bout de trois ans : bien que mon enceinte fût d'environ vingt-cinq verges de diamètre, ils la couvrirent bientôt tout entière, et formèrent enfin un ombrage épais, qui aurait pu garantir des grandes chaleurs, ce qui me décida à couper d'autres pieux de la même espèce, et à en faire une haie en forme de demi-cercle pour enfermer la muraille de ma première demeure : ayant planté un double rang de ces pieux, à la distance d'environ huit verges de mon ancienne palissade, ils crûrent fort vite, servirent d'abord de couverture pour mon habitation, et même dans la suite, de rempart et de défense.

Je trouvai dès lors qu'on pouvait diviser les saisons de l'année, non pas en été et en hiver, comme on fait en Europe, mais en temps de pluie et de sécheresse.

J'avais appris à mes dépens combien les pluies étaient contraires à la santé ; aussi je faisais toutes mes provisions d'avance, de crainte d'être obligé de sortir pendant les mois

pluvieux. Mais je ne restai pas oisif dans ma retraite; j'y trouvais assez d'occupations et je manquais encore d'une infinité de choses dont il fallait me pourvoir par un rude travail et par une application continuelle. Par exemple, je voulus fabriquer un panier, et je m'y pris de plusieurs manières : les verges que j'employai d'abord à cet effet étaient trop fragiles. J'eus lieu, dans cette conjoncture, de m'applaudir d'avoir dans mon jeune âge fréquenté la boutique d'un vannier de la ville où mon père avait son domicile, et de lui avoir vu faire ses ouvrages d'osier : semblable à la plupart des enfants, je lui rendais de petits services, je remarquais soigneusement la manière dont il travaillait; je mettais quelquefois la main à l'œuvre, et enfin j'avais acquis une pleine connaissance des procédés de son art. Il ne me manquait plus que des matériaux, lorsqu'il me vint dans l'esprit que les petites branches de l'arbre sur lequel j'avais coupé mes pieux pourraient bien être aussi flexibles que celles du saule ou de l'osier, et je résolus de l'essayer.

Dans ce dessein j'allai le lendemain à ma maison de campagne, et, ayant coupé quelques baguettes de l'arbre dont je viens de parler, je les trouvai aussi convenables que je le pouvais souhaiter. Je retournai donc bientôt après avec une hache pour couper une grande quantité de ces petites branches, ce que je n'eus point de peine à faire, l'arbre qui les produit étant fort commun dans ce canton. Je les étendis dans mon enclos pour les sécher; puis je les plaçai dans ma caverne, où je m'occupai, pendant la saison suivante, à faire un bon nombre de paniers, soit pour transporter de la terre ou autre chose, soit pour serrer du fruit, soit pour d'autres usages; quoique ces paniers ne fussent pas parfaits, ils étaient assez propres à l'usage auquel je les destinais. J'eus soin dès lors de ne m'en laisser jamais manquer; à mesure que les vieux s'usaient, j'en faisais de nouveaux. Je m'attachai surtout à en fabriquer de forts et profonds destinés à renfermer mon blé, au lieu de le mettre dans des sacs.

Quand je fus venu à bout de cette difficulté, je mis en mouvement les ressorts de mon imagination pour me procurer deux autres choses. Je manquais de vases propres à contenir des liquides, n'ayant que deux petits barils, à peu près remplis de rhum, et quelques bouteilles de verre médiocrement grandes, les unes carrées, les autres rondes, contenant de l'eau-de-vie ou d'autres liqueurs. Je ne possédais pas seulement un pot pour faire cuire la moindre chose, excepté une grosse marmite sauvée du navire, mais qui, à raison de sa grandeur, ne pouvait servir à faire du bouillon ou à étuver un seul morceau de viande. La seconde chose que j'aurais bien voulu avoir était une pipe, cela me parut impossible d'abord; mais à la fin je parvins à m'en fabriquer une assez grossière, qui me fut très-agréable.

Je m'occupais tantôt à planter mon second rang de palissades, tantôt à faire des ouvrages d'osier, et j'allais voir la fin de l'été, lorsqu'une autre affaire vint me prendre une partie de mon temps, si précieux pour moi. J'avais un grand désir de parcourir toute l'île; or je m'étais avancé jusqu'à la source du ruisseau, et de là j'avais poussé jusqu'au lieu où était située ma métairie, d'où j'avais la vue du rivage de la mer. Je voulus aller jusque-là; je pris donc mon fusil, avec une bonne provision de plomb et de poudre, une hache, deux ou trois grappes de raisin, et, suivi de mon chien, je partis. Quand j'eus traversé toute la vallée dont j'ai déjà parlé, je découvris la mer à l'ouest; et, comme il faisait un temps fort clair, je vis distinctement la terre : je ne pouvais dire si c'était une île ou un continent; cette terre, très-élevée, s'étendait de l'ouest à l'ouest-sud-ouest, et ne pouvait être éloignée de moins de quinze lieues.

Tout ce qu'il m'était permis de savoir de sa situation, c'est qu'elle était dans l'Amérique. Suivant tous mes calculs, elle devait confiner avec les possessions espagnoles, il était possible qu'elle fût entièrement habitée par des sauvages, qui, si j'y eusse abordé, m'auraient sans doute fait subir un

sort plus dur que n'était le mien. Je me rendis aisément aux volontés de la Providence, qui réglait tout pour le mieux. Cette découverte ne porta aucune atteinte à mon repos, et je ne voulus point me tourmenter l'esprit par des souhaits impuissants.

En outre, ayant mûrement considéré la chose, je trouvai que si cette côte faisait partie des conquêtes espagnoles, je verrais infailliblement passer et repasser de temps à autre quelques navires; que si, au contraire, je n'en voyais jamais un seul, il fallait que ce fût la côte qui sépare la Nouvelle-Espagne du Brésil, côte habitée par les sauvages les plus cruels, puisqu'ils sont anthropophages, massacrant et dévorant tous ceux qui tombent entre leurs mains.

J'avançais à loisir en faisant ces réflexions. Ce côté de l'île me parut tout différent du mien : les paysages en étaient beaux, les plaines verdoyantes et émaillées de fleurs, les bois hauts et touffus. Je vis quantité de perroquets, et je désirai vivement en attraper un pour l'apprivoiser et lui apprendre à parler. Je parvins avec peine à en abattre un jeune d'un coup de bâton; l'ayant relevé, je l'emportai chez moi. Quelques années s'écoulèrent avant que je pusse le faire parler : mais, à la longue, je lui appris à m'appeler par mon nom d'une façon tout à fait familière.

Ce voyage me procura beaucoup de plaisir; je trouvai dans les lieux bas des animaux que je prenais les uns pour des lièvres, les autres pour des renards; mais ils étaient bien différents de tous ceux que j'avais vus jusqu'alors; et, quoique j'en eusse tué plusieurs, je ne succombai pourtant pas à la tentation d'en manger.

En effet, j'aurais eu grand tort de m'exposer au danger de manger des aliments inconnus, puisque j'en avais en quantité et de très-bons, entre autres des chèvres, des pigeons et des tortues : si l'on y ajoute mes raisins, je défie tous les marchés de Leaden-Hall de mieux fournir une table que je ne pouvais le faire.

Durant ce voyage, je ne parcourais jamais plus de deux milles ou environ par jour, à vol d'oiseau; mais je le faisais avec tant de tours et de détours, pour voir si je ne rencontrerais pas quelque chose d'avantageux, que j'arrivais assez fatigué au lieu où je voulais choisir mon gîte pour la nuit; alors je montais sur un arbre, ou bien je me couchais à terre, plantant un rang de pieux de chaque côté de moi pour me servir de barricades, ou du moins pour empêcher que les bêtes sauvages ne pussent me surprendre sans m'éveiller.

Arrivé au bord de la mer, mon admiration augmenta; tout ce qui se présentait à ma vue me confirma dans l'opinion où j'étais déjà que le plus mauvais côté de l'île m'était échu en partage. Le rivage que j'habitais ne m'avait fourni que trois tortues en un an et demi, au lieu que celui-ci en était couvert. Tout y abondait en oiseaux de plusieurs sortes, dont les uns m'étaient connus, les autres inconnus, la plupart très-bons à manger. J'en aurais pu tuer à volonté, mais j'étais économe de ma poudre et de mon plomb, et je préférais tuer une chèvre s'il était possible, parce qu'il y avait beaucoup plus à manger. Cependant, quoique cette partie de la côte fût bien plus abondante en chèvres que celle où j'habitais, il était bien plus difficile de les approcher : ce canton étant plat et uni, elles pouvaient m'apercevoir plus aisément que lorsque j'étais sur les rochers et sur les collines.

Quelque charmante que fût cette contrée, je ne sentais pourtant pas le moindre désir de changer d'habitation; j'étais accoutumé à celle où je m'étais fixé dès le commencement; et, dans le moment même où j'admirais mes belles découvertes, il me semblait que j'étais éloigné de chez moi et dans un pays étranger.

Enfin je pris ma route le long de la côte, tirant à l'est, et je parcourus bien douze milles : alors je plantai une grande perche sur le rivage pour me servir de marque, et je pris

le parti de m'en retourner au logis, décidant qu'à mon premier voyage, je me dirigerais à l'est de mon domicile, et qu'enfin je ferais la moitié du tour de l'île avant d'arriver à ma perche.

Je pris, pour m'en retourner, un autre chemin que celui par où j'étais venu, croyant que je pourrais aisément embrasser l'aspect de toute l'île, et trouver mon ancienne demeure. Je me trompais dans ce raisonnement, car, lorsque je me fus avancé l'espace de deux ou trois milles dans le pays, je me trouvai au milieu d'une vallée spacieuse, environnée de collines tellement boisées, qu'il n'y avait aucun moyen de trouver mon chemin, si ce n'est par le cours du soleil; encore m'eût-il fallu savoir la position de cet astre à cette heure.

Pour surcroît d'infortune, il fit un temps sombre durant les trois ou quatre jours que je restai dans cette vallée : comme je ne pouvais voir le soleil pendant ce temps-là, j'errai, jusqu'à ce que j'eusse regagné le bord de la mer, où je retrouvai ma perche qui m'indiqua le chemin par où j'étais venu. Je m'en retournai au logis à petites journées, supportant le poids d'une chaleur excessive, et celui de mon fusil, de mon fourniment, de ma hache et d'autres provisions.

Mon chien surprit un jeune chevreau et le saisit; j'accourus promptement et arrivai assez tôt pour sauver ce petit animal de la gueule du chien, et pour le prendre en vie. Je désirais beaucoup le transporter au logis s'il était possible; souvent je m'étais occupé, dans mes réflexions, de l'idée d'avoir un couple de ces jeunes animaux et de les nourrir, pour former un troupeau de chèvres privées, lequel, quand me manqueraient la poudre et le plomb, pourrait subvenir à ma nourriture.

Je fis un collier pour cette petite bête; je le lui passai autour du cou, et au moyen d'une corde je la menai à ma suite; ce ne fut pas sans peine que je m'en fis suivre jusqu'à

ma métairie; quand j'y fus arrivé, je l'y renfermai et la laissai là, car il me tardait d'être de retour et de me retrouver chez moi après un mois d'absence.

On ne saurait croire quelle satisfaction ce fut pour moi de revoir mon ancien foyer et de reposer mes membres fatigués dans mon lit suspendu. Le voyage que je venais de faire, sans tenir de route certaine pendant le jour, sans avoir de retraite assurée pour la nuit, m'avait si fort lassé, sur la fin, que mon ancienne maison me parut un établissement où rien ne manquait. Tout ce qui était autour de moi m'enchantait, et je résolus de ne plus m'éloigner désormais pour un temps aussi long.

Je gardai la maison pendant une semaine pour goûter les douceurs du repos et me refaire de mon long voyage. Cependant une affaire de grande importance m'occupait sérieusement : c'était une cage pour mon perroquet. Il commençait à être de la famille, et nous nous connaissions déjà parfaitement lui et moi. Ensuite je pensai au pauvre chevreau que j'avais renfermé dans l'enceinte de ma métairie, et je m'empressai de l'aller chercher, ou du moins de lui porter à manger. Quand il eut mangé, je l'attachai comme la première fois et l'emmenai. La faim l'avait rendu souple au point qu'il me suivait comme un chien et que j'aurais pu me dispenser de le tenir à l'attache. J'en pris un soin particulier; en peu de temps il devint si familier, si caressant, qu'il ne voulut jamais me quitter depuis, et dès lors il fut admis au nombre de mes autres domestiques.

CHAPITRE VIII

Nouvelles découvertes. — Inquiétudes et embarras. — Je fabrique de la poterie. — Grandes difficultés pour moudre le blé et faire du pain. — Construction d'une pirogue. — Mauvais calcul. — Travail perdu.

La saison pluvieuse de l'équinoxe d'automne était revenue. Le 30 septembre étant l'anniversaire de ma descente dans l'île, où j'étais depuis deux ans et d'où je n'avais pas plus d'espérance de sortir maintenant qu'alors, je l'observai comme l'année précédente d'une manière solennelle. Je m'occupai tout le jour à m'humilier devant Dieu et à reconnaître sa miséricorde infinie, qui voulait bien accorder à ma vie solitaire des adoucissements sans lesquels elle m'eût été insupportable.

Autrefois, lorsque j'allais chasser ou visiter la campagne, j'étais sujet à tomber dans des réflexions chagrines au sujet de ma condition, et à éprouver subitement de la douleur, lorsque je considérais les forêts, les montagnes et les déserts où, sans compagnon et sans ressource, je me voyais renfermé par les barrières infranchissables de l'Océan. Ces pensées me surprenaient souvent au milieu du plus grand calme, comme un orage; elles me jetaient dans le trouble et le désespoir, me faisaient tordre les bras et pleurer comme un enfant; quelquefois c'était au milieu de mon travail; alors je m'asseyais, soupirant amèrement, les yeux attachés à terre pendant deux ou trois heures de suite; tout cela empirait ma condition.

Mais actuellement mon esprit se remplissait d'autres pensées : la lecture de la parole de Dieu faisait partie de mes occupations journalières, et de cette source émanaient toutes les consolations dont j'avais si grand besoin.

Dès ce moment, je conclus la possibilité de vivre plus heureux dans cet état de solitude que dans le commerce du

monde et dans n'importe quelle autre profession; il me fallait donc rendre grâce à Dieu, comme d'un bienfait singulier, d'avoir bien voulu m'amener dans un tel lieu.

J'étais dans ces pieuses dispositions d'esprit quand je commençai ma troisième année. En général, il m'arriva rarement d'être oisif; je partageais régulièrement mon temps entre mes occupations différentes; premièrement le service de Dieu et la lecture de l'Écriture sainte; les courses que je faisais avec mon fusil pour me procurer de quoi manger, courses ordinairement de trois heures, quand il ne pleuvait pas; et, en troisième lieu, les peines qu'il fallait me donner pour apprêter, pour cuire ce que j'avais tué, ou bien pour le conserver et en faire provision. Il faut remarquer en outre que, pendant le milieu du jour, la chaleur excessive m'empêchait de sortir; ainsi on doit supposer que je ne pouvais disposer de plus de trois ou quatre heures l'après-dînée; quelquefois je changeais mes heures de chasse en heures de travail : ainsi je travaillais le matin et je sortais avec mon fusil sur le soir.

Ajoutez à cela la difficulté de ce même travail, et les heures que le manque d'outils et d'habileté, m'obligeait souvent de retrancher de mes autres occupations pour réussir à faire la moindre chose. Par exemple, j'employai quarante-deux jours entiers à tailler une planche pour servir de tablette dans ma caverne; tandis que deux scieurs, avec des outils convenables, en auraient fait six, d'un seul arbre et en une seule journée.

Voici comment je m'y prenais : j'allais dans les bois choisir un gros arbre, la planche devant être large. J'étais trois jours à couper cet arbre, deux autres à l'ébrancher et à le réduire en une pièce de merrain. A force de hacher et de tailler, j'en réduisais les deux côtés en copeaux, jusqu'à ne lui laisser que trois pouces d'épaisseur.

Tout le monde conviendra qu'un tel ouvrage devait être un rude exercice pour mes mains; mais le travail et la pa-

tience m'en faisaient venir à bout, comme de bien d'autres choses.

Le mois de novembre étant arrivé, j'attendais ma récolte d'orge et de riz. Le terrain cultivé par moi pour recevoir ces grains n'était pas grand : la quantité que j'avais semée de chaque espèce était au plus d'un demi-picotin, ayant perdu le fruit d'une saison, pour avoir semé pendant la sécheresse. Cette fois je me promettais une bonne récolte, lorsque je m'aperçus que je serais en danger de perdre le tout et de me le voir enlever par des ennemis de plusieurs sortes dont il était presque impossible de garantir mon champ. Les premières hostilités furent commises par les chèvres, et d'autres animaux auxquels je donnai le nom de lièvres, qui tous, ayant une fois goûté le blé en herbe, y demeuraient campés nuit et jour, le mangeant à mesure qu'il poussait, et si près du pied, qu'il lui était impossible de se former en épis.

Je ne vis d'autre remède à ce mal que d'entourer complétement mon blé d'une haie. Ce travail me coûta beaucoup de peines et de sueurs, car la chose était très-pressée. Cependant, comme la terre ensemencée était de petite étendue, je l'eus close et mise hors d'insulte dans une semaine environ. Pour mieux donner la chasse aux maraudeurs, je tirai sur quelques-uns pendant le jour, et leur opposai, pendant la nuit, mon chien, en le laissant attaché à un poteau à l'entrée de mon enclos; de là il s'élançait en aboyant de toutes ses forces contre eux. De cette manière les ennemis furent obligés d'abandonner la place, et bientôt j'eus la satisfaction de voir mon blé croître et mûrir.

Si les bêtes fauves avaient fait du dégât dans ma moisson en herbe, les oiseaux la menacèrent d'une complète destruction au moment où elle parut couronnée d'épis. Un jour, me promenant le long de la haie pour voir comment allait mon blé, je trouvai la place entourée d'une multitude d'oiseaux aux aguets et n'attendant pour faire la picorée que le

moment de mon départ. Je tirai sur eux, car je n'allais jamais sans mon fusil; alors s'éleva dans l'air une épaisse nuée d'oiseaux que je n'avais point remarqués et qui s'étaient tenus cachés au fond du blé.

Ce spectacle fut bien douloureux pour moi, puisqu'il me présageait l'anéantissement de mes espérances, la perte totale de ma récolte; et, ce qu'il y avait de pis, je ne savais comment prévenir ce malheur. Je résolus pourtant de ne rien négliger pour sauver mon grain, et de faire même sentinelle nuit et jour, s'il le fallait.

Avant tout, je constatai le dommage. Ces oiseaux, avaient, à la vérité, fait du dégât, mais pas autant que je m'y étais attendu; et le reste, si je pouvais le sauver, me promettait encore une abondan‘e et bonne moisson.

Je restai là quelques moments pour recharger mon fusil; puis, me retirant un peu à l'écart, il me fut aisé de voir mes voleurs postés en embuscade sur tous les arbres d'alentour, comme s'ils n'épiaient, pour revenir, que l'heure de mon départ. L'événement ne me permit point de douter de leur projet.

Je m'éloignai quelque peu, faisant semblant de m'en aller. A peine avais-je disparu, qu'ils descendirent de nouveau, l'un après l'autre, dans le champ de blé. Plein de colère, je n'attendis pas qu'ils y fussent assemblés en plus grand nombre; il me semblait qu'on me rongeait les entrailles et que chaque grain qu'ils avalaient me coûtait un pain entier.

Je m'avançai donc aussitôt près de la haie, je tirai sur eux un second coup, et j'en tuai trois. C'était justement ce que je souhaitais avec ardeur. Je les ramassai d'abord, puis, afin de rendre leur punition exemplaire, je les traitai comme on fait en Angleterre pour les voleurs, que l'on condamne à rester attachés au gibet après leur exécution, afin d'inspirer la terreur aux autres.

On n'imaginerait pas quel bon effet cela produisit. Les

oiseaux, non-seulement ne vinrent plus dans mon blé, mais abandonnèrent même tout ce canton de l'île, et je n'en vis plus aucun dans le voisinage, grâce à mon épouvantail. Ma joie était extrême. Je fis ma récolte sur la fin de décembre, époque convenable, dans ce climat, pour la seconde moisson.

Pour commencer cette opération, je ne savais comment suppléer à une faucille, instrument bien nécessaire pour couper le blé; je n'eus d'autre parti à prendre que de m'en fabriquer une, du mieux que je pus, avec un des sabres que j'avais trouvés parmi les autres armes restées sur le navire. Ma moisson était si petite, que je la récoltai aisément. Le demi-picotin que j'avais semé se trouva m'avoir produit près de deux boisseaux et demi d'orge, autant, du moins, que je pus l'estimer, car je n'avais aucune mesure.

C'en était assez pour me faire connaître que la divine Providence voudrait bien un jour ne pas me laisser manquer de pain. Je me voyais encore dans un grand embarras : comment moudre ce grain pour en faire du pain? comment cuire ce pain, quand même je serais parvenu à le pétrir? Toutes ces difficultés se joignant au désir que j'avais d'amasser une bonne quantité de provisions et d'avoir par devers moi un grenier qui m'assurât du pain pour l'avenir, je résolus de ne point user de cette récolte, mais de la conserver et de l'employer tout entière en semence à la saison prochaine. Je voulus, en attendant, consacrer toutes les heures de mon travail à exécuter le grand dessein que j'avais de perfectionner l'art de labourer, aussi bien que celui de goûter avec agrément les fruits de mon labourage.

Je pouvais bien dire alors avec vérité que je travaillais pour ma vie. Mais une chose étonnante, et à laquelle peu de gens réfléchissent, ce sont les préparatifs qu'il faut faire, la peine qu'il faut se donner, avant de pouvoir produire dans sa perfection ce qu'on appelle un *morceau de pain*.

C'est ce que je reconnus, par expérience, moi qui étais réduit à un état pour ainsi dire de pure nature, et chaque

jour aidait à m'en convaincre de plus en plus, même après que j'eus recueilli le peu de blé qui avait crû d'une manière si extraordinaire.

D'abord, je n'avais point de charrue pour labourer la terre, point de bêche pour la remuer. J'y suppléai, il est vrai, en faisant une pelle de bois ; mais aussi, dans cet ouvrage, reconnaissait-on l'inhabileté de l'ouvrier. Quoique cette pelle m'eût coûté plusieurs jours à faire, comme elle n'était point garnie de fer, non-seulement elle s'usa plus vite, mais encore je m'en servis avec plus de peine et moins de succès. Cependant je me résignais à tout et je supportais avec une patience inaltérable la difficulté du travail et le peu de succès dont il était suivi.

Mon blé semé, il me fallait une herse ; n'en ayant point, je traînai par-dessus la terre une grosse branche d'arbre avec laquelle je grattais pour ainsi dire plutôt que je ne hersais.

Mon blé en herbe, en épi, puis parvenu à maturité, de combien de choses n'avais-je pas besoin pour le fermer d'un enclos, en écarter les bêtes fauves et les oiseaux ; pour le faucher, le sécher, le voiturer, le battre, le vanner et le serrer ! Et le moulin pour moudre, le tamis pour passer la farine, le levain et le sel pour faire fermenter, le four pour cuire mon pain ? Vous verrez comment je suppléai à tous ces instruments.

Pendant que j'étais retenu dans ma maison par les pluies je ne laissais pas, tout en travaillant, de m'amuser à parler à mon perroquet. Il apprit à dire son nom et son surnom, qui étaient *perroquet mignon* ; et ces paroles furent les premières que j'entendis prononcer dans mon île par une autre bouche que la mienne. Ce petit animal me servait de compagnon dans mon travail ; les entretiens que j'avais avec lui me délassaient souvent de mes occupations graves et importantes, comme vous l'allez voir.

Il y avait déjà longtemps que je songeais à me fabriquer

quelques vases de terre, dont j'avais un besoin extrême; mais comment m'y prendre? Néanmoins, quand je considérais la chaleur du climat, je ne doutais pas que si je réussissais à trouver de l'argile convenable, je ne pusse en former un pot, qui, séché au soleil, serait assez dur et assez fort pour être manié, et pour conserver à l'abri de l'humidité mes provisions de grain et autres matières.

Vous ririez de moi, si je vous disais de combien de manières bizarres je m'y pris pour disposer ma matière; combien étrange et singulière fut la forme donnée à mes ouvrages, qui tombèrent par morceaux, les uns en dedans, les autres en dehors, parce que l'argile n'était pas assez ferme pour soutenir son propre poids; combien se fêlèrent à la trop grande ardeur du soleil, pour y avoir été exposés précipitamment; combien enfin se brisèrent en les changeant de place, soit avant, soit après, qu'ils furent secs : ainsi, après m'être donné bien de la peine pour apprêter ma matière et la mettre en œuvre, je ne pus faire plus de deux grands et vilains pots de terre, que je n'oserais appeler jares, et qui me coûtèrent pourtant près de deux mois de travail.

Néanmoins, ces deux vases étant bien cuits et durcis au soleil, je les soulevai adroitement, et les mis dans deux grands paniers d'osier que j'avais faits exprès pour les empêcher de se casser; et je remplis avec de la paille le vide qui se trouvait entre le pot et le panier; j'espérais que ces vases, restant secs, pourraient me servir à serrer mon blé, et plus tard ma farine.

Si j'avais mal réussi dans la combinaison des grands vases, je parvins à en faire un grand nombre de petits, comme des pots ronds, des assiettes, des cruches, des terrines : l'argile se façonnait sous ma main et recevait du soleil une dureté surprenante.

Tout cela ne répondait pas encore à mon but : je voulais avoir un pot de terre capable de renfermer des choses liquides et d'aller au feu, ce que ne pouvait faire aucun des

ustensiles dont j'étais déjà pourvu. Un jour ayant un bon feu pour apprêter mes viandes, je découvris, en remuant mon foyer, un morceau de ma poterie parfaitement cuit, dur comme une pierre, et rouge comme une tuile, je fus agréablement surpris, et je me dis que, sans aucun doute, mes pots entiers, pourraient très-bien cuire, puisque des morceaux séparés avaient si bien cuit.

Cette découverte me fit chercher comment je disposerais mon feu pour y cuire les pots. Je n'avais aucune idée du genre de fourneaux dont se servent les potiers, ni du vernis dont ils enduisent leur vaisselle, ne sachant pas que le plomb que je possédais était bon à cet usage. Je plaçai à tout hasard trois pots sur trois grandes cruches, le tout en forme de pile, avec un tas de cendres dessous. Je fis alentour un feu de bois qui flambait si bien aux côtés et pardessus, qu'en peu de temps je vis mes vases devenir rouges sans se fêler. Je maintins ce degré de chaleur environ cinq ou six heures, j'en aperçus un qui n'était pas fendu, mais qui commençait à fondre et à couler : le gravier mêlé à l'argile se liquéfiait par la violence du feu, et se serait vitrifié si j'eusse continué. Je tempérai mon brasier par degrés, jusqu'à ce que les vases perdissent un peu de leur couleur rouge, et je fus debout toute la nuit pour veiller à ce que le feu ne s'abattît pas trop soudainement. A la pointe du jour, j'avais trois cruches, non pas très-belles, mais très-bonnes, et un pot de terre aussi bien cuit que je le pouvais souhaiter et qui avait reçu un parfait vernis par la fonte du gravier.

Après cette expérience, je ne me laissai plus manquer d'aucun vase de terre qui me pût être utile ; mais leur forme était très-étrange, et l'on ne s'en étonnera point si l'on considère que je n'avais aucun secours ni aucune méthode fixe pour mon travail.

Une chose si petite en elle-même me causa la plus grande joie qu'on ait jamais ressentie : avoir fait un pot capable d'aller au feu ! A peine attendis-je que mes vases fussent

refroidis : vite j'en posai un sur le brasier, avec de l'eau pour faire boullir de la viande, ce qui me réussit parfaitement ; car un morceau de chevreau mis dans ce pot me fit un bon bouillon, quoique je manquasse des autres ingrédients nécessaires pour le rendre aussi délicieux que je l'aurais souhaité.

Ce que je désirais ensuite avec le plus d'ardeur, c'était de me pourvoir d'un morceau de pierre pour écraser mon blé ; car, un moulin, est une machine si difficile à établir, qu'il ne me vint pas à l'esprit d'y pouvoir atteindre. J'étais bien embarrassé pour trouver comment je suppléerais à une chose d'un besoin si indispensable. En effet, le métier de tailleur de pierres est, de tous, celui pour lequel je me sentais le moins de talent, et du reste je n'avais aucun des outils qu'il exige. Je cherchai pendant plusieurs jours une grosse pierre, assez épaisse pour la pouvoir creuser et en faire un mortier ; mais je n'en trouvai point dans l'île, excepté ce que renfermaient les rochers, où, faute d'instruments, je ne pouvais ni creuser ni tailler. D'ailleurs les rochers de l'île étaient formés d'une pierre molle, dans laquelle le blé n'aurait pu être broyé sans qu'il s'y mêlât beaucoup de gravier. Après bien du temps perdu pour chercher cette pierre, je pris le parti de choisir dans les forêts quelque gros tronc d'un arbre très-dur. J'en trouvai bientôt un, que j'arrondis et façonnai en dehors avec ma hache et ma doloire ; je le creusai, non sans peine, en y appliquant le feu, moyen dont se servent les sauvages pour leurs canots. Je fis ensuite un gros pilon avec du bois qu'on appelle *bois de fer*. Je mis à part ces outils ainsi préparés, en attendant ma seconde récolte, après laquelle je me proposai de moudre, ou plutôt de broyer mon blé pour le réduire en farine et en faire du pain.

Cette difficulté surmontée, la première qui se présentait était de me fabriquer un tamis pour séparer la farine du son, impossible sans cela de faire du pain. La chose était telle-

ment difficile, que je n'avais presque pas le courage d'y penser. En effet, où prendre de la toile ou une autre étoffe pour faire ce tamis? J'avais, à la vérité, du poil de bouc; mais je ne savais ni comment le filer ni comment le travailler au métier, et, quand même je l'aurais su, les instruments nécessaires me manquaient.

Je me fatiguais la tête à chercher le remède à cet inconvénient, lorsque je me rappelai enfin qu'il y avait parmi les vêtements retirés du navire des cravates de toile de coton; j'y eus recours, et, avec quelques morceaux de ces cravates, je me fis trois petits tamis assez convenables à l'usage auquel je les destinais.

Ensuite venait la boulangerie; or je n'avais point de levain, et je n'entrevoyais aucune possibilité de m'en procurer. Je résolus donc de laisser cette idée de côté. Pour le four, mon embarras n'était pas moindre. A la fin je trouvai une invention pour le remplacer : je fabriquai quelques vases de terre fort larges, peu profonds, ayant environ deux pieds de diamètre, sur neuf pouces au plus de profondeur. Je les fis cuire au feu, comme j'avais fait les autres, et les mis ensuite à part. Quand je voulais enfourner mon pain, je commençais par faire un grand feu sur mon foyer, pavé de briques carrées, formées et placées à mon façon, mais non selon les règles de la géométrie. J'attendais ensuite que l'âtre fût extrêmement chaud; alors j'écartais les charbons et les cendres en les balayant proprement, puis je posais ma pâte, et je la couvrais d'abord d'un vase de terre, autour duquel je ramassais les charbons avec les cendres, pour y concentrer la chaleur.

Ainsi je cuisais mes pains d'orge tout aussi bien que dans le meilleur four du monde, et, non content de faire le boulanger, je tranchais encore du pâtissier, car je me fis plusieurs gâteaux de riz. A la vérité je n'allai pas jusqu'à faire des pâtés; car je n'aurais eu à y mettre que de la chair de chèvre ou d'oiseau.

On ne doit point s'étonner si toutes ces choses m'occupèrent pendant la plus grande partie de la troisième année de mon séjour dans l'île, car l'on remarque que j'employais une portion de mon temps à la culture et aux moissons. Je coupai mon blé dans la même saison, je le transportai au logis du mieux que je pus, et j'en conservai les épis dans mes grands paniers, jusqu'à ce que j'eusse le loisir de les égrener entre mes mains, puisque je n'avais ni aire ni fléau pour les battre.

Mais, la quantité de mes grains augmentant, il me fallait élargir ma grange pour les loger. Mes semences avaient été d'un si grand rapport, que ma dernière récolte montait à vingt boisseaux d'orge et autant de riz. Dès lors je me voyais en état de vivre sans privation, moi qui faisais abstinence de pain depuis si longtemps, c'est-à-dire depuis que je n'avais plus de biscuit. Je voulus voir aussi quelle quantité de blé me suffirait pour une année, et si je ne pourrais pas me contenter d'une seule récolte.

Tout bien considéré, je trouvai que quarante boisseaux suffiraient à ma consommation pendant un an. Ainsi je résolus de semer chaque année la même quantité que la dernière fois, espérant qu'elle me fournirait suffisamment de pain.

CHAPITRE IX

Construction d'une chaloupe si grande que je ne puis la remuer. — Travail perdu. — J'arrive à la quatrième année de mon séjour dans l'île. — Mes pensées de soumission à la Providence.

Tandis que ces choses se passaient, mes pensées se reportaient sur la découverte de la terre située vis-à-vis de l'île; et je ne pouvais la voir sans éprouver quelque secret désir

d'y aborder. Je considérais que le pays où je me trouvais était inhabité, que celui auquel j'aspirais faisait partie du continent, et que, de là, je pourrais passer plus loin, et trouver le moyen de sortir de la misère.

Dans tous ces raisonnements, je ne tenais aucun compte des dangers auxquels m'exposerait une telle entreprise, celui particulièrement de tomber entre les mains des sauvages, plus cruels que les tigres et les lions d'Afrique ; ce serait un miracle s'ils ne me tuaient pour me dévorer, car je me souvenais d'avoir entendu dire que les Caraïbes étaient anthropophages ; et je savais, par la latitude, que je ne devais pas être très-éloigné de leur pays. Ces peuples n'eussent-ils point été anthropophages, je n'en courais pas moins le danger d'être tué si je tombais entre leurs mains : tel avait été le sort de plusieurs Européens avant moi, quoiqu'ils fussent au nombre de dix, quelquefois même de vingt personnes ; à plus forte raison avais-je à craindre pour moi, allant seul, et incapable, par conséquent, de faire une longue défense. Toutes ces choses, que j'aurais dû considérer mûrement, et qui, dans la suite, me firent bien réfléchir, ne m'entrèrent pas d'abord dans l'esprit. J'étais entièrement possédé du désir de traverser la mer pour gagner l'autre rive.

C'est alors que je regrettai Xuri et le bateau sur lequel j'avais navigué onze cents milles le long des côtes d'Afrique ; mais, comme ces regrets n'aboutissaient à rien, il me vint à la pensée d'aller visiter la chaloupe de notre bâtiment, qui, après notre naufrage, avait été jetée par la tempête fort avant sur le rivage. Je la trouvai à peu près dans la même situation ; elle était tournée sens dessus dessous, appuyée contre un banc de sable, où la violence des flots l'avait portée et laissée à sec.

Si j'avais eu quelqu'un pour m'aider à la radouber et à la lancer en mer, elle aurait pu me servir pour aller au Brésil : mais j'aurais dû prévoir qu'il m'était aussi impossible de la

retourner et de la poser sur sa quille que d'ébranler l'île. Cependant j'allai dans le bois couper des leviers et des rouleaux, et les transportai à l'endroit où elle était, résolu d'essayer mes forces à cet égard, et me persuadant que, si je la dégageais, il ne me serait pas difficile de la réparer et d'en faire un bateau avec lequel je courrais les hasards de la mer.

Je ne m'épargnai pas dans ce travail infructueux, et je n'y employai pas moins de trois ou quatre semaines. Voyant mes forces insuffisantes, je me mis à creuser par-dessous, en même temps je plaçai plusieurs pièces de bois pour la diriger dans sa chute, de manière qu'elle tombât sur son fond. Mais ce fut en vain, je ne parvins ni à la redresser, ni même à me glisser dessous, bien loin de la faire avancer vers l'eau. Il me fallut abandonner de projet; et cependant, tandis que mes espérances s'évanouissaient, le désir de m'exposer sur mer pour gagner le continent s'emparait de moi plus vivement.

Je me mis à examiner s'il n'y aurait pas moyen, sans instrument et sans aide, de me construire, avec le tronc d'un arbre, un canot semblable à ceux des originaires de ce pays; ce qui me parut très-praticable; l'idée seule d'un tel projet me réjouissait. Je ne faisais nulle attention aux inconvénients particuliers qui viendraient à la traverse : comme, par exemple, de transporter seul mon canot jusqu'à la mer quand il serait achevé, obstacle beaucoup plus grand pour moi que le manque d'outils pour les sauvages. A quoi me servirait-il d'avoir choisi un arbre convenable, de l'avoir abattu avec un travail infini, ensuite de l'avoir charpenté et façonné, pour lui donner la forme d'un bateau, de plus, de l'avoir brûlé ou taillé en dedans pour le rendre creux et complet, s'il me fallait à la fin le laisser sur place faute de le pouvoir lancer à l'eau?

L'ardent désir de pouvoir traverser le bras de mer jusqu'à la terre ferme qui paraissait de l'autre côté me captivait tel-

lement, que je ne songeai pas aux moyens de remuer et de déplacer le bateau que j'allais construire. Il m'aurait été sans doute plus aisé de lui faire franchir l'espace de quarante-cinq milles sur mer que celui d'environ quarante-cinq brasses qui séparait le lieu où il se trouvait sur terre de celui où il fallait le mettre à flot.

En formant ce projet, je fis donc l'action la plus insensée dont un homme soit capable. Je m'applaudissais d'un tel dessein, sans être sûr de l'exécuter, non que je ne pensasse à la difficulté de lancer mon bateau, mais c'était un sujet que je n'approfondis point, et je terminai tous mes doutes par cette solution extravagante : « Faisons-le, et, une fois achevé, nous trouverons bien dans notre imagination le moyen de le mouvoir et de le mettre à flot. »

Cette méthode était opposée aux règles du bon sens; mais enfin mon entêtement avait prévalu, et je me mis à travailler. Je commençai par couper un cèdre. Le diamètre de cet arbre était, par le bas, de cinq pieds dix pouces; à compter de là, il avait quatre pieds onze pouces, sur une longueur de vingt-deux pieds; ensuite il diminuait jusqu'au branchage.

Ce ne fut pas sans un travail immense que j'abattis cet arbre, car il me fallut vingt jours pour le couper au pied; quinze jours pour l'ébrancher et en tailler le sommet; j'y employai haches et besaiguës, tout ce que l'art du charpentier me pouvait fournir de plus puissant, et toute la vigueur dont j'étais capable. J'y travaillai un mois pour le façonner, le raboter, et lui donner l'apparence d'un canot. Je ne mis guère moins de trois mois à travailler le dedans, et à le creuser jusqu'au point d'en faire une chaloupe parfaite. Pour le creuser ainsi je ne me servis pas de feu, mais du marteau et du ciseau; enfin je me vis possesseur d'un fort beau canot, assez grand pour porter vingt-six hommes et par conséquent plus que suffisant pour moi et toute ma cargaison.

Quand j'eus achevé ce travail, j'en ressentis une joie extrême. A la vérité, c'était le plus grand canot ou la plus

belle gondole faite d'une seule pièce que j'eusse vue de ma vie, mais aussi je laisse à penser combien de rudes coups j'avais été obligé de frapper! Alors il s'agissait de la mettre à l'eau; et, s'il m'eût été possible d'y parvenir, je ne fais nul doute que je n'eusse tenté le voyage le plus téméraire qui ait jamais été entrepris.

Tous les expédients pour lancer ce canot à l'eau avortèrent après m'avoir coûté un travail infini. Il n'était pas cependant éloigné de la mer de plus de deux cents verges; mais le premier inconvénient était une éminence située sur le chemin de la baie. Cet obstacle ne m'arrêta point; je résolus de le lever entièrement avec la bêche, et de couper la hauteur en pente. Je l'entrepris et je ne saurais dire combien je me fatiguai : il fallait avoir en vue un trésor non moins précieux que celui de la liberté, pour me soutenir dans une telle entreprise. Mais, quand j'eus aplani cette difficulté, je n'en fus pas plus avancé, car il m'était tout aussi impossible de remuer ce canot que la chaloupe.

Alors je mesurai la longueur du terrain et je formai le projet de creuser un bassin ou un canal pour faire venir la mer jusqu'à mon canot, puisque je ne pouvais faire aller mon canot jusqu'à la mer. J'entrepris cet ouvrage sans délai; mais, en calculant la profondeur et la largeur à donner au canal, je trouvai qu'avec toutes mes ressources il me faudrait bien dix ou douze ans pour l'achever. Le terrain était si élevé, que mon bassin projeté aurait dû avoir une profondeur de vingt-deux pieds pour le moins, dans l'endroit le plus éloigné de la mer; je me désistai encore de ce projet, en regrettant beaucoup de n'avoir pu le réaliser. J'éprouvai un vif chagrin, et sentis, mais trop tard, quelle folie il y a d'entreprendre un ouvrage avant d'en avoir calculé les frais, et sans avoir pesé si les difficultés de l'exécution ne seront pas au-dessus de nos forces.

Au milieu de cette dernière entreprise, j'arrivai à la fin de la quatrième année de mon séjour dans l'île, et j'en célébrai

l'anniversaire avec la même ferveur et avec autant de résignation que les années précédentes. Je n'avais rien à convoiter, parce que je possédais tout ce dont j'étais capable de jouir. J'étais le seigneur du lieu; je pouvais même, si bon me semblait, me donner le titre de roi ou d'empereur de tout le pays ; partout j'exerçais un empire despotique : point de rival, point de compétiteur pour me disputer le commandement ou la souveraineté. J'aurais pu amasser des magasins de blé; mais ils ne m'auraient été d'aucun usage : aussi je ne faisais croître de grain qu'autant que j'en avais besoin; je pouvais avoir des tortues à discrétion, mais il me suffisait d'en prendre une de temps en temps pour suffire abondamment à mon nécessaire. J'avais assez de bois pour construire une flotte entière, et des vendanges assez abondantes pour la charger de vin et de raisins secs ; mais les choses bonnes à mon usage étaient les seules qui eussent de la valeur pour moi.

En un mot, la nature et l'expérience me convainquirent, après de mûres réflexions, qu'en ce monde les meilleures choses ne sont bonnes qu'autant que nous nous en servons : à la réserve, néanmoins, de ce que l'on peut amasser pour exercer la libéralité envers les autres. Qu'on mette à la place où j'étais, par exemple, l'Harpagon du monde le plus avide, je soutiens qu'il sera bientôt guéri de son avarice. En effet, j'avais du bien dont je ne savais que faire. Je ne pouvais rien désirer de plus, excepté peut-être quelques bagatelles qui m'eussent été d'un grand secours.

J'ai fait mention d'une somme, tant en or qu'en argent, d'environ trente-six livres sterling. Que ce sac d'espèces m'était inutile, qu'il attirait peu mon attention ! C'était à mes yeux quelque chose de moins précieux encore que la boue. Je pensais souvent que j'aurais donné volontiers une poignée de cet argent pour quelques pipes de tabac ou pour un petit moulin. Que dis-je ? j'aurais donné le tout pour autant de semences de carottes qu'on en a pour six sous en Angleterre; et j'aurais cru faire un excellent marché, si j'avais pu chan-

ger ces espèces contre des pois et des fèves, ou une bouteille d'encre ; car, dans ma position, il ne m'en revenait pas le moindre avantage ni la moindre douceur : elles restaient dans un tiroir, où l'humidité des saisons pluvieuses en altérait l'éclat; le tiroir eût même été rempli de diamants, qu'ils n'auraient pas eu plus de valeur pour moi.

Je menais alors une vie beaucoup plus belle en elle-même que je n'avais fait au commencement, et ce changement heureux avait une égale influence sur l'esprit et sur le corps. Souvent, en m'asseyant pour prendre mon repas, je rendais des actions de grâces à la Providence, qui m'avait ainsi dressé une table au milieu du désert. J'appris à donner plus d'attention au bon côté de ma condition qu'au mauvais, à considérer ce que je possédais plutôt que ce dont je manquais, et à trouver quelquefois dans cette méthode une source de consolations secrètes, dont je ne puis exprimer la force par mes faibles paroles. C'est ce que j'ai été bien aise de remarquer ici, afin d'en graver la mémoire dans l'esprit de ces hommes qui, toujours mécontents, n'ont point de goût pour savourer les biens que Dieu leur a départis, parce qu'ils tournent leurs désirs vers des choses qu'il ne leur a pas données.

Une autre réflexion m'était encore très-utile, et ne le serait pas moins aux personnes tombées dans un malheur pareil au mien, c'était de comparer ma position présente à celle que j'avais redoutée dans le commencement, et dont j'aurais très-certainement subi toute la rigueur, si Dieu n'eût après mon naufrage porté le navire si près de terre, que je pusse non-seulement aller à bord, mais encore prendre et débarquer quantité de choses qui m'étaient d'un grand secours, et sans lesquelles j'aurais manqué d outils pour travailler, d'armes pour me défendre, et de poudre et de plomb pour aller à la chasse.

Je passais les heures et quelquefois les jours entiers à me représenter, avec les couleurs les plus vives, la manière dont

j'aurais agi si je n'eusse rien tiré du bâtiment. Pour ma nourriture, je n'aurais eu que quelques poissons ou quelques tortues; et, comme il se passa un temps très-long avant que j'en découvrisse, je serais mort de faim, ou, si j'eusse subsisté, j'aurais vécu comme un véritable sauvage. Si j'eusse tué un bouc ou un oiseau par quelque nouveau stratagème, je n'aurais su comment écorcher le premier ni comment éventrer l'un et l'autre, en sorte qu'il m'aurait fallu employer et mes ongles et mes dents, à la façon des animaux carnassiers.

Je faisais encore une autre réflexion qui contribuait beaucoup à fortifier mon esprit et à remplir mon cœur d'espérance : c'était de comparer l'état où je me voyais à ce que j'avais mérité, et à ce que, par conséquent, j'aurais dû attendre comme une juste punition de Dieu. J'avais mené une vie détestable, sans la connaissance et sans la crainte de mon Créateur. Mes parents m'avaient donné de bonnes instructions; ils n'avaient rien épargné, dès ma plus tendre jeunesse, pour inculquer dans mon âme des sentiments de religion, une sainte vénération pour tous mes devoirs, une connaissance parfaite de la fin à laquelle j'avais été destiné par l'Auteur de la nature dans ma création. Mais, pour mon malheur, j'avais embrassé trop tôt la vie de marin, celle de toutes où l'on a le moins la crainte de Dieu, quoiqu'on y ait plus sujet de le craindre. La mer et les matelots que je fréquentai assidûment dès ma première jeunesse, les railleries profanes et impies de mes commensaux, le mépris des dangers que j'affrontais de gaieté de cœur, la vue de la mort, avec laquelle je m'étais familiarisé, le manque de toute occasion de converser avec des personnes honnêtes et morales, toutes ces circonstances, dis-je, étouffèrent en moi toute semence de religion.

Je songeais si peu à ce que j'étais, à ce que je devais être un jour, et mon endurcissement était tel, que, dans les plus merveilleuses délivrances dont le ciel me favorisait, comme ma fuite de Salé, le secours que je reçus en mer par le capi-

taine portugais, ma belle plantation dans le Brésil, la réception de ma cargaison d'Angleterre, etc., je ne rendis jamais à Dieu les actions de grâces que je lui devais. Dans mes plus grandes calamités, je ne songeais jamais à l'invoquer. Je ne parlais de cet Être suprême que pour avilir son nom, que pour jurer, que pour blasphémer.

Ma vie passée me fit naître plusieurs réflexions; j'avais vécu en impie, dans l'iniquité et dans le crime, et néanmoins ma conservation était l'effet de la Providence. Dieu m'avait prodigué ses bontés ; il m'avait moins puni que ne le méritaient mes iniquités, et il avait libéralement pourvu à ma subsistance. Toutes ces réflexions me donnèrent à espérer que Dieu avait accepté mon repentir, et que les trésors infinis de sa miséricorde n'étaient pas encore épuisés pour moi.

Non-seulement toutes ces pensées me portèrent à une entière résignation à la volonté de Dieu, mais encore elles m'inspirèrent à son égard de vifs sentiments d'amour et de reconnaissance. J'étais au nombre des vivants, je n'avais pas reçu la juste punition de mes fautes; au contraire, je jouissais de biens inespérés : ainsi je n'avais ni à me plaindre ni à murmurer de ma condition; je devais, au contraire, me réjouir et remercier Dieu de ce que, par une suite continuelle de prodiges, j'avais du pain. Le miracle opéré par lui en faveur d'Élie, à qui les corbeaux portaient à manger, n'était pas aussi grand que celui opéré à mon égard. Ma conservation était une longue suite de miracles. Je considérais d'ailleurs que dans aucun lieu du monde inhabité je n'eusse pu vivre aussi bien que dans mon île.

CHAPITRE X

L'encre, puis le biscuit, me manquent. — Je remplace mes vêtements usés par des peaux d'animaux. — Je fais un parasol. — Construction d'un nouveau canot. — Voyage en mer. — Dangers auxquels je suis exposé. — Je regagne à grand' peine le rivage de mon île. — Je me forme un troupeau.

Cependant il ne me restait plus qu'un peu d'encre, et je tâchais de la conserver en y mettant de l'eau assez souvent ; mais enfin elle devint si pâle, qu'à peine pouvais-je en distinguer les traces sur le papier. Tant qu'elle dura, je marquai tous les jours où il m'était arrivé quelque événement important. Il me souvient que ces jours extraordinaires tombaient presque tous sur les mêmes jours de l'année.

La première chose qui me manqua après l'encre fut le pain, ou plutôt le biscuit que j'avais tiré du navire. Quoique je l'eusse ménagé extrêmement, puisque je ne m'en étais accordé, pendant l'espace d'un an, qu'un petit morceau par jour, il me manqua tout à fait un an avant que je pusse faire du pain avec mon blé.

Mes habits commençaient aussi à tomber en lambeaux. Depuis longtemps je n'avais plus de linge, excepté quelques chemises de toile rayée trouvées dans les coffres des matelots et conservées par moi avec le plus grand soin, parce que très-souvent la chaleur ne me permettait pas de supporter d'autre vêtement qu'une chemise. Je fus heureux d'en trouver trois douzaines parmi les habits des matelots. Je sauvai aussi quelques surtouts grossiers ; mais ils me servirent peu, car ils étaient trop chauds.

Quoique les chaleurs fussent si violentes que je n'avais aucun besoin d'habits, cependant je ne pus jamais me résoudre à aller nu ; je n'en pouvais même supporter la pensée. D'ailleurs, la chaleur du soleil m'eût été plus insupportable nu que vêtu de quelques habits. La chaleur me causait

souvent des cloches sur toute la peau, tandis que, en chemise, l'air, entrant par dessous, l'agitait de façon que je me trouvais plus au frais. Il me fut également impossible de m'accoutumer au soleil sans avoir la tête couverte : il dardait ses rayons avec une telle force, que, lorsque je sortais sans chapeau, je ressentais à l'instant de violents maux de tête, qui cessaient dès que je me couvrais de mon chapeau.

L'expérience de toutes ces choses me donna l'idée d'employer mes haillons, que j'appelais des habits, à un usage conforme à ma position. Toutes mes vestes étaient usées ; je me fis une espèce de robe avec les gros surtouts et quelques autres effets sauvés du naufrage. J'exerçai donc le métier de tailleur, ou, pour mieux dire, de ravaudeur, et je vins à bout, après bien des peines, de confectionner deux ou trois vestes et des caleçons ; ce travail prouvait peu en faveur de mon adresse.

J'ai dit que j'avais conservé les peaux de tous les quadrupèdes tués par moi ; mais, comme je les avais étendues au soleil, la plupart devinrent si sèches et si dures, que je ne pus les employer à aucun usage. Quant à celles dont je pus me servir, j'en fis d'abord un grand bonnet ayant le poil en dehors, pour mieux me garantir de la pluie, et ensuite je m'en fabriquai un habillement complet, je veux dire une large veste et des culottes très-amples ; car mes habits devaient me servir plutôt contre la chaleur que contre le froid. Au reste, si j'entendais assez peu le métier de charpentier, j'entendais encore moins celui de tailleur. Ces habits me servirent pourtant très-bien, car la pluie ne pouvait les percer.

Tous ces travaux finis, j'employai beaucoup de temps et de peine à faire un parasol ; j'en avais vu faire au Brésil, où ils sont d'une grande utilité contre les chaleurs excessives. Le climat que j'habitais étant aussi chaud, sinon plus, et me trouvant obligé souvent de sortir par la pluie, je ne pouvais me passer d'une chose aussi nécessaire. Ce travail me coûta

infiniment; il s'écoula bien du temps avant que je pusse avoir un objet capable de me préserver de la pluie et des rayons du soleil; et encore ce premier essai ne me satisfit-il pas! Je pouvais bien l'étendre, mais je ne pouvais le plier, ni le porter autrement que sur ma tête, ce qui était embarrassant. Enfin pourtant j'en fis un qui répondait à peu près à mes besoins, et je le couvris de peaux dont le poil était tourné par en haut. J'y étais à l'abri de la pluie comme sous un auvent, et il me permettait de sortir pendant les plus grandes chaleurs. Quand je n'en avais pas besoin, je le fermais et le portais sur mon bras.

Après avoir fini ces ouvrages, il ne m'arriva rien d'extraordinaire pendant l'espace de cinq ans. Je continuai le même genre de vie. Ma principale occupation, outre celle de semer mon orge et mon riz, de sécher et de suspendre mes raisins, et d'aller à la chasse, fut, pendant ces cinq années, de construire un nouveau bateau. Je l'achevai; et, en creusant un canal profond de six pieds et large de quatre, je l'amenai dans ma baie. Pour le premier, que j'avais fait inconsidérément d'une grandeur prodigieuse, je ne pus jamais ni le mettre à flot ni creuser un canal assez grand pour y conduire l'eau de la mer. Je fus obligé de le laisser sur place, comme s'il eût dû me servir de leçon et me rendre plus circonspect à l'avenir. Mais cet insuccès ne me rebuta point; je profitai de ma première inadvertance, et, quoique l'arbre pour faire ce second canot fût à un demi-mille de la mer et qu'il semblât bien difficile d'y amener l'eau de si loin, pourtant la chose n'était point impraticable et je ne désespérai pas de la mettre à exécution. J'y travaillai pendant deux ans sans relâche, tant j'espérais sortir enfin de cette île, ma prison, en trouvant le moyen de naviguer de nouveau.

Mon petit canot étant terminé, je ne pus me dissimuler que sa grandeur ne répondait point au dessein que j'avais quand je commençai à y travailler, et qui était de hasarder un voyage d'environ quarante milles pour gagner la terre

ferme. J'abandonnai donc encore ce projet, mais je résolus au moins de faire le tour de l'île. Je l'avais déjà traversée par terre comme je l'ai dit, et les découvertes faites alors par moi me donnaient un violent désir de voir les autres parties des côtes de mon île.

Je ne songeai plus qu'à ce voyage, et, afin d'opérer avec plus de précautions et plus de sûreté, j'équipai mon canot le mieux qu'il me fut possible : j'y mis un mât et une voile. L'ayant essayé, et trouvant qu'il prenait très-bien le vent, je fis des coffres à ses deux extrémités, afin d'y préserver mes provisions et mes munitions de la pluie et de l'eau de la mer. Je plantai ensuite mon parasol à la poupe, afin de m'y procurer de l'ombre.

Je me servis de cette embarcation pour me promener de temps en temps sur la mer, mais sans m'écarter jamais de ma petite baie. Enfin, impatient de voir la circonférence de mon royaume, je résolus d'en faire entièrement le tour, et j'avitaillai pour cet effet mon bateau. Je pris deux douzaines de mes pains d'orge, que je devrais plutôt appeler des gâteaux, un pot de terre plein de riz sec, dont je faisais un grand usage, une petite bouteille de rhum, la moitié d'une chèvre, de la poudre et du plomb pour en tuer d'autres ; enfin deux gros surtouts dont j'ai parlé, l'un pour me coucher dessus, et l'autre pour me couvrir pendant la nuit.

C'était le 6 de novembre et l'an sixième de mon règne ou de ma captivité que je m'embarquai pour ce voyage, qui fut plus long que je ne l'avais prévu. L'île en elle-même n'était pas fort large, mais elle avait, à l'est, un grand rebord de rochers, qui s'étendaient deux lieues en avant dans la mer ; les uns s'élevaient au-dessus de l'eau, et les autres étaient cachés. Il se trouvait en outre, au bout de cette chaîne de rochers, un banc de sable à sec et avancé dans la mer d'une demi-lieue. Il me fallait donc, pour doubler cette pointe, faire un grand détour en mer.

A la première vue de toutes ces difficultés, je renonçai

d'abord à mon entreprise. Que d'incertitude pour la longue route à faire, pour revenir sur mes pas! Je virai même mon canot et je le mis à l'ancre : car je m'en étais fait une avec un grappin sauvé du vaisseau.

Mon canot en sûreté, je pris mon fusil et je débarquai; du haut d'une petite éminence, je découvris toute l'étendue de cette pointe : ce qui me permit de faire des observations d'après lesquelles je me décidai à effectuer mon voyage.

Je remarquai un courant rapide portant à l'est et touchant presque à la pointe; je l'étudiai autant que je pus, car j'avais tout lieu de craindre qu'il ne fût dangereux, et que, si j'y tombais, il ne m'entraînât en pleine mer, d'où il me serait difficile de regagner mon île. Les choses seraient arrivées comme je le dis, si je n'eusse pris la précaution de monter sur cette éminence; car le même courant régnait de l'autre côté de l'île, avec cette différence cependant qu'il s'en écartait infiniment plus. Je reconnus aussi qu'il y avait une grande barre au rivage, d'où je conclus que je franchirais aisément toutes ces difficultés si j'évitais le premier courant, car je me croyais sûr de pouvoir profiter de cette barre.

Je couchai deux nuits sur cette colline, parce que le vent, qui soufflait assez fort de l'est-sud-est, portait contre le courant et causait divers brisements de mer sur la pointe : il n'était donc pas sûr pour moi ni de côtoyer le rivage, de peur d'échouer, ni de m'avancer trop en mer, car alors je risquais de tomber dans le courant.

Le troisième jour, le vent étant calmé et la mer s'étant adoucie, je recommençai mon voyage. Je n'eus pas plutôt atteint la pointe, que je me trouvai dans une mer très-profonde et dans un courant aussi violent que le pourrait être une écluse de moulin. Je n'étais pourtant éloigné de la terre que de la longueur de mon canot. Ce courant l'emporta avec une telle violence, qu'il me fut impossible de le maintenir auprès du rivage. Je me sentais entraîné loin de la barre

qui était à gauche. Le grand calme qui régnait ne me laissait rien espérer des vents, et toute ma manœuvre n'aboutissait à rien. Je me regardai comme un homme mort, car je savais que l'île était entourée de deux courants, et que, par conséquent, à la distance de quelques lieues ils devaient se rejoindre. Je me crus irrévocablement perdu, non que je craignisse d'être noyé, la mer était trop tranquille et je savais nager, mais je ne voyais pas que je pusse échapper à la faim. Toutes mes provisions consistaient en un pot de terre plein d'eau fraîche et en une grande tortue, ce qui assurément ne pouvait me suffire. Je prévoyais que ce courant me jetterait en plein Océan, où je n'avais espérance de rencontrer, après un voyage peut-être de plus de mille lieues, aucune île ou continent.

Personne ne concevra jamais mon désespoir, quand je me vis emporté loin de ma chère île, dans la haute mer. J'en étais alors éloigné de deux lieues, et je n'avais plus d'espérance de la revoir. Je travaillais cependant avec beaucoup de vigueur à diriger mon canot vers le nord, c'est-à-dire vers le côté du courant où j'avais remarqué une barre. Vers midi, je crus sentir une brise venant du sud-sud-est ; j'en éprouvai quelque joie, et elle s'augmenta de beaucoup une demi-heure après, il s'éleva même un vent très-favorable. J'étais alors à une distance prodigieuse de mon île, à peine pouvais-je la découvrir, et, si le temps eût été chargé, c'en était fait de moi ; j'avais oublié mon compas de mer, je ne pouvais donc regagner la côte qu'en ne la perdant pas de vue. Mais, le temps continuant à être au beau, je mis à la voile et portai vers le nord, en tâchant de sortir du courant.

Je n'eus pas plutôt déployé la voile que j'aperçus, par la limpidité de l'eau, qu'il allait arriver quelque changement au courant ; car, là où il était dans toute sa force, les eaux paraissaient sales, et elles devenaient claires à mesure qu'il diminuait. Je rencontrai, à un demi-mille plus loin, vers l'est, un brisement de mer causé par quelques rochers. Ces

rochers partageaient le courant en deux ; la plus grande partie s'écoulait par le sud, laissant les rochers au nord-est, tandis que l'autre, repoussée par les écueils, portait avec force vers le nord-est.

Il est difficile de comprendre l'empressement avec lequel je mis à la voile pour profiter du vent favorable et du courant de la barre dont j'ai déjà parlé.

J'étais alors entre deux courants : l'un du sud, c'est celui qui m'avait entraîné, et l'autre du nord, éloigné du premier de la distance d'une lieue, et qui portait dans une direction opposée. La mer était entièrement calme, ses eaux immobiles ne me portaient d'aucun côté ; mais, à l'aide de la brise fraîche qui soufflait vers mon île, j'y fis voile, et je m'en approchai, mais avec plus de lenteur que quand je cédais à la violence du courant.

Il pouvait être alors quatre heures du soir, et j'étais encore éloigné d'une lieue de mon île, lorsque je découvris la pointe des rochers. Ils s'étendaient au sud en formant ce terrible courant, et une barre qui portait au nord : elle était forte, et ne me conduisait pas directement vers mon île ; mais, profitant du vent, je la traversai le moins obliquement que je pus, et, au bout d'une heure, j'arrivai à un mille de la côte ; l'eau y était tranquille, je ne tardai pas à gagner le rivage.

Dès que j'eus abordé, me jetant à genoux, je remerciai Dieu de ma délivrance, et résolus de ne plus courir les mêmes risques pour me sauver.

Je me rafraîchis du mieux que je pus ; j'amarrai mon canot dans une crique ombragée par les arbres, et, harassé des fatigues de mon voyage, je fus bientôt endormi.

A mon réveil, je ne savais comment faire arriver mon canot dans la baie voisine de ma maison : l'y conduire par mer, c'était trop risquer ; je connaissais les dangers du côté de l'est, et je n'osais me hasarder à prendre la route de l'ouest. Je résolus donc de côtoyer les rivages de l'ouest,

espérant rencontrer quelque baie pour y mettre mon canot, afin de le retrouver en cas de besoin. Effectivement, j'en rencontrai une, après avoir côtoyé l'espace d'une lieue; elle me parut fort bonne, et allait en se rétrécissant jusqu'à un petit ruisseau qui s'y déchargeait. J'y amarrai mon canot, ne pouvant souhaiter de meilleur havre pour cette belle frégate; on aurait dit cette baie travaillée exprès dans l'intention de la recevoir.

Je cherchai ensuite à me reconnaître, et je vis que je me trouvais à l'endroit où j'étais venu lors de mon excursion pédestre. Ainsi, laissant toutes mes provisions dans le canot, et prenant mon fusil et mon parasol, car il faisait fort chaud, je me mis en chemin. Quoique je fusse très-fatigué, je marchai néanmoins avec assez de plaisir, et j'arrivai sur le soir à la vieille treille que j'avais faite autrefois. Tout s'y trouvait dans le même état. Je l'ai depuis toujours cultivée avec beaucoup de soin; c'était, comme je l'ai dit, ma maison de campagne.

Je sautai par-dessus la haie, et me couchai à l'ombre, car j'éprouvais une lassitude extrême; je m'endormis bientôt. Vous qui lisez cette histoire, jugez quel fut mon étonnement de m'entendre éveiller par une voix qui m'appelait à diverses reprises : « Robinson, Robinson, Robinson Crusoé, pauvre Robinson Crusoé, où avez-vous été? Robinson Crusoé, où êtes-vous? Robinson, Robinson Crusoé, où avez-vous été? »

Comme j'avais ramé tout le matin et marché toute l'après-midi, j'étais fatigué au point que je ne m'éveillai pas entièrement. Je me sentais assoupi, moitié endormi et moitié éveillé, et je croyais rêver que quelqu'un me parlait. Cependant la voix continuant de répéter : « Robinson Crusoé, Robinson Crusoé! » je m'éveillai enfin tout à fait, mais épouvanté et dans une grande consternation. Je me rassurai néanmoins après avoir vu mon perroquet perché sur la haie; je reconnus d'abord que c'était lui qui m'avait appelé,

car je l'avais instruit à prononcer ces mots. Souvent il venait se percher sur mon doigt, et, approchant son bec de mon visage, il se mettait à crier : « Pauvre Robinson Crusoé, où êtes-vous? où avez-vous été? comment êtes-vous venu ici? » et autres choses semblables.

J'eus pourtant quelque peine à me rassurer, quoique je fusse certain que personne ne pouvait m'avoir parlé que mon perroquet. « Comment, disais-je, est-il venu dans cet endroit plutôt que dans un autre. » Il n'y avait pourtant que lui qui pût m'avoir parlé. Je laissai ces réflexions, et, l'appelant par son nom, cet aimable oiseau vint se poser sur mon pouce, et me dit, comme s'il eût été ravi de me revoir : « Pauvre Robinson Crusoé, où avez-vous été? » Je l'emportai ensuite au logis.

C'était avoir assez couru sur mer, j'avais grand besoin de me reposer et de réfléchir sur les dangers que j'avais courus. J'aurais été ravi d'avoir mon canot dans la baie située près de ma maison, mais je ne voyais pas la chose possible. Je ne voulus plus me hasarder à faire le tour de l'île du côté de l'est. A cette seule pensée, mon cœur se serrait et mon sang se glaçait dans mes veines. Pour l'autre côté de l'île, je ne le connaissais point; mais j'avais tout lieu de croire que le courant dont j'ai parlé y régnait aussi bien que vers l'est, et qu'ainsi je risquais d'y être précipité, et d'être emporté bien loin de mon île. Je me passai donc de canot, et me résolus ainsi à perdre les fruits d'un travail de plusieurs années.

Après cet incident, je menai plus d'un an une vie retirée, comme on peut bien se l'imaginer. Dans cet intervalle de temps, je me perfectionnai beaucoup dans les professions mécaniques auxquelles les besoins m'obligeaient à me livrer, et je conclus, malgré le manque de plusieurs outils, que j'avais des dispositions particulières pour faire un bon charpentier.

Je devins en outre un excellent potier : j'avais inventé une

roue admirable, au moyen de laquelle je donnais à mes vases, auparavant d'une étrange grossièreté, un tour et une forme très-commodes. Je trouvai aussi le moyen de faire une pipe; cette invention me causa une joie extraordinaire, et, si j'ose le dire, une si grande vanité, que je n'en ai jamais ressenti de pareille dans toute ma vie. Quoiqu'elle fût grossière, de la même couleur et de la même matière que mes autres ustensiles de terre, cependant elle tirait la fumée, et suffisait pour me procurer le plaisir de fumer. J'avais cette habitude, j'y tenais; mais, ne sachant pas qu'il y eût du tabac dans l'île, je ne m'étais pas soucié de prendre avec moi les pipes qui étaient dans le navire.

Je fis aussi des progrès très-rapides dans la profession de vannier; je trouvai moyen de fabriquer plusieurs corbeilles assez mal tournées, mais qui ne laissaient pas de m'être très-utiles. Elles étaient aisées à porter, et propres à serrer et à transporter mes provisions. Si, par exemple, je tuais une chèvre, je la suspendais à un arbre, je l'écorchais, la découpais, et je l'apportais ainsi au logis. J'en faisais de même à l'égard de la tortue : je l'éventrais, je prenais ses œufs et quelques morceaux de sa chair, que j'emportais pareillement dans ma corbeille, abandonnant le reste. De profondes corbeilles me servaient de greniers pour mon blé, que je mettais en réserve dès qu'il était sec.

Ma poudre commençait à diminuer : si elle venait à me manquer, j'étais tout à fait hors d'état d'y suppléer. Cette pensée m'inspira des craintes pour l'avenir. Qu'aurais-je fait sans poudre? Comment aurais-je pu tuer des chèvres? Je nourrissais à la vérité une chevrette depuis longtemps; je l'avais apprivoisée, dans l'espérance que j'attraperais peut-être quelque bouc : mais je ne pus y parvenir que lorsque ma chevrette était déjà vieille chèvre. Je n'eus jamais le courage de la tuer, et je la laissai mourir de vieillesse. J'étais alors dans la onzième année de ma résidence, et, mes provisions se trouvant fort diminuées, je songeai au moyen de

prendre des chèvres vivantes. Je souhaitais surtout d'attraper une mère avec ses petits.

Pour cet effet, je tendis des filets, et quelques-unes s'y prirent; mais, comme le fil était très-faible, elles s'échappèrent aisément. Je trouvais toujours les amorces mangées, mes filets rompus, et je n'en pouvais faire de plus forts, puisque je manquais de fil d'archal.

J'essayai de les prendre au trébuchet. Je fis donc plusieurs fossés dans les endroits où elles avaient coutume de paître; je les couvris de claies, que je chargeai de beaucoup de terre, les parsemant d'épis de riz et de blé. Mais mon projet ne réussit point : les chèvres venaient manger mon grain, s'enfonçaient même dans le trébuchet, et pourtant elles trouvaient le moyen d'en sortir. Je m'avisai enfin de tendre une nuit trois trappes; j'allai les visiter le lendemain matin, et je trouvai qu'elles étaient encore tendues, mais que les amorces en avaient été arrachées. Tout autre que moi se serait rebuté; mais, au contraire, je travaillai à perfectionner mes trappes, et, en allant un matin pour les visiter, je trouvai dans l'une un vieux bouc d'une grandeur extraordinaire, et dans l'autre trois chevreaux, un mâle et deux femelles.

Le vieux bouc était si farouche, que je n'osais ni entrer dans son trébuchet, ni par conséquent l'emmener en vie, ce que, pourtant, je désirais beaucoup. Il m'aurait été facile de le tuer, mais cela ne répondait point à mes vues; je le dégageai donc et le laissai en pleine liberté. On n'a jamais vu d'animal s'enfuir avec plus de frayeur. Il ne me vint pas dans l'esprit alors que, par la faim, on pouvait apprivoiser même les lions, car autrement, je l'aurais laissé dans son trébuchet, et là, le faisant jeûner pendant trois ou quatre jours, et lui apportant ensuite de l'eau et un peu de blé, je l'aurais apprivoisé avec la même facilité que les trois autres chevreaux. Ces animaux sont fort dociles pour la personne qui les nourrit.

Quant aux chevreaux, je les tirai de leur fosse un à un, et, les attachant tous trois à une même corde, je les amenai chez moi, non sans beaucoup de difficultés. Il se passa quelque temps avant qu'ils voulussent manger; mais enfin, tentés par le bon grain que je mettais devant eux, ils commencèrent à manger et à s'apprivoiser. J'espérai pouvoir me nourrir de la chair de chèvre, quand la poudre et le plomb me manqueraient. « Selon toutes les apparences, disais-je, j'aurai dans la suite, et autour de ma maison, un troupeau à ma disposition. »

Il me vint à la pensée d'enfermer mes chevreaux dans un certain espace de terrain que j'entourerais d'une haie très-épaisse, afin qu'ils ne pussent se sauver, et que les chèvres sauvages ne les approchassent pas, car j'appréhendais que par ce mélange ils ne redevinssent sauvages. Le projet était vaste pour un seul homme, mais l'exécution en était d'une nécessité absolue. Je cherchai une pièce de terre propre au pâturage, où il y eût de l'eau et de l'ombre pour les garantir du soleil.

Ceux qui entendent la manière de faire cette espèce d'enclos me traiteront sans doute d'homme peu inventif, en apprenant à quels moyens j'eus recours après avoir trouvé un lieu tel que je le désirais : c'était une prairie traversée par deux ou trois petits filets d'eau, ouverte d'un côté, et de l'autre aboutissant à de grands bois; ils ne pourront, dis-je, s'empêcher de rire de ma grande prévoyance, quand, d'après mon plan, je devais faire une haie de la longueur de deux milles au moins. Le ridicule de ce plan n'était pas dans la grande étendue de l'enclos, mais en ce que, dans un enclos d'une si grande étendue, les chèvres auraient pu devenir sauvages comme si je leur eusse donné la liberté de courir dans l'île; et, d'ailleurs, je n'aurais jamais pu les attraper.

Ma haie était déjà avancée d'environ cent cinquante pieds lorsque cette pensée me vint. Je changeai donc mon plan, et

je décidai que la largeur de mon enclos ne serait que d'environ trois cent soixante pieds, et sa longueur à peu près de six cents. Cet espace était assez étendu pour contenir un troupeau médiocre; s'il devenait plus considérable je pouvais élargir cet enclos.

Ce projet me paraissant bien imaginé, j'y travaillai avec beaucoup de vigueur; et, pendant tout ce temps, je faisais paître mes chevreaux auprès de moi, avec des entraves aux jambes, de crainte qu'ils ne s'échappassent. Je leur donnais souvent des épis d'orge et quelques poignées de riz. Ils les prenaient dans ma main; je les apprivoisai parfaitement. Lorsque mon enclos fut terminé, et que je les eus debarrassés de leurs entraves, ils me suivaient partout pour une poignée d'orge ou de riz.

Dans l'espace d'un an et demi, j'eus un troupeau de douze têtes, tant boucs que chèvres et chevreaux; deux ans après, j'en eus quarante-trois, sans compter plusieurs tués pour mon usage. Je fis ensuite cinq nouveaux enclos, mais plus petits que le premier; j'y ménageai plusieurs parcs pour y chasser les chèvres, afin de les prendre plus commodément, et des portes pour qu'elles pussent passer d'un enclos dans un autre.

Je songeai assez tard à profiter du lait de mes chèvres. La première pensée qui m'en vint me causa un très-grand plaisir, et, sans balancer, je fis une laiterie. Mes chèvres me donnaient quelquefois huit à dix pintes de lait par jour : je n'avais jamais trait ni vache ni chèvre, et, quoique je n'eusse jamais su faire ni beurre ni fromage, je parvins à en faire.

Que la bonté de Dieu est visible lorsqu'il adoucit les conditions les plus affreuses par des marques toutes particulières de sa bienveillance et de sa protection! Quelle apparence pour moi que dans ce désert où je croyais périr de faim, je dusse trouver une table aussi abondante!

L'homme le plus grave se fût diverti en me voyant dîner

avec toute ma famille. J'étais le roi et le seigneur de l'île : maître absolu de tous mes sujets, j'avais sur eux droit de vie et de mort. Je pouvais les priver de leur liberté ou la leur rendre. Point de rebelles dans mes États.

Je dînais, comme un roi, avec ma cour ; mon perroquet, comme s'il eût été mon favori, avait seul la permission de parler; mon chien, devenu vieux et chagrin, était toujours assis à ma droite. Chacun de mes chats occupait un bout de ma table, attendant que, par une faveur spéciale, je leur donnasse quelques morceaux de viande.

Ces deux chats n'étaient pas les mêmes que ceux que j'apportai avec moi du navire : il y avait longtemps qu'ils étaient morts; mais l'un ayant eu des petits, j'appriviosai les deux qui m'étaient restés; les autres s'enfuirent dans les bois et devinrent sauvages. Ils se rendirent même très-incommodes, en pillant mes provisions; il fallut les tuer.

CHAPITRE XI

Mon accoutrement complet. — Je découvre l'empreinte d'un pas d'homme sur le sable. — Mon effroi à cette vue. — Je me réfugie dans mon château. — Je trouve un lieu de sûreté pour mes chèvres.

Je désirais beaucoup avoir mon canot près de mon habitation; mais je ne pouvais me résoudre à courir de nouveaux hasards. Quelquefois je songeais aux moyens de l'amener, en côtoyant, jusque dans ma baie, et d'autres fois je me consolais de l'impossibilité de le faire. Il me prit un jour une si violente envie de me porter à la pointe de l'île où j'avais déjà été, et d'observer de nouveau les côtes, en montant sur la petite colline dont j'ai parlé, que je ne pus résister à ce désir. Je me mis donc en marche.

Si, dans la province d'York, on rencontrait un homme

dans l'équipage où j'étais alors, on s'épouvanterait ou l'on rirait aux éclats.

Je portais un chapeau d'une hauteur immense, et sans forme, fait de peau de chèvre. J'y avais attaché par derrière la moitié d'une peau de bouc, qui me couvrait tout le cou, afin de me préserver du soleil, et d'empêcher la pluie d'entrer sous mes habits, car dans ces climats rien n'est plus dangereux.

J'avais une espèce de robe courte, faite aussi de peau de chèvre, et qui descendait jusqu'au-dessous des genoux. Mes culottes étaient en peau de bouc. Le poil, d'une longueur extraordinaire, descendait, comme des pantalons, jusqu'au milieu de ma jambe. Je n'avais ni bas ni souliers, mais je m'étais fait une paire de je ne sais quoi, ressemblant néanmoins assez à des bottines, et se laçant de côté comme des guêtres; elles étaient, comme mes autres habits, d'une forme étrange et bizarre.

J'avais un ceinturon de la même étoffe que les vêtements. Au lieu d'une épée et d'un sabre, je portais d'un côté une scie, et de l'autre une hache. Je portais aussi un baudrier descendant de mon épaule droite sous mon bras gauche, et à l'extrémité duquel pendaient deux poches faites de la même manière que le reste : dans l'une je mettais ma poudre, et dans l'autre mon plomb. Sur mon dos j'avais une corbeille, sur l'épaule un fusil, et sur ma tête un parasol, assez grossièrement travaillé, mais le plus indispensable après mes armes.

Pour mon visage, il n'était pas aussi hâlé qu'on pourrait le croire d'un homme qui n'en prenait aucun soin; et qui était éloigné de huit à neuf degrés de la ligne. Quant à ma barbe, je l'avais une fois laissée croître jusqu'à la longueur d'un quart d'aune; mais, comme j'avais des ciseaux et des rasoirs, je la coupais ordinairement d'assez près, excepté celle qui croissait sur la lèvre supérieure. Je m'étais fait un plaisir de lui donner la tournure d'une moustache à la turque.

Je ne dirai pas ici que mes moustaches étaient d'une longueur telle que j'aurais pu y suspendre mon chapeau; mais j'ose bien assurer qu'elles étaient si longues et si singulièrement arrangées, qu'en Angleterre elles auraient paru effroyables.

Je reviens au récit de mon voyage : j'y employai cinq ou six jours, marchant d'abord le long des côtes, droit vers le lieu où j'avais mis autrefois mon canot à l'ancre. De là je découvris aisément la colline qui m'avait servi d'observatoire; j'y montai, et quel fut mon étonnement de voir la mer calme et tranquille! Point de mouvement impétueux, point de courant, non plus que dans ma petite baie!

Je ne pouvais pénétrer les raisons de ce changement. Je résolus d'observer la mer pendant quelque temps, car je soupçonnais que le courant dont j'ai parlé était causé par la marée, et je ne fus pas longtemps sans comprendre. Je vis, à n'en pouvoir douter, que le reflux, partant de l'ouest, et se joignant au cours de quelque rivière, formait le courant qui m'avait emporté avec tant de violence. Selon que les vents de l'ouest et du nord étaient plus ou moins violents, le courant s'étendait jusque sur l'île, ou se perdait à une moindre distance dans la mer. C'était avant midi que je faisais toutes ces observations, et celles que je fis le soir me confirmèrent dans mon opinion. Je revis le courant tel que je l'avais vu autrefois, avec cette différence pourtant qu'au lieu de se porter directement vers mon île, il s'en éloignait d'une demi-lieue.

De tout ceci je conclus qu'en remarquant le temps du flux et du reflux de la marée, il me serait très-aisé d'amener mon canot auprès de ma maison. Mais le souvenir des dangers passés me causait une telle frayeur, que je n'osai jamais réaliser ce projet. J'aimai mieux former un autre plan, dont l'exécution était plus sûre, quoique plus laborieuse : c'était de construire un autre canot. Je me livrai à ce travail avec l'activité que je mettais dans toutes mes entre-

prises, et ainsi j'eus deux canots, un pour chaque côté de l'île.

J'avais aussi deux plantations. L'une était ma tente ou ma petite forteresse, entourée de sa palissade et creusée dans le roc. Je m'y étais ménagé plusieurs chambres; dans la moins humide et la plus grande, qui avait une porte pour sortir hors de la palissade, je tenais les grands pots de terre dont j'ai fait la description, et quatorze ou quinze grandes corbeilles, contenant chacune cinq ou six boisseaux; ces corbeilles me servaient à recueillir et à garder mes provisions, et particulièrement mes grains; les uns encore en épis, et les autres dépouillés de leur enveloppe.

Les pieux de ma palissade étaient devenus de grands arbres, et tellement touffus, qu'il était impossible d'apercevoir qu'ils renfermassent dans leur centre aucun lieu habité.

Tout auprès, mais dans un endroit moins élevé, j'avais une espèce de petite terre pour y semer mes grains; et, comme je la tenais toujours fort bien cultivée, j'en tirais chaque année une abondante récolte. S'il m'eût fallu plus de grains, j'aurais pu l'agrandir sans beaucoup de peine.

Outre cette plantation, j'en avais une autre assez considérable, que j'appelais ma maison de campagne. J'y entretenais un petit berceau avec beaucoup de soin, c'est-à-dire que j'émondais la haie de clôture, de manière qu'elle n'excédât pas une certaine hauteur. Les arbres, qui dans l'origine n'étaient que des pieux, devinrent avec le temps très-élevés; je les cultivais de façon qu'ils pussent étendre leurs branches touffues, et donner ainsi un agréable ombrage. Au milieu de ce circuit, j'avais ma tente, formée d'une pièce de voile tendue sur des perches; sous cette tente je plaçai un lit de repos fait de peaux de bêtes tuées par moi et d'autres substances molles; une couverture de lit sauvée du naufrage et un gros surtout servaient à me couvrir. Voilà la maison de campagne où je me retirais lorsque mes affaires ne me retenaient point dans ma capitale.



Un jour, je découvris sur le sable les marques d'un pied nu...

PAGE 155.

A côté, et aux environs de mon berceau, s'étendaient les pâturages de mon bétail, c'est-à-dire de mes chèvres; et, comme j'avais pris des peines inconcevables à diviser ces pâturages en divers enclos, j'étais aussi fort soigneux d'en conserver les haies; je portai mes soins jusqu'à planter tout autour de ces haies de petits pieux en très-grand nombre et fort serrés. C'était une palissade où l'on ne pouvait fourrer la main, et ces pieux ayant pris racine, ils poussèrent des rejetons et rendirent mes haies aussi fortes et même plus fortes que les meilleures murailles.

Tous ces travaux attestaient que je n'étais pas paresseux, et que je n'épargnais ni soins ni peines pour me procurer de quoi vivre avec une certaine aisance. « Le troupeau de chèvres, disais-je, est pour toute ma vie, fût-elle de quarante années, un magasin vivant de viande, de lait, de beurre et de fromage; je ne dois donc rien négliger pour ne pas les perdre. »

Mes vignes se trouvaient aussi dans ces quartiers; j'en tirais des provisions de raisins pour tout l'hiver. Je les ménageais avec toute la précaution possible, c'était un de mes mets les plus délicieux; ils me servaient de nourriture, de rafraîchissements et de médicaments.

Lorsque j'allais visiter mon canot, je m'arrêtais dans ce lieu, et j'y couchais une nuit; je trouvais beaucoup de plaisir à me promener sur mer, tout en prenant garde de ne m'écarter, tout au plus, que de deux jets de pierre. J'appréhendais que le vent, un courant, ou quelque hasard ne m'emportât loin de mon île. Mais me voici insensiblement arrivé à un genre de vie bien différent de celui que j'ai dépeint jusqu'ici.

Un jour, en allant à mon canot, je découvris très-distinctement sur le sable l'empreinte d'un pied nu : jamais je ne fus saisi d'une plus grande frayeur. Je m'arrête tout court comme si j'eusse eu quelque apparition, je me mets aux écoutes et regarde autour de moi, mais sans rien voir, sans

rien entendre. Je monte sur une petite éminence pour étendre ma vue au loin; j'en descends et parcours le rivage : rien de nouveau, point d'autre vestige d'homme que celui dont je viens de parler. J'examine de nouveau le fatal vestige : c'est bien un pied nu, avec les orteils, le talon. Que conjecturer de là? Je m'enfuis vers ma fortification, tout troublé, regardant derrière moi presque à chaque pas, et prenant tous les buissons pour des hommes; il n'est pas possible de décrire les diverses figures qu'une imagination effrayée prête à tous les objets. Combien d'idées folles et de pensées bizarres me sont venues à l'esprit pendant que je courais vers ma forteresse!

Je n'y fus pas plutôt arrivé que je m'y jetai comme un homme poursuivi, et je ne puis me souvenir si j'y entrai par l'échelle ou par le trou qui était dans le roc, et que j'appelais une porte : j'étais trop effrayé pour que le souvenir m'en soit resté. Jamais lapin ni renard ne se terra avec plus de frayeur que moi dans mon château, car c'est ainsi que je l'appellerai dans la suite.

Je ne pus dormir de toute la nuit; à mesure que la cause de ma frayeur s'éloignait, mes craintes s'augmentaient davantage, contrairement à ce qui arrive d'ordinaire à tous les animaux effrayés. La terreur troublait fort mes idées; aussi, quoique très-éloigné de l'endroit où j'avais pris l'alarme, mon imagination ne me représentait que des choses épouvantables.

Revenant à des idées plus saines, je pensai enfin que ce ne pouvaient être que des sauvages du continent qui, ayant mis en mer avec leurs canots, avaient été portés dans l'île par les vents contraires ou par les courants, et qui avaient eu aussi peu d'envie de rester sur ce rivage désert que j'en avais moi-même de les y voir.

Pendant que ces réflexions roulaient dans mon esprit, je remerciai le ciel de ne m'être pas trouvé alors dans cet endroit de l'île. Heureusement aussi ma chaloupe avait

échappé aux yeux des sauvages, car autrement ils se seraient aperçus que l'île était habitée, et auraient fait des recherches dont le résultat eût pu être ma découverte.

Dans certains moments je m'imaginais que ma chaloupe avait été vue, et cette pensée m'agitait de la manière la plus cruelle : je m'attendais à voir les sauvages revenir en plus grand nombre, et je craignais, lors même que je pourrais me dérober à leur barbarie, qu'ils ne trouvassent mon enclos : en effet, si ce malheur me fût arrivé, ils auraient détruit mon blé, emmené mon troupeau, et je me serais vu exposé à mourir de faim.

Ces appréhensions bannirent de mon cœur toute confiance en Dieu, fondée sur l'expérience merveilleuse que j'avais faite de ses bontés pour moi : comme si Celui qui, jusqu'à ce jour, m'avait nourri par une espèce de miracle, manquait de pouvoir pour me conserver les choses que j'avais reçues de ses mains paternelles ! Dans cette situation, je me reprochais ma paresse à ne semer qu'autant de grains qu'il m'en fallait jusqu'à la saison nouvelle, et je trouvais ce reproche si juste, que je pris la résolution de me pourvoir toujours pour deux ou trois années, afin de n'être pas exposé à périr de faim, quelque accident qu'il pût m'arriver.

De combien de sources secrètes les différentes circonstances ne font-elles pas sortir nos passions ! Nous haïssons le soir ce que nous avons chéri le matin ; nous évitons aujourd'hui ce que nous avons cherché hier ; nous désirons un objet avec passion, et, quelques moments après, nous ne saurions seulement en soutenir l'idée. J'étais alors un triste et vivant exemple de cette vérité. Autrefois je m'affligeais mortellement de me voir entouré du vaste Océan, condamné à la solitude, banni de la société humaine ; je me regardais comme un misérable que le ciel trouvait indigne d'être au nombre des vivants et de tenir le moindre rang parmi les créatures. La seule vue d'un homme m'aurait paru une espèce de résurrection et la plus grande grâce, après le salut,

que je pusse obtenir de la bonté divine; à présent, je tremble à la seule idée d'un être de mon espèce, l'ombre d'une créature humaine, un seul de ses vestiges, me cause les plus mortelles frayeurs!

Telles sont les vicissitudes de la vie humaine, source féconde de réflexions pour moi, lorsque je me trouvais plus calme.

Dès que je fus un peu remis de mes alarmes, je considérai que ma triste situation m'était faite par une providence infiniment bonne, infiniment sage; incapable de pénétrer dans les vues de la sagesse suprême à mon égard, je ne pouvais me soustraire à la souveraineté d'un Être qui, mon créateur, avait le droit absolu de disposer de mon sort et de me punir comme il le trouverait à propos; puisque, par mes péchés, je m'étais attiré son indignation, c'était à moi à plier sous ses châtiments. Je songeais que Dieu, aussi puissant que juste, ayant trouvé bon de m'affliger, avait le pouvoir de me tirer de mes malheurs, et que, s'il continuait à appesantir sa main sur moi, j'étais obligé d'attendre, dans une résignation parfaite, les vues de sa providence, en continuant d'espérer en lui et de lui adresser mes prières.

Reprenant donc courage, je quittai ma retraite pour aller fureter partout selon mon habitude. Je n'étais pas sorti de mon château pendant trois jours et trois nuits, et je commençais à languir de faim, n'ayant chez moi que quelques biscuits et de l'eau; je songeai d'ailleurs qu'il me fallait traire mes chèvres, ce qui était d'ordinaire mon amusement du soir. Les pauvres animaux avaient beaucoup souffert; et le lait de la plupart était tari.

Encouragé par la pensée que j'avais eu peur de mon ombre, j'allai à ma maison de campagne. On m'aurait pris pour un homme agité par la plus mauvaise conscience, à voir avec quelle crainte je marchais, combien de fois je regardais derrière moi, comme je posais de temps en temps à terre mon pot au lait, pour courir avec autant de vitesse que s'il se fût agi de sauver ma vie.

Cependant, après y être allé de cette manière pendant deux ou trois jours, je devins plus hardi, et je me confirmai dans le sentiment que j'avais été la dupe de mon imagination. Pour m'en convaincre pleinement, je me transportai sur les lieux, afin de mesurer le vestige qui m'avait causé tant d'inquiétude. Mais, dès que je fus arrivé à l'endroit fatal, je vis clairement qu'il n'était pas possible que je fusse sorti de ma barque près de là, et, qui plus est, je trouvai le vestige dont il s'agit bien plus grand que mon pied, ce qui me causa de nouvelles angoisses. Un frisson me saisit, comme si j'avais eu la fièvre, et je m'en retournai chez moi, persuadé que des hommes étaient descendus sur ce rivage, ou que l'île était habitée et que je courais risque d'être attaqué à l'improviste, sans savoir de quelle manière me précautionner.

Je me proposai d'abord de jeter à bas mes enclos, de faire rentrer dans les bois mon troupeau apprivoisé, et d'aller chercher dans un autre coin de l'île des avantages pareils à ceux que je voulais sacrifier à ma conservation. Je résolus encore de renverser ma maison, ma campagne et ma hutte, et de bouleverser mes deux terres couvertes de blé, afin d'ôter aux sauvages jusqu'aux moindres soupçons capables de les amener à la découverte des habitants de l'île.

Je commençai même à me repentir d'avoir percé ma caverne si avant, et de lui avoir donné une sortie dans l'endroit où ma fortification joignait le rocher. Pour remédier à cet inconvénient, je résolus de me faire un second retranchement, également en demi-cercle, à quelque distance de mon rempart, à la place même où, douze ans auparavant, j'avais planté une double rangée d'arbres. Je les avais mis si serrés, qu'il ne me fallait qu'un petit nombre de palissades entre deux pour en faire une fortification suffisante.

Je me trouvais ainsi derrière deux remparts : celui de dehors était fortifié de pièces de bois, de vieux câbles, et de tout ce que j'avais jugé propre à le renforcer, et je le rendis

épais de plus de dix pieds à force d'y apporter de la terre et de lui donner de la consistance en marchant dessus. Je pratiquai cinq ouvertures assez larges pour y passer le bras, et dans lesquelles je plaçai cinq mousquets, en guise de canons, sur des espèces d'affûts, de telle manière que je pouvais faire feu de toute mon artillerie en deux minutes. Je me fatiguai pendant plusieurs mois à faire ce retranchement, et je n'eus point de repos avant de le voir terminé.

Alors je remplis un grand espace de terre, hors du rempart, de rejetons d'un bois semblable à de l'osier, propre à s'affermir et à croître en peu de temps. Je crois que j'en plantai en une seule année plus de vingt mille : je laissai un vide assez grand entre ces plants et mon rempart, pour découvrir l'ennemi, et qu'il ne pût me dresser des embuscades au milieu de ces jeunes arbres. Deux ans après, ils formaient un bocage épais ; au bout de six ans, j'avais devant ma demeure une forêt d'une telle épaisseur et d'une si grande force, qu'elle était absolument impénétrable : personne n'aurait soupçonné là une habitation de créature humaine.

Comme je n'avais point laissé d'avenue à mon château, je me servais, pour y entrer et pour en sortir, de deux échelles : avec la première, je montais jusqu'à un endroit du roc où il y avait place pour poser la seconde, et après les avoir retirées l'une et l'autre, il n'aurait été possible à personne de venir à moi sans courir les plus grands dangers. D'ailleurs, si quelqu'un avait eu assez de bonheur pour descendre du roc, il se serait encore trouvé au delà de mon retranchement extérieur.

C'est ainsi que je pris pour ma conservation toutes les mesures que la prudence pouvait me suggérer.

Pendant ces occupations, je ne négligeais pas mes autres affaires ; je m'intéressais surtout à mon petit troupeau de chèvres, qui commençait non-seulement à m'être d'une grande ressource dans les occasions pressantes, mais qui, pour l'avenir, me faisait espérer une grande économie de

plomb, de poudre et de fatigues, en me dispensant de la chasse des chèvres sauvages. J'aurais été au désespoir de perdre un avantage si considérable, et d'être obligé de prendre la peine d'assembler et d'élever un nouveau troupeau.

Après une mûre délibération, je ne trouvai que deux moyens de mettre mes chèvres en sûreté : le premier était de creuser une autre caverne sous terre, et de les y renfermer toutes les nuits; et le second, de faire deux ou trois petits enclos éloignés les uns des autres, et le plus cachés qu'il fût possible, dans chacun desquels je pusse renfermer une demi-douzaine de jeunes chèvres, afin que, si quelque désastre arrivait au troupeau général, je me trouvasse en état de le remonter en peu de temps et avec peu de peine : quoique ce dernier parti fût d'une exécution longue et pénible, il me parut le plus raisonnable.

Pour réaliser ce dessein, je parcourus tous les recoins de l'île, et je trouvai bientôt un endroit aussi détourné que je le souhaitais. C'était une pièce de terre unie, au milieu des bois les plus épais, où j'avais failli me perdre un jour en venant de la partie orientale de l'île. Elle offrait une espèce de parc dont la nature avait déjà fait presque tous les frais, et qui, par conséquent, n'exigeait pas un travail si rude que pour mes autres enclos.

Je mis aussitôt la main à l'œuvre; et en moins d'un mois j'avais si bien aidé la nature, que mes chèvres, déjà assez bien apprivoisées, pouvaient être en sûreté dans cet asile.

Le seul vestige d'un homme me coûta tout ce travail, et il y avait déjà deux ans que je vivais dans ces transes mortelles.

CHAPITRE XII

Je découvre des ossements humains, restes d'un festin de cannibales. — Je ne sors plus qu'avec des armes. — Frayeurs continuelles. — Mes résolutions de tuer les cannibales. — Je change d'avis à ce sujet. — La caverne. — Des sauvages abordent dans l'île.

Un jour, m'avançant vers la pointe occidentale de l'île plus que je n'avais fait, je crus apercevoir d'une hauteur où j'étais une chaloupe bien loin en mer. J'avais trouvé quelques lunettes d'approche dans un des coffres sauvés du navire; mais, par malheur, n'en ayant point alors sur moi, je ne pus distinguer l'objet en question, quoique j'eusse fatigué mes yeux à force de les diriger vers lui; je pris la résolution de ne plus sortir sans emporter une de mes lunettes.

Étant descendu de la colline, et me trouvant dans un endroit où je n'avais jamais été, je fus pleinement convaincu qu'un vestige d'homme n'était pas une chose fort rare dans mon île, et que si la Providence ne m'avait pas jeté du côté où les sauvages ne venaient jamais, j'aurais su qu'il était très-ordinaire aux canots du continent de chercher une rade dans cette île, quand ils se trouvaient par hasard trop avant en mer. J'aurais appris encore qu'après quelque combat entre les canots des différentes peuplades, les vainqueurs menaient leurs prisonniers sur mon rivage pour les tuer et pour les manger.

Un spectacle qui s'offrit alors à moi sur le rivage du côté du sud-ouest m'instruisit de toutes ces particularités; ce spectacle me remplit d'étonnement et d'horreur : j'aperçus la terre parsemée de crânes, de mains, de pieds, et d'autres ossements humains; près de là étaient les restes d'un feu, et un banc creusé dans la terre, en forme de cercle, où sans doute ces cannibales s'étaient placés pour faire leur épouvantable festin.

Cette vue suspendit pour quelque temps l'idée de mes propres dangers; toutes mes appréhensions étaient étouffées par les impressions que me donnait cette brutalité repoussante. J'en avais entendu parler souvent, et cependant la vue ne m'en blessa pas moins que si la chose ne m'était jamais venue à l'imagination. Je détournai mes yeux de ces restes affreux; j'éprouvai des angoisses déchirantes, et je serais tombé en faiblesse si la nature ne m'avait soulagé par un vomissement violent. Je ne pus me résoudre à rester dans cet endroit, et je regagnai ma demeure.

Quand je me fus éloigné de cet horrible spectacle, je m'arrêtai comme un homme frappé de la foudre, puis, reprenant mes sens, j'élevai les yeux au ciel, le cœur attendri, et, versant des larmes, je rendis grâces à Dieu de ce qu'il m'avait fait naître dans une partie du monde éloignée de ce peuple barbare.

L'âme pleine de ces sentiments de reconnaissance, je revins chez moi plus tranquille, car j'étais persuadé que ces êtres féroces n'abordaient jamais dans l'île pour y faire quelque butin, soit qu'ils n'eussent besoin de rien, soit qu'ils s'attendissent à n'y rien trouver, pensée dans laquelle ils étaient peut-être confirmés d'après les courses qu'ils pouvaient avoir faites dans les forêts, sans rien découvrir à leur convenance.

J'avais déjà passé dix-huit ans sans rencontrer personne, et je pouvais espérer en passer encore autant avec le même bonheur, pour peu que je ne me découvrisse pas moi-même, ce qui n'était nullement mon dessein, à moins que je ne trouvasse l'occasion de faire connaissance avec une meilleure espèce d'hommes que des cannibales.

Cependant l'horreur qui me resta de leur brutale coutume me jeta dans la tristesse et me tint pendant deux ans renfermé dans mes domaines : j'entends par là mon château, ma maison de campagne et mon nouvel enclos dans les bois. Je n'allais dans ce dernier lieu, demeure de mes chèvres,

que quand il le fallait absolument, tant je craignais de rencontrer ces sauvages féroces. Je n'avais garde non plus d'aller examiner l'état de ma chaloupe, et je résolus d'en construire une autre ; car il ne fallait plus songer à faire le tour de l'île avec la vieille, puisque c'était le vrai moyen de les rencontrer en mer et de tomber entre leurs mains.

Enfin, le temps et la certitude où j'étais que je ne courais aucun risque d'être découvert me firent reprendre peu à peu ma manière de vivre ordinaire, si ce n'est que j'avais l'œil plus au guet qu'auparavant et que je ne tirais plus de coups de fusil, de peur d'exciter la curiosité des sauvages, si par hasard il s'en trouvait dans l'île. C'était un grand bonheur pour moi de m'être pourvu d'un troupeau de chèvres apprivoisées et de n'être pas contraint d'aller à la chasse. Si j'en attrapais quelqu'une de temps à autre, c'était par le moyen de mes piéges.

Je ne sortais jamais sans mon mousquet ; et, comme j'avais sauvé trois pistolets du navire, j'en portais toujours deux à ma ceinture de peau de chèvre ; j'y ajoutai un de mes coutelas bien aiguisé, et pour lequel j'avais fait un baudrier de la même étoffe. On croira facilement qu'alors j'avais l'air formidable, si l'on ajoute à la description que j'ai faite auparavant de ma figure ces deux pistolets et le large sabre sans fourreau qui pendait à mon côté.

A cela près de ces précautions nécessaires, regardant ma condition d'un œil plus tranquille, je commençais à la trouver encore supportable, au moins relativement à bien d'autres.

Quoique j'eusse à peu près le nécessaire, je remarquai pourtant avec chagrin que mes frayeurs et les soins que j'avais pris pour ma conservation avaient émoussé mon adresse ordinaire dans la recherche des choses utiles : ces craintes m'avaient fait négliger une heureuse idée d'autrefois, c'est-à-dire de sécher une partie de mon grain et de le rendre propre à faire de la bière.

Ce projet me paraissait fort bizarre, à cause du grand nombre d'ustensiles qui me manquaient pour parvenir à mon but : je ne possédais point de tonneaux, et j'avais autrefois employé le travail de plusieurs mois pour essayer d'en construire, sans en venir à bout; j'étais dépourvu de houblon pour rendre la bière susceptible de se conserver, de levûre pour la faire fermenter, et de chaudière pour la faire bouillir. Malgré tous ces inconvénients, je suis persuadé que, sans les appréhensions causées par les sauvages, je l'aurais entrepris, et peut-être avec succès, car j'abandonnais rarement un dessein quand une fois je me l'étais mis en tête.

Mais à présent mon esprit inventif s'était tourné d'un tout autre côté, et je ne faisais que songer nuit et jour aux moyens de détruire quelques-uns de ces monstres au milieu de leurs divertissements sanguinaires, et s'il était possible de sauver leurs victimes. Mais tout cela n'aboutissait à rien : mon unique ressource était en moi-même. Et que pouvait faire un seul homme contre une trentaine de gens armés de javelots, de dards et de flèches, dont les coups étaient aussi sûrs que ceux de mes armes à feu?

Quelquefois je songeais à creuser un trou sous leur brasier, et à y placer cinq ou six livres de poudre qui s'allumant dès que le feu y pénétrerait, ferait sauter tout ce qui se trouverait aux environs; mais j'étais fâché d'employer tant de poudre, car ma provision ne consistait plus qu'en un seul baril; de plus, je n'avais aucune certitude du bon effet de l'explosion, qui peut-être leur grillerait seulement les oreilles, sans les effrayer assez pour leur faire abandonner l'île à toujours. Je renonçai donc à ce projet, et je me proposai de me mettre en embuscade dans un lieu convenable, avec mes trois fusils chargés chacun de deux balles, et de tirer sur eux au milieu de leur cérémonie sanguinaire, bien certain d'en tuer au moins deux ou trois à chaque coup, et de venir facilement à bout du reste, fussent-ils une vingtaine, en tombant sur eux avec mes trois pistolets et mon sabre.

J'employai plusieurs jours à chercher un endroit favorable à mon embuscade, et je descendis même fréquemment vers le lieu de leur festin, avec lequel je commençais à me familiariser, surtout dans le temps où mon esprit était plein d'idées de vengeance et de carnage; ma fureur augmentait par les preuves de la barbarie de ces anthropophages.

Enfin je trouvai une place commode sur un des côtés de la colline, où je pouvais attendre en sûreté l'arrivée de leurs pirogues, et de là, pendant qu'ils débarqueraient, je pouvais me glisser dans le plus épais du bois. J'avais découvert un arbre assez creux pour me cacher entièrement; de ce poste je pouvais épier tous leurs mouvements et viser sur eux quand ils se trouveraient si serrés autour de leur épouvantable festin, qu'il me serait presque impossible de n'en pas mettre du premier coup trois ou quatre hors de combat.

Satisfait de cette découverte et décidé à exécuter mon entreprise, je préparai trois mousquets et mon fusil de chasse; je chargeai chacun des premiers de ferraille et de quatre ou cinq balles de pistolet, et l'autre d'une poignée de la plus grosse dragée; je mis quatre balles dans chaque pistolet, et, ainsi fourni de munitions pour une seconde et une troisième décharge, je me préparai au combat.

Dans cette résolution, je ne manquai pas de me trouver tous les matins au sommet de la colline, éloignée de mon château d'un peu plus d'une lieue; mais je fus plus de deux mois en sentinelle, de cette manière, sans faire la moindre découverte et sans voir la moindre barque, non-seulement près du rivage, mais même dans tout l'Océan.

Durant ce temps, je persistai dans mon projet avec la même ardeur, et je continuai à être dans la disposition nécessaire pour massacrer une trentaine de ces sauvages, afin de les punir d'un crime auquel je n'étais intéressé que par la chaleur d'un faux zèle.

La fatigue de tenter si longtemps en vain la même entreprise me fit raisonner enfin avec justesse sur l'action que j'al-

lais commettre. « Quelle autorité, dis-je, quelle vocation ai-je pour m'établir juge et bourreau de ces gens, à qui, depuis plusieurs siècles, le ciel a permis d'être les exécuteurs de sa justice les uns contre les autres? Quel droit ai-je de venger le sang qu'ils répandent tour à tour? »

Ces considérations calmèrent ma fureur, et peu à peu je renonçai aux mesures que j'avais prises, en concluant qu'elles étaient injustes et qu'il fallait attendre, pour les exécuter, que les sauvages eussent commencé les hostilités.

Je m'arrêtai à cette résolution d'autant plus volontiers, que le premier parti, loin d'être un moyen de me conserver, tendait absolument à ma ruine, car c'était assez qu'un seul sauvage m'échappât pour donner de mes nouvelles à tout son peuple, et l'amener dans l'île, afin de venger la mort de ses compatriotes; je pouvais fort bien me passer d'une pareille visite.

Je conclus donc que la raison et la politique devaient me détourner également de me mêler des actions des sauvages et que mon intérêt était de me tenir à l'écart et de ne pas faire soupçonner qu'il y eût un être humain dans l'île.

Cette prudence était soutenue par la religion, qui me défendait de tremper mes mains dans le sang innocent.

Je trouvais tant de vérité dans toutes ces différentes réflexions, que j'eus une satisfaction inexprimable de n'avoir pas commis une action que la raison me représentait comme aussi coupable qu'un meurtre volontaire; et je remerciai Dieu à genoux de m'avoir préservé de ce meurtre, en le suppliant de me sauver des mains des barbares et de m'empêcher de rien tenter contre eux, sinon dans la nécessité d'une défense légitime.

Je restai dans cette disposition pendant une année entière, et je ne montai pas une seule fois sur la colline pour examiner s'ils avaient débarqué ou non, craignant toujours d'être tenté, par quelque occasion avantageuse, de renouveler mes desseins contre eux. J'éloignai seulement de là

mon canot, et le conduisis au côté oriental de l'île, où je le plaçai dans une cavité, sous des rochers élevés et que les courants rendaient impraticables à ceux des sauvages.

Je vécus dès lors plus retiré que jamais, ne sortant que pour mes occupations ordinaires : traire mes chèvres et nourrir le petit troupeau que j'avais caché dans le bois, qui, se trouvant de l'autre côté de l'île, était entièrement à l'abri, car, selon toutes les apparences, les cannibales ne devaient jamais aborder par là. J'étais saisi d'horreur en réfléchissant sur la situation où j'aurais été si je les eusse rencontrés quand, nu et désarmé, je n'avais pour ma défense qu'un seul fusil chargé de petit plomb. Je parcourais sans cesse dans ce temps-là toute mon île : quelle aurait été ma frayeur si, au lieu d'un seul vestige d'homme, j'eusse trouvé une vingtaine de sauvages qui n'auraient pas manqué de me donner la chasse et de m'atteindre bientôt par la vitesse extraordinaire de leur course.

Les inquiétudes et les dangers continuels m'avaient détourné entièrement du soin d'améliorer ma position, et je songeais plus à vivre qu'à vivre agréablement. Je ne me souciais plus d'enfoncer un clou, ni d'affermir un morceau de bois, de crainte de faire du bruit ; j'avais encore moins de hardiesse pour tirer un coup de fusil ou pour allumer du feu, dont la fumée, visible à une grande distance, pouvait aisément me trahir. Je transportai les choses qui demandaient l'emploi du feu dans mon habitation des bois, où je trouvai enfin, après plusieurs allées et venues et avec toute la joie imaginable, une cave naturelle d'une grande étendue, dont j'étais sûr que jamais sauvages n'avaient vu l'ouverture, bien loin d'être assez hardis pour y pénétrer ; ce que peu d'hommes eussent osé hasarder, à moins d'avoir, comme moi, un besoin extrême d'une retraite assurée.

L'entrée de cette caverne était derrière un grand rocher, et je la découvris par hasard, ou, pour parler plus sagement, par un effet particulier de la Providence, en coupant

quelques grosses branches d'arbres pour les brûler et pour en conserver le charbon.

Dès que j'eus trouvé cette ouverture derrière quelques broussailles épaisses, ma curiosité me porta à y entrer, ce que je fis avec peine. Je trouvai l'intérieur suffisamment large pour m'y tenir debout; mais j'avoue que j'en sortis avec plus de précipitation que je n'y étais entré, quand, portant mes regards plus loin dans cet antre obscur, j'eus aperçu deux grands yeux brillants comme deux étoiles, sans savoir si c'étaient les yeux d'un homme ou d'un animal redoutable.

Après quelques moments de délibération, je revins à moi, et me reprochai ma faiblesse, à moi qui vivais depuis vingt ans dans ce désert, et que, dans cette caverne, il ne pouvait y avoir rien de plus effroyable que moi. Je repris courage, et, me saisissant d'un tison enflammé, je rentrai dans l'antre brusquement; mais à peine eus-je fait trois pas en avant, que ma frayeur redoubla à cause d'un grand soupir que j'entendis, suivi d'un son semblable à des paroles mal articulées, et d'un autre soupir encore plus terrible. Une sueur froide couvrit mon corps, et, si j'avais eu un chapeau sur la tête, je crois que mes cheveux, à force de se dresser, l'auraient fait tomber à terre. J'avançai cependant avec intrépidité, et découvris un vieux bouc d'une grandeur extraordinaire, couché à terre, et près de mourir de vieillesse.

Je le poussai un peu, afin de le forcer à sortir de là; il essaya de se lever sans y réussir. Je le laissai, persuadé que, tant qu'il serait en vie, il épouvanterait tout sauvage assez hardi pour pénétrer dans cet antre.

Pleinement tranquillisé, je portai mes yeux de tous côtés; la caverne me sembla assez étroite et irrégulière, la nature seule y avait travaillé. Je découvris dans l'enfoncement une seconde ouverture, mais si basse, qu'il était impossible d'y entrer sans se traîner sur les pieds et les mains, ce que je différai jusqu'à ce que je fusse muni d'une lumière. J'y re-

vins le lendemain avec une provision de six grosses chandelles, et, après avoir rampé par cette ouverture l'espace de quinze pieds, je me vis beaucoup plus au large, sous une voûte élevée à peu près de la hauteur de vingt pieds. Je puis assurer que, dans toute l'île, il n'y avait rien de si beau et de si digne d'être visité que ce souterrain : la lumière des deux chandelles que j'avais allumées était réfléchie de plus de cent mille manières par les parois de la grotte. Je ne saurais dire ce qui leur donnait cet éclat : étaient-ce des cristaux, des pierres précieuses ou de l'or?

C'était la plus charmante grotte qu'on puisse imaginer, quoique parfaitement obscure; le fond en était uni et sec, couvert d'un gravier fin; on n'y voyait aucune trace d'animal venimeux, aucune vapeur, aucune humidité.

Le seul désagrément était la difficulté de l'entrée, mais ce désagrément en faisait la sûreté. J'étais charmé de ma découverte, et je résolus d'abord de porter dans cette grotte ce dont la conservation m'importait le plus, surtout mes munitions et mes armes de réserve.

Ce déménagement me donna occasion d'ouvrir le baril de poudre que j'avais sauvé de la mer. L'eau y avait pénétré de tous côtés à peu près à la profondeur de trois ou quatre pouces, mais la poudre mouillée formait une espèce de croûte qui avait conservé le reste, comme une noix est conservée dans sa coque; il restait au centre du baril environ soixante livres de bonne poudre, que je portai dans ma grotte avec le plomb que j'avais encore, et je n'en gardai dans mon château que le nécessaire pour me défendre en cas de surprise.

Dans cette situation, je me comparais aux géants de l'antiquité qui habitaient des antres inaccessibles, persuadé que, lorsque les sauvages me donneraient la chasse, en quelque nombre qu'ils fussent, ils ne m'atteindraient pas, ou du moins n'oseraient m'attaquer de vive force dans ma nouvelle grotte. Le vieux bouc mourut le lendemain de ma décou-

verte, à l'entrée de la caverne, où je trouvai plus à propos de l'enterrer que de me fatiguer à tirer son cadavre dehors.

J'étais alors dans la vingt-troisième année de ma résidence dans cette île, et si accoutumé à ma manière d'y vivre, que, sans la crainte des sauvages, j'aurais été en quelque sorte content d'y passer le reste de mes jours et de mourir dans la grotte où j'avais donné la sépulture au pauvre animal. Je m'étais même ménagé de quoi m'amuser et me divertir, ressource qui m'avait manqué autrefois : j'avais appris à parler à mon perroquet, comme je l'ai dit auparavant, et il s'en acquittait si bien, que sa conversation fut un grand agrément pour moi pendant tout le temps que nous avons vécu ensemble. Mon chien me fut encore un agréable et fidèle compagnon pendant seize ans, après lesquels il mourut de vieillesse. Pour mes chats, ils s'étaient tellement multipliés, que, de peur qu'ils ne me dévorassent avec tout ce que je possédais, j'avais été obligé d'en tuer plusieurs à coup de fusil : j'en avais gardé auprès de moi seulement deux ou trois favoris, dont je noyais les petits. Le reste de ma maison consistait en deux chevreaux accoutumés à manger dans ma main, et deux autres perroquets qui jasaient assez bien pour prononcer *Robinson Crusoé*, mais pas aussi parfaitement que l'autre, pour lequel j'avais pris, il est vrai, beaucoup plus de peine. Je possédais encore quelques oiseaux de mer, dont j'ignorais les noms ; je les avais attrapés sur le rivage et leur avais coupé les ailes ; ils habitaient et pondaient dans le jeune bois planté de mes mains, devant le retranchement de mon château, et ils contribuaient beaucoup à mon divertissement. J'étais content encore une fois, pourvu que les sauvages ne vinssent pas troubler ma tranquillité.

Le ciel en avait ordonné autrement, et je conseille à tous ceux qui liront mon histoire d'en tirer la réflexion suivante : combien de fois n'arrive-t-il pas, dans le cours de notre vie, que le mal que nous évitions avec le plus grand soin, et qui

nous paraît le plus terrible quand nous y sommes tombés, devient notre délivrance et l'unique moyen de finir nos malheurs? Cette vérité a été surtout remarquable durant les dernières années de ma vie extraordinaire dans cette île, comme le lecteur le verra bientôt.

C'était au mois de décembre, temps ordinaire de ma moisson, qui m'obligeait à passer presque les jours entiers à la campagne : sortant un jour avant le lever du soleil, je fus surpris par la vue d'une lumière sur le rivage, à une grande demi-lieue de moi. Elle ne s'offrait pas du côté où abordaient d'ordinaire les sauvages, mais bien du côté de mon habitation.

La peur d'être surpris me fit entrer promptement dans ma grotte, où j'avais beaucoup de peine à me croire en sûreté, parce que mon grain, à moitié coupé, pouvait découvrir aux sauvages que l'île était habitée, et les porter à me chercher partout jusqu'à ce qu'ils m'eussent découvert.

Dans cette appréhension, je retournai vers mon habitation, et, ayant retiré mon échelle après moi; je me préparai à la défense : je chargeai tous mes pistolets et l'artillerie placée dans mon nouveau retranchement; j'étais résolu à me battre jusqu'à mon dernier soupir; et, dans cette position, j'attendis l'ennemi pendant deux heures, fort impatient de savoir ce qui se passait au dehors.

N'ayant personne pour aller à la découverte, et incapable de supporter plus longtemps une si cruelle incertitude, je m'enhardis à monter sur le haut du rocher par le moyen de mes deux échelles, et, me mettant ventre à terre, je me servis de ma lunette d'approche pour reconnaître l'état des choses : je vis d'abord neuf sauvages assis en rond autour d'un petit feu, non pour se chauffer, car il faisait une grande chaleur, mais apparemment pour préparer quelques mets de chair humaine destinés à leurs horribles festins.

Ils avaient avec eux deux canots tirés alors sur le rivage : et, comme c'était au moment du flux, ils me paraissaient attendre le reflux pour s'en retourner, ce qui calma mon

inquiétude : en effet, je conclus de là qu'ils venaient et s'en retournaient toujours de la même manière et que je pouvais parcourir la campagne sans danger durant le reflux, pourvu que je n'eusse pas été découvert auparavant sur le rivage. Cette observation me fit continuer ma moisson dans la suite avec assez de tranquillité.

La chose arriva précisément comme je l'avais conjecturé : dès que la marée commença à porter du côté de l'occident, je les vis se jeter dans leurs barques et faire force de rames après s'être divertis auparavant par des danses, par des postures et par des gestes bizarres.

Dès qu'ils furent partis, je sortis ayant un fusil sur chaque épaule, deux pistolets à ma ceinture, mon large sabre au côté, et, avec tout l'empressement possible, je gagnai la colline d'où j'avais vu pour la première fois les marques des festins horribles de ces cannibales : là, j'aperçus qu'il y avait eu de ce côté trois autres canots maintenant en mer, et se dirigeant sur le continent.

Descendu sur le rivage, je vis les traces de leur brutale coutume, et je conçus tant d'indignation, que je résolus de nouveau de tomber sur les premiers que je rencontrerais, sans m'occuper du nombre.

Leurs visites dans l'île devaient être fort rares, puisqu'il se passa plus de quinze mois avant qu'ils revinssent ; je vécus pendant ce temps dans de cruelles appréhensions, dont je ne voyais aucun moyen de me délivrer.

J'étais néanmoins toujours dans mon humeur meurtrière ; j'employais presque toutes les heures du jour, dont j'aurais pu faire un meilleur usage, à dresser mon nouveau plan d'attaque, pour la prochaine occasion, surtout si leurs forces étaient divisées comme la dernière fois. Je ne considérais pas qu'en tuant tantôt quelques sauvages, tantôt quelques autres, ce serait toujours à recommencer, et qu'à la fin je deviendrais un plus grand meurtrier que ceux-là même dont je voulais punir la barbarie.

Mes inquiétudes répandaient beaucoup d'amertume sur ma vie. Quand je me hasardais à sortir de ma retraite, c'était avec toute la précaution possible et en tournant continuellement les yeux sur tous les objets qui m'environnaient. Quel bonheur pour moi d'avoir mis mon troupeau en sûreté, d'être dispensé de tuer des chèvres dans le bois ! Le bruit, il est vrai, aurait pu mettre en fuite un petit nombre de sauvages effrayés; mais je devais craindre qu'ils ne revinssent avec plusieurs centaines de canots, et, dans ce cas, je savais ce que j'avais alors à craindre de leur inhumanité. Cependant je fus assez heureux pour n'en plus voir jusqu'au mois de mai de la vingt-quatrième année de ma vie solitaire ; j'eus alors avec eux une rencontre surprenante.

Durant ces quinze mois, je passai les jours dans des pensées inquiètes, et, les nuits, j'avais des songes effrayants qui me réveillaient en sursaut : je rêvais que je tuais des sauvages, ou que je pesais les raisons qui m'autorisaient à ce carnage.

CHAPITRE XIII

Naufrage d'un navire en vue de mon île. — Les objets que je retire de ce navire. — Je pense à quitter l'île. — Singulier rêve. — Débarquement des sauvages et de leurs prisonniers; l'un d'eux s'échappe, je lui sauve la vie et lui donne le nom de *Vendredi*.

Vers le milieu du mois de mai (selon le poteau où je marquais chaque jour, et qui me servait de calendrier), il s'éleva une tempête horrible accompagnée de tonnerre et d'éclairs. La nuit suivante ne fut pas moins épouvantable; et, alors que j'étais occupé à lire dans la Bible et à faire de sérieuses réflexions sur ma lecture, je fus surpris d'un bruit semblable à celui d'un coup de canon tiré en mer.

Cette surprise était bien différente de celles qui m'avaient saisi jusqu'alors : je me levai avec tout l'empressement possible, et en un instant je parvins au haut du rocher par le moyen de mes échelles. Dans le même moment, une lumière m'annonça un second coup de canon qui frappa mes oreilles une demi-minute après, et dont le son devait venir du côté de la mer où j'avais été emporté dans ma chaloupe par les courants.

Je jugeai d'abord que ce devait être un navire en péril, faisant des signaux de détresse, et demandant du secours à quelque autre bâtiment qui naviguait avec lui de conserve. Je songeai, d'après cette circonstance, que si j'étais incapable de lui donner du secours, il pourrait peut-être m'en donner; dans cette vue, je ramassai tout le bois sec qui était aux environs : j'en fis un feu au haut de la colline. Quoique le vent fût violent, mon feu prit à merveille; et j'étais sûr qu'il pouvait être aperçu par le navire. En effet, à peine mon feu fut-il dans toute sa force, que j'entendis un troisième coup de canon suivi de plusieurs autres, venant tous du même endroit. J'entretins mon feu toute la nuit, et, quand il fit jour et que le ciel se fut éclairci, je reconnus vaguement quelque chose à l'aide de mes lunettes.

J'y fixai mes yeux constamment pendant toute la matinée; et, comme je voyais l'objet dans le même lieu, je crus enfin que c'était un navire à l'ancre. Je pris mon fusil, et je m'avançai à grands pas du côté de la partie méridionale de l'île, où les courants m'avaient porté autrefois au pied de quelques rochers; je montai sur le plus haut de tous, et, le temps étant alors serein, je vis, à mon grand regret, le corps d'un navire qui s'était brisé dans la nuit sur les rocs cachés que j'avais trouvés quand je me mis en mer avec ma chaloupe, et qui, résistant à la violence de la marée, faisaient une espèce de contre-marée, par laquelle j'avais été délivré d'un des plus affreux dangers

Ainsi ce qui sauve l'un perd l'autre; car il semblait que

ces gens, n'ayant aucune connaissance de ces rochers, entièrement cachés sous l'eau, y avaient été portés pendant la nuit par un vent tantôt est, tantôt est-nord-est. S'ils avaient découvert l'île, ce qu'apparemment ils ne firent point, ils auraient sans doute tâché de se sauver à terre dans leur chaloupe. Les coups de canon qu'ils avaient tirés en voyant mon feu firent naître un grand nombre de différentes pensées dans mon imagination : tantôt je croyais qu'apercevant cette lumière ils s'étaient mis dans leur chaloupe pour gagner le rivage, mais que les flots extrêmement agités, les avaient emportés; tantôt je m'imaginais qu'ils avaient perdu leur chaloupe, ce qui arrive souvent quand les vagues, entrant dans le bâtiment, forcent les matelots à mettre la chaloupe en pièces ou à la jeter dans la mer. D'autres fois je trouvais vraisemblable que les navires qui naviguaient de conserve, avertis par ces signaux, avaient sauvé l'équipage. Dans d'autres moments je pensais qu'ils étaient entrés dans la chaloupe tous ensemble, et que les courants les avaient emportés sur le vaste Océan, où il n'y avait point de salut à attendre pour eux, et où ils mourraient peut-être de faim, à moins de se manger les uns les autres.

Tout cela n'était que conjectures, et, dans l'état où je me trouvais, je ne pouvais que plaindre ces infortunés; j'en devins de plus en plus reconnaissant envers Dieu, qui m'avait donné tant de consolations dans ma situation déplorable, et qui, des deux équipages perdus sur ces côtes, avait trouvé bon de me sauver seul. J'appris par là qu'il n'y a pas d'état si bas, point de misère si grande, que nous ne rencontrions encore des gens dans des situations encore plus déplorables.

Telle était la condition de ce malheureux équipage, dont la conservation me semblait hors de toute vraisemblance, à moins qu'il n'eût été recueilli par quelque autre bâtiment. Mais ce n'était là qu'une probabilité, et non une certitude.

Il n'y a pas de paroles assez énergiques pour exprimer le

désir que j'avais d'en voir au moins un seul homme sauvé, afin de trouver un compagnon dans ma solitude ; je n'avais jamais tant langui après la société des hommes, ni senti si vivement le malheur d'en être privé. En nous, il y certaines sources secrètes qui, vivifiées, pour ainsi dire, par des objets absents réellement, mais présents à l'imagination, se portent vers cet objet avec tant de force, que l'absence en devient la chose du monde la plus insupportable.

Tels étaient mes souhaits pour la conservation d'un seul de ces hommes. Je répétai mille fois de suite : « Plût à Dieu qu'un seul fût sauvé ! » Et, en prononçant ces mots, mes sensations étaient si vives, que mes mains se tordaient, et mes dents se serraient tellement dans ma bouche, que de longtemps je ne pus les séparer.

Peu de jours après, j'eus seulement la douleur de voir sur le sable le cadavre d'un mousse noyé. Il avait pour habillement une veste de matelot, une mauvaise culotte et une chemise de toile blanche. Il me fut impossible de deviner de quelle nation il pouvait être ; tout ce qui se trouva dans ses poches consistait en deux pièces de huit et une pipe, infiniment plus précieuse pour moi que l'argent.

Cependant la mer était devenue calme, et j'avais grande envie de visiter le navire, moins dans l'espérance d'y trouver des choses utiles pour moi que pour voir s'il n'y avait pas quelque créature vivante dont je pusse sauver la vie et rendre par là la mienne beaucoup plus agréable. Cette pensée faisait une si forte impression sur moi, que je n'eus de repos ni jour ni nuit avant d'avoir exécuté mon dessein.

Je préparai donc tout pour mon voyage. Je pris une bonne quantité de pain, un pot rempli d'eau fraîche, une bouteille de rhum, dont j'étais encore suffisamment pourvu, et un panier plein de raisins secs. Chargé de ces provisions, je descendis vers ma chaloupe ; je la nettoyai, je la mis à flot, et j'y portai toute ma cargaison ; ensuite je retournai pour chercher le reste de ce qui m'était nécessaire, savoir :

du riz, un parasol, deux douzaines de mes gâteaux, un fromage et un pot de lait de chèvre. Mon petit bâtiment ainsi chargé, je priai Dieu de bénir mon voyage, et, rasant le rivage, je vins à la dernière pointe de l'île du côté du nord-est, d'où il fallait entrer dans l'Océan, si j'étais assez hardi pour poursuivre mon entreprise. Je regardai avec beaucoup de frayeur les courants qui avaient autrefois failli me faire périr ; et ce souvenir ne pouvait que me décourager, car, si j'avais le malheur d'y donner, ils m'emporteraient certainement bien avant dans la mer, hors de la vue de mon île ; et, si un vent un peu fort se levait, c'était fait de moi.

J'en fus effrayé au point que je commençai à abandonner ma résolution. Ayant conduit ma chaloupe dans une sinuosité du rivage, je me mis sur un petit tertre ; flottant entre la crainte et le désir d'achever mon voyage. Tandis que je réfléchissais, je vis la marée changer et le flux commencer à venir, ce qui rendait mon dessein impraticable pendant quelques heures. Alors je montai sur la dune la plus élevée, pour observer quelle route prenaient les courants pendant le flux, afin de juger si, emporté par un des courants en me mettant en mer, il n'y en avait pas un autre qui pût me ramener avec la même rapidité. Je trouvai bientôt une hauteur d'où l'on pouvait observer la mer de côté et d'autre, et de là je vis clairement que, comme le courant du reflux sortait du côté de la pointe méridionale de l'île, ainsi le courant du flux rentrait du côté du nord, et qu'il était propre à me reconduire chez moi.

Enhardi par cette observation, je résolus de sortir le lendemain à la marée montante, et je le fis après avoir reposé la nuit dans ma barque. Je dirigeai d'abord ma course vers le nord, jusqu'à ce que je commençasse à sentir la faveur du courant, qui m'emporta bien avant du côté de l'est, sans me maîtriser assez néanmoins pour m'ôter la direction de mon bâtiment, muni d'un bon gouvernail, et que j'aidai encore par ma rame ; de cette manière, j'allai droit

vers le bâtiment, et j'y arrivai en moins de deux heures.

C'était un bien triste spectacle : le navire, qui paraissait espagnol par sa structure, était comme cloué entre deux rocs; la poupe et une partie du corps du bâtiment étaient fracassées par la mer; et, comme la proue avait donné contre les rochers avec une extrême violence, le grand mât et le mât d'artimon s'étaient brisés; mais le beaupré était resté en bon état, et paraissait ferme vers la pointe de l'éperon.

Lorsque j'en fus tout près, un chien parut sur le tillac; me voyant venir, il se mit à aboyer. Je l'appelai; il sauta dans la mer, et je l'aidai à entrer dans ma barque. Il était à moitié mort de faim et de soif; je lui donnai un morceau de pain, qu'il engloutit comme un loup qui aurait langui pendant quinze jours dans la neige; je lui fis boire ensuite de l'eau fraîche; et, si je l'avais laissé faire, il se serait étouffé.

Un spectacle bien touchant s'offrit à mes yeux dans le navire : deux hommes noyés se tenaient embrassés l'un l'autre dans la chambre de proue. Il est probable que, lorsque le bâtiment toucha, la mer y était entrée avec tant de violence, que ces pauvres gens en avaient été étouffés par le choc des vagues, comme s'ils eussent été continuellement sous l'eau. Excepté le chien, il n'y avait rien de vivant dans tout le bâtiment.

Presque toute la cargaison me parut détériorée par l'eau; je vis pourtant plusieurs tonneaux remplis apparemment de vin ou d'eau-de-vie; mais ils étaient trop gros pour que je pusse les emporter. Il y avait encore plusieurs coffres : j'en mis deux dans ma chaloupe, sans examiner ce qu'ils contenaient. Je jugeai ensuite, par ce que j'y trouvai, que le navire devait être richement chargé; et, si je puis tirer quelques conjectures par la route qu'il prenait, il y a toute apparence qu'il était destiné pour Buénos-Ayres, ou bien pour Rio de la Plata, de là pour la Havane, et ensuite pour l'Espagne.

Outre ces deux coffres, je trouvai un petit tonneau qui pouvait contenir environ vingt pots ; je le mis dans ma chaloupe avec bien de la peine. J'aperçus dans une des chambres plusieurs fusils et un grand cornet de poudre contenant à peu près quatre livres ; je m'en saisis, mais je laissai les armes, parce que j'en avais suffisamment. Je m'appropriai encore une pelle à feu et des pincettes, dont j'avais un extrême besoin : deux chaudrons de cuivre, un gril et une chocolatière. Je m'en retournai avec cette charge et avec le chien, voyant venir la marée, qui devait me ramener chez moi, et, le même soir, je revins à l'île très-fatigué de ma course.

Après avoir reposé cette nuit dans ma chaloupe, je résolus de porter mes nouvelles acquisitions dans ma grotte, plutôt que dans mon château ; mais je trouvai bon d'en faire auparavant l'examen. Le petit tonneau était rempli d'une espèce de rhum qui n'avait pas la qualité de celui qu'on trouve dans le Brésil. Les deux coffres étaient pleins de plusieurs choses d'un grand usage pour moi : je trouvai dans l'un un cabaret rempli de liqueurs excellentes ; elles étaient dans des bouteilles ornées d'argent et qui contenaient chacune trois pintes. J'y vis encore deux pots de confitures si bien fermés, que l'eau n'avait pu y pénétrer, et deux autres qui étaient gâtés ; il y avait de plus de fort bonnes chemises, des cravates de différentes couleurs, une demi-douzaine de mouchoirs de toile blanche, qui me servirent à essuyer mon visage dans les grandes chaleurs. Toute cette trouvaille m'était extraordinairement agréable.

Au fond du coffre, je trouvai trois grands sacs de pièces de huit, au nombre à peu près de onze cents, outre un petit papier qui renfermait six doubles pistoles, et quelques petits joyaux d'or qui pouvaient peser ensemble environ une livre. Je trouvai dans le second coffre une cinquantaine de pièces de huit, mais point d'or, quelques habits de peu de valeur, et trois flacons pleins d'une poudre à tirer très-fine, destinée

apparemment à charger les fusils de chasse. Au total, je tirai peu de fruit de ce voyage : l'argent ne m'était d'aucune utilité, et j'aurais donné tout mon numéraire pour trois ou quatre paires de bas et de souliers, car j'en avais grand besoin, en étant privé depuis nombre d'années. Je m'appropriai il est vrai les deux paires de souliers des pauvres matelots noyés dans le navire, mais ils ne valaient pas les souliers anglais, ni pour la commodité ni pour le service.

Je portai tout cet argent dans ma grotte, auprès de celui que j'avais sauvé de notre vaisseau. Je regrettai vivement de n'avoir pu pénétrer dans le fond du bâtiment, car j'en aurais pu tirer de quoi charger plus d'une fois ma chaloupe, et j'aurais amassé un trésor considérable qui aurait été en sûreté dans ma grotte et que j'aurais pu aisément faire parvenir dans ma patrie, si la bonté du ciel permettait un jour que je sortisse enfin de l'île.

Après avoir mis mes acquisitions en lieu sûr, je replaçai ma barque dans sa rade ordinaire, et je m'en revins à ma demeure, où tout était en bon ordre. Je me remis à vivre à ma manière accoutumée et à m'appliquer à mes affaires domestiques. Pendant quelque temps je jouis d'un assez grand repos, pourtant je me tenais toujours sur mes gardes et je sortais rarement, encore ne le faisais-je jamais qu'avec beaucoup d'inquiétude, à moins que je ne tournasse mes pas du côté de l'ouest, où les sauvages ne venaient jamais : ce qui me dispensait de me charger de ce fardeau d'armes si accablant dans mes autres promenades.

Maintenant une autre idée me tourmentait : je voulais quitter mon île et passer sur le continent.

Je ne daignais pas même songer au sort qui m'y attendait, si j'étais assez heureux pour y parvenir sans tomber parmi les canots des sauvages : il ne me venait pas non plus à l'esprit de penser comment, en ce cas, je trouverais des provisions, ni de quel côté je dirigerais ma course : tout ce qui m'occupait, c'était de gagner le continent ; je considé-

rais mon état présent comme si misérable, qu'il m'était impossible de le changer pour un plus mauvais, à moins de mourir. Je me flattais d'ailleurs de trouver au continent quelque secours inespéré, ou de réussir, comme j'avais fait en Afrique, en suivant le rivage, à trouver quelque terre habitée et à mettre fin à mes misères. « Peut-être, dis-je, rencontrerai-je quelque navire chrétien qui voudra bien me prendre à son bord ; en tout cas, le pis qui puisse m'arriver c'est de mourir, et de terminer, en même temps, ma solitude et mes malheurs. »

Cette résolution bizarre était l'effet d'un esprit naturellement impatient, poussé jusqu'au désespoir par une longue et continuelle souffrance, et surtout déçu dans mon espérance de trouver à bord du navire naufragé quelque homme vivant qui aurait pu m'apprendre où j'étais et par quel moyen je pouvais m'échapper.

Toutes ces pensées m'agitèrent d'une telle force, qu'elles suspendirent pour un temps la tranquillité que m'avait donnée autrefois ma résignation à la Providence. Il n'était pas en mon pouvoir de renoncer à ce projet de voyage ; il excitait dans mon âme des désirs si impétueux, que ma raison était incapable d'y résister.

Pendant deux heures entières, cette pensée m'emporta avec tant de violence, qu'elle fit bouillonner mon sang, comme si j'avais eu la fièvre ; mais un épuisement d'esprit, succédant à cette agitation, me jeta dans un profond sommeil.

Je vécus ainsi deux ans de suite passablement heureux, si mon esprit, qui paraissait être fait pour rendre mon corps misérable, ne s'était rempli de mille projets pour sortir de l'île. Quelquefois je voulais tenter une seconde visite au navire échoué, où je ne devais plus m'attendre à rien trouver qui valût la peine du voyage ; tantôt je songeais à m'échapper d'un côté ou d'un autre, et je crois fermement que si j'avais eu en ma possession la chaloupe avec laquelle j'avais quitté Salé, je me serais mis en mer à tout hasard.

Naturellement mes songes roulèrent sur le sujet de mes réflexions. Je rêvais en effet que, quittant un matin mon château comme à l'ordinaire, je voyais près du rivage deux canots d'où sortaient onze sauvages avec un prisonnier destiné à leur servir de nourriture. Ce malheureux, au moment où il allait être tué, s'échappe, se met à courir de mon côté, pour se cacher dans le bocage épais qui couvrait mon retranchement; le voyant seul, sans que personne le poursuivît, je me découvre, et, le regardant d'un visage riant, je l'encourage, je l'aide à monter mon échelle, et je l'introduis ainsi dans mon habitation. J'étais charmé de cette rencontre, persuadé que j'avais trouvé un homme capable de me servir de pilote dans mon entreprise, et de me donner les conseils nécessaires pour éviter toutes sortes de dangers.

Tel est le songe dont je ressentis, en dormant, une joie inexprimable, mais qui fut suivi d'une douleur extravagante à mon réveil.

Je conclus pourtant de ce songe que le seul moyen d'exécuter mon dessein avec succès était d'attraper quelque sauvage, et surtout, s'il était possible, quelque prisonnier qui me sût gré de sa délivrance; mais j'y voyais cette terrible difficulté que, pour y réussir, il fallait absolument massacrer une caravane entière, entreprise désespérée pouvant échouer très-facilement. D'un autre côté, je frémissais en songeant aux raisons dont j'ai déjà parlé, et qui me faisaient regarder cette action comme extrêmement criminelle. J'avais, il est vrai, dans l'esprit d'autres motifs qui plaidaient pour l'innocence de mon projet : ces sauvages étaient en réalité mes ennemis, puisque certainement ils me dévoreraient dès que cela leur serait possible; c'était donc travailler à ma propre conservation sans sortir des bornes d'une défense légitime. Néanmoins ces arguments ne me tranquillisaient pas, et j'avais de la peine à me familiariser avec la résolution de me procurer ma délivrance au prix de tant de sang.

Après de grandes perplexités, après avoir pesé longtemps le pour et le contre, ma passion prévalut sur mon humanité, et je résolus de m'emparer d'un de ces sauvages à quelque prix que ce fût. La question était de réussir ; mais, comme je ne pouvais prendre d'avance des mesures plausibles, je résolus de guetter mes ennemis quand ils débarqueraient, et de former alors mon plan conformément aux circonstances.

Dans cette vue, je ne manquai pas un jour d'aller reconnaître le terrain ; mais je ne découvris rien durant l'espace de dix-huit mois. La fatigue que me donnaient ces sorties inutiles, bien loin de me dégoûter, comme autrefois, de mon entreprise et d'émousser ma passion, ne fit que l'enflammer davantage ; je souhaitais aussi ardemment de rencontrer les sauvages que j'avais autrefois désiré de les éviter.

J'avais même alors tant de confiance, que si j'attrapais deux ou trois de ces sauvages je ne désespérais pas de me les assujettir entièrement et de leur ôter tout moyen de me nuire : je me complaisais dans cette idée avantageuse de mon savoir-faire, et rien ne me manquait que l'occasion de l'employer.

Elle parut enfin se présenter : un matin, je distinguai sur le rivage jusqu'à six canots dont les sauvages étaient à terre et hors de ma vue. Je savais qu'ils venaient d'ordinaire au moins cinq ou six dans chaque barque ; par conséquent, leur nombre dérangeait toutes mes mesures : un seul homme en venir aux mains avec une trentaine ! Cependant, après une irrésolution de quelques moments, je préparai tout pour le combat. J'écoutai attentivement si j'entendais quelque bruit ; ensuite, laissant mes deux fusils au pied de mon échelle, je me plaçai de manière à ce que ma tête ne dépassait pas le sommet du rocher. De là j'aperçus, par le moyen de ma lunette, qu'ils étaient trente au moins, qu'ils avaient allumé du feu pour préparer leur festin, et

qu'ils dansaient alentour avec mille postures et mille gestes les plus bizarres.

Un moment après, je les vis tirer d'une barque deux misérables pour les mettre en pièces. Un des deux tomba bientôt à terre, assommé, à ce que je crois, d'un coup de massue de bois; sans délai, deux ou trois de ces bourreaux se jetèrent dessus, lui ouvrirent le corps, et en préparèrent les morceaux pour leur infernale cuisine, tandis que l'autre victime se tenait près de là, attendant son tour. Ce malheureux se trouvant alors un peu en liberté, la nature lui inspira quelque espérance de se sauver, et il se mit à courir avec toute la vitesse imaginable directement de mon côté, je veux dire vers le côté du rivage où était mon habitation.

J'avoue que je fus terriblement effrayé en le voyant prendre ce chemin, surtout parce que je m'imaginais qu'il serait poursuivi par toute la troupe. Je restai néanmoins dans le même endroit, et j'eus bientôt lieu de me rassurer en voyant que trois hommes seulement le poursuivaient, et qu'il gagnait considérablement de terrain sur eux, de manière qu'il devait leur échapper, sans aucun doute, s'il soutenait cette course pendant une demi-heure.

Entre lui et mon château se trouvait une petite baie où il devait être arrêté nécessairement, à moins qu'il ne la passât à la nage; mais, arrivé là, il ne s'en mit pas fort en peine, et, quoique la marée fût haute, il s'y jeta à corps perdu, gagna l'autre bord en une trentaine de brassées tout au plus, puis recommença à courir avec la même vitesse qu'auparavant. Quand ses trois ennemis arrivèrent à la baie, je remarquai que deux seulement savaient nager, le troisième, après s'être arrêté un instant sur le bord, s'en retourna à petits pas vers le lieu du festin; ce fut un grand bonheur pour celui qui fuyait. J'observai encore que les deux nageurs mettaient à passer cette eau le double du temps que leur prisonnier avait employé.

Je fus alors pleinement convaincu que l'occasion était fa-

vorable pour m'acquérir un compagnon, et que j'étais appelé évidemment par le ciel à sauver la vie de ce pauvre malheureux. Dans cette persuasion, je descendis précipitamment du rocher pour prendre mes fusils, et, remontant avec la même ardeur, je m'avançai vers la mer : je n'avais pas grand chemin à faire, et bientôt je me jetai entre les poursuivants et le poursuivi, en essayant de faire entendre à celui-ci de s'arrêter. Je lui fis encore signe de la main, mais je crois que, d'abord, il eut tout aussi peur de moi que de ceux auxquels il tâchait d'échapper. J'avançai cependant vers eux à pas lents, et ensuite, me jetant brusquement sur le premier, je l'assommai d'un coup de crosse ; j'aimais mieux le tuer de cette manière que de faire feu sur lui, de peur d'être entendu des autres, quoique la chose fût difficile à une si grande distance; il eût d'ailleurs été impossible aux sauvages de savoir ce que signifiait ce bruit inconnu.

Le second, voyant tomber son camarade, s'arrête court comme effrayé; je continue d'aller droit à lui, mais, en approchant, je le vois armé d'un arc auquel il ajuste une flèche, ce qui m'oblige à le prévenir, et je le jette à terre roide mort du premier coup. Pour le pauvre fuyard, quoique voyant ses deux ennemis hors de combat, il était si épouvanté du feu et du bruit, qu'il s'arrêta subitement; et je vis dans son air troublé plus d'envie de s'enfuir que d'approcher. Je lui fais encore signe de venir à moi, il s'avance de quelques pas, puis il s'arrête encore, et continue ce même manége pendant quelques moments; il s'imaginait sans doute qu'il était redevenu prisonnier, et qu'il allait être tué comme ses deux ennemis. Enfin, après lui avoir fait signe d'approcher pour la troisième fois de la manière la plus propre à le rassurer, il s'y hasarda en se mettant à genoux à chaque dix ou douze pas, pour me témoigner son obéissance. Pendant tout ce temps, je lui souriais aussi gracieusement qu'il m'était possible. Enfin, étant arrivé près de moi, il se jeta à mes pieds, baisa la terre, prit un de mes



Arrivé près de moi, il se jeta à mes pieds.

PAGE 166.

pieds et le posa sur sa tête, voulant sans doute me montrer par là qu'il me jurait fidélité et qu'il se reconnaissait mon esclave. Je le relevai en lui prodiguant des caresses pour l'encourager de plus en plus.

Mais l'affaire n'était pas encore finie : je vis bientôt que le sauvage renversé par moi d'un coup de crosse n'était pas mort et qu'il n'avait été qu'étourdi; je le montrai à mon prisonnier, qui alors prononça quelques mots que je n'entendis pas, mais qui me charmèrent, car c'était le premier son d'une voix humaine qui eût frappé mes oreilles depuis vingt-cinq ans.

Il n'était pas temps encore de m'abandonner à ce plaisir : le sauvage avait déjà repris assez de forces pour se mettre sur son séant, et la frayeur s'empara de mon captif; néanmoins, dès qu'il me vit prêt à lâcher mon second coup de fusil sur ce malheureux, il me fit entendre par signes de lui donner mon sabre, ce que je lui accordai. A peine s'en fut-il saisi, qu'il se jeta sur son ennemi, et lui trancha la tête d'un seul coup, aussi vite et aussi adroitement que le ferait le plus habile bourreau de toute l'Allemagne. C'était pourtant la première fois de sa vie qu'il voyait une épée, à moins qu'on ne donne ce nom aux sabres de bois, armes ordinaires de ces peuples; cependant j'ai appris dans la suite que ces sabres sont d'un bois si dur et si pesant, et si bien affilés, que d'un seul coup ils abattent une tête.

Après cette expédition, il revint à moi en sautant et en riant aux éclats pour célébrer son triomphe; puis, avec mille gestes dont j'ignorais le sens, il mit à mes pieds mon sabre avec la tête du sauvage. Ce qui l'étonnait extraordinairement, c'était la manière dont j'avais tué l'autre sauvage à une si grande distance, et, me le montrant, il me demanda par signes la permission de le voir de près. Arrivé tout proche, sa surprise augmenta, il le regarda, le retourna tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; il examina la blessure que la balle avait faite au milieu de la poitrine, et qui n'a-

vait pas beaucoup saigné. Après l'avoir longtemps considéré, il revint à moi avec l'arc et les flèches du mort. Étant résolu de m'en aller, je lui ordonnai de me suivre, et lui fis entendre que je craignais de voir arriver les sauvages en plus grand nombre.

Il me fit signe qu'il allait enterrer les cadavres, de peur qu'ils ne servissent à nous découvrir; je le lui permis, et, en un instant il eut creusé deux trous dans le sable, où il les plaça l'un et l'autre. Cette précaution prise, je l'emmenai avec moi, non dans mon château, mais dans la grotte que j'avais plus avant dans l'île; ceci démentit mon songe, qui avait assigné mon bocage pour asile à mon esclave.

Arrivé dans ma grotte, je lui donnai du pain, une grappe de raisins secs et de l'eau, dont il avait surtout grand besoin, étant fort altéré par la fatigue d'une si longue et si rude course. Je lui dis ensuite d'aller dormir, en lui montrant un tas de paille de riz, avec une couverture qui me servait de lit assez souvent à moi-même.

Mon sauvage était un grand garçon bien découplé, de vingt-cinq ans à peu près, parfaitement bien fait; ses membres, sans être fort gros, annonçaient un homme robuste; son air mâle n'indiquait aucune férocité; au contraire, on voyait dans ses traits, surtout quand il souriait, cette douceur et cet agrément qui sont particuliers aux Européens. Il n'avait pas les cheveux comme de la laine frisée, ils étaient longs et noirs. Son front était grand et élevé, ses yeux brillants et pleins de feu. Son teint n'était pas noir, mais fort basané, sans avoir rien de cette désagréable couleur tannée des habitants du Brésil et de la Virginie; il approchait plutôt d'une légère couleur d'olive, dont il n'est pas aisé de donner une idée juste, mais qui me paraissait assez agréable. Il avait le visage rond et le nez bien fait, la bouche belle et les lèvres minces, les dents bien rangées et blanches comme de l'ivoire.

Après avoir sommeillé plutôt que dormi pendant une

demi-heure, il se réveilla et sortit de la grotte pour me rejoindre; j'avais été traire mes chèvres, enfermées dans l'enclos tout près de là. Il vint à moi en courant, et se jeta à mes pieds avec toutes les marques d'une âme véritablement reconnaissante, il renouvela la cérémonie de me jurer fidélité en posant mon pied sur sa tête; en un mot, il fit tous les gestes imaginables pour m'exprimer sa soumission et le désir de me servir toujours. J'entendais la plupart de ces signes, et je lui expliquai de mon mieux que j'étais content de lui. Je commençai immédiatement à lui parler, et il apprit à me parler à son tour; je lui enseignai d'abord qu'il s'appellerait *Vendredi*, parce que je lui avais sauvé la vie un vendredi. Je lui appris encore à me nommer son *maître*, et à dire *oui* et *non*. Je lui donnai ensuite du lait dans un pot de terre, j'en bus le premier, et j'y trempai mon pain; m'ayant imité, il me fit signe que cela lui semblait bon.

Je restai avec lui toute la nuit suivante dans ma grotte; mais, dès que le jour parut, je lui fis comprendre de me suivre pour recevoir de moi des habits, car il était absolument nu. En passant à l'endroit où il avait enterré les deux sauvages, il me le montra, et aussi les marques qu'il avait laissées pour le reconnaître, en me faisant signe qu'il fallait déterrer ces corps et les manger. Je pris l'air d'un homme fort en colère; je lui exprimai l'horreur que j'avais d'une pareille pensée, en faisant comme si j'allais vomir, et je lui ordonnai de s'écarter de ces cadavres; il obéit aussitôt avec beaucoup de soumission. Je le menai ensuite au haut de la colline, pour voir si les ennemis étaient partis; en me servant de ma lunette, je découvris la place où ils avaient été, sans apercevoir ni eux ni leurs canots, preuve certaine qu'ils s'étaient rembarqués.

Je n'étais pas encore entièrement satisfait de cette découverte, et, me sentant à présent plus de courage et, par conséquent, plus de curiosité, je pris mon esclave avec moi, armé de mon épée et l'arc avec les flèches sur le dos, je lui

fis porter un de mes mousquets, j'en gardai deux moi-même, et de cette manière nous marchâmes vers le lieu du festin.

En y arrivant, mon sang se glaça d'horreur, mais Vendredi ne fut point ému. Le sol était couvert d'ossements et de chairs à moitié mangées, en un mot de toutes les marques du repas de triomphe par lequel les sauvages avaient célébré leur victoire sur les ennemis. Je vis à terre trois crânes, cinq mains, les os de deux ou trois jambes et autant de pieds; Vendredi me fit entendre par ses signes qu'ils avaient emmené avec eux quatre prisonniers, qu'ils en avaient mangé trois, lui-même étant le quatrième; qu'il y avait eu une grande bataille entre eux et sa nation, et qu'on avait fait de part et d'autre beaucoup de prisonniers, tous destinés au sort subi par ceux dont je voyais les restes.

Je fis ramasser tous ces débris en un monceau par mon esclave, et réduire en cendres au moyen d'un grand brasier dont il les entoura. Je voyais bien que son estomac était avide de cette chair, et que, au fond du cœur, il était encore un vrai cannibale; mais je lui témoignai tant d'horreur pour un appétit si dénaturé, qu'il n'osait pas le découvrir de crainte que je ne le tuasse.

CHAPITRE XIV

Effroi de Vendredi en m'entendant tirer des coups de fusil. — Je lui apprends à battre le blé. — Je lui parle de notre religion. — Il m'aide à construire une pirogue. — Retour de la saison des pluies.

Cette opération terminée, nous retournâmes dans mon château, où je me mis à travailler aux habits de Vendredi. Je lui donnai d'abord une culotte de toile que j'avais trouvée

dans le coffre d'un des matelots, et qui lui alla passablement bien. J'y ajoutai une veste de peau de chèvre ; et, comme j'étais devenu tailleur dans les formes, je lui fabriquai encore un bonnet de peau de lièvre, dont la façon n'était pas trop mauvaise. Il était charmé de se voir presque aussi bien vêtu que son maître, quoique d'abord il eût l'air très-grotesque dans ses habillements, auxquels il n'était pas accoutumé. Sa culotte l'incommodait fort, et les manches de la veste le gênaient aux épaules et sous les bras ; mais tout cela s'élargit peu à peu, et bientôt il n'en fut plus gêné.

Le lendemain, je délibérai où je logerais mon domestique d'une manière commode pour lui, sans que j'en eusse rien à craindre pour moi, s'il était assez ingrat pour attenter à ma vie. Je ne trouvai rien de plus convenable que de lui faire une hutte entre mes deux retranchements, et je pris toutes les précautions nécessaires pour l'empêcher de venir dans mon château malgré moi ; de plus j'emportais chaque nuit, dans ma demeure, tout ce que j'avais d'armes en ma possession.

Heureusement toutes ces précautions n'étaient pas nécessaires : jamais homme n'eut un serviteur plus fidèle et plus rempli d'affection pour son maître ; il s'attachait à moi avec une tendresse véritablement filiale ; il était sans caprices, sans opiniâtreté, incapable d'emportement, et, en toute occasion, il aurait sacrifié sa vie pour sauver la mienne. Il m'en donna en peu de temps un si grand nombre de preuves, qu'il me fut impossible de douter de son bon cœur et de l'inutilité de ma défiance à son égard.

Enfin, j'étais charmé de mon nouveau compagnon, je me faisais une occupation sérieuse de l'instruire et de lui enseigner à parler : je le trouvai le meilleur écolier du monde. Il était si gai, si ravi quand il pouvait m'entendre ou se faire entendre de moi, qu'il me communiquait sa joie et me faisait trouver un plaisir piquant dans nos conversations. Mes jours s'écoulaient alors dans une douce tranquillité, et,

pourvu que les sauvages me laissassent en paix, je consentais volontiers à finir ma vie dans ces lieux.

Trois ou quatre jours après que j'eus commencé à vivre avec Vendredi, je résolus de le détourner de son appétit cannibale en lui faisant goûter de mes viandes. Je le conduisis un matin dans le bois, où j'avais dessein de tuer un de mes chevreaux pour l'en régaler. En y entrant, je découvris une chèvre couchée à l'ombre, et accompagnée de deux de ses petits : j'arrêtai Vendredi en lui faisant signe de ne point remuer, et en même temps je fis feu sur un des chevreaux et le tuai. Le pauvre sauvage, qui m'avait vu terrasser de loin un de ses ennemis, sans savoir comment j'y étais parvenu, effrayé de nouveau, tremblait comme la feuille, sans regarder si j'avais tué ou non le chevreau ; il ne songea qu'à ouvrir sa veste pour examiner s'il n'était pas blessé lui-même. Il croyait sans doute que j'avais résolu de me défaire de lui; car il vint se mettre à genoux devant moi, et, embrassant les miens, il me tint d'assez longs discours, où je ne comprenais rien, sinon qu'il me suppliait de ne pas le tuer.

Pour le désabuser, je le pris par la main en souriant ; je lui ordonnai de se lever, et, lui montrant du doigt le chevreau, je lui fis signe de l'aller chercher. Pendant qu'il était occupé à découvrir comment cet animal avait été tué, je rechargeai mon fusil. Au moment même j'entrevis sur un arbre un oiseau, que je pris d'abord pour un oiseau de proie, mais qui se trouva être un perroquet. J'appelle mon sauvage, et, lui montrant du doigt mon fusil, le perroquet et la terre, je lui fais entendre mon dessein d'abattre l'oiseau ; effectivement je le jetai bas, et je vis mon sauvage épouvanté de nouveau, malgré tout ce que j'avais tâché de lui faire comprendre. Ne m'ayant rien vu mettre dans mon fusil, il le regarda comme une source inépuisable de destruction. De longtemps il ne put revenir de sa surprise; et, si je l'avais laissé faire, je crois qu'il aurait adoré mon fusil aussi



Robinson veut régaler Vendredi d'un plat de rôti.

bien que moi. Il n'osa pas y toucher pendant plusieurs jours; il lui parlait, comme si cette arme eût été capable de lui répondre; c'était, ainsi que je l'ai appris dans la suite, pour la prier de ne pas lui ôter la vie.

Quand je le vis un peu revenu de sa frayeur, je lui fis signe d'aller chercher l'oiseau; ce qu'il exécuta : mais, comme il avait de la peine à le trouver, parce que la bête, n'étant pas tout à fait morte, s'était traînée assez loin de là, je pris ce temps pour recharger mon fusil. Il revint bientôt après avec ma proie, et, comme je ne trouvai plus de nouvelle occasion de l'étonner encore, je m'en retournai avec lui dans ma demeure.

Le même soir, j'écorchai le chevreau; je le dépeçai, et j'en mis bouillir quelques morceaux dans un pot; j'en fis un bouillon, et je donnai une partie de cette viande, ainsi préparée, à Vendredi, qui, me voyant en manger, se mit à la goûter aussi. Il me fit signe qu'il y prenait plaisir; mais il lui parut étrange que je mangeasse du sel avec ma viande. Pour me faire comprendre que le sel n'était pas bon, il en mit quelques grains dans sa bouche; il les rejeta, et fit une grimace comme s'il avait mal au cœur; ensuite il se rinça la bouche avec de l'eau fraîche. Moi, au contraire, je fis les mêmes grimaces en prenant une bouchée de viande sans sel; mais je ne pus le décider à faire de même, et il fut fort longtemps sans pouvoir s'y accoutumer.

Après l'avoir ainsi habitué à cette nourriture, je voulus, le jour d'après, le régaler d'un plat de rôti; ce que je fis en attachant un morceau de chevreau à une corde, et en le faisant tourner continuellement devant le feu, comme je l'avais vu pratiquer quelquefois en Angleterre. Dès que Vendredi en eut goûté, il fit tant de signes pour me dire combien il trouvait ce mets excellent et préférable à la chair humaine, que je le compris facilement.

Le jour d'après, je l'occupai à battre le blé et à le vanner à ma manière, ce qu'en peu de temps il fit aussi bien que

moi; il apprit de même à pétrir du pain; en un mot, il ne lui fallut que peu de jours d'apprentissage pour devenir capable de me rendre toutes sortes de services.

J'avais à présent deux hommes à nourrir, et par conséquent besoin d'une plus grande quantité de grain que par le passé. Je choisis donc un champ plus étendu, et je me mis à l'enclore, comme j'avais fait pour mes autres terres. Vendredi m'aida, non-seulement avec beaucoup d'adresse et de diligence, mais encore avec beaucoup de plaisir, sachant que c'était pour augmenter mes provisions et pour être en état de les partager avec lui. Il parut fort sensible à mes soins, et me fit entendre que sa reconnaissance l'animerait à travailler avec plus d'assiduité. C'est l'année la plus agréable que j'aie passé dans l'île. Vendredi commençait à parler passablement; il savait déjà les noms de presque toutes les choses dont je pouvais avoir besoin et de tous les endroits où j'avais à l'envoyer; ce qui me rendit l'usage de ma langue, qui m'avait été si longtemps inutile, du moins sous le rapport de la parole. Ce n'était pas seulement sa conversation qui me plaisait, j'étais charmé de plus en plus de sa fidélité, et je commençais à l'aimer avec la plus vive affection, voyant qu'il avait pour moi tout l'attachement possible.

Un jour, je désirai savoir s'il regrettait beaucoup sa patrie; et, comme il connaissait assez l'anglais pour répondre à la plupart de mes questions, je lui demandai si sa nation n'était jamais victorieuse dans les combats. Se mettant à sourire : « Oui, me dit-il, nous toujours combattre le meilleur; » c'est-à-dire nous remportons toujours la victoire. Là-dessus nous eûmes l'entretien suivant :

« Votre nation combat toujours le meilleur : d'où vient donc que vous avez été fait prisonnier?

— Ma nation combattre beaucoup.

— Mais comment donc avez-vous été pris?

— Eux plus beaucoup que ma nation où moi être. Eux, prendre un, deux, trois et moi. Ma nation battre eux dans

l'autre place où moi n'être pas, là ma nation prendre un, deux, grand, mille.

— Pourquoi donc vos gens ne vous ont-ils pas repris sur les ennemis?

— Eux porter un, deux, trois et moi dans le canot. Ma nation n'avoir point canots alors.

— Eh bien, Vendredi, dites-moi ce que votre nation fait de ses prisonniers : les emmène-t-elle pour les manger?

— Oui, ma nation aussi manger hommes, manger tout à fait.

— Où les mène-t-elle?

— Les mener partout où trouve bon.

— Les mène-t-elle quelquefois ici?

— Oui, ici, et beaucoup autres places.

— Avez-vous été ici avec vos gens?

— Oui, moi venir ici, dit-il en montrant du doigt le nord-ouest de l'île. »

Par là je compris que mon sauvage était venu jadis dans l'île, à l'occasion de quelque festin cannibale, sur le rivage le plus éloigné de mon habitation. Quelque temps après, lorsque je hasardai d'aller de ce côté avec lui, il reconnut tout d'abord l'endroit, et me conta qu'il avait aidé un jour à manger vingt hommes, deux femmes et un enfant. Il ne savait pas compter jusqu'à vingt, mais il mit autant de pierres sur le sable et me pria de les compter.

Ce discours me donna occasion de lui demander combien il y avait de l'île au continent; si dans ce trajet les canots ne périssaient pas souvent. Il me répondit qu'il n'y avait point de danger, et qu'en avançant un peu en mer on trouvait, tous les matins, le même vent et le même courant, et, toutes les après-dînées, un vent et un courant directement opposés.

Je crus d'abord que ce n'était antre chose que le flux et le reflux; mais je compris dans la suite que ce phénomène était causé par la grande rivière Orénoque, dans l'embou-

chure de laquelle était située mon île, et que la terre en vue à l'est et au nord-ouest était la grande île de la Trinité, située au septentrion de la rivière. Je fis mille questions à Vendredi touchant le pays, les habitants, la mer, la côte et les peuples qui en étaient voisins, et il me donna tous les renseignements qu'il put; mais j'avais beau lui demander les noms des différents peuples des environs, il ne me répondait rien, sinon *Carib*, d'où j'inférais que c'étaient les Caraïbes, que nos cartes placent sur la côte qui s'étend de la rivière Orénoque vers la Guyane et Sainte-Marthe. Il me dit encore que, bien loin derrière la lune (il voulait dire vers le couchant de la lune, à l'ouest de son pays), il y avait des hommes blancs et barbus comme moi, et qu'ils avaient tué *grand beaucoup d'hommes;* c'était là sa manière de s'exprimer. Il était aisé de comprendre qu'il désignait par là les Espagnols, dont les cruautés se sont répandues par tous ces pays, et que les habitants détestent par tradition.

Je m'informai alors de lui comment je pourrais faire pour me rendre chez ces hommes blancs. Il me repartit que j'y pouvais aller *en deux canots*, ce que je ne compris pas d'abord; mais, quand il se fut expliqué par signes, je vis qu'il entendait par là un canot aussi grand que deux autres.

Cet entretien me fit grand plaisir et me donna l'espérance de me tirer quelque jour de l'île et de trouver un puissant secours dans mon fidèle sauvage.

Je ne négligeai pas, au milieu de ces différentes conversations, de jeter dans l'âme de Vendredi les semences de la foi chrétienne. Un jour, entre autres, je lui demandai qui l'avait fait. Ne me comprenant pas, il crut que je lui demandais quel était son père. Je donnai donc un autre tour à ma question, et je lui demandai qui avait fait la mer, la terre, les collines, les forêts. Il me dit que, c'était un vieillard nommé Bénakmukée, « qui survivait à toutes choses, et qui était fort âgé, plus âgé que la mer, la lune et les étoiles. »

Je tirai de là occasion de l'instruire dans la connaissance

du vrai Dieu : je lui dis que le créateur de tous les êtres gouverne tout par le même pouvoir et par la même sagesse par lesquels il a tout formé; qu'il est tout-puissant, capable de faire tout pour nous, de nous donner tout, de nous ôter tout. Je lui ouvris ainsi les yeux par degrés. Il m'écoutait avec attention, et paraissait recevoir avec plaisir la notion de Jésus-Christ envoyé au monde pour nous racheter, et de la véritable manière d'adresser nos prières à Dieu, qui pouvait les entendre quoiqu'il fût dans le ciel.

Je continuai donc, d'après ces premières bases posées, à prier Dieu ardemment de disposer le cœur de ce malheureux sauvage à la connaissance de l'Évangile : je le suppliai de guider tellement ma langue, que son esprit pût être convaincu et son âme sauvée. Il y avait plus de bonne volonté que de lumières dans ma manière d'instruire le pauvre Vendredi, et j'avoue qu'il m'arriva ce qui arrive en pareil cas à bien d'autres; en travaillant à son instruction, je m'instruisis moi-même sur plusieurs points qui m'avaient été inconnus auparavant, ou que du moins je n'avais pas considérés avec assez d'attention, mais qui se présentèrent naturellement à mon esprit lorsque j'en eus besoin.

Je m'appliquai surtout sans relâche à la lecture de la Bible, et à lui en expliquer le sens selon mes faibles lumières. Lui, à son tour, animait mon esprit par ses demandes sensées, et me rendait plus habile dans les vérités salutaires que je ne le serais devenu en lisant seul. Ainsi je commençai mon éducation religieuse, et je fis de mon sauvage un aussi bon chrétien que j'en aie jamais rencontré.

Dès que Vendredi et moi fûmes en état de conférer ensemble et qu'il commença à parler anglais, je lui fis le récit de mes aventures, au moins de celles qui avaient quelque rapport avec mon séjour dans cette île et avec la manière dont j'y avais vécu. Je lui révélai le mystère de la poudre et des balles, et je lui enseignai la manière de tirer; de plus, je lui donnai un couteau, qu'il se faisait un plaisir extra-

ordinaire de posséder, et je lui fabriquai un ceinturon avec une gaîne suspendue comme celle où l'on met les couteaux de chasse, mais disposée pour porter une hache, outil qui nous était d'une grande utilité.

Je lui fis encore une description de l'Europe et principalement de l'Angleterre, ma patrie; je lui dépeignis notre manière de vivre, notre culte religieux, le commerce que nous faisions dans tout l'univers par le moyen de nos navires; je n'oubliai pas de lui donner une idée de celui que j'étais allé visiter et de l'endroit où il avait échoué, cette particularité était peu nécessaire, puisque, selon toutes les apparences, la mer l'avait si bien mis en pièces, qu'il n'en restait pas le moindre débris.

Je lui fis remarquer aussi les restes de la chaloupe que nous perdîmes quand je m'échappai du naufrage. A peine y eut-il jeté les yeux, qu'il se mit à réfléchir avec un air d'étonnement, sans dire un seul mot. Je lui demandai quel était le sujet de sa méditation, et il répondit : « Moi voir telle chaloupe aussi chez ma nation. »

Je fus longtemps à comprendre ce qu'il voulait dire; mais, après un plus mûr examen, je devinai qu'il cherchait à me faire entendre qu'une semblable chaloupe avait été portée par une tempête sur le rivage de sa nation. J'en conclus qu'un navire européen devait avoir faire naufrage sur ces côtes et que les vents, ayant détaché la chaloupe, l'avaient poussée sur le sable; mais je fus assez simple pour ne pas penser que ceux qui la montaient avaient pu se sauver du naufrage par ce moyen. L'unique chose à laquelle je songeai fut de demander à mon sauvage une description de la chaloupe dont il voulait parler.

Il s'en acquitta passablement; puis il me fit entrer tout à fait dans sa pensée, en ajoutant : « Nous sauver les hommes blancs de noyer. » Je lui demandai alors s'il y avait quelques hommes blancs dans cette chaloupe. « Oui, dit-il, la chaloupe pleine d'hommes blancs. » Et, en comptant sur ses

doigts, il me fit comprendre qu'il y en avait jusqu'à dix-sept, et qu'ils demeuraient chez sa nation.

Ce discours remplit ma tête de nouvelles chimères; je m'imaginai d'abord que les gens du navire échoué à la vue de mon île s'étaient jetés dans la barque, et que, par malheur, ils s'étaient sauvés sur les côtes des sauvages. Cette pensée me porta donc à demander avec plus d'exactitude ce qu'ils étaient devenus. Il m'assura qu'ils étaient dans son pays depuis quatre ans, subsistant de vivres que leur fournissait sa nation, et, lorsque je lui demandai pourquoi ils n'avaient pas été mangés, il me répondit :

« Nous faire frères avec eux : non manger les hommes que quand la guerre fait battre ; » c'est-à-dire que sa nation avait fait la paix avec eux, et qu'ils ne mangeaient que des prisonniers de guerre.

Longtemps après, il arriva qu'étant au haut d'une colline, du côté de l'est, d'où, comme je l'ai dit, l'on découvrait par un temps serein le continent de l'Amérique, après avoir attentivement regardé dans cette direction, il parut tout ravi, il se mit à sauter et à gambader. Je lui en demandai le sujet; alors il cria de toutes ses forces. « O joie! ô plaisant! là voir mon pays, ma nation. »

Le sentiment de la plus vive allégresse était répandu sur tout son visage, et je crus lire dans le feu de ses yeux un désir violent de retourner dans sa patrie, ce qui me rendit moins tranquille à son sujet, car je ne doutai point que, si jamais il trouvait une occasion d'y retourner, il n'oubliât et mes enseignements sur la religion et toutes les obligations contractées par lui envers moi. Je craignis même qu'il ne fût capable de me découvrir à ses compatriotes et d'en amener dans l'île quelques centaines pour les régaler de ma chair, avec le même plaisir qu'il prenait autrefois à manger quelqu'un de ses ennemis. Mais je faisais une grande injure au pauvre sauvage. Néanmoins, durant quelques semaines, devenu plus circonspect à son égard, je lui montrai moins

d'affection : c'était pourtant alors même que cet honnête garçon fondait toute sa conduite sur les plus excellents principes du christianisme et d'une nature bien dirigée.

On le croira facilement, je ne négligeai rien pour pénétrer les desseins que je lui supposais ; mais je trouvai dans toutes ses paroles tant de candeur, tant de probité, que mes soupçons durent nécessairement tomber. Il ne s'apercevait seulement pas du changement de mes manières, preuve évidente qu'il ne songeait pas à me tromper.

Un jour, me promenant avec lui sur la colline dont j'ai déjà fait mention, par un temps trop obscur pour découvrir le continent, je lui demandai s'il ne souhaitait pas de rétourner dans son pays au milieu de sa nation.

« Oui, répondit-il, moi fort joyeux voir ma nation.

— Eh ! qu'y feriez-vous ? lui dis-je ; voudriez-vous redevenir sauvage et manger encore de la chair humaine ? »

Il parut chagrin de cette question, et remuant la tête :

« Non, répliqua-t-il, Vendredi leur conter vivre bons, prier Dieu, manger pain de blé, chair de bête, lait ; non plus manger hommes.

— Mais ils vous mangeront, repartis-je.

— Non, dit-il, eux non tuer moi, volontiers aimer apprendre. »

Puis il ajouta qu'ils avaient appris beaucoup de choses des hommes barbus venus dans la chaloupe. Je lui demandai alors s'il avait envie de retourner chez lui, et, m'ayant répondu en souriant qu'il ne pouvait nager jusque-là, je lui promis de faire un canot. Il me dit alors qu'il le voulait bien, pourvu que je fusse de la partie, et il m'assura que ses frères, loin de me manger, feraient grand cas de moi lorsqu'il leur aurait conté que j'avais sauvé sa vie et tué ses ennemis. Pour me tranquilliser, il me fit un détail de toutes les bontés qu'ils avaient eues pour les hommes barbus jetés par la tempête sur leur rivage.

Dès ce moment, je pris la résolution de hasarder le pas-

sage, dans le dessein de rejoindre ces étrangers, qui devaient être, selon moi, des Espagnols ou des Portugais; je regagnerais ma patrie, si j'avais une fois le bonheur de me trouver sur le continent avec une nombreuse compagnie d'Européens; ce que je ne pouvais plus espérer en restant dans une île éloignée de la terre ferme de plus de quarante lieues.

Dans cette vue, je résolus de mettre Vendredi au travail, et je le menai de l'autre côté de l'île pour lui montrer ma chaloupe. L'ayant tirée de l'eau sous laquelle je la conservais, je la mis à flot, et nous y entrâmes tous deux. Voyant qu'il la maniait avec beaucoup d'adresse et de force, et qu'il la faisait avancer du double de ce que j'étais capable de faire : « Eh bien, lui dis-je, Vendredi, irons-nous maintenant dans votre pays? »

Quand je le vis tout stupéfait par la crainte que la barque ne fût trop faible pour ce voyage, je lui montrai l'autre construite autrefois par moi, et qui, restée à sec pendant vingt-trois ans, était fendue de toutes parts et presque entièrement pourrie. Il me fit entendre que ce bâtiment serait assez grand pour passer la mer avec toutes les provisions nécessaires.

Déterminé à exécuter mon dessein, je lui dis que nous devions nous occuper à faire un bâtiment de cette grandeur-là, pour qu'il pût s'en retourner chez lui. A cette proposition, il baissa la tête d'un air fort chagrin et ne répondit pas un seul mot; je lui demandai la raison de son silence, il s'écria d'un ton lamentable :

« Pourquoi vous en colère contre Vendredi? Quoi moi faire contre vous? »

Je lui répondis qu'il se trompait, et que je n'étais point du tout en colère.

« Point colère? répliqua-t-il en répétant plusieurs fois les mêmes paroles, point colère? Pourquoi donc envoyer Vendredi auprès ma nation?

— Quoi! repartis-je, ne m'avez-vous pas dit que vous souhaitiez y être?

— Oui, reprit-il, souhaiter tous deux là; non Vendredi là, et point maître là. »

En un mot, je vis bien qu'il ne songeait pas à entreprendre le passage sans moi.

Après l'avoir questionné sur l'utilité qui lui reviendrait d'un pareil voyage, il me répondit avec vivacité :

« Vous faire grand beaucoup bien, vous enseigner hommes sauvages être bons hommes apprivoisés, leur enseigner à connaître Dieu, prier Dieu, vivre nouvelle vie.

— Hélas! mon enfant, lui répliquai-je, vous ne savez ce que vous dites, je ne suis moi-même qu'un ignorant.

— Oui, oui, répondit-il, vous enseigner moi bonnes choses, vous enseigner eux bonnes choses aussi. »

Malgré ces marques de son attachement pour moi, je fis semblant de persévérer dans mon dessein de le renvoyer, ce qui le désespéra si fort, que, courant à une de mes haches qu'il portait d'ordinaire, il me la présenta en disant :

« Vous prendre, vous tuer Vendredi, non renvoyer Vendredi chez ma nation. »

Il prononça ces mots les yeux pleins de larmes et d'une manière si touchante, que je fus convaincu de sa vive tendresse, et je lui promis de ne jamais le renvoyer contre son gré.

Ce qui faisait désirer à mon sauvage de me mener avec lui dans sa patrie, c'était son amour pour ses compatriotes, auxquels il croyait mes instructions bien utiles. Pour moi, mes vues étaient d'une autre nature; je ne songeais qu'à rejoindre les Européens, et, sans différer davantage, je me mis à choisir un arbre assez fort pour en faire un grand canot propre à notre voyage. Il y en avait beaucoup dans l'île; mais je voulais en trouver un assez près de la mer pour pouvoir le lancer sans beaucoup de peine dès qu'il serait transformé en canot.

Mon sauvage en trouva bientôt un d'un bois qui m'était inconnu, mais qu'il savait propre à notre dessein. Il était d'avis de le creuser en brûlant le dedans ; mais, après lui avoir montré à creuser avec des outils, il s'y prit fort adroitement, et, après un mois d'un rude travail, nous terminâmes le canot, qui était fort proprement fait, surtout quand, par le moyen de nos haches, nous lui eûmes donné en dehors la forme d'une véritable chaloupe ; nous fûmes encore occupés une quinzaine de jours à la mettre à l'eau, où nous la fîmes entrer peu à peu par le moyen de quelques rouleaux.

J'étais surpris de voir avec quelle adresse mon sauvage savait la manier et la tourner, quelque grande qu'elle fût. Je lui demandai s'il la trouvait assez forte pour hasarder la traversée ; il m'assura que nous le pouvions, même par un grand vent. J'avais pourtant encore un dessein qui lui était inconnu : c'était d'y ajouter un mât, une voile, une ancre et un câble. Pour cet effet, je choisis un jeune cèdre fort droit ; Vendredi m'aida à l'abattre et à lui donner la forme nécessaire. Je m'occupai seul de la voile : je savais qu'il me restait un grand nombre de morceaux de vieilles voiles ; mais, comme j'avais été peu soigneux de les conserver pendant vingt-six ans, je craignais qu'ils ne fussent absolument pourris. J'en trouvai pourtant deux lambeaux passablement bons ; je me mis à y travailler, et, après la fatigue d'une couture longue et pénible, faute d'aiguille, j'en fis une mauvaise voile triangulaire, telle qu'on en emploie ordinairement dans les chaloupes de nos vaisseaux : c'était celle dont la manœuvre m'était surtout familière, puisque avec une pareille voile je m'étais échappé autrefois de Barbarie.

J'employai près de deux mois à funer et à dresser mon mât et mes voiles, et à mettre la dernière main à tout ce qui était nécessaire à ma barque ; j'y ajoutai un petit étui et une misaine, pour aider le bâtiment, en cas qu'il fût trop emporté par la marée, et, qui plus est, j'attachai un gouvernail

à la poupe : quoique je fusse un assez mauvais charpentier, comme je savais l'utilité et même la nécessité de cette pièce, j'y travaillai avec application, et j'en vins à bout. Mais je suis forcé d'avouer que le gouvernail, à lui seul, me coûta autant de peine que toute la barque.

Il s'agissait maintenant d'enseigner la manœuvre à mon sauvage; car, quoiqu'il sût parfaitement diriger un canot à la rame, il était fort ignorant dans le maniement d'une voile et d'un gouvernail. Il montrait un étonnement inexprimable quand je tournais et virais ma barque à ma fantaisie, quand il voyait la voile changer de direction et s'enfler du côté où je voulais faire route. Cependant un peu d'habitude lui rendit toutes ces choses familières, et bientôt il devint un très-bon matelot : mais il me fut impossible de lui faire comprendre l'usage de la boussole. Ce n'était pas un grand malheur, car dans ces climats le temps était rarement couvert, et nous n'avions jamais de brouillards : la boussole nous devenait donc assez inutile, puisque, pendant la nuit, nous pouvions voir les étoiles, et découvrir le continent pendant le jour, excepté dans les saisons pluvieuses, époque à laquelle personne ne se mettait en mer.

J'étais alors entré dans la vingt-septième année de mon exil, quoique je ne puisse guère appeler exil les trois dernières que j'avais passées avec mon fidèle sauvage. Je continuais toujours à célébrer l'anniversaire de mon naufrage avec la même reconnaissance envers Dieu. J'étais persuadé que l'année ne se passerait pas sans voir mes vœux accomplis; mais cette persuasion ne me faisait pas négliger mes travaux ordinaires : je labourais la terre comme de coutume; je plantais, je faisais des enclos, je séchais mes raisins, en un mot j'agissais comme si je devais finir ma vie dans l'île.

La saison des pluies survenue, je me vis obligé de me tenir plus souvent à la maison. J'avais déjà pris mes mesures pour mettre notre bâtiment en sûreté : l'ayant fait entrer dans la petite baie dont j'ai parlé plusieurs fois, je l'avais tiré

sur le rivage pendant la haute marée, et Vendredi lui avait creusé un petit chantier juste assez profond pour pouvoir lui donner autant d'eau qu'il fallait pour le mettre à flot, et pendant la basse marée nous avions su empêcher l'eau de la mer d'entrer dans ce chantier. Afin de le mettre à l'abri de la pluie, nous le couvrîmes d'un si grand nombre de branches d'arbres, qu'un toit de chaume n'était pas plus impénétrable. Nous attendîmes ainsi les mois de novembre et de décembre, dans l'un desquels j'étais déterminé à hasarder le passage.

CHAPITRE XV

Trois canots de sauvages abordent à l'île. — Fusillade. — Nous sauvons la vie à un prisonnier espagnol et à un Indien que Vendredi reconnaît pour son père. — Histoire de l'Espagnol. — Il s'embarque avec le père de Vendredi pour le continent.

Mon désir d'exécuter cette entreprise s'affermit avec le retour de la belle saison, et j'étais continuellement occupé à tout préparer, principalement à rassembler les provisions nécessaires pour notre voyage, ayant dessein de mettre en mer dans une quinzaine de jours. Un matin, pendant que je travaillais à ces préparatifs, j'ordonnai à Vendredi d'aller sur le rivage pour chercher quelques tortues, mets fort agréable pour nous, tant à cause des œufs que de la chair même. Il n'y avait qu'un moment qu'il était sorti quand je le vis revenir à toutes jambes et voler par-dessus mon retranchement extérieur, comme si ses pieds ne touchaient pas la terre. Sans me donner le temps de le questionner, il se mit à crier : « O maître! maître! ô douleur! ô mauvais!

— Qu'y a-t-il, Vendredi? lui dis-je.

— Oh! répondit-il, là-bas, un, deux, trois canots, un, deux, trois. »

Je conclus de sa manière de s'exprimer qu'il devait y avoir six canots; mais je trouvai dans la suite qu'il n'y en avait que trois. En vain je m'efforçai de le rassurer; le pauvre garçon continuait à être dans des alarmes mortelles, se persuadant que les sauvages étaient venus exprès pour le mettre en pièces et pour le dévorer. « Courage, Vendredi, lui dis-je, je suis dans un aussi grand danger que toi; s'ils nous attrapent, ils n'épargneront pas plus ma chair que la tienne : il faut donc que nous nous hasardions à les vaincre : sais-tu te battre, mon enfant?

— Moi, tirer, répliqua-t-il, mais venir là plusieurs, grand nombre.

— Peu importe, lui dis-je, nos armes à feu effrayeront ceux qu'elles ne tueront pas; je suis résolu de risquer ma vie pour toi, pourvu que tu m'en promettes autant, et que tu veuilles suivre exactement mes ordres.

— Oui, répondit-il, moi mourir, quand maître ordonne mourir. »

Là-dessus, je lui fis boire du rhum pour lui fortifier le cœur. Je lui confiai mes deux fusils de chasse, que je chargeai de mon plus gros plomb; je pris quatre mousquets dans chacun desquels je mis deux clous et cinq petites balles, je chargeai mes pistolets de deux balles chacun; je pendis à mon côté un grand sabre nu, et j'ordonnai à Vendredi de prendre sa hache.

Préparé de cette manière, et muni de ma longue-vue, je montai au haut de la colline pour découvrir ce qui se passait sur le rivage. J'aperçus nos ennemis au nombre de vingt et un, avec trois prisonniers; ils étaient venus en trois canots, dans le dessein de faire un festin triomphal des corps de ces malheureux.

J'observai encore qu'ils étaient débarqués non dans l'endroit où Vendredi leur avait échappé, mais plus près de ma

petite baie, sur un rivage très-bas, où un bois épais s'étendait presque jusqu'à la mer. Cette découverte m'anima d'un nouveau courage, et, retournant vers Vendredi, je lui dis que j'étais déterminé à les tuer tous s'il voulait m'assister avec vigueur. Sa peur étant alors passée, et le rhum ayant ranimé ses esprits, il parut plein de feu, et répéta avec un air ferme : « Moi, mourir quand vous ordonne mourir. »

Pour profiter de ce moment d'ardeur, je partageai les armes entre nous : je lui donnai un pistolet pour pendre à sa ceinture ; je lui plaçai trois fusils sur l'épaule ; j'en pris autant pour moi, et nous nous mîmes en marche. Outre mes armes, je m'étais pourvu d'une bouteille de rhum, et j'avais chargé Vendredi d'un sac plein de poudre et de balles. Je lui donnai pour consigne de marcher toujours sur mes pas, de ne faire aucun mouvement, et de ne pas dire un mot sans mon commandement. Je cherchai à droite un détour pour passer de l'autre côté de la baie et pour gagner le bois afin d'avoir les cannibales à portée de fusil avant qu'ils m'eussent aperçu. Je découvris aisément une telle route par le moyen de ma lunette d'approche.

Tout en marchant, mes réflexions ralentirent beaucoup l'ardeur qui m'avait porté à cette entreprise ; le nombre des ennemis ne me fit pas peur : ils étaient nus, et certainement nous devions nous croire plus forts qu'eux ; mais les mêmes raisons qui m'avaient donné autrefois de l'horreur pour un pareil massacre faisaient encore de vives impressions sur mon esprit. « Quelle nécessité, dis-je en moi-même, me porte à tremper mes mains dans le sang d'un peuple qui ne m'a jamais fait de mal ? »

Ces pensées me jetèrent dans une grande incertitude, d'où je sortis enfin en me déterminant à approcher seulement du lieu de leur barbare festin, pour agir selon que le ciel m'inspirerait.

Dans cette vue, j'entrai dans le bois avec toute la précaution et tout le silence possibles, ayant Vendredi sur mes ta-

lons, et je m'avançai jusqu'à ce qu'il n'y eût qu'une petite pointe de bois entre nous et les sauvages. Apercevant alors un arbre fort élevé, j'appelle doucement Vendredi, et lui ordonne d'aller jusque-là pour découvrir ce que faisaient les sauvages. Il obéit, et vint bientôt me rapporter qu'on les voyait distinctement de cette place; qu'ils étaient tous autour de leur feu, se régalant de la chair de l'un de leurs prisonniers, et qu'à quelques pas de là il y en avait un autre garrotté et étendu sur le sable, qui aurait bientôt le même sort; que ce dernier n'était pas de leur nation, mais un des barbus qui étaient arrivés dans son pays avec une chaloupe. Ce rapport et surtout la particularité du prisonnier barbu ranimèrent toute ma fureur; je m'avançai vers l'arbre et je vis clairement un homme blanc couché sur le sable, pieds et mains liés : les habits qu'il portait ne me laissèrent pas de doute que ce ne fût un Européen.

Il y avait un autre arbre entouré d'un petit buisson plus près de leur horrible festin d'environ cinquante verges; si je pouvais y parvenir, je les aurais à demi-portée de fusil. Cette découverte me donna assez de prudence pour me maîtriser, quoique ma rage fût montée au plus haut degré, et, me glissant derrière les broussailles, je parvins à cet endroit; j'y trouvai une petite élévation d'où je découvris, à quatre-vingts verges de moi, tout ce qui se passait.

Il n'y avait pas un instant à perdre : dix-neuf de ces barbares étaient assis à terre, serrés les uns contre les autres, ayant envoyé deux d'entre eux pour leur apporter, sans doute, le pauvre chrétien membre à membre. Ceux-ci étaient déjà occupés à lui délier les pieds, quand, me tournant vers Vendredi : « Allons, lui dis-je, suis mes ordres exactement; fais ce que tu me verras faire, sans y manquer en rien. » Il me le promit. Je pose à terre un de mes mousquets et un de mes fusils de chasse; il m'imite parfaitement. Avec mon autre mousquet, je couchai les sauvages en joue, lui ordonnant d'en faire autant. « Es-tu prêt? lui dis-je.



Nous tirons, Vendredi et moi, parmi les sauvages effrayés.

— Oui, » répondit-il.

En même temps nous faisons feu l'un et l'autre.

Vendredi m'avait surpassé à viser juste : il en tua deux et en blessa trois, tandis que je n'en blessai que deux et n'en tuai qu'un seul. On peut juger si les sauvages étaient dans une terrible consternation; tous ceux qui n'avaient pas été blessés se levèrent avec précipitation, sans savoir de quel côté fuir pour éviter un danger dont la source leur était inconnue. Vendredi cependant avait toujours les yeux sur moi, pour observer et imiter mes mouvements. Après avoir vu l'effet de notre première décharge, je jette mon mousquet pour prendre le fusil de chasse, Vendredi en fait autant. Il couche en joue comme moi. « Es-tu prêt? » lui demandai-je encore, et, dès qu'il m'eut répondu oui : « Feu donc! » lui criai-je; et, en même temps, nous tirons parmi la troupe effrayée. Comme nos armes étaient chargées d'un plomb gros comme des balles de pistolet, il n'en tomba que deux; mais il y en avait tant de blessés, que nous les vîmes courir çà et là tout couverts de sang, et qu'un moment après trois roulèrent à terre à demi morts.

Ayant jeté nos armes déchargées, je saisis mon second mousquet et j'ordonnai à Vendredi de me suivre, ce qu'il fit avec beaucoup d'intrépidité. Nous sortîmes brusquement, et, dès que nous fûmes à découvert, nous poussâmes un grand cri; ensuite je me mis à courir de toutes mes forces, autant que me le permettait le poids de mes armes, vers la pauvre victime étendue sur le sable entre le lieu du festin et la mer. Les bouchers qui allaient exercer leur art sur ce malheureux l'avaient abandonné au bruit de notre première décharge, et, prenant la fuite avec une terrible frayeur du côté de la mer, ils s'étaient précipités dans un de leurs canots, où ils furent suivis par trois autres. Je criai à Vendredi de courir de ce côté-là et de tirer dessus. Il m'entendit, et, s'étant avancé sur eux d'une quarantaine de verges, il fit feu. Je m'imaginai d'abord qu'il les avait tous

tués, les voyant tomber les uns sur les autres; mais bientôt trois se relevèrent.

Pendant que mon sauvage s'attachait ainsi à la destruction de ses ennemis, je tirai mon couteau pour couper les liens du prisonnier, et, ayant mis en liberté ses pieds et ses mains, je le plaçai sur son séant, et je lui demandai en portugais qui il était; il me répondit en latin : « *Christianus.* » Le voyant si faible qu'il avait de la peine à se tenir debout et à parler, je lui donnai ma bouteille et lui fis signe de boire; il le fit, et mangea en outre un morceau de pain que je lui avais donné. Après avoir un peu repris ses esprits, il me fit entendre qu'il était Espagnol et qu'il m'avait toutes les obligations imaginables pour l'important service que je venais de lui rendre.

Me servant de tout l'espagnol que je pouvais rassembler, je lui dis : « Nous parlerons une autre fois, mais à présent il faut combattre; s'il vous reste quelque force, prenez ce pistolet et cette épée, et faites-en bon usage. » Il les prit d'un air reconnaissant, et il semblait que ces armes lui rendissent toute sa vigueur. Il tomba aussitôt sur ses ennemis comme un furieux, et, en un tour de main, il en dépêcha deux à coups de sabre. Il est vrai qu'ils ne se défendaient guère. Ces barbares étaient si effrayés du bruit de nos fusils, qu'ils se trouvaient peu en état de songer à leur conservation. Je m'en étais bien aperçu lorsque Vendredi avait fait feu sur ceux qui étaient dans la barque; car les uns avaient été terrassés par la peur, comme les autres par les blessures.

Je tenais toujours mon dernier fusil à la main, sans tirer, pour n'être pas pris au dépourvu. C'était tout ce que j'avais pour me défendre, ayant donné mon pistolet et mon sabre à l'Espagnol. Je dis cependant à Vendredi de retourner à l'arbre où nous avions commencé le combat, et d'y chercher nos armes déchargées, ce qu'il fit avec une grande rapidité. Pendant que j'étais occupé à les recharger, je vis un com-

bat très-acharné entre l'Espagnol et un des sauvages, qui l'avait attaqué avec un des sabres de bois destinés à le priver de la vie si je ne l'avais délivré. L'Espagnol, bien que faible, était brave et hardi, il combattait le sauvage depuis quelque temps et lui avait fait deux blessures à la tête, quand celui-ci, le saisissant par le milieu du corps, le jeta à terre et fit tous ses efforts pour lui arracher mon épée. L'Espagnol ne perdit pas son sang-froid; il quitta sagement le sabre, mit la main à son pistolet, et tua son ennemi sur place.

Vendredi, trop loin pour recevoir mes ordres, se voyant en pleine liberté, poursuivit les autres sauvages avec sa hache, et acheva d'abord trois de ceux qui avaient été jetés à terre par nos décharges, et ensuite tous ceux qu'il put atteindre. De son côté, l'Espagnol, ayant pris un des fusils, se mit à la poursuite des deux autres, qu'il blessa tous deux; mais, comme il n'avait pas la force de courir, ils parvinrent à se sauver dans le bois, où Vendredi en tua encore un; le second, qui courait très-bien, lui échappa en se jetant à corps perdu dans la mer et en gagnant à la nage le canot, où il y avait trois de ses camarades : ces quatre furent les seuls qui se sauvèrent de nos mains.

Ils faisaient force de rames pour se mettre hors de la portée du fusil; et, quoique mon esclave leur tirât encore deux ou trois coups, rien ne m'indiquait qu'il en eût atteint. Il souhaitait fort que nous prissions un des canots pour leur donner la chasse, et ce n'était pas sans raison; car il était à craindre, s'ils échappaient, qu'ils ne fissent le récit de leur triste aventure à leurs compatriotes, et qu'ils ne revinssent avec quelques centaines de barques pour nous accabler par leur nombre; j'y consentis donc. Je me jetai dans un de leurs canots en commandant à Vendredi de me suivre; mais je fus bien surpris d'y voir un troisième prisonnier, garrotté de la même manière que l'avait été l'Espagnol, presque mort de peur, et ignorant ce qui se passait, car il était telle-

ment lié, qu'il ne pouvait lever la tête et qu'il lui restait à peine un souffle de vie.

Je me mis à couper les cordes qui l'incommodaient, et j'essayai de le soulever; mais il n'avait pas la force de se soutenir ni de parler. Il jeta des cris sourds et lamentables, craignant sans doute qu'on ne le déliât que dans l'intention de le tuer.

Dès que Vendredi fut arrivé, je lui dis d'assurer ce malheureux de sa délivrance et de lui faire boire un peu de rhum : ceci, joint à la bonne nouvelle à laquelle il ne s'attendait pas, le ranima et lui donna assez de force pour se mettre sur son séant.

Dès que Vendredi l'eut regardé et l'eut entendu parler, ce fut un spectacle à tirer les larmes des yeux de l'homme le plus insensible, de le voir embrasser ce sauvage, pleurer, rire, sauter, danser alentour, ensuite se tordre les mains, et puis sauter, danser de nouveau, enfin agir comme s'il eût perdu la tête. Pendant quelques moments il n'eut pas la force de m'expliquer ce dont il s'agissait; mais, étant un peu revenu à lui, il me dit que ce sauvage était son père.

Il m'est impossible d'exprimer jusqu'à quel point je fus touché des transports que l'amour filial produisit dans le cœur de ce pauvre garçon, à la vue de son père délivré des mains de ses bourreaux. Il m'est tout aussi difficile de bien dépeindre les tendres extravagances auxquelles il se livra : tantôt il entrait dans le canot, tantôt il en sortait; il y rentrait de nouveau, il s'asseyait auprès de son père, et, pour le réchauffer, lui tenait la tête serrée contre sa poitrine; il lui prenait les pieds et les mains, roidis à force d'avoir été serrés par les liens, et il tâchait de les amollir en les frottant. Voyant son dessein, je lui donnai de mon rhum pour rendre ce frottement plus utile; ce qui fit beaucoup de bien au pauvre vieillard.

Au milieu de ces soins nous oubliâmes de poursuivre le canot des sauvages, déjà hors de notre vue; ce fut un bon-

heur pour nous, car, deux heures après, lorsqu'ils ne pouvaient encore avoir fait le quart de leur chemin, il s'éleva un vent terrible qui continua pendant toute la nuit, et, comme il venait du nord-ouest et était contraire, il ne me parut guère probable que les sauvages eussent regagné leurs côtes.

Revenons à Vendredi : il était tellement occupé de son père, que, pendant assez longtemps, je n'eus pas le courage de le retirer de là ; mais, quand je crus qu'il avait suffisamment satisfait ses transports, je l'appelai : il vint en sautant, en riant et en marquant la joie la plus vive. Je lui demandai s'il avait donné du pain à son père : « Non, dit-il, moi vilain chien, manger tout moi-même. » Là-dessus je lui donnai un gâteau d'orge que j'avais dans ma poche, j'y ajoutai du rhum pour lui-même. Il n'y goûta pas, et alla porter le tout à son père avec une poignée de raisins secs.

Un moment après il sortit de la barque et se mit à courir vers mon habitation avec une telle rapidité, que je le perdis de vue dans un instant, car c'était l'homme le plus agile à la course que j'aie jamais vu. J'avais beau crier, il n'entendait rien ; mais, environ un quart d'heure après, il revint avec moins de vitesse, en rapportant quelque chose : c'était un pot rempli d'eau fraîche et quelques morceaux de pain qu'il me donna ; quant à l'eau, il la porta à son père, après que j'en eus bu pour me désaltérer. Elle ranima entièrement le vieillard, et lui fit plus de bien que la liqueur forte qu'il avait prise, car il mourait de soif.

Quand il eut bu, comme il y avait de l'eau de reste, j'ordonnai à Vendredi de la porter à l'Espagnol avec un des gâteaux qu'il était allé me chercher. Celui-ci, extrêmement faible, s'était couché sur l'herbe, à l'ombre d'un arbre ; il se releva néanmoins pour manger et pour boire, et je m'approchai moi-même et lui remis une poignée de raisins. Il me regarda d'un air ému et plein de la plus vive reconnaissance; il avait si peu de force, quoiqu'il eût marqué tant de vigueur dans le combat, qu'il ne pouvait se tenir sur ses jambes ; il

l'essaya deux ou trois fois, mais en vain : ses pieds, entièrement enflés à force d'avoir été serrés, lui causaient trop de douleur. Pour le soulager, j'ordonnai à Vendredi de les lui frotter avec du rhum, comme il avait fait à son père.

Quoique mon sauvage s'acquittât de ce devoir avec zèle, il ne pouvait s'empêcher de tourner souvent les yeux vers son père, pour voir s'il était toujours dans le même endroit et dans la même position. Une fois entre autres, ne le voyant pas, il se lève avec précipitation et court vers lui avec tant de vitesse, qu'il était difficile de voir si ses pieds touchaient à terre ; mais, en entrant dans le canot, il comprit qu'il n'y avait rien à craindre : son père s'était couché seulement pour se reposer. Dès qu'il fut de retour, je priai l'Espagnol de souffrir que Vendredi l'aidât à se lever et le conduisît vers la barque, pour le mener de là à mon habitation, où j'aurais de lui tout le soin possible. Mon sauvage n'attendit pas que l'Espagnol fît le moindre effort : comme il était aussi robuste qu'agile, il le chargea sur ses épaules, le porta jusqu'à la barque, l'assit sur un des côtés du canot, près de son père ; puis, sortant de la barque, il la lança à l'eau, et, quoique le vent fût violent, il la fit longer le rivage plus vite que je ne pouvais marcher. Après l'avoir fait entrer dans la baie, il se mit de nouveau à courir pour chercher l'autre canot des sauvages qui nous était resté, et il y arriva avec cette barque aussi vite que j'y étais venu par terre. Avec lui je passai la baie, et ensuite il alla aider nos nouveaux compagnons à sortir du canot; mais ils n'étaient ni l'un ni l'autre en état de marcher, de manière que Vendredi ne savait comment faire.

Après avoir médité sur les moyens de remédier à cet inconvénient, je priai mon sauvage de s'asseoir et de se reposer, et je me mis à travailler à une espèce de civière ; nous les y posâmes tous deux, et les portâmes jusqu'à notre retranchement extérieur; mais là nous fûmes dans un embarras plus grand encore. Je n'avais nul désir d'abattre ce rempart,

et je ne voyais pas comment on pourrait le leur faire franchir. Le seul parti qui nous restât, c'était de travailler de nouveau, et, avec l'aide de Vendredi, je dressai en moins de deux heures une jolie petite tente couverte de ramées et de vieilles voiles, entre mon retranchement extérieur et le bocage que j'avais eu soin de planter à quelques pas de là. Dans cette hutte, je leur fis deux lits de quelques bottes de paille, sur chacun desquels j'étendis une couverture pour les tenir chaudement.

Voilà mon île peuplée : je me voyais riche en sujets, et c'était une idée fort satisfaisante pour moi de me considérer comme un petit monarque. Toute cette île était mon domaine par des titres incontestables. Mes sujets m'étaient parfaitement soumis ; j'étais leur législateur et leur souverain seigneur ; ils m'étaient tous redevables de la vie, et tous étaient prêts à la risquer pour mon service dès que l'occasion s'en présenterait.

Quand j'eus logé mes deux nouveaux compagnons, je songeai à rétablir leurs forces par un bon repas : je commandai à Vendredi d'aller prendre parmi mon troupeau un chevreau d'un an, je le mis en pièces, je le fis étuver, et leur accommodai un fort bon plat, où j'avais mis de l'orge et du riz. Je portai le tout dans la nouvelle tente, et, ayant servi, je pris place à table avec mes nouveaux hôtes, que je régalai et encourageai de mon mieux, me servant de Vendredi comme de mon interprète, non-seulement auprès de son père, mais auprès de l'Espagnol, qui parlait fort bien la langue des sauvages.

Après avoir dîné, ou, pour mieux dire, soupé, j'ordonnai à Vendredi de prendre un des canots et d'aller chercher nos armes à feu, que nous avions laissées sur le champ de bataille. Le jour suivant, je lui dis d'enterrer les morts, qui, étant exposés au soleil, nous auraient bientôt incommodés par leur mauvaise odeur, et d'ensevelir en même temps les restes affreux du festin, répandus en quantité sur le rivage. J'aurais

été incapable d'ensevelir ces débris de membres humains. Cette idée seule m'inspirait de l'horreur, et je détournais les yeux quand j'étais obligé de passer par cet endroit. Mon sauvage exécuta si bien mes ordres, que je ne vis plus la moindre trace du combat et du festin, et que je n'aurais pu en reconnaître le lieu sans la pointe du bois qui s'avançait de ce côté-là.

Il était temps alors d'entrer en conversation avec mes nouveaux sujets. Je commençai par le père de Vendredi, à qui je demandai ce qu'il pensait des sauvages échappés, et si nous devions craindre leur retour dans cette île avec des forces capables de nous accabler. Son sentiment fut qu'il n'y avait aucune apparence qu'ils eussent pu résister à la tempête, et qu'ils devaient avoir tous péri, à moins d'avoir été portés du côté du sud, sur certaines côtes, où ils seraient dévorés indubitablement. En supposant même que, par un bonheur extraordinaire, ils eussent regagné leur rivage, il les croyait si fort effrayés par notre attaque, si étourdis par le bruit et par le feu de nos armes, qu'ils ne manqueraient pas de raconter à leur nation que leurs compagnons avaient été tués par la foudre, et non par des hommes. Il était confirmé dans cette opinion, ayant entendu les fuyards dire qu'ils ne pouvaient comprendre que des hommes pussent *souffler foudre*, *parler tonnerre*, et tuer à une grande distance, sans lever seulement la main. Les paroles du vieillard nous rassurèrent; néanmoins je fus pendant quelque temps dans des appréhensions continuelles, qui m'obligèrent à me tenir sur mes gardes et à avoir toutes mes troupes sous les armes. Nous étions quatre alors, et une centaine de nos ennemis à affronter en rase campagne ne m'eussent pas fait peur.

Cependant, au bout de quelque temps, ne voyant pas arriver un seul canot sur mon rivage, mes frayeurs s'apaisèrent, et je commençai à délibérer sur mon voyage vers le continent, où le père de Vendredi m'assurait que je serais bien reçu par sa nation pour l'amour de lui.

L'exécution de mon dessein fut un peu suspendue par un entretien fort sérieux que j'eus avec l'Espagnol. Il me dit avoir laissé sur le continent seize autres chrétiens, tant Espagnols que Portugais, qui, ayant fait naufrage et s'étant sauvés sur ces côtes, y vivaient, à la vérité, en paix avec les sauvages, mais avaient à peine assez de subsistance pour ne pas mourir de faim. Je lui demandai toutes les particularités de leur voyage, et j'appris qu'ils avaient monté un navire espagnol venant de Rio de la Plata pour porter des peaux à la Havane et pour y charger toutes les marchandises européennes qu'ils y pourraient trouver; qu'ils avaient sauvé d'un autre navire cinq matelots portugais, mais qu'ils en avaient perdu un pareil nombre des leurs, et que les autres, à travers une infinité de dangers, étaient longtemps restés à demi morts de faim sur le rivage des cannibales, saisis de la crainte d'être dévorés aussitôt qu'on les aurait aperçus.

Il me raconta encore qu'ils avaient bien quelques armes, mais qu'elles leur étaient absolument inutiles, faute de balles et de poudre, dont ils n'avaient sauvé qu'une très-petite quantité, qui fut consumée dès les premiers jours de leur débarquement en allant à la chasse. « Mais, lui dis-je, que deviendront-ils à la fin? N'ont-ils jamais formé le dessein de se tirer de là? » Il me répondit qu'ils y avaient pensé plus d'une fois; mais ils se trouvaient sans navire, sans instruments pour en construire un, sans aucune provision : toutes leurs délibérations à ce sujet avaient donc été terminées par les larmes et le désespoir.

Je lui demandai comment il pensait qu'ils recevraient de ma part une proposition tendant à leur délivrance, et s'il ne jugeait pas qu'elle serait aisée à exécuter si on parvenait à les amener tous dans mon île. « Mais franchement, ajoutai-je, je crains fort quelque trahison de leur part. La reconnaissance n'est pas une vertu très-familière aux hommes, qui, d'ordinaire, conforment moins leur conduite aux services reçus qu'aux avantages qu'ils peuvent espérer de leur ingratitude. »

Après avoir écouté mon discours très-attentivement, il me répondit avec simplicité que ces infortunés sentaient avec tant de vivacité tout ce qu'il y avait de misérable dans leur situation, que certainement ils auraient horreur de la seule pensée de maltraiter un homme qui contribuerait à les délivrer. « Si vous voulez, poursuivit-il, j'irai les voir avec le vieux sauvage, je leur communiquerai votre intention, et je vous apporterai leur réponse; je ne ferai point de traité avec eux sans qu'ils m'assurent de l'observer par les serments les plus solennels. Je stipulerai qu'ils vous reconnaîtront pour leur commandant, et je les ferai jurer sur l'Évangile de vous suivre dans quelque pays chrétien que vous trouviez à propos de les mener, et de vous obéir exactement jusqu'à ce que nous y soyons arrivés; je prétends même vous apporter un contrat formel signé par toute la troupe. »

Pour me donner plus de confiance en lui, il me proposa de me prêter serment lui-même avant son départ, et il me jura qu'il ne me quitterait jamais sans mes ordres et me défendrait jusqu'à la dernière goutte de son sang, si ses compatriotes étaient assez lâches pour manquer à leurs promesses. Au reste, il m'assura que c'étaient tous de fort honnêtes gens, qu'ils étaient accablés de tous les maux imaginables, dénués d'armes et d'habits, et n'avaient d'autres aliments que ceux fournis par la pitié des sauvages; qu'ils étaient privés de tout espoir de revenir jamais dans leur patrie, et que, si je voulais bien songer à finir leurs malheurs, ils étaient gens à vivre et à mourir avec moi.

Sur ces assurances, je résolus fermement de travailler à leur bonheur et d'envoyer l'Espagnol avec le vieux sauvage pour traiter avec eux. Mais, quand tout fut prêt pour leur départ, mon Espagnol lui-même me fit une observation où je trouvai tant de prudence et de sincérité, que je fus très-satisfait de lui; je suivis son conseil et je remis cette affaire à cinq ou six mois de là.

Depuis un mois déjà il était avec nous, et je lui avais mon-

tré toutes mes provisions amassées avec le secours de la Providence. Il comprenait que ces provisions de blé et de riz, suffisantes de reste pour moi-même, ne suffiraient pas pour ma nouvelle famille, à moins d'une économie sévère. Elles étaient donc bien loin de pouvoir fournir aux besoins de ses camarades, qui étaient encore au nombre de seize, s'ils venaient habiter l'île. D'ailleurs, il en fallait une bonne quantité pour avitailler le navire que je voulais construire afin de me rendre dans quelque colonie chrétienne. Son avis fut donc de défricher d'autres champs, d'y semer tout le grain dont je pouvais me passer, et d'attendre une nouvelle moisson avant de faire venir ses compatriotes. « La disette, me dit-il, pourrait les porter à la révolte, en leur faisant voir qu'ils ne seraient sortis d'un malheur que pour retomber dans un autre. »

Je suivis ce conseil fort raisonnable. Nous nous mîmes tous quatre à labourer la terre autant que nos instruments de bois pouvaient nous le permettre ; et, dans l'espace d'un mois, le temps d'ensemencer les terres étant venu, nous en avions défriché assez pour semer vingt-deux boisseaux d'orge et à peu près autant de riz : c'était tout le grain dont nous pouvions disposer ; à peine nous en restait-il pour vivre pendant les six mois qui nous séparaient de la prochaine récolte.

Étant alors assez forts pour ne rien craindre des sauvages, à moins qu'ils ne vinssent en très-grand nombre, nous nous promenions par toute l'île, sans aucune inquiétude ; et, comme nous avions tous l'esprit plein de notre délivrance, il m'était impossible de ne pas songer aux moyens de l'effectuer. Je marquai donc plusieurs arbres propres à mes vues ; j'employai Vendredi et son père à les couper, et je leur donnai l'Espagnol pour inspecteur. Je leur montrai avec quel travail infatigable j'avais fait des planches d'un arbre fort épais, et je leur recommandai d'agir de même. Ils me firent une douzaine de bonnes planches de chêne d'à peu près deux

pieds de large et trente-cinq de long, et épaisses de deux à quatre pouces. On peut comprendre quelle peine il fallut pour en venir à bout.

Je songeai en même temps à augmenter mon troupeau : tantôt j'allais à la chasse avec Vendredi, tantôt je l'envoyais avec l'Espagnol, et de cette manière nous attrapâmes vingt-deux chevreaux, que nous joignîmes à mon troupeau ; quand il nous arrivait de tuer une chèvre, nous en conservions les petits. La saison étant venue de cueillir le raisin, je fis sécher une si grande quantité de grappes, qu'on aurait pu en remplir plus de soixante barils. Ce fruit formait, avec notre pain, une grande partie de nos aliments.

Au temps de la moisson, notre grain se trouva en bon état. Quoique j'aie vu dans l'île des années plus fertiles, la récolte fut pourtant assez bonne pour répondre à nos désirs : de vingt-deux boisseaux d'orge que nous avions semés, nous en retirâmes deux cent vingt, et notre riz s'était multiplié à proportion. Cette provision était suffisante pour nous et pour les hôtes que nous attendions jusqu'à notre moisson prochaine ; ou bien, s'il s'agissait de faire le voyage projeté, il y en avait assez pour avitailler abondamment notre navire, de quelque côté de l'Amérique que nous voulussions diriger notre course.

Après avoir recueilli ainsi nos grains, nous travaillâmes l'osier, et fîmes quatre grands paniers pour les y conserver. L'Espagnol était extrêmement habile à ces sortes d'ouvrages, et il me blâmait de n'avoir pas employé cet art à faire mes enclos et mes retranchements ; mais, par bonheur, la chose n'était plus nécessaire alors.

Tous ces préparatifs achevés, je permis à mon Espagnol de gagner la terre ferme pour retrouver ses compatriotes, et je lui enjoignis expressément de n'emmener avec lui aucun homme sans l'avoir fait jurer, en présence du vieux sauvage, que, bien loin d'attaquer le maître de l'île et de causer le moindre chagrin à un homme désireux de travailler à leur

délivrance, il ne négligerait rien pour le défendre contre toutes sortes d'attentats, et qu'il se soumettrait entièrement à ses commandements, de quelque côté qu'il trouvât bon de le mener. Je demandai encore à l'Espagnol de me rapporter un traité formel par écrit, signé de toute la troupe, sans songer que, selon toute probabilité, elle n'avait ni papier ni encre.

Ils partirent au mois d'octobre, suivant mes calculs; ils avaient des armes et des provisions.

CHAPITRE XVI

Un navire anglais à l'ancre devant notre île. — L'équipage révolté amène à terre son capitaine, son contre-maître et un passager. — Je les délivre. — Nous nous rendons maîtres des mutins. — Comment le capitaine reprend le commandement de son navire.

J'attendais depuis huit jours le retour de mes députés, quand, un matin, lorsque j'étais encore profondément endormi, Vendredi s'approcha de mon lit avec précipitation en s'écriant : « Maître, ils sont venus! ils sont venus! »

Je me lève, et, m'étant habillé, je traverse mon bois, songeant si peu au moindre danger, que j'étais sans armes, contre ma coutume. Grande fut ma surprise quand je vis à une lieue et demie en mer une chaloupe à voile triangulaire, poussée par un vent favorable et se dirigeant vers mon île. Elle ne venait pas directement du côté opposé à mon rivage, mais du côté du sud. Je dis à Vendredi de ne pas faire le moindre mouvement, car ces gens n'étaient pas ceux que nous attendions, et nous ne savions encore s'ils étaient amis ou ennemis.

Pour mieux m'éclairer, j'allai chercher ma lunette d'approche, et, à l'aide de mon échelle, je montai au haut du ro-

cher, comme j'avais coutume de le faire quand j'appréhendais quelque événement et que je voulais découvrir au loin sans être découvert moi-même.

A peine avais-je mis le pied sur le haut de la colline, que je distinguai un navire à l'ancre, à peu près à deux lieues et demie au sud-ouest de mon habitation, et je crus remarquer, par la structure de ce bâtiment, qu'il était anglais aussi bien que sa chaloupe.

Comment exprimer les impressions confuses que cette vue fit sur mon imagination? Quoique ma joie de voir un navire dont l'équipage devait être sans doute de ma nation fût extrême, je ne laissai pas d'éprouver quelques mouvements secrets dont j'ignorais la cause et qui m'inspiraient de la circonspection. Quelles affaires pouvait avoir un navire anglais dans cette partie du monde, puisque ce n'était assurément la route d'aucun des pays où nous avions établi notre commerce? De plus, il n'y avait eu aucune tempête capable de les porter de ce côté malgré eux; par conséquent, j'avais lieu de croire qu'ils n'avaient pas de bons desseins, et qu'il valait mieux demeurer dans ma solitude que de tomber entre les mains de voleurs et de pirates.

Je n'étais pas depuis longtemps sur mon rocher que je vis distinctement la chaloupe approcher du rivage, comme si elle cherchait une baie pour débarquer avec facilité; mais, ne découvrant pas celle dont j'ai parlé, ceux qui la montaient la poussèrent sur le sable à environ un demi-quart de lieue de moi; j'en fus ravi, car autrement ils auraient débarqué précisément devant ma porte, et, après m'avoir chassé sans doute de mon château, ils auraient ravagé tout mon bien.

Lorsqu'ils furent sur le rivage, je vis qu'ils étaient Anglais; un ou deux me parurent Hollandais, et pourtant ils ne l'étaient pas. J'en comptai onze en tout; mais il y en avait trois sans armes et garrottés, comme je crus m'en apercevoir. Dès que cinq ou six d'entre eux eurent sauté sur le rivage, ils firent sortir les autres de la chaloupe comme des prison-

niers : je vis un des trois marquer par ses gestes une affliction qui allait jusqu'au désespoir ; les deux autres levaient quelquefois leurs mains vers le ciel et paraissaient fort affligés, mais leur douleur me semblait plus modérée.

J'étais dans une grande incertitude, sans concevoir ce que signifiait un pareil spectacle ; Vendredi s'écria : « O maître ! vous voyez hommes anglais manger prisonniers aussi bien qu'hommes sauvages ; voyez eux les vouloir manger.

— Non, non, dis-je, Vendredi ; je crains seulement qu'ils ne les massacrent, mais sois sûr qu'ils ne les mangeront pas. »

Je tremblais cependant et j'étais pénétré d'horreur à ce spectacle ; à chaque moment je m'attendais à les voir assassiner : une fois même un de ces scélérats leva son sabre pour frapper un de ces malheureux, et je crus le voir tomber à terre, ce qui glaça tout mon sang dans mes veines.

Pendant que ces insolents matelots rôdaient par toute l'île, comme s'ils voulaient aller à la découverte du pays, j'observai que les trois prisonniers avaient la liberté d'aller où ils voulaient ; mais ils n'en eurent pas le courage : ils s'assirent à terre d'un air pensif et désespéré, sans songer à s'échapper.

Leur triste contenance me rappela celle que j'avais eue autrefois en abordant le même rivage, me croyant perdu, tournant mes yeux de tous côtés, rempli de la crainte des bêtes sauvages, et réduit par mes frayeurs à passer une nuit entière sur un arbre. Comme alors je ne m'attendais à rien moins qu'à voir notre navire porté près du rivage par la tempête et par la marée, et à trouver ainsi l'occasion d'en tirer les moyens de subsister, de même ces malheureux n'avaient pas la moindre idée de la délivrance prochaine que le ciel préparait pour eux, à l'instant même où ils croyaient tout secours impossible.

La marée était justement au plus haut quand ces gens abordèrent l'île. En rôdant de tous côtés pour examiner les

lieux où ils se trouvaient, ils ne s'aperçurent pas que la mer, s'étant retirée, avait laissé leur chaloupe à sec. Dans cette chaloupe restaient deux hommes qui, à force de boire de l'eau-de-vie, s'étaient endormis; cependant l'un, s'éveillant plus tôt que son camarade et trouvant la chaloupe trop enfoncée dans le sable pour l'en tirer tout seul, se mit à crier pour appeler ses compagnons; mais tous ensemble ils n'eurent pas assez de force pour la tirer de là : elle était extrêmement pesante, et, de ce côté, le rivage était comme un sable mouvant.

Voyant cette difficulté, comme de véritables gens de mer, c'est-à-dire les plus insouciants de tous les hommes, ils résolurent de n'y plus songer, et ils se mirent à parcourir l'île. J'en entendis un qui appelait un de ses camarades pour le faire venir à terre.

« Hé ! Jean ! lui cria-t-il, laisse la chaloupe en repos, si tu veux; la marée prochaine la remettra bien à flot. »

Ce discours me confirma encore dans l'opinion qu'ils étaient mes compatriotes.

Pendant tout ce temps, je me tins dans l'enceinte de mon château, sans aller plus loin que mon observatoire, et je m'estimai très-heureux d'avoir eu la prudence de fortifier si bien mon habitation. Je savais que la chaloupe ne pouvait être à flot avant dix heures du soir, qu'alors il ferait nuit, et que je pourrais en toute sûreté entendre ce qu'ils diraient.

En attendant, je me préparai pour le combat, mais avec plus de précaution que jamais, car j'avais à affronter beaucoup plus d'ennemis que par le passé. J'ordonnai à Vendredi de faire de même, et j'en attendais un grand secours, parce qu'il tirait avec une justesse étonnante. Je lui donnai trois mousquets, et je pris moi-même trois fusils. Mon aspect était terrible : sur ma tête se dressait mon grand bonnet de peau de chèvre, à mon côté pendait mon sabre nu; je portais deux pistolets à ma ceinture et un fusil sur chaque épaule.

Mon dessein était de ne rien entreprendre avant la nuit.

Sur les deux heures, au plus chaud du jour, je remarquai qu'ils étaient tous dispersés dans les bois, apparemment pour s'y reposer ; et, quoique les prisonniers ne fussent pas en état de dormir, je les aperçus couchés à l'ombre d'un grand arbre, non loin de moi et hors de la vue des autres.

Aussitôt je résolus de m'ouvrir à eux pour m'informer de leur situation, et au moment même je me mis en marche. Vendredi me suivait d'assez loin, armé d'une manière aussi formidable que moi, mais ne ressemblant pas autant à un spectre.

Après m'être approché le plus possible des prisonniers sans avoir été découvert, je leur criai en espagnol : « Qui êtes-vous, messieurs? » Ils ne répondirent rien, et je les vis sur le point de s'enfuir à l'aspect de mon étrange figure. Alors je leur parlai anglais. « Messieurs, leur dis-je, n'ayez pas peur, peut-être avez-vous trouvé ici un ami sans vous y attendre.

— Ce serait donc un être envoyé du ciel, répondit un d'entre eux d'une manière grave et le chapeau à la main, car nos malheurs sont au-dessus de tout secours humain.

— Tout secours vient du ciel, monsieur, lui dis-je; mais ne voudriez-vous pas enseigner à un étranger le moyen de vous secourir? car vous paraissez accablés d'une grande affliction, et j'ai vu un des scélérats qui vous ont conduits ici tirer le sabre comme pour vous tuer. »

Cet infortuné, tremblant et les yeux pleins de larmes, me repartit d'un air étonné : « Parlé-je à un homme, à Dieu, ou à un ange?

— Tranquillisez-vous, monsieur, lui dis-je; si Dieu avait envoyé un ange à votre secours, il paraîtrait à vos yeux mieux vêtu et avec d'autres armes. Je suis réellement un homme, je suis même un Anglais, et tout disposé à vous rendre service. Je n'ai avec moi qu'un esclave, mais nous avons des armes et des munitions; dites librement si nous

pouvons vous être utiles, et expliquez-moi la nature de vos malheurs.

— Hélas! monsieur, dit-il, le récit en serait trop long pour vous être fait pendant que nos ennemis sont si proches; il suffira de vous dire que j'ai été commandant du navire que vous voyez; mes matelots se sont révoltés contre moi, j'ai failli être massacré par eux; mais ils veulent maintenant m'abandonner dans ce désert avec ces deux hommes, dont l'un est mon contre-maître et l'autre un passager. Nous nous attendions à périr ici, croyant l'île inhabitée, et nous ne sommes pas encore rassurés.

— Mais, lui dis-je, que sont devenus vos rebelles?

— Les voilà couchés, répondit-il en montrant du doigt une touffe d'arbres fort épaisse; je tremble qu'ils ne nous aient entendus parler, car ils nous massacreraient tous. »

Je lui demandai si les mutins possédaient des armes à feu, et j'appris qu'ils avaient deux fusils seulement, dont un était resté dans la chaloupe. « Laissez-moi donc faire, lui répondis-je, ils sont tous endormis; rien n'est plus aisé que de les tuer, à moins que vous n'aimiez mieux les faire prisonniers. »

Alors il me conta qu'il y avait parmi eux deux scélérats dont on ne pouvait rien espérer de bon, et que, si on mettait ceux-là hors d'état de nuire, il croyait que le reste rentrerait facilement dans son devoir; il ne pouvait ajouta-t-il, me les indiquer de si loin, et il était prêt à suivre en tout mes ordres. « Eh bien, dis-je, commençons par nous retirer d'ici, de peur qu'ils ne nous aperçoivent en s'éveillant, et suivez-moi vers un lieu où nous pourrons délibérer à loisir. » Après que nous nous fûmes mis à couvert dans le bois : « Monsieur, lui dis-je, je suis disposé à hasarder tout pour votre délivrance, mais à deux conditions. »

Il m'interrompit pour m'assurer que, si je lui rendais la liberté et son navire, il emploierait l'un et l'autre à me témoigner sa reconnaissance, et que, si je ne pouvais lui ren-

dre que la moitié de ce service, il était résolu de vivre ou de mourir avec moi dans quelque partie du monde que je voulusse le conduire. Ses deux compagnons me donnèrent les mêmes assurances. « Écoutez mes conditions, leur dis-je; il n'y en a que deux : 1° pendant que vous serez dans cette île avec moi, vous renoncerez à toute sorte d'autorité, et, si je vous donne des armes, vous me les rendrez dès que je le trouverai bon; vous serez entièrement soumis à mes ordres, sans songer jamais à me causer le moindre préjudice; 2° si nous réussissons à reprendre le navire, vous me mènerez en Angleterre avec mon esclave, sans rien demander pour le passage. » Le capitaine me le promit avec les expressions les plus vives d'un cœur reconnaissant. Je leur donnai alors trois mousquets avec des balles et de la poudre, et je demandai au capitaine de quelle manière il jugeait à propos de diriger cette entreprise. Il me témoigna toute la gratitude imaginable, et me dit qu'il se contenterait de suivre exactement mes ordres et me laissait avec plaisir toute la conduite de l'affaire. Je lui répondis qu'elle me paraissait assez épineuse; que cependant le meilleur parti était, selon moi, de faire feu sur eux tous en même temps pendant qu'ils étaient couchés, et que si quelqu'un, échappant à notre première décharge, voulait se rendre, nous pourrions lui sauver la vie.

Il me répliqua, avec beaucoup de modération, qu'il serait fâché de les tuer, s'il y avait moyen de faire autrement. « Mais pour les deux scélérats incorrigibles dont je vous ai parlé, continua-t-il, et qui ont été les auteurs de la révolte, s'ils nous échappent, nous sommes perdus à coup sûr, ils amèneront tout l'équipage pour nous massacrer.

— Il faut donc, repartis-je, s'en tenir à mon premier avis; une nécessité absolue rend l'action légitime. » Cependant, lui voyant toujours de l'aversion pour répandre le sang, je lui dis de prendre les devants avec ses compagnons, et d'agir selon les circonstances.

Au milieu de cet entretien, nous vîmes deux des mutins se

lever et se retirer : je demandai au capitaine si c'étaient les chefs de la rébellion. Il me dit que non : « Eh bien donc, lui dis-je, laissons-les échapper, puisque la Providence semble les avoir éveillés tout exprès pour leur sauver la vie ; quant aux autres, s'ils ne sont pas à vous, ce sera votre faute. »

Animé par ces paroles, il s'avance, un mousquet au bras et un pistolet à la ceinture, précédé de ses deux compagnons; le bruit de leur approche éveille un des mutins, qui se met à crier pour éveiller ses camarades; mais en même temps le contre-maître et le passager font feu tous deux ; le capitaine, réservant prudemment son coup et visant avec toute la justesse possible les chefs des mutins, en tue un sur la place. L'autre, dangereusement blessé, crie au secours ; le capitaine le joint, lui dit qu'il n'est plus temps de demander du secours, qu'il devrait plutôt prier Dieu de lui pardonner sa trahison, et l'assomme aussitôt d'un coup de crosse de fusil.

Il en restait encore trois, dont l'un était légèrement blessé; mais j'arrivai sur ces entrefaites : voyant qu'il leur était impossible de résister, ils demandèrent quartier. Le capitaine y consentit, à condition qu'ils se repentiraient de leur trahison, et l'aideraient fidèlement à recouvrer son navire et à le ramener à la Jamaïque, d'où il venait. Ils lui donnèrent toutes les assurances de repentir et de bonne volonté qu'il pouvait désirer, et il résolut de leur sauver la vie, ce que je ne désapprouvai pas; je l'obligeai seulement à les garder pieds et poings liés tant qu'ils seraient dans l'île.

Sur ces entrefaites, j'envoyai Vendredi et le contre-maître vers la chaloupe, avec ordre de s'en assurer et d'enlever les rames et les voiles. Les trois matelots alors séparés de la troupe accoururent au bruit des mousquets; voyant leur capitaine de prisonnier redevenu maître, ils se soumirent, et se laissèrent garrotter comme les autres.

Tous nos ennemis étaient hors de combat. J'eus le temps de faire au capitaine le récit de mes aventures ; il m'écouta avec une attention qui allait jusqu'à la plus extrême surprise,

surtout quand j'en vins à la manière miraculeuse dont je m'étais pourvu de munitions et de vivres. Ce tissu de prodiges fit une forte impression sur lui; mais, quand il réfléchit à son propre sort, et considéra que la Providence paraissait m'avoir conservé pour lui sauver la vie, il fut si touché, qu'il répandit un torrent de larmes et ne put prononcer une seule parole.

Mon récit terminé, je le conduisis avec ses deux compagnons dans mon château; je leur donnai tous les rafraîchissements que j'avais, et je leur montrai toutes mes inventions depuis mon arrivée dans l'île.

Je lui dis que c'était là mon château, le lieu de ma résidence, mais que j'avais encore, à l'exemple d'autres princes, une maison de campagne que je lui montrerais une autre fois : car, pour l'instant, il fallait songer aux moyens de nous rendre maîtres du navire. Il en convint, mais il m'avoua qu'il ne voyait pas quelles mesures prendre. « Il y a encore, dit-il, vingt-six hommes à bord. Sachant que, par leur conspiration, ils ont mérité la mort, ils s'opiniâtreront par désespoir; car ils sont persuadés qu'en se rendant ils seront pendus dès leur arrivée en Angleterre ou dans quelque colonie anglaise; le moyen donc de songer à les attaquer avec un nombre d'hommes si inférieur au leur? »

Je ne trouvai ce raisonnement que trop juste, et je vis qu'il n'y avait rien à faire, sinon de tendre quelque piége à l'équipage et de l'empêcher au moins de débarquer et de nous tuer. J'étais sûr que bientôt les gens du navire, étonnés du retard de leurs camarades, mettraient leur autre chaloupe en mer, pour apprendre ce qu'ils étaient devenus, et je craignais fort qu'ils n'arrivassent armés en trop grand nombre pour que nous pussions leur résister.

Je dis au capitaine que la première chose à faire était de couler la chaloupe à fond pour les empêcher de la reprendre, ce qu'il approuva fort. Nous mîmes aussitôt la main à l'œuvre, nous ôtâmes tout ce qui restait dans la chaloupe, c'est-à-dire

une bouteille d'eau-de-vie et une autre de rhum, quelques biscuits, un cornet rempli de poudre, et un pain de sucre d'environ six livres, enveloppé d'une pièce de canevas. L'eau-de-vie et le sucre me furent fort agréables, car j'avais presque eu le temps d'en oublier le goût.

Après avoir porté ces objets à terre, nous fîmes un grand trou au fond de la chaloupe. A vrai dire, je ne pensais pas sérieusement à recouvrer le navire : ma seule intention était, en cas qu'ils partissent en nous laissant la chaloupe, de la réparer et de la mettre en état de nous mener vers mes amis les Espagnols, que je n'oubliais pas.

Non contents d'avoir fait à la chaloupe un trou assez grand pour qu'il ne pût être bouché en peu de temps, nous la tirâmes assez avant sur le rivage pour que la marée même ne la remît pas à flot. Au milieu de cette occupation pénible, nous entendîmes un coup de canon, et nous vîmes en même temps sur le navire faire le signal ordinaire pour rappeler la chaloupe à bord; mais les matelots multipliaient inutilement les signaux en redoublant leurs coups de canon : la chaloupe ne bougeait pas.

Dans le même instant nous les vîmes, par le moyen de nos lunettes, descendre dans leur autre chaloupe et se diriger vers le rivage à force de rames; quand ils furent à la portée de notre vue, nous aperçûmes distinctement qu'ils étaient au nombre de dix, et munis d'armes à feu.

Nous pûmes distinguer jusqu'aux traits de leurs visages pendant assez longtemps, parce que, ayant dérivé par la marée, ils côtoyèrent le rivage pour débarquer dans le même endroit où avait abordé la première chaloupe.

De cette manière, le capitaine pouvait les examiner à loisir; il n'y manqua pas, et il me dit qu'il voyait parmi eux trois fort braves garçons, entraînés par force et par peur dans la conspiration; mais que le contre-maître, qui commandait la chaloupe, et les autres, étaient les plus grands scélérats de tout l'équipage, acharnés à la poursuite de leur

entreprise, et qu'il craignait bien de nous voir accablés sous le nombre.

Je lui répondis en souriant que, dans notre situation, nous devions être au-dessus de la peur ; que, presque toutes les conditions étant préférables à la nôtre, il fallait considérer la mort même comme une espèce de délivrance, et qu'une vie tourmentée comme la mienne méritait bien que je hasardasse quelque chose pour la rendre plus heureuse. « Qu'est devenue, continuai-je, votre persuasion que la Providence m'avait conservé ici pour vous sauver la vie? Ayez bon courage ; je ne vois pour nous, dans toute cette affaire, qu'une seule circonstance embarrassante.

— Laquelle donc? me dit-il.

— C'est, répondis-je, qu'il y a parmi cette petite troupe quelques honnêtes gens qu'il faut conserver. S'ils étaient tous les plus grands scélérats de l'équipage, je croirais que la Providence les aurait rassemblés pour les livrer entre nos mains ; car, fiez-vous-en à moi, tout homme qui débarquera tombera en notre pouvoir, et nous serons maîtres de sa vie. »

Ces paroles, prononcées d'une voix ferme et avec une contenance gaie, lui rendirent le courage, et il se mit à m'aider vigoureusement à faire nos préparatifs. A la première vue de la chaloupe venant vers nous, nous avions songé à séparer nos prisonniers et à les mettre en lieu sûr.

Il y en avait deux dont le capitaine était moins assuré que des autres ; je les avais fait conduire par Vendredi et par un compagnon du capitaine dans ma grotte, d'où il leur était impossible de se faire voir ou de se faire entendre, ni de trouver le chemin au travers des bois, quand même ils parviendraient à se débarrasser de leurs liens. Je leur avais donné quelques provisions, en les assurant que, s'ils se tenaient en repos, je les remettrais dans quelques jours en liberté ; mais que, s'ils faisaient la moindre tentative pour se sauver, il n'y aurait point de quartier pour eux. Ils promirent de souffrir

leur prison patiemment, et marquèrent une vive reconnaissance de la bonté que j'avais de leur donner des provisions et de la lumière, car Vendredi leur avait laissé quelques chandelles, et leur avait fait entendre qu'il resterait en sentinelle devant la grotte.

Nos autres prisonniers se trouvaient plus heureux : à la vérité, nous en avions garrotté deux, qui étaient encore suspects; mais, pour les deux autres, je les avais pris à mon service, à la recommandation du capitaine, et sur leur serment solennel de nous être fidèles jusqu'à la mort. De cette manière, nous étions sept bien armés, et j'avais l'espoir que nous pourrions venir à bout de nos ennemis, surtout à cause des honnêtes gens que le capitaine m'assurait reconnaître parmi eux.

Ces dix hommes, aussitôt débarqués, poussèrent leur chaloupe sur le sable et la tirèrent après eux sur le rivage, ce qui me fit plaisir, car je craignais qu'ils ne la laissassent à l'ancre, à distance du rivage, avec quelques-uns d'entre eux pour la garder, et qu'ainsi il nous fût impossible de nous en saisir.

La première chose qu'ils firent fut de courir vers la chaloupe échouée, et nous nous aperçûmes aisément de leur surprise en la voyant percée par le fond et dépouillée de ses agrès. Un moment après, ils poussèrent tous en même temps deux ou trois grands cris pour se faire entendre de leurs compagnons; mais c'était peine perdue. Ils se mirent alors en cercle, et firent une décharge générale de leurs armes, dont le bruit fit retentir tout le bois : nous étions bien sûrs pourtant que les prisonniers de la grotte ne l'entendraient pas, et que ceux sous notre garde n'auraient pas le courage d'y répondre.

Les rebelles, ne recevant pas le moindre signe de vie de la part de leurs compagnons, étaient dans une telle surprise, qu'ils prirent la résolution de retourner tous à bord du navire, pour y raconter que la chaloupe était défoncée et que

leurs camarades avaient sans doute été massacrés : aussi les aperçûmes-nous lancer leur chaloupe en mer, et y entrer tous.

A peine avaient-ils quitté le rivage, que nous les vîmes revenir, après avoir délibéré apparemment sur quelques nouvelles mesures pour trouver leurs compagnons : il en resta trois dans la chaloupe, et les autres entrèrent dans le pays pour aller à la découverte.

Je considérai le parti qu'ils venaient de prendre comme un grand inconvénient pour nous : en vain nous rendrions-nous maîtres des sept restés à terre si la chaloupe nous échappait; car ceux qui s'y trouvaient regagneraient certainement leur navire, qui mettrait immédiatement à la voile, et par conséquent il serait impossible de le recouvrer.

Cependant le mal était sans remède ; nous vîmes la barque s'éloigner du rivage et jeter l'ancre à quelque distance de là. Ce qui nous restait à faire, c'était d'attendre l'événement.

Les sept hommes débarqués se tenaient serrés en marchant de front du côté de la colline sous laquelle était mon habitation, et nous pouvions les voir distinctement sans être aperçus; nous souhaitions bien qu'ils approchassent davantage, afin de faire feu sur eux, ou bien qu'ils s'éloignassent pour pouvoir nous-mêmes sortir de notre retraite sans être découverts.

Quand ils furent au haut de la colline, d'où ils dominaient une grande partie des bois et des vallées de l'île, surtout du côté du nord-est, où le terrain est le plus bas, ils se mirent de nouveau à crier jusqu'à n'en pouvoir plus, et, n'osant sans doute se hasarder à pénétrer dans le pays plus avant, ils s'assirent pour se consulter ensemble. S'ils avaient trouvé bon de s'endormir, comme avaient fait les premiers, ils nous eussent rendu un bon service; mais ils étaient trop remplis de frayeur pour le risquer, quoique assurément ils n'eussent aucune idée du danger qui les menaçait.

Le capitaine, croyant deviner le sujet de leur délibération

et s'imaginant qu'ils allaient risquer une seconde décharge pour se faire entendre de leurs camarades, me proposa de tomber sur eux tous à la fois dès qu'ils auraient tiré et de les forcer à se rendre sans répandre de sang. Je goûtai fort ce conseil, pourvu qu'il fût exécuté avec justesse et que nous fussions assez près d'eux pour qu'ils n'eussent pas le temps de recharger leurs armes.

Mais ce projet manqua faute d'occasion, et nous fûmes fort longtemps sans savoir quel parti prendre. Enfin, je dis qu'il n'y avait rien à faire avant la nuit, et que si alors ils n'étaient pas rembarqués, nous pourrions trouver le moyen d'attirer à terre ceux qui étaient dans la chaloupe, et ensuite de les attaquer et de les vaincre.

Après avoir attendu longtemps le résultat de leur délibération, nous les vîmes, à notre grand regret, se lever et marcher vers la mer; ils avaient apparemment une idée si affreuse des dangers qui les attendaient dans cet endroit, qu'ils étaient résolus, comptant leurs compagnons perdus sans ressource, de retourner à bord du navire et de poursuivre leur voyage.

Le capitaine, les voyant s'en retourner sérieusement, était au désespoir; mais je m'avisai d'un stratagème pour les faire revenir sur leurs pas, et le succès répondit à mes vues.

J'ordonnai au contre-maître et à Vendredi de passer la petite baie du côté de l'ouest, vers l'endroit où j'avais sauvé ce dernier de la fureur de ses ennemis : je leur recommandai qu'aussitôt après être parvenus à quelque colline, ils se missent à crier de toutes leurs forces; qu'ils restassent là jusqu'à ce qu'ils fussent assurés d'avoir été entendus par les matelots, et qu'ils poussassent un nouveau cri dès que les autres leur auraient répondu ; qu'ensuite, se tenant toujours hors de la vue de ces gens, ils tournassent en cercle, en continuant à pousser des cris à chaque colline qu'ils rencontreraient, afin de les attirer par là bien avant dans les bois,

et qu'enfin ils revinssent à moi par les chemins que je leur indiquais.

Les rebelles mettaient justement le pied dans la chaloupe quand les nôtres poussèrent le premier cri. Ils l'entendirent, et, courant vers le rivage du côté de l'ouest, d'où la voix étaient venue, ils furent arrêtés par la baie, qu'il leur fut impossible de passer, à cause de la hauteur des eaux; ceci les engagea à y faire conduire la chaloupe, comme je l'avais prévu.

Quand elle les eut mis de l'autre côté, j'observai qu'ils la faisaient monter plus haut dans la baie, et qu'un des matelots en sortait, n'y laissant que deux de ses compagnons, qui attachèrent la barque au tronc d'un arbre.

C'était précisément ce que je souhaitais, et, disant à Vendredi et au contre-maître d'exécuter tranquillement mes ordres, je pris les autres avec moi; arrivés de l'autre côté de la baie, nous surprîmes ceux de la chaloupe à l'improviste. L'un y était resté; nous trouvâmes l'autre couché sur le sable : le capitaine, qui était le plus avancé, sauta sur lui, lui cassa la tête d'un coup de crosse, et cria ensuite à celui qui était dans la barque :

« Rends-toi ! ou tu es mort !... »

Celui-ci se rendit sans difficulté : il se voyait arrêté par cinq hommes; son camarade était assommé, et d'ailleurs c'était un de ceux dont le capitaine m'avait dit du bien : aussi, non content de se rendre, il s'engagea avec nous, et nous servit très-fidèlement.

Pendant ce temps, Vendredi et le contre-maître remplirent si bien leur mission, qu'en criant et en répondant aux cris des mutins, ils les menèrent de colline en colline, jusqu'à ce qu'ils fussent harassés. Ils ne les laissèrent en repos qu'après les avoir attirés assez avant dans les bois pour qu'ils ne pussent regagner leur chaloupe avant la nuit.

Ils étaient bien fatigués eux-mêmes en revenant à moi : il est vrai qu'ils avaient du temps pour se reposer, puisque le

plus sûr pour nous était d'attaquer nos ennemis pendant l'obscurité.

Ceux-ci ne revinrent à leur chaloupe que quelques heures après le retour de Vendredi, et nous pouvions entendre distinctement les plus avancés crier aux autres de se presser, et ces derniers répondre qu'ils étaient à moitié morts de lassitude, nouvelle on ne peut plus agréable pour nous.

Il n'est pas possible d'exprimer leur étonnement quand ils virent la marée retirée, la chaloupe engagée dans le sable et abandonnée sans garde.

Ils crièrent de nouveau et appelèrent les deux camarades par leurs noms; mais point de réponse. Nous les vîmes alors courir çà et là et se tordre les mains comme des gens désespérés. Tantôt ils entraient dans la chaloupe pour s'y reposer, tantôt ils en sortaient pour courir sur le rivage, et ils continuèrent ce manége sans relâche pendant quelque temps.

Mes gens avaient grande envie de les attaquer tous ensemble; mais mon dessein était de les prendre avec avantage, afin d'en tuer le moins possible et de ne pas hasarder la vie d'un seul d'entre nous. Je résolus donc d'attendre, dans l'espérance qu'ils se sépareraient, et, pour qu'ils ne s'échappassent point, je fis approcher davantage mon embuscade, et j'ordonnai à Vendredi et au capitaine de se traîner à quatre pieds pour se placer aussi près d'eux qu'ils le pourraient sans toutefois se découvrir.

Ils étaient depuis peu de temps dans cette position, quand le contre-maître, chef principal des mutins, qui se montrait le plus lâche et le plus désespéré de tous, tourna ses pas de ce côté-là. Le capitaine était tellement animé contre ce scélérat, qu'il avait de la peine à le laisser assez approcher pour être sûr de ne pas le manquer; il se retint pourtant; mais, après avoir encore un peu attendu, il se leva tout à coup et fit feu dessus en même temps que Vendredi.

Le contre-maître fut tué sur place, un autre blessé au

ventre; mais il n'en mourut que deux heures après, et le troisième se sauva.

Au bruit de la décharge, j'avançai brusquement avec toute mon armée, qui consistait en huit hommes. J'étais généralissime, Vendredi mon lieutenant, et nous avions pour soldats le capitaine avec ses deux compagnons et les trois prisonniers auxquels j'avais confié des armes.

La nuit étant fort obscure, il leur fut impossible de connaître notre nombre; en conséquence, j'ordonnai à celui que nous avions trouvé dans le bateau, et qui était alors un de mes soldats, de les appeler par leurs noms, pour savoir s'ils voulaient capituler; ce moyen me réussit, comme il est aisé de le croire.

Il se mit donc à crier : « Thomas Smith ! Thomas Smith ! » Celui-là répondit d'abord : « Est-ce toi, Jackson? » car il le reconnut à la voix. « Oui, oui, repartit l'autre; au nom de Dieu, Thomas, mettez bas les armes et rendez-vous, ou vous êtes morts !

— A qui faut-il nous rendre? dit Smith, où sont-ils?

— Ils sont ici, répondit Jackson ; c'est notre capitaine avec cinquante hommes, qui vous a cherchés déjà pendant deux heures. Le contre-maître est tué; Guillaume Frie est blessé dangereusement; je suis prisonnier de guerre, et, si vous ne voulez pas vous rendre, vous êtes perdus!

— Y aura-t-il quartier, répliqua Smith, si nous mettons bas les armes?

— Je m'en vais le demander au capitaine, » dit Jackson.

Le capitaine se mit alors à parler lui-même à Smith. « Vous connaissez ma voix, lui cria-t-il, si vous jetez vos armes, vous aurez tous la vie sauve, excepté Guillaume Atkins.

— Au nom de Dieu, capitaine, s'écria Atkins, donnez-moi quartier! Qu'ai-je fait de plus que les autres? Ils sont aussi coupables que moi. »

Il ne disait pas la vérité, car il avait été le premier à mal-

traiter le capitaine; il lui avait lié les mains en lui adressant les injures les plus grossières.

Le capitaine lui dit qu'il devait se rendre à discrétion et avoir recours à la bonté du gouverneur. C'était moi qu'il désignait par ce beau titre.

Ils mirent bas les armes, demandant la vie. J'envoyai Vendredi et deux autres pour les lier tous; ensuite ma grande armée prétendue de cinquante hommes, qui réellement n'était que de huit, s'avança et se saisit d'eux et de leur chaloupe. Pour moi, je me tins à l'écart avec un seul des miens, pour raison d'État.

Le capitaine eut le loisir alors de parler avec tous les prisonniers. Il leur reprocha fortement leur trahison, les autres mauvaises actions dont elle aurait été sans doute suivie, et qui sûrement les auraient entraînés dans les derniers malheurs, et enfin conduits à la potence.

Ils parurent tous fort repentants, et demandèrent la vie d'un air très-soumis. Il leur répondit qu'ils n'étaient pas ses prisonniers, mais ceux du gouverneur de l'île. « Vous avez cru, continua-t-il, me reléguer dans une île déserte; mais il a plu à Dieu de vous diriger d'une telle manière, que cet endroit se trouve habité et même gouverné par un Anglais. Ce gouverneur est le maître de vous perdre tous; mais, vous ayant donné quartier, il pourrait bien vous envoyer en Angleterre, pour être livrés à la justice, excepté Atkins, à qui j'ai ordre de dire, de sa part, de se préparer à la mort, car il doit être pendu demain matin. »

Cette fiction produisit tout l'effet imaginable : Atkins se jeta à genoux, afin de prier le capitaine d'intercéder pour lui auprès du gouverneur, et les autres le conjurèrent, au nom de Dieu, de faire en sorte qu'ils ne fussent pas envoyés en Angleterre.

Comme je m'étais mis dans l'esprit que le temps de ma délivrance allait venir, je me persuadai que tous ces matelots pourraient être aisément amenés à s'employer de bonne foi

pour reprendre le navire. Pour les tromper davantage, je m'éloignai d'eux, afin de ne pas leur faire voir quel personnage était gouverneur. J'ordonnai alors de m'appeler le capitaine, et là-dessus un de mes gens, qui était à quelque distance de moi, se mit à crier : « Capitaine, le gouverneur veut vous parler.

— Dites à Son Excellence, répondit d'abord le capitaine, que je vais à elle immédiatement. »

Les révoltés donnèrent dans le piége à merveille, et ne doutèrent pas un moment que le gouverneur ne fût près de là avec ses cinquante soldats.

Quand le capitaine fut venu, je lui communiquai le dessein que j'avais formé de nous emparer du navire. Il l'approuva fort et résolut de le mettre à exécution le lendemain. Pour nous y prendre d'une manière plus sûre, je crus qu'il fallait séparer nos prisonniers, et j'ordonnai au capitaine et à ses deux compagnons de saisir Atkins avec deux autres des plus criminels de la troupe, pour les mener dans la grotte, où se trouvaient les deux premiers.

Je fis partir le reste à ma maison de campagne ; comme ils étaient garrottés et que leur sort dépendait de leur conduite, je pouvais être sûr qu'ils ne m'échapperaient pas.

Le lendemain, je leur envoyai le capitaine pour tâcher d'approfondir leurs sentiments, et pour voir s'il serait prudent de les employer dans l'exécution de notre projet. Il leur parla de leur mauvaise conduite, et du triste sort où elle les avait réduits ; il leur répéta que, quoique le gouverneur leur eût donné quartier, ils ne laisseraient certainement pas d'être pendus si on les envoyait en Angleterre. « Cependant, ajouta-t-il, si vous voulez me promettre de m'aider fidèlement dans une entreprise aussi juste que celle de recouvrer mon navire, le gouverneur s'engagera solennellement à obtenir votre pardon. »

On peut juger quel effet une pareille proposition devait produire sur ces malheureux. Ils se mirent à genoux devant

le capitaine, et promirent formellement de lui rester fidèles jusqu'à la dernière goutte de leur sang, de le suivre partout où il voudrait les mener, le considérant toujours comme leur père, puisqu'ils lui seraient redevables de la vie. « Eh bien, dit le capitaine, je vais communiquer vos promesses au gouverneur, et je ferai tous mes efforts pour vous le rendre favorable. » Il me vint rapporter leur réponse, en ajoutant qu'il ne doutait pas de leur sincérité.

Cependant, afin de ne rien négliger pour notre sûreté, je le priai de retourner, et de leur dire qu'il consentait à en choisir cinq d'entre eux pour les employer dans son entreprise, mais que le gouverneur garderait comme otages les deux autres, avec les trois prisonniers qu'il avait dans son château, et qu'il ferait pendre sur le bord de la mer ces cinq otages, si leurs camarades étaient assez perfides pour manquer à leurs serments.

Il y avait là un air de sévérité prouvant que le gouverneur ne plaisantait pas. Les cinq dont il s'agissait acceptèrent ce parti avec joie, et c'était autant l'intérêt des otages que du capitaine de les exhorter à faire leur devoir.

Voici quelles étaient nos forces : 1° le capitaine, son contre-maître et son passager; 2° deux prisonniers faits dans la première rencontre, auxquels, à la recommandation du capitaine, j'avais donné la liberté et confié des armes; 3° les deux que j'avais tenus jusqu'alors garrottés dans ma maison de campagne, mais que je venais de relâcher à la prière du capitaine; les cinq libérés en dernier lieu. Ils étaient douze en tout, outre les cinq otages.

C'était là tout ce que le capitaine pouvait employer pour se rendre maître du navire; car Vendredi et moi nous ne pouvions abandonner l'île, où nous avions des prisonniers à surveiller et à pourvoir de vivres.

Quant aux cinq otages qui étaient dans la grotte, je trouvai bon de les tenir garrottés; mais Vendredi avait ordre de leur apporter à manger deux fois par jour. J'employai les

deux autres à porter les provisions à une certaine distance, où Vendredi devait les recevoir d'eux.

La première fois que je m'étais montré à ces derniers, j'étais avec le capitaine, qui leur dit que j'étais chargé par le gouverneur d'avoir l'œil sur leur conduite, et qu'il leur était défendu d'aller nulle part sans ma permission, sous peine d'être menés dans le château et mis aux fers.

Comme ils ne me connaissaient pas en qualité de gouverneur, je pouvais jouer un autre personnage devant eux, ce que je fis à merveille, en parlant toujours avec beaucoup d'ostentation du château, du gouverneur et de la garnison.

La seule chose qui restât encore à faire au capitaine pour exécuter son dessein, c'était de gréer les deux chaloupes et de les équiper. Dans l'une il mit son passager pour capitaine avec quatre hommes. Il monta lui-même dans l'autre avec son contre-maître et cinq autres matelots, et il conduisit parfaitement son entreprise.

Il était environ minuit quand il découvrit le navire, et, dès qu'il fut à portée de la voix, il ordonna à Jackson de crier, et de dire à l'équipage qu'ils amenaient la première chaloupe avec les matelots, mais qu'ils avaient été longtemps avant de les trouver. Jackson amusa les mutins de ces discours jusqu'à ce que le bateau fût sous le navire. Le capitaine et le contre-maître s'élancèrent les premiers à bord, avec leurs armes; ils assommèrent à coups de crosse le second maître et le charpentier; et, fidèlement secondés par les autres, déjà ils fermaient les écoutilles afin d'empêcher ceux d'en bas de venir sur le pont, lorsque les gens de la seconde chaloupe montèrent du côté de la proue, nettoyèrent tout le gaillard d'avant, et s'emparèrent de l'écoutille qui menait à la chambre du cuisinier, où ils firent trois prisonniers.

Ainsi maître du tillac, le capitaine commanda au contre-maître de prendre trois hommes avec lui, et de forcer la chambre où était le nouveau commandant. Celui-ci s'était

levé, et, assisté de trois matelots, avait pris ses armes à feu. Dès que le contre-maître eut ouvert la porte par le moyen d'un levier, ces quatre rebelles firent feu sur lui et sur ses compagnons sans en tuer un seul, mais ils en blessèrent deux légèrement, et cassèrent un bras au contre-maître, qui, quoique blessé, fit sauter la cervelle au nouveau capitaine d'un coup de pistolet. La balle lui entra dans la bouche, et sortit derrière l'oreille; ses compagnons, le voyant mort, prirent le parti de se rendre. Le combat finit là, et le capitaine reprit son navire, sans qu'il y eût plus de sang répandu.

Il m'instruisit immédiatement du succès de son entreprise, en faisant tirer sept coups de canon, signal dont nous étions convenus ensemble. Ma joie en les entendant fut extrême; je m'étais tenu sur le rivage depuis le départ des chaloupes jusqu'à deux heures du matin.

CHAPITRE XVII

Je quitte mon île. — J'arrive en Angleterre. — De là je passe en Portugal, où je retrouve le vieux capitaine portugais mon ami. — Mon immense fortune. — Je me décide à repartir pour l'Angleterre.

Dès que je fus sûr de cette nouvelle, je me mis au lit; et, comme la journée avait été très-fatigante, je m'endormis profondément et ne me réveillai qu'en entendant un nouveau coup de canon. J'étais à peine levé pour en apprendre la cause, qu'on me salua de mon titre de gouverneur. Je reconnus aussitôt la voix du capitaine, et je montai sur mon rocher; bientôt le brave marin me serra dans ses bras de la manière la plus affectueuse, et, tendant la main vers la mer : « Mon cher ami, me dit-il, mon cher libérateur, voilà votre bâtiment; il vous appartient ainsi que nous et tout ce que nous possédons. »

Je tournai les yeux dans la direction indiquée, et je vis effectivement le navire à l'ancre à un petit quart de lieue du rivage : le capitaine avait fait voile après avoir exécuté son entreprise, et, comme le temps était beau, il était arrivé facilement jusqu'à l'embouchure de ma petite baie.

Je considérai alors ma délivrance comme assurée. Un bon bâtiment m'attendait pour me conduire où je le jugerais à propos. Mais j'étais tellement impressionné par un bonheur si inespéré, que longtemps il me fut impossible de prononcer une parole, et je me serais évanoui, si les embrassements du capitaine ne m'eussent soutenu.

Voyant mon état, il me fit prendre un verre d'un cordial qu'il avait apporté exprès pour moi; après avoir bu, je revins à moi peu à peu, et repris enfin la parole.

Je l'embrassai alors à mon tour et lui dis que je le regardais comme un envoyé du ciel, et que je trouvais dans tout le cours de notre aventure un enchaînement merveilleux propre à démontrer avec évidence que l'univers est gouverné par une providence qui procure les ressources les plus inespérées, dans les coins les plus reculés du monde, aux malheureux qu'elle veut honorer des marques de sa bonté infinie.

Après des félicitations mutuelles, le capitaine me dit qu'il avait apporté quelque peu de rafraîchissements, tels qu'un navire en pouvait fournir, et surtout un navire qui venait d'être pillé par des mutins. Là-dessus, il cria aux gens de sa chaloupe de mettre à terre les présents destinés au gouverneur. En vérité, c'était un beau présent pour monsieur le gouverneur.

Ce présent consistait en un petit cabaret renfermant des bouteilles de liqueurs, six bouteilles de vin de Madère, chacune de deux pintes au moins; deux livres d'excellent tabac; deux grandes pièces de bœuf, six pièces de cochon; un sac de pois, et environ cent livres de biscuit. Il me donna en outre une boîte de sucre et une autre remplie de muscades; deux bouteilles de jus de limon, et un grand nombre d'autres

choses utiles et agréables. Mais ce qui me fit infiniment plus de plaisir, c'étaient six chemises toutes neuves, autant de cravates fort bonnes, deux paires de gants, une paire de souliers, une paire de bas, un chapeau et un habit complet tiré de sa propre garde-robe, et qu'il n'avait guère porté. En un mot, je reçus ce qu'il me fallait pour m'équiper des pieds à la tête. On s'imaginera sans peine quel air je devais avoir dans ces habits, et quelle incommodité ils me causèrent la première fois que je les mis, après m'en être passé pendant un si grand nombre d'années.

Je fis porter tous ces présents dans ma demeure, et je délibérai avec le capitaine sur ce que nous devions faire de nos prisonniers : la chose en valait la peine, surtout à l'égard des deux chefs des mutins, dont nous connaissions la méchanceté incorrigible. Le capitaine m'assura que les bienfaits étaient aussi peu capables de les réduire que les punitions, et que, s'il s'en chargeait, ce ne serait que pour les conduire, les fers aux pieds, en Angleterre ou à la première colonie anglaise, afin de les mettre entre les mains de la justice. Comme je savais le capitaine assez humain pour ne prendre ce parti qu'à regret, je lui dis que j'avais un moyen d'amener ces deux scélérats à lui demander comme une grâce la permission de demeurer dans l'île; il se rangea volontiers à mon avis.

J'envoyai alors Vendredi et deux des otages que je venais de mettre en liberté, parce que leurs compagnons avaient fait leur devoir; je les envoyai, dis-je, à la grotte chercher les cinq matelots garrottés, avec ordre de les conduire à ma maison de campagne, où on les garderait jusqu'à mon arrivée.

J'y vins peu de temps après, paré de mon habit neuf, en compagnie de mon capitaine, et c'est alors qu'on me traita de gouverneur ouvertement.

Je me fis d'abord amener les prisonniers, et je leur dis avec un air de sévérité que j'étais parfaitement instruit de

leur conspiration contre le capitaine, et des mesures qu'ils avaient concertées ensemble pour commettre des pirateries avec le navire dont ils s'étaient emparés ; mais que le navire venait d'être recouvré par mon intervention, et qu'ils verraient bientôt leur prétendu capitaine pendu à la grande vergue, comme le méritait sa trahison ; que, quant à eux, je voudrais savoir quelles raisons ils avaient à m'alléguer pour m'empêcher de les punir, comme j'étais en droit de le faire, en qualité de pirates pris en flagrant délit.

Un d'eux me répondit qu'ils n'avaient rien à objecter en leur faveur, sinon que le capitaine leur avait promis la vie, et qu'ils demandaient grâce. Je leur repartis que je ne savais trop quelle grâce leur faire, puisque j'allais quitter l'île et m'embarquer pour l'Angleterre ; et que le capitaine ne pouvait les emmener que garrottés pour les livrer à la justice comme mutins et comme pirates, ce qui les conduirait tout droit à la potence ; qu'ainsi le meilleur parti pour eux était de rester dans l'île, que j'avais permission d'abandonner avec tous mes gens, et que j'étais assez porté à leur pardonner s'ils voulaient se contenter de cette résidence.

Ils parurent recevoir ma proposition avec reconnaissance, en me disant qu'ils préféraient infiniment ce séjour à la destinée qui les attendait en Angleterre. Mais le capitaine fit semblant de ne la point approuver, et de ne pas oser y consentir : alors j'affectai de lui dire d'un air mécontent qu'ils étaient mes prisonniers et non les siens ; que, leur ayant offert leur grâce, je n'étais pas homme à leur manquer de parole, et que, malgré lui, je les remettrais en liberté comme je les avais trouvés.

C'est ce que je fis, et, leur ayant ôté les liens, je leur dis de gagner les bois, et leur promis de leur laisser des armes à feu, des munitions, et les instructions nécessaires pour vivre à leur aise s'ils voulaient les suivre. Ensuite je communiquai au capitaine mon dessein de rester encore cette nuit dans l'île, afin de préparer tout pour mon voyage, et je

le priai de regagner le navire pour y tenir tout en ordre, et d'envoyer le lendemain sa chaloupe. Je l'avertis aussi de ne pas manquer de faire pendre à la vergue le nouveeu capitaine qui avait été tué, afin que nos prisonniers pussent l'y voir.

Dès que le capitaine fut parti, je les amenai à mon habitation, et j'entrai dans une conversation très-sérieuse touchant leur situation. Je les louai du parti qu'ils avaient pris, puisque le capitaine, s'il les avait amenés à bord du navire, les aurait fait certainement pendre comme leur chef, que je leur montrai attaché à la grande vergue.

Quand je les vis déterminés à rester dans l'île, je leur donnai les détails nécessaires sur la manière de faire du pain, d'ensemencer les terres et de sécher les raisins; en un mot, je les instruisis de tout ce qui pouvait rendre leur vie agréable et commode. Je leur parlai encore des seize Espagnols qui devaient venir, et pour lesquels je leur remis une lettre, en leur faisant promettre de vivre avec eux en bonne amitié.

Je leur laissai mes armes, savoir : mes mousquets, trois fusils de chasse et trois sabres, de plus un baril et demi de poudre. Je leur enseignai aussi la manière d'élever les chèvres, de les traire, de les engraisser, et de faire du beurre et du fromage. Je leur promis d'obtenir du capitaine une plus grande provision de poudre et quelques graines potagères, dont j'aurais été ravi d'être possesseur moi-même quand j'étais dans leur position. Ils reçurent encore un sac plein de pois que le capitaine m'avait donné, et je leur expliquai jusqu'à quel point ces pois se multiplieraient s'ils avaient soin de les semer.

Le jour d'après, je les quittai, et je m'embarquai ; mais nous ne pûmes faire voile ce jour-là ni la nuit suivante. Il était environ cinq heures du matin quand nous vîmes deux des exilés que nous avions laissés dans l'île venant à la nage, et priant au nom de Dieu qu'on les reçût à bord, quand ils

devraient être pendus un quart d'heure après, car certainement les trois autres scélérats les massacreraient s'ils restaient parmi eux.

Le capitaine hésita à les recevoir, sous prétexte qu'il n'en avait pas le pouvoir sans moi; mais il se laissa gagner à la fin par les belles promesses qu'ils lui firent de se bien conduire, et effectivement ils devinrent de fort braves garçons.

Quelque temps après, la chaloupe fut envoyée à terre avec les provisions que le capitaine avait promises aux exilés, et auxquelles il ajouta à ma demande leurs coffres et leurs habits, qu'ils reçurent avec beaucoup de gratitude.

En disant adieu à mon île, je pris avec moi mon grand bonnet de peau de chèvre, mon parasol et mon perroquet; je n'oubliai pas non plus l'argent dont j'ai fait mention; il était resté enfoui si longtemps, qu'une sorte de rouille le couvrait; je n'y laissai pas non plus la petite somme que j'avais tirée du bâtiment espagnol naufragé.

C'est ainsi que j'abandonnai mon île, le 19 décembre de l'an 1686, selon le calcul du navire, après un séjour de vingt-huit ans deux mois et dix-neuf jours, délivré de ce triste exil le même jour que je m'étais échappé autrefois de la captivité des Maures de Salé. Mon voyage fut heureux; j'arrivai en Angleterre le 11 juin de l'an 1687, après une absence de trente-cinq ans.

Je me trouvai aussi étranger dans mon pays natal que si jamais je n'y eusse mis les pieds. Ma fidèle gouvernante, à qui j'avais confié mon petit trésor, vivait encore; mais elle avait éprouvé de grands malheurs, et elle était devenue veuve pour la seconde fois. Je la soulageai beaucoup, à propos de ses inquiétudes sur ce dont elle m'était redevable, en lui promettant que je ne l'inquiéterais jamais à ce sujet. Loin de là, pour la récompenser de sa fidélité dans l'administration de mes affaires, je lui fis autant de bien que ma situation pouvait me le permettre.

J'allai ensuite dans la province d'York; mais mon père

et ma mère étaient morts, et ma famille éteinte, excepté deux sœurs et deux enfants d'un de mes frères. Comme depuis longtemps je passais pour défunt, on m'avait oublié dans le partage des biens, de manière que ma seule ressource était mon petit trésor, qui ne suffisait pas pour me procurer un établissement.

A la vérité, je reçus un bienfait auquel je ne m'attendais guère. Le capitaine si heureusement sauvé par moi avec son navire et sa cargaison ayant informé les propriétaires de ma conduite à cet égard, ceux-ci me firent venir, m'honorèrent d'un compliment fort gracieux et d'un présent d'à peu près deux cents livres sterling.

Cependant, en réfléchissant sur les différentes circonstances de ma vie, et sur le peu de moyens que j'avais de m'établir, je résolus de m'en aller à Lisbonne, pour voir si je ne pourrais pas y obtenir des renseignements sur l'état de ma plantation dans le Brésil, et savoir ce qu'était devenu mon associé, qui, sans doute, devait me croire mort.

Dans cette vue, je m'embarquai pour Lisbonne, et j'y arrivai au mois de septembre suivant avec Vendredi, qui m'accompagnait dans toutes mes courses, et qui me donnait de plus en plus des marques de son attachement et de sa probité.

Arrivé dans cette ville, je trouvai, après bien des recherches, le vieux capitaine qui m'avait reçu dans son navire, en pleine mer, quand je me sauvais des côtes de Barbarie.

Devenu fort vieux, il avait abandonné son état, donnant sa place à son fils, qui, dès sa première jeunesse, l'avait accompagné dans ses voyages et qui continuait pour lui son négoce du Brésil. Nous nous reconnûmes l'un l'autre, non sans peine. Je m'informai de ma plantation et de mon associé.

Le bon capitaine me dit que, depuis neuf ans, il n'avait point été au Brésil, qu'il pouvait m'assurer néanmoins qu'à son dernier voyage mon associé vivait encore, mais que ceux

que j'avais chargés de veiller avec lui à l'administration de mes affaires étaient morts; qu'il croyait pourtant que je pourrais avoir des renseignements fort justes sur mes affaires, car, la nouvelle de ma mort s'étant répandue partout, mes agents avaient donné le compte de revenus de ma portion au procureur fiscal; celui-ci se l'était appropriée, en cas que je ne revinsse jamais pour la réclamer; il en avait assigné un tiers au roi, et deux tiers au monastère de Saint-Augustin, pour être employés au soulagement des pauvres et à la conversion des Indiens; cependant il ajouta que, si mon bien était reclamé par moi-même ou par mon fondé de pouvoir, il ne manquerait pas d'être remis à son propriétaire, excepté seulement les revenus réellement employés pour des usages charitables.

Il m'assura que l'intendant des revenus du roi, et l'économe du monastère, avaient eu grand soin de tirer de mon associé, tous les ans, un compte fidèle du revenu total, dont ils recevaient toujours la juste moitié.

Je lui demandai s'il croyait que ma plantation se fût assez accrue pour valoir la peine d'y regarder, et si je ne trouverais point de difficulté à me remettre en possession de la moitié.

Il ne put me dire exactement jusqu'à quel point ma plantation s'était augmentée; mais il savait que mon associé était devenu extrêmement riche par la jouissance de sa moitié, et que le tiers de ma portion, donné au roi, et ensuite à quelque autre monastère, allait au delà de deux cents moïdores; qu'au reste, je serais sans aucun doute remis en possession de mon bien; que mon associé, vivant encore, pouvait certifier mes droits, et que mon nom se trouvait placé sur la liste des possesseurs de plantations dans ce pays. Il m'assura de plus que les successeurs de mes agents, fort honnêtes et très à leur aise, pouvaient m'aider à rentrer dans la possession de mes terres, et devaient encore avoir en main, pour mon compte, une bonne somme amassée du

revenu de ma plantation pendant que leurs pères en avaient soin et avant que, par suite de mon absence, le roi et le monastère se fussent approprié ledit tiers ; ce qui était arrivé il y avait une douzaine d'années.

Ceci m'attrista, et je demandai à mon vieil ami comment mes agents avaient osé disposer ainsi de mes biens, puisqu'ils savaient que j'avais fait un testament en sa faveur, où je l'instituais mon héritier universel.

Il me dit que rien n'était plus vrai, mais que, n'ayant point de preuve de ma mort, il n'avait pu agir en qualité d'exécuteur testamentaire, et que d'ailleurs il n'avait pas trouvé à propos de se mêler d'une affaire si difficile. Cependant il avait fait enregistrer ce testament et constater ses droits. S'il avait pu donner quelque assurance de ma mort ou de ma vie, agissant pour moi par procuration, il se serait emparé de la fabrique de sucre et aurait transmis ses pouvoirs à son fils.

« Mais, ajouta le bon vieillard, j'ai une autre nouvelle à vous donner qui ne vous sera peut-être pas si agréable, c'est que, tout le monde vous croyant mort, votre associé et vos agents m'ont offert de s'accommoder avec moi au sujet des revenus des sept ou huit premières années, que j'ai effectivement reçus. Cependant, continua-t-il, ces revenus n'ont pas été grand'chose alors, à cause des dépenses qu'il a fallu faire pour augmenter la plantation, bâtir la fabrique et acheter des esclaves. Je vous rendrai néanmoins un compte fidèle de tout ce que j'ai reçu, et de son emploi. »

Cet honnête homme se mit alors à se plaindre des désastres qui l'avaient obligé à se servir de mon argent pour acquérir quelque intérêt dans un autre navire.

« Cependant, mon cher ami, continua-t-il, vous ne manquerez pas de ressources pour vos besoins du moment, et vous serez pleinement satisfait dès que mon fils sera de retour. »

Là-dessus il tira un vieux sac de cuir et me donna cent

soixante moïdores, avec le titre qu'il avait par écrit de son droit dans le chargement du navire conduit par son fils au Brésil, et où il avait un quart de la cargaison et son fils un autre. Il me remit tous ses papiers pour ma sûreté.

J'étais extrêmement touché de la probité du pauvre vieillard, et, me ressouvenant de tout ce qu'il avait fait pour moi, en me prenant à bord de son navire, et des marques de sa générosité, dont je venais de recevoir encore des preuves nouvelles, j'avais de la peine à retenir mes larmes. Je lui demandai donc d'abord s'il était dans une situation à se passer de la somme qu'il me rendait, et si ce remboursement ne le gênait pas ; il me répondit qu'en effet il en serait un peu gêné, mais que dans le fond c'était mon argent, et que peut-être j'en avais plus grand besoin que lui.

Tout ce que me disait cet honnête homme était si plein de bonté et de délicatesse, que je ne pouvais m'empêcher de m'attendrir. Je pris cent moïdores, et je lui en fis ma quittance, en lui rendant le reste et en l'assurant que si jamais je rentrais en possession de mon bien je lui rendrais le tout, comme je le fis aussi dans la suite ; mais je refusai absolument les titres de propriété de son quart et de celui de son fils dans le navire.

Lorsqu'il me vit décidé à aller moi-même au Brésil, il ne me désapprouva pas ; mais il me dit qu'il y avait d'autres moyens pour faire valoir mes droits, et, comme il se trouvait dans la rivière de Lisbonne des bâtiments prêts à partir pour le Brésil, il fit inscrire mon nom dans un registre public, avec une déposition de sa part, dans laquelle il déclarait, sous serment, que je vivais et que j'étais le fondateur de la plantation dont il s'agissait.

Il me conseilla d'envoyer cette déposition, faite dans les formes voulues, avec une procuration, à un marchand de sa connaissance au Brésil, et de rester avec lui jusqu'à ce qu'on m'eût rendu compte de l'état de mes affaires.

Ces mesures réussirent au delà de mes espérances, car,

en sept mois de temps, il me vint de la part des héritiers de mes agents un grand paquet qui contenait les papiers suivants :

1° Un compte courant du produit de ma plantation pendant six ans, depuis que leurs pères avaient fait leur balance avec le capitaine. Par ledit compte, il me revenait une somme de onze cent soixante-quatorze moïdores.

2° Un autre compte des dernières années, avant que le gouvernement se fût saisi de l'administration de mes biens, comme appartenant à une personne qui, n'ayant pas reparu, pouvait être considérée comme morte civilement. Le revenu de ma plantation s'était alors considérablement accru ; il me revenait, selon la balance de ce compte, la somme de trois mille deux cent quarante et un moïdores.

3° Un compte du prieur du monastère qui avait joui de mon revenu pendant plus de quatorze ans, et qui, n'étant pas obligé de me restituer ce dont il avait disposé en faveur de l'hôpital, déclara avec beaucoup de probité avoir encore entre les mains huit cent soixante-douze moïdores, qu'il était prêt à me rendre. Mais, pour le tiers que le roi s'était approprié, je n'en tirai rien du tout.

Ce paquet contenait de plus une lettre par laquelle mon associé se réjouissait de me voir vivant, et où il me donnait encore le détail de l'accroissement de ma plantation, de ses revenus annuels, du nombre d'acres de terre qui y étaient employés. Il me priait en même temps, d'une manière fort affectueuse, de venir moi-même prendre possession de mes biens, ou du moins de l'informer à qui je souhaitais qu'il les remît.

Cette lettre finissait par des protestations touchantes d'amitié de lui et de toute sa famille, et était accompagnée d'un beau présent consistant en six magnifiques peaux de léopards qu'il avait reçues apparemment d'Afrique par quelqu'un de ses bâtiments, dont le voyage avait été plus heureux que le mien ; en six caisses d'excellentes confitures, et en une cen-

taine de pièces d'or non monnayées, un peu plus petites que des moïdores.

Je reçus dans le même temps, de la part des héritiers de mes agents, douze cents caisses de sucre, huit cents rouleaux de tabac, et le reste de ce qui me revenait en or.

Comment exprimer les différentes pensées qui m'agitèrent en me voyant environné de tant de biens? J'étais tout d'un coup maître de cinq mille livres sterling en argent, et d'une propriété dans le Brésil de plus de mille livres sterling de revenu, propriété aussi sûre, aussi inviolable que si elle eût été en Angleterre. En un mot, j'avais un bonheur tel, que je ne pouvais guère le concevoir moi-même, et je ne savais trop comment me conduire pour en jouir à mon aise.

La première chose à laquelle je songeai fut de récompenser mon bienfaiteur le capitaine portugais, qui m'avait donné tant de marques de charité dans mes malheurs et tant de preuves de probité dans ma bonne fortune.

Je lui montrai tout ce que je venais de recevoir, en l'assurant qu'après la providence divine je le considérais comme la source de toute ma richesse, et que j'étais charmé de pouvoir le récompenser au centuple de toutes ses bontés pour moi. Je commençai d'abord par lui rendre les cent moïdores qu'il m'avait remis, et, ayant mandé un notaire, je fis délivrer au brave capitaine un acquit des quatre cent soixante-dix moïdores qu'il avait reconnu me devoir; ensuite je lui donnai une procuration pour le constituer receveur des revenus annuels de ma plantation, avec un ordre à mon associé de les lui envoyer par les convois ordinaires. Je m'engageai encore à servir, après sa mort, une rente annuelle de cent moïdores à son fils. C'est ainsi que je trouvai juste de témoigner à ce bon vieillard ma gratitude pour tous les services qu'il m'avait rendus.

Il me restait encore à délibérer sur ce que je ferais du bien dont la Providence m'avait rendu possesseur; plusieurs mois s'écoulèrent avant que je prisse une résolution à cet

égard, et pendant ce temps, après avoir satisfait pleinement aux obligations que j'avais au vieux capitaine portugais, je pensais aussi à témoigner ma reconnaissance à la pauvre veuve dont le mari était mon premier bienfaiteur, et qui, elle-même, avait été ma fidèle gouvernante et la sage directrice de mes affaires. Dans ce dessein, j'allai trouver un marchand de Lisbonne, à qui je donnai ordre d'écrire à son correspondant de Londres de chercher cette vénérable femme, pour lui remettre de ma part cent livres sterling, et pour l'assurer que, pendant ma vie, elle ne manquerait jamais de rien. En même temps j'envoyai cent livres sterling à chacune de mes sœurs, qui habitaient la campagne ; sans être pauvres, elles avaient cependant assez de peine à vivre, l'une étant veuve et l'autre ayant un mari dépensier. Malheureusement, parmi tous mes parents et toutes mes connaissances, je ne trouvai personne à qui je pusse confier le gros de mes affaires, de manière à être tranquille avant de partir pour le Brésil, ce qui me donnait bien de l'inquiétude.

Je me déterminai donc à retourner en Angleterre avec mon argent, dans l'espérance d'y trouver une personne digne de toute ma confiance; et j'exécutai ce dessein peu de temps après.

Avant de partir, la flotte du Brésil étant prête à faire voile, je donnai des réponses convenables aux lettres obligeantes que j'avais reçues de ce pays. J'écrivis au prieur une lettre pleine de reconnaissance, pour le remercier de sa noble conduite envers moi, et pour lui faire présent des huit cent soixante-dix moïdores qu'il avait encore entre les mains, avec prière d'en donner cinq cents au monastère, et d'en distribuer trois cent soixante-dix aux pauvres, selon qu'il le trouverait bon.

J'écrivis une lettre semblable à mes agents, sans l'accompagner d'aucun présent, sachant bien qu'ils étaient au-dessus de ma libéralité. Je n'oubliai pas non plus de remercier mon

associé de ses soins pour l'accroissement de notre plantation, et de lui donner mes instructions sur la manière dont je souhaitais qu'il dirigeât mes affaires. Je le priai d'envoyer régulièrement les revenus de ma moitié au vieux capitaine, et je l'assurai que j'irais le voir; j'ajoutai à ces promesses un joli présent de quelques pièces d'étoffe de soie d'Italie, de deux pièces de drap d'Angleterre, de cinq pièces de serge noire et de quelques pièces de ruban de Flandre d'un assez grand prix.

Ayant mis ordre à mes affaires, vendu ma cargaison et converti toutes mes marchandises en argent, rien ne m'embarrassait plus que le choix de la route à prendre pour passer en Angleterre. J'étais fort accoutumé à la mer, et cependant je sentais une aversion extraordinaire pour m'y hasarder, et, quoique je fusse incapable d'en alléguer la moindre raison, cette aversion redoubla à ce point, que, mes bagages embarqués, je les fis remettre à terre jusqu'à deux ou trois fois.

J'avais essuyé assez de malheurs sur cet élément pour le craindre. Je fus bien inspiré dans cette circonstance, car les deux bâtiments sur lesquels, à différents temps, j'avais voulu m'embarquer furent très-malheureux dans leur voyage. L'un fut pris par les Algériens, et l'autre fit naufrage près de Torbay : à l'exception de trois personnes, tout l'équipage périt; par conséquent, j'aurais été également à plaindre en m'embarquant sur l'un ou sur l'autre.

Mon vieil ami, sachant l'embarras où je me trouvais par rapport à mon voyage, m'exhorta fort à ne point aller par mer; il me conseilla d'aller plutôt par terre jusqu'à la Corogne, et de gagner la Rochelle par le golfe de Biscaye, d'où il me serait aisé de continuer mon chemin par terre jusqu'à Paris et de passer de Calais à Douvres, ou bien de me rendre à Madrid, et de traverser toute la France par terre.

Mon aversion pour la mer me détermina donc à suivre ce dernier parti, qui me la faisait éviter partout, excepté dans le petit passage de Calais à Douvres. Je n'étais pas pressé, je

craignais peu la dépense, la route était agréable, et, pour que je ne m'ennuyasse pas, mon vieux capitaine me procura la compagnie d'un Anglais, fils d'un marchand de Lisbonne, qui me fit trouver deux autres compagnons de voyage de la même nation, auxquels se joignirent deux Portugais; ces derniers devaient s'arrêter à Paris : nous étions donc six maîtres et cinq domestiques. Les deux marchands et les deux Portugais se contentaient de deux valets à eux quatre; pour moi, je trouvai bon de m'attacher un matelot anglais qui devait me tenir lieu de domestique pendant le voyage, parce que Vendredi n'était guère capable de me servir comme il fallait dans des pays dont il ne connaissait pas les usages.

CHAPITRE XVIII

Je traverse l'Espagne. — Combat entre Vendredi et un ours. — Mon arrivée en Angleterre. — Je prends sous ma tutelle mes deux neveux. — Mon mariage. — De ce mariage me naissent trois enfants : deux fils et une fille.

De cette manière nous quittâmes Lisbonne, bien montés et bien armés, formant une petite troupe assez imposante, qui me faisait l'honneur de m'appeler son capitaine, non-seulement à cause de mon âge, mais encore à cause de mes deux domestiques.

Quand nous fûmes à Madrid, nous résolûmes de nous y arrêter quelque temps pour voir la cour et tout ce qu'il y a de plus remarquable; mais, comme l'automne approchait, nous nous hâtâmes de sortir de ce pays, et nous abandonnâmes Madrid environ au milieu d'octobre. Arrivés sur les frontières de la Navarre, nous fûmes fort alarmés en apprenant qu'une si grande quantité de neige y était tombée du côté de la France, que plusieurs voyageurs avaient été obli-

gés de retourner à Pampelune, après avoir tenté de passer les montagnes au milieu des plus grands hasards.

Arrivés à Pampelune, nous trouvâmes que cette nouvelle n'était que trop vraie, et nous y sentîmes un froid insupportable, surtout pour moi, qui étais accoutumé à vivre dans des climats si chauds, qu'à peine y peut-on souffrir des habits. J'y étais d'autant plus sensible, que dix jours auparavant nous avions traversé la Vieille-Castille dans un temps extrêmement chaud.

Le pauvre Vendredi était le plus malheureux de nous tous; car il voyait pour la première fois de sa vie des montagnes couvertes de neige, et il souffrait du froid, chose jusque-là inconnue pour lui.

La neige continuait toujours à tomber avec tant de violence, que les passages, jusqu'alors assez faciles, devinrent absolument impraticables. La neige, d'une hauteur prodigieuse et n'ayant point acquis de fermeté par une forte gelée, comme dans les pays septentrionaux, faisait courir le risque aux voyageurs d'y être enterrés tout vifs.

Nous nous arrêtâmes plusieurs jours à Pampelune; mais, l'hiver ne devant pas mettre nos affaires en meilleur état (c'était dans toute l'Europe l'hiver le plus cruel qu'il y eût eu de mémoire d'homme), je proposai à mes compagnons d'aller à Fontarabie, et de passer de là, par mer, à Bordeaux, ce qui n'était qu'un très-petit voyage.

Pendant que nous délibérions, nous vîmes entrer dans notre auberge quatre gentilshommes français. Ayant été arrêtés du côté de la France, comme nous du côté de l'Espagne, ils avaient eu le bonheur de trouver un guide qui, traversant le pays du côté du Languedoc, leur avait fait passer les montagnes par des chemins où il y avait peu de neige, et où, du moins, elle était assez durcie par le froid pour porter hommes et chevaux.

Nous fîmes chercher ce guide, qui nous promit de nous mener par le même chemin sans avoir rien à craindre de la

neige, mais à condition que nous serions assez bien armés pour nous défendre contre les bêtes féroces, et surtout contre les loups, qui, devenus enragés faute de nourriture, se faisaient voir par troupes au pied des montagnes. Nous lui dîmes que nous ne craignions rien de ces animaux, et nous nous déterminâmes à le suivre; le même parti fut pris par douze cavaliers français avec leurs valets : ces voyageurs avaient été contraints de revenir sur leurs pas.

Nous sortîmes de Pampelune le 15 novembre; et nous fûmes d'abord bien surpris de voir notre guide, au lieu de nous mener en avant, nous faire rétrograder l'espace de vingt milles anglais, en parcourant le même chemin par lequel nous étions entrés à Madrid; mais, après avoir passé deux rivières et traversé un climat fort chaud et fort agréable, où l'on ne découvrait pas la moindre neige, il tourna tout à coup du côté gauche et nous fit rentrer dans les montagnes par un autre chemin. Nous y aperçûmes des précipices dont la vue faisait frissonner; mais il sut nous conduire par tant de traverses, qu'il nous fit passer les montagnes sans trop de dangers et sans être fort incommodés de la neige; tout d'un coup il nous montra les agréables et fertiles provinces du Languedoc et de la Gascogne, toutes fleuries et chargées de verdure. Nous les voyions, il est vrai, mais à une grande distance de nous, et il fallait encore faire bien du chemin avant d'y entrer.

Nous fûmes pourtant bien tristes, un jour, en voyant tomber de la neige avec une telle abondance, qu'il nous fut d'abord impossible d'avancer; mais notre guide nous redonna du courage en nous assurant que toutes les difficultés de la route seraient bientôt surmontées. Nous trouvâmes effectivement que chaque jour nous descendions de plus en plus, et que nous avancions du côté du nord, ce qui nous donna une assez grande confiance en notre guide pour continuer hardiment notre voyage.

Nous avions encore à peu près deux heures de jour, quand,

nous hâtant vers notre gîte, nous vîmes sortir d'un chemin creux, à côté d'un bois épais, trois loups monstrueux, suivis d'un ours. Comme notre guide nous avait assez devancés pour être hors de notre vue, deux de ces loups se jetèrent sur lui, et, si nous eussions été éloignés d'un demi-mille, il aurait été certainement dévoré avant que nous fussions en état de lui donner du secours. L'un de ces animaux s'attacha au cheval, et l'autre attaqua l'homme avec tant de fureur, qu'il n'eut ni le temps ni la présence d'esprit de se saisir de ses armes à feu : il se contenta de pousser des cris épouvantables. Comme Vendredi était le plus rapproché du guide, je lui dis de courir voir à toute bride ce que c'était. Dès qu'il découvrit de loin ce dont il s'agissait, il se mit à crier de toutes ses forces : « O maître! maître! » mais il continua son chemin tout droit vers le pauvre guide, et, en garçon plein de courage, il appuya son pistolet contre la tête du loup qui s'était attaché à l'homme, et le fit tomber à terre roide mort.

C'était un grand bonheur pour le guide que Vendredi, accoutumé à voir toutes sortes de bêtes dans son pays, ne les craignît guère, ce qui l'avait rendu assez hardi pour tirer à bout portant, au lieu que l'un de nous, tirant de plus loin, aurait couru risque ou de manquer le loup, ou de tuer l'homme.

Aussitôt que le loup qui avait attaqué le cheval vit son camarade à terre, il abandonna sa proie et s'enfuit. Il s'était heureusement attaché à la tête du cheval, où ses dents, rencontrant les bossettes de la bride, n'avaient pu porter des coups bien dangereux. L'homme, au contraire, avait reçu deux morsures cruelles, l'une au bras et l'autre au-dessus du genou, et il était sur le point de tomber de son cheval au moment où Vendredi arriva à son secours.

Au bruit du coup de pistolet, nous doublâmes le pas autant qu'un chemin extrêmement escarpé pouvait nous le permettre. Dès que nous eûmes dépassé les arbres qui se trou-

vaient devant nous, nous vîmes distinctement ce qui était arrivé, sans pourtant pouvoir distinguer quel animal venait de tuer Vendredi. Mais voici un autre combat bien plus surprenant; il se donna entre mon sauvage et l'ours, et nous divertit beaucoup, quoique au commencement nous fussions fort alarmés.

Il est bon, pour l'intelligence de cette aventure, de la faire précéder d'une courte description du caractère de l'ours. On sait que cet animal, pesant et grossier, est tout à fait incapable d'arpenter comme le loup, alerte et léger; mais il a deux qualités essentielles qui règlent généralement ses actions : il ne considère pas l'homme comme sa proie, à moins qu'une faim excessive ne le fasse sortir de son naturel, et il ne l'attaque que quand il en est attaqué le premier. Si vous le rencontrez dans un bois, et que vous ne vous mêliez pas de ses affaires, il ne se mêlera pas des vôtres; mais ayez bien soin de le traiter avec beaucoup de politesse et de lui laisser le chemin libre, car c'est un cavalier fort pointilleux, qui ne se dérangerait pas, fût-ce pour un prince. S'il vous effraye, le meilleur parti que vous puissiez prendre, c'est de détourner les yeux et de continuer votre chemin; car, si vous vouliez vous arrêter pour le regarder fixement, il pourrait bien s'en offenser. Si vous étiez assez hardi pour lui jeter quelque chose qui le touchât, ne fût-ce qu'une pierre grosse comme le doigt, soyez sûr qu'il le prendrait pour un affront sanglant et qu'il en tirerait immédiatement vengeance, car il est délicat sur le point d'honneur : c'est là sa première qualité. Il en a encore une autre aussi remarquable : c'est que, s'il se croit offensé, il ne vous quittera ni jour ni nuit jusqu'à ce qu'il en ait satisfaction, et que l'affront soit lavé dans votre sang.

Je reviens au combat dont j'ai promis la relation. A peine Vendredi eut-il aidé notre guide à descendre de cheval, que l'ours sortit du bois, et je puis assurer qu'on n'en a jamais vu de plus monstrueux.

Nous fûmes tous effrayés à son aspect, excepté Vendredi, qui, marquant dans toute sa contenance beaucoup de joie et de courage, s'écria :

« O maître, maître, vous me donner congé, moi lui toucher dans la main, moi vous faire bon rire.

— Que voulez-vous dire, grand fou ? lui répondis-je : il vous mangera.

— Lui manger moi ! lui manger moi ! répondit-il : moi manger lui, vous tous rester là, moi vous donner bon rire. »

Aussitôt il saute de son cheval, ôte lestement ses bottes, chausse une paire d'escarpins qu'il avait dans sa poche, donne son cheval à garder à mon laquais, se saisit d'un fusil, et se met à courir comme le vent.

L'ours cependant se promenait au petit pas sans songer à malice, jusqu'à ce que Vendredi, s'en étant approché, commença à lier conversation avec lui, comme si l'animal était capable de le comprendre.

« Écoute donc, lui cria-t-il ; moi te vouloir parler un peu. »

Nous le suivions à quelque distance. Nous étions déjà descendus des montagnes du côté de la Gascogne, et nous nous trouvions dans une vaste plaine, où pourtant il y avait çà et là une assez grande quantité d'arbres.

Vendredi, étant pour ainsi dire sur les pas de l'ours, ramasse une grosse pierre, la jette à cet affreux animal, et l'attrape justement à la tête, sans néanmoins lui faire plus de mal que si le caillou avait donné contre une muraille. Mon drôle n'avait d'autre but que d'attirer l'ours à lui et de nous donner *bon rire*, selon sa manière de s'exprimer ; l'ours, suivant sa louable coutume, courut droit à lui, et d'un pas si terrible, que, pour le suivre, il aurait fallu mettre un cheval à un bon trot. Il n'avait garde cependant d'attraper Vendredi, que je vis, à mon grand étonnement, prendre sa course de notre côté, comme s'il avait besoin de notre secours, et nous nous apprêtâmes à faire feu sur la bête tous

en même temps pour le délivrer de ses griffes; j'étais dans une grande colère de ce qu'il avait attiré sur nous l'ours, qui ne songeait qu'à aller droit son chemin.

« Cela s'appelle-t-il nous faire rire? lui dis-je; viens vite, et prends ton cheval, afin que nous puissions tuer ce diable d'animal que tu as mis à notre poursuite.

— Point, point, répondit-il tout en courant, non tirer, vous point remuer, vous avoir grand rire. »

Il courait deux fois plus vite que l'ours; il y avait encore un assez grand espace entre eux, lorsqu'il tourne tout d'un coup de notre côté, où il voyait un grand chêne très-propre à l'exécution de son projet; puis, nous faisant signe de le suivre, il met bas son fusil à quelque distance de l'arbre, et il y grimpe avec une agilité étonnante.

Nous suivions cependant à quelque distance l'ours irrité, qui prenait le même chemin. Arrivé près de l'arbre, il s'arrête auprès du fusil, le flaire, et, le laissant là, il se met à grimper contre le tronc de l'arbre, à la manière des chats, quoiqu'il fût d'une grosseur et d'une pesanteur extraordinaires.

J'étais surpris de la folie de mon valet, et jusque-là je ne voyais pas le moindre sujet de rire dans tout ceci. L'ours avait déjà gagné les branches de l'arbre, et il avait fait la moitié du chemin pour arriver jusqu'à Vendredi, qui s'était mis sur l'extrémité d'une grosse branche. Dès que l'animal eut posé les pattes à l'endroit où la branche devenait plus faible, Vendredi nous cria qu'il allait apprendre à l'ours à danser, et il se mit à sauter sur la branche et à la remuer de toutes ses forces; il fit ainsi chanceler l'ours, qui regardait déjà en arrière pour voir de quelle manière il se tirerait de là, ce qui nous fit rire effectivement de tout notre cœur. Mais le tour n'était pas encore joué jusqu'au bout. Quand Vendredi vit l'animal s'arrêter, il lui parla de nouveau, comme s'il eût été sûr de lui faire entendre son mauvais anglais :

« Quoi! lui dit-il, toi ne pas venir plus loin? toi prié encore un peu venir. »

En même temps il cesse de remuer la branche, et l'ours, comme s'il était sensible à son invitation, avança effectivement quelque peu; et, aussi souvent qu'il plaisait à mon drôle de remuer la branche, l'ours trouvait à propos de s'arrêter court.

Je crus alors qu'il était temps de lui casser la tête; en conséquence, je criai à Vendredi de se tenir en repos; mais il me pria de n'en rien faire et de lui permettre de le tuer lui-même quand il le voudrait.

Pour abréger l'histoire, mon sauvage dansait si souvent sur la branche, et l'ours, en s'arrêtant, se mettait dans une posture si grotesque, que nous nous pâmions de rire. Nous ne comprenions rien au dessein de Vendredi; nous avions cru d'abord qu'en remuant la branche il avait envie de culbuter cette lourde bête du haut en bas; mais elle était trop fine pour s'y laisser attraper, et elle se cramponnait d'une telle force à la branche avec ses quatre griffes, qu'il était impossible de la faire tomber, et nous avions de la peine à comprendre par quelle plaisanterie finirait l'aventure.

Vendredi nous tira bientôt d'inquiétude, car, voyant que l'ours n'avait pas envie d'approcher davantage :

« Bon, bon, lui dit-il, toi ne pas venir plus à moi; moi venir à toi. » Là-dessus il recule jusqu'à l'extrémité de la branche, et, s'y pendant par les mains, il la fait plier assez pour se laisser tomber à terre.

L'ours, voyant son ennemi décamper, prend la résolution de le rejoindre; il se met à marcher à reculons sur la branche, mais avec beaucoup de lenteur et de précaution, ne faisant jamais un pas sans regarder en arrière. Quand il fut arrivé au tronc, il en descendit avec la même circonspection, toujours à reculons, et ne remuant pas un pied qu'il ne sentît l'autre bien fermement attaché à l'écorce. Il allait justement appuyer une de ses jambes sur la terre, quand

Vendredi s'avança sur lui, et, lui mettant le bout du fusil dans l'oreille, le fit tomber roide mort.

Après cette expédition, mon sauvage s'arrêta pendant quelques moments d'un air grave pour voir si nous ne riions pas ; et, voyant qu'effectivement il nous avait extrêmement divertis, il fit un grand éclat de rire lui-même, en disant que c'était ainsi qu'on tuait les ours dans son pays.

« Comment, lui répondis-je, pouvez-vous les tuer de cette manière ? vous n'avez point de fusils.

— Oui, repartit-il, point de fusils, mais nous tirer beaucoup grands longs flèches. »

Il avait tenu parole, et cette comédie nous avait beaucoup amusés. Cependant j'en aurais ri de meilleur cœur si je ne me fusse pas trouvé dans un lieu sauvage, où les hurlements des loups me donnaient beaucoup d'inquiétude. Le bruit qu'ils faisaient était épouvantable, et je ne me souviens d'en avoir entendu un pareil qu'une seule fois sur le rivage d'Afrique.

Si ce bruit affreux et l'approche de la nuit ne nous avaient tirés de là, nous aurions suivi le conseil de Vendredi, en écorchant la bête, dont la peau valait bien la peine d'être conservée; mais nous avions encore trois lieues à faire avant d'arriver au gîte, et notre guide nous pressait de hâter notre voyage.

La terre était couverte de neige, quoiqu'à une moindre épaisseur que sur les montagnes, et par conséquent il y avait moins de danger. Mais, en revanche, les loups, excités par la faim, étaient descendus par bandes entières dans les plaines et dans les forêts, et avaient fait des ravages affreux dans plusieurs villages, où ils avaient tué une grande quantité de bétail et dévoré même des hommes.

Nous apprîmes de notre guide qu'il nous restait encore à traverser un endroit fort redouté, et où nous ne manquerions pas de rencontrer des loups. C'était une petite plaine environnée de bois de tous côtés, et aboutissant à un défilé

étroit par où il nous fallait passer absolument pour sortir des forêts et pour gagner le bourg où nous devions coucher cette nuit.

Nous entrâmes dans le premier bois une demi-heure après. Dans ce bois, nous ne rencontrâmes rien qui fût capable de nous effrayer, excepté dans une très-petite plaine d'environ un demi-quart de mille, où nous vîmes cinq grands loups traverser le chemin tous à la file les uns des autres, comme s'ils couraient après une proie assurée. Ils ne firent seulement pas semblant de nous apercevoir, et en moins de rien ils étaient hors de notre vue. Cependant notre guide nous pria de nous préparer à la défense, parce que apparemment ces loups seraient suivis d'une grande quantité d'autres.

Nous suivîmes son conseil, sans cesser de regarder de tous côtés ; mais nous n'en découvrîmes pas un seul dans tout le bois, long de plus d'une demi-lieue. Il n'en fut pas de même dans la plaine : le premier objet qui frappa notre vue fut un cheval tué par les loups, et sur le cadavre duquel ils étaient encore au nombre de quelques douzaines, occupés non-seulement à en dévorer la chair, mais à en ronger les os.

Nous ne jugeâmes point du tout à propos de troubler leur festin, et, de leur côté, ils ne songèrent pas à le quitter pour nous inquiéter dans notre voyage. Vendredi avait pourtant grande envie de leur lâcher quelques coups de fusil; mais je l'en empêchai, prévoyant que bientôt nous aurions bien des affaires sur les bras. Nous n'avions pas encore traversé la moitié de la plaine quand nous entendîmes à notre gauche des hurlements terribles : un moment après, nous vîmes une centaine de loups venir à nous par rangs et par files, comme s'ils avaient été mis en bataille par un officier expérimenté.

Je crus que le seul moyen de les bien recevoir était de nous ranger tous sur une même ligne, en nous tenant serrés, ce que nous fîmes. Je donnai ordre à mes gens de faire leur décharge de manière que la moitié tirât à la fois, et que l'autre gardât en réserve une seconde décharge; et si, mal-

gré tous ces efforts, les loups ne laissaient pas de pousser leur pointe, qu'ils ne s'amusassent pas à recharger leurs fusils, mais qu'ils missent promptement le pistolet à la main : nous en avions chacun une paire, ainsi nous étions en état de faire six décharges de suite. Mais nos armes ne nous furent point nécessaires, car, dès les premiers coups, les ennemis s'arrêtèrent tout court. Quatre furent tués et plusieurs autres blessés, qui en s'enfuyant laissaient sur la neige les traces de leur sang. Voyant que le reste ne s'en allait pas, je me souvins d'avoir entendu dire que les bêtes les plus féroces étaient effrayées à la voix de l'homme ; conséquemment, j'ordonnai à mes compagnons de crier de toutes leurs forces. Je reconnus qu'on ne m'avait pas trompé, car, sans différer, les loups commencèrent leur retraite, et, après que j'eus fait faire une seconde décharge sur leur arrière-garde, ils s'enfuirent dans le bois.

Leur retraite nous donna le temps de recharger nos armes chemin faisant ; mais à peine eûmes-nous pris cette précaution, que nous entendîmes dans le même bois, du côté gauche, plus en avant que la première fois, des hurlements encore plus effrayants.

La nuit approchait, ce qui redoublait le péril de notre position, surtout quand nous vîmes paraître en même temps trois troupes de loups, l'une à gauche, l'autre derrière nous, et la troisième à notre front, de manière que nous en étions presque environnés. Néanmoins, comme ils ne se dirigeaient pas sur nous, nous jugeâmes à propos d'avancer toujours, de toute la vitesse de nos chevaux, qui n'était guère qu'un bon trot, à cause des mauvais chemins.

De cette manière, nous découvrîmes bientôt le défilé par lequel il fallait forcément passer, et qui était au bout de la plaine ; mais, étant sur le point d'y entrer, nous fûmes surpris par la vue d'un nombre considérable de loups paraissant vouloir nous disputer le passage.

Nous entendîmes d'un autre côté un coup de fusil, et, au

même instant, nous vîmes un cheval sellé et bridé sortir du bois et s'enfuir comme le vent, ayant à sa poursuite seize ou dix-sept loups dont il devait bientôt devenir la proie, car il lui était impossible de soutenir longtemps une course si rapide.

Ayant pénétré dans le bois par où le cheval en était sorti, nous aperçûmes les restes d'un autre cheval et de deux hommes dévorés par ces bêtes enragées; l'un de ces hommes était sans nul doute celui qui avait tiré un coup de fusil, car nous en trouvâmes un déchargé à terre auprès de lui, et nous le vîmes lui-même tout défiguré, la tête et le haut de son corps ayant été déjà rongés.

Ce spectacle nous remplit d'horreur, et nous ne savions de quel côté nous diriger, quand ces abominables bêtes nous forcèrent à prendre une résolution, en avançant sur nous de tous côtés, au nombre de plus de trois cents.

Par bonheur, nous découvrîmes près du bois plusieurs grands arbres, abattus sans doute dans l'été pour servir à la charpente. Je plaçai ma petite troupe au milieu de ces arbres, après lui avoir ordonné de mettre pied à terre; je la disposai en forme de triangle devant le plus grand de ces arbres, qui pouvait nous servir de rempart.

Cette précaution nous fut très-utile, car ces loups acharnés nous chargèrent avec une fureur inexprimable et avec des hurlements capables de faire dresser les cheveux, comme s'ils se jetaient sur une proie assurée; leur rage était surtout excitée par la vue des chevaux placés derrière nous. J'ordonnai à mes gens de tirer comme dans la première rencontre, et ils visèrent si bien, qu'ils tuèrent plusieurs loups à la première décharge; mais il était nécessaire de les fusiller sans relâche, car ils venaient sur nous avec furie, ceux de derrière poussant les premiers.

Après notre seconde décharge, nous les vîmes s'arrêter un peu, et j'espérais déjà que nous en serions bientôt quittes, mais je me trompais. Nous fûmes encore obligés de faire feu deux fois de nos pistolets, et je crois que, dans ces qua-

tre décharges, nous en tuâmes dix-sept ou dix-huit, et que nous en blessâmes plus du double.

J'aurais été très-fâché de laisser tirer notre dernier coup sans une absolue nécessité; j'appelai donc mon domestique anglais, Vendredi étant occupé à charger mon fusil et le sien, et je lui ordonnai de prendre un cornet de poudre et de faire une traînée sur l'arbre qui nous servait de rempart, et sur lequel les loups se jetaient à tout moment avec une rage épouvantable. Il m'obéit, et, dès que je vis nos ennemis montés sur l'arbre, j'eus précisément le temps de mettre le feu à la traînée, en brûlant dessus l'amorce d'un pistolet déchargé. Tous ceux qui se trouvaient sur l'arbre furent grillés par le feu; l'explosion en jeta sept ou huit parmi nous; nous les dépêchâmes en moins de rien : les autres furent si effrayés de cette lumière subite, augmentée par l'obscurité de la nuit, qu'ils commencèrent à se retirer. Je fis faire sur eux une dernière décharge accompagnée d'un grand cri, ce qui acheva de les mettre entièrement en fuite. Ensuite nous nous jetâmes, l'épée à la main, sur une vingtaine d'estropiés, et les hurlements plaintifs de ceux que nous achevions contribuèrent à épouvanter les autres et à les faire regagner les bois.

Nous en avions tué au moins une soixantaine, et en plein jour nous en eussions abattu davantage. Le champ de bataille nous restait, mais nous avions encore une grande lieue à faire, et nous entendions de temps en temps un bruit affreux dans les bois.

Après avoir marché encore une heure dans de pareilles inquiétudes, nous arrivâmes enfin au bourg où nous devions passer la nuit. Nous trouvâmes tous les habitants sous les armes, parce que la veille un grand nombre de loups et quelques ours y étaient entrés et leur avaient donné une alarme qui les obligeait à se tenir continuellement en sentinelle, surtout pendant la nuit, afin de défendre leurs troupeaux et de se défendre eux-mêmes.

Le lendemain, notre guide était fort mal : les membres où il avait été blessé étaient tellement enflés, qu'il ne put aller plus loin; il nous fallut donc en prendre un autre pour nous conduire jusqu'à Toulouse. Là nous trouvâmes, au lieu de neige et de loups, un climat chaud et une campagne riante et fertile.

Quand nous racontâmes notre aventure, on nous dit que rien n'était plus ordinaire dans ces forêts au pied des montagnes, surtout quand il y avait de la neige; on était fort surpris que nous eussions trouvé un guide assez hardi pour nous mener par cette route dans une saison si rigoureuse, et l'on nous assura que nous devions nous estimer heureux de n'avoir pas été dévorés.

Je ne dirai rien de mon voyage en France, puisque bien d'autres voyageurs ont parlé de ce pays infiniment mieux que je ne saurais le faire. J'allai de Toulouse à Calais par Paris, et j'arrivai à Douvres le 14 janvier, après avoir essuyé un froid presque insupportable.

J'étais parvenu alors au but de mes désirs : j'avais avec moi tout mon bien; toutes mes lettres de change avaient été payées. Dans cette heureuse situation, ma respectable veuve me fut comme un conseiller privé; ses bontés pour moi étaient redoublées par la reconnaissance; aussi avais-je une si parfaite confiance en elle, que je croyais tous mes effets en sûreté entre ses mains; et certes, pendant tout le temps que j'ai joui de son amitié, je me suis estimé heureux d'avoir trouvé une personne d'une probité si inaltérable.

J'avais renoncé au projet de me rendre au Brésil; j'étais décidé à rester dans ma patrie et à me défaire de ma plantation s'il y avait moyen. Dans cette intention, j'écrivis à mon vieil ami de Lisbonne; il me répondit qu'il me procurerait aisément la vente; qu'il allait l'offrir, en mon nom, aux deux héritiers de mes agents, qui, se trouvant sur les lieux, en connaissaient parfaitement la valeur. J'y consentis; l'affaire fut bientôt réglée : j'appris, par une lettre du capi-

taine, l'acceptation de mon offre et que mes agents avaient envoyé à leur correspondant de Lisbonne trente-trois mille pièces de huit pour payer le prix convenu.

Je signai les conditions de la vente ; et mon vieil ami me fit tenir la valeur de trente-deux mille huit cents pièces de huit pour le prix de ma plantation, la laissant grevée d'une rente de cent moïdores par an, tant que vivrait le capitaine, et de cinquante pendant la vie de son fils.

C'est par là que je finis la première partie de l'histoire de ma vie. On y voit une grande variété d'aventures, et je doute fort que celle d'aucun autre homme en puisse fournir autant. Elle commence par des extravagances qui ne préparent le lecteur à rien d'heureux, et elle finit par un bonheur qu'aucun des événements précédents ne promettait.

Je pris sous ma tutelle mes deux neveux : l'aîné avait quelque bien, ce qui me détermina à le faire élever avec distinction. Pour l'autre, je le confiai à un capitaine de navire ; et le trouvant, après cinq années de voyages, sensé, courageux et entreprenant, je lui donnai le commandement d'un bâtiment.

Je me mariai d'une manière avantageuse, et je devins père de trois enfants, deux garçons et une fille ; je goûtai alors les douceurs de la vie de père de famille, dont je m'étais cru privé à jamais. Je reconnus, mieux que je n'avais encore pu le faire, combien mon vénérable père avait eu raison de me vanter les plaisirs purs d'une condition moyenne et les jouissances de la vie privée. Mais, comme il n'est pas de bonheur parfait sur la terre et que toute position agréable ne saurait durer, je perdis mon excellente femme. On verra bientôt comment, privé de cette douce compagnie, j'affrontai de nouvelles fatigues et de nouveaux dangers, pour satisfaire une fantaisie qui vint me surprendre au milieu d'un bonheur acheté par tant d'épreuves.

SECONDE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

Désirs de voyage. — Conversation avec ma femme. — Achat d'une ferme dans le comté de Bedford. — Je deviens veuf. — Je pars pour mon île sur un navire commandé par mon neveu. — Le navire incendié. — Nous nous dirigeons vers les Indes orientales.

Après avoir lutté pendant trente-cinq ans contre une suite de malheurs dont les exemples sont fort rares, j'avais joui pendant sept années de tout ce que l'abondance et la tranquillité du corps et de l'esprit ont de plus agréable; j'étais déjà âgé; et, grâce à une longue expérience, je savais que rien n'est plus propre à rendre l'homme heureux que la médiocrité. Vous pensez que, dans cette douce situation, ma passion pour les voyages et pour les aventures s'est évanouie avec le feu de la jeunesse, et qu'à soixante et un ans je me trouve exempt de tout désir de m'éloigner de mon pays?

Le motif ordinaire de ces voyages lointains ne devait plus avoir aucune influence sur moi : il ne s'agissait plus de faire fortune; j'étais dans une position telle, que cent mille livres ne pouvaient rien ajouter à mon bonheur; mon bien suffisait pour moi et mes héritiers, et s'augmentait de jour en jour; car, ma famille étant peu nombreuse, il m'eût fallu, pour dépenser mes revenus, mener un train au-dessus de ma condition, et m'embarrasser d'équipages, de domestiques, et d'autres ridicules magnificences dont j'avais à peine une idée

et qui ne me tentaient point. Ainsi le seul parti qu'un homme sage aurait pris à ma place eût été de jouir paisiblement des bienfaits de la Providence.

Eh bien, ma passion des voyages ne m'avait pas quitté. C'était une véritable maladie; je désirais surtout revoir mon île, mes plantations : le souvenir de ma colonie ne me permettait pas un moment de repos et occupait mes pensées la nuit comme le jour.

Je vécus plusieurs années dans cette situation; pour moi, point de distraction qui n'eût quelque rapport avec mon bizarre penchant. Ma femme, voyant avec quelle obstination mes idées se portaient sur des projets si déraisonnables, me dit qu'apparemment ces mouvements irrésistibles venaient de la Providence, qui avait décidé mon retour dans cette île, et qu'elle voyait bien que ma tendresse pour elle et pour mes enfants était le seul obstacle à mon départ; que bien certainement, si elle venait à mourir, je prendrais ce parti sans balancer.

« Si telle est la volonté de Dieu, ajouta-t-elle, plutôt que de vous détourner de votre résolution, je suis prête à vous accompagner, quoique je trouve ce parti incompatible avec votre âge et avec votre fortune; mais je ne dois pas vous abandonner : si ce désir violent vous vient du ciel, vous ne sauriez y résister. »

Ces tendres paroles de ma femme dissipèrent un peu mes chimères, et me firent réfléchir d'une manière plus calme sur la nature de mon dessein.

Après avoir lutté longtemps contre mon imagination, j'en devins le maître : je réussis peu à peu à me tranquilliser; mais ce qui contribua le plus à ce retour sur moi-même fut de me créer de l'occupation et de chercher quelques affaires propres à me détacher entièrement de ces idées capricieuses; je m'étais aperçu que ces pensées me recherchaient surtout quand j'étais oisif.

J'achetai une métairie dans le comté de Bedford, avec le

dessein de m'y retirer; la maison était jolie, et les terres d'alentour susceptibles de grandes améliorations. Rien ne me convenait mieux, puisque naturellement j'avais beaucoup de goût pour l'agriculture et pour tous les soins qu'exige l'accroissement des revenus d'une terre. Cette maison de campagne était éloignée de la mer, ce qui me préservait de voir mes désirs ravivés par des relations avec les marins et par le récit de tout ce qui regardait les pays lointains. Je m'y établis moi et ma famille : j'achetai des charrues, des charrettes, des chevaux, des vaches, des brebis, et, me mettant à travailler avec application, je devins en six mois un véritable gentilhomme campagnard. Je m'appliquai à diriger mes laboureurs, à planter, à faire des enclos, et je menai la vie la plus agréable que la nature puisse offrir à un homme qui, après de longs malheurs, cherche un asile contre les coups du sort.

Je cultivais mon propre domaine, et je n'avais point de rentes à payer; j'étais le maître de planter, d'arracher, de bâtir, d'abattre, comme je le trouvais à propos : tout ce que je recueillais était pour moi, et toutes mes améliorations devaient profiter à mes héritiers. Je ne songeais plus à reprendre le cours de ma vie errante, et, me trouvant exempt de tout chagrin, je croyais véritablement avoir atteint cette heureuse médiocrité dont mon père m'avait si souvent fait l'éloge, lorsque je fus troublé par un coup imprévu, dont le funeste effet était sans remède, et dont les conséquences ranimèrent mes désirs de voyage. Le coup dont je parle fut la perte de ma femme.

Mon but n'est pas de faire ici le panégyrique de ma femme, ni d'entrer dans le détail de ses qualités; je dirai seulement qu'elle était le soutien de toutes mes affaires, l'auteur de toute ma félicité, puisque, par sa prudence, elle m'avait détourné de l'exécution de mes desseins irréfléchis.

Dans ce triste état, je me sentais aussi étranger au sein de ma patrie que je l'étais au Brésil lorsque j'y abordai : environné de domestiques, je me trouvai presque aussi seul que

dans mon île. Je ne savais quel parti prendre; je voyais autour de moi tous les hommes occupés, les uns à gagner leur vie par le travail le plus rude, les autres enivrés de ridicules vanités, ou plongés dans les vices les plus honteux, sans atteindre, ni les uns ni les autres, au bonheur, que tout le monde se propose pour but.

En perdant ma femme j'avais perdu mon guide; j'étais comme un navire sans gouvernail, que les vents agitent à leur gré : mon imagination s'ouvrait de nouveau aux courses et aux aventures; tous mes amusements, mes terres, mon jardin, ma famille, mon bétail, qui m'avaient procuré une occupation si satisfaisante, n'avaient plus de charmes pour moi : c'était de la musique pour un homme sans oreilles, des aliments pour un malade sans appétit. Cette triste insensibilité pour tout ce qui m'avait procuré, quelque temps auparavant, les plus innocents plaisirs, me détermina à quitter la campagne pour retourner à Londres.

L'ennui m'y suivit : n'ayant aucune affaire, je courais çà et là, sans dessein, comme un homme désœuvré, absolument inutile parmi tout le monde, et dont la vie et la mort devaient être également indifférentes aux autres hommes.

C'était, de toutes les situations de la vie humaine, celle pour laquelle j'avais le plus d'aversion, accoutumé comme je l'étais, dès ma plus tendre jeunesse, au mouvement et au travail. A mon avis, les paresseux sont l'opprobre du genre humain; aussi je croyais ma conduite présente infiniment moins conforme à ma destination naturelle que celle que j'avais tenue dans mon île, en employant un mois entier pour faire une planche.

Au commencement de l'année 1693, celui de mes neveux que j'avais élevé pour la mer, et à qui j'avais donné un navire à commander, revint d'un petit voyage à Bilbao, le premier qu'il eût entrepris en qualité de capitaine.

Il me dit que des marchands lui avaient proposé de faire pour eux un voyage dans les Indes et à la Chine : « Eh bien,

mon oncle, ajouta-t-il, feriez-vous si mal de partir avec moi? Je vous promets de vous procurer le plaisir de revoir votre île, car j'ai ordre de toucher au Brésil. »

Il ignorait complétement jusqu'à quel point mon penchant de courir le monde s'était ranimé, et je ne savais rien, de mon côté, de sa nouvelle entreprise. Cependant, le matin même, sans que je m'attendisse à sa visite, j'avais pris la résolution que voici : je voulais aller à Lisbonne pour consulter mon vieux capitaine portugais sur mes desseins; et, s'il les trouvait sensés et praticables, mon intention était de m'assurer d'une patente qui me permît de peupler mon île, et d'y emmener avec moi une colonie. A peine m'étais-je arrêté à cette pensée, que précisément mon neveu entre, et me propose de l'y accompagner!

Son offre me jeta d'abord dans de profondes réflexions, et, après l'avoir regardé attentivement pendant une minute : « Qui vous envoie ici, lui dis-je, pour m'inspirer cette idée malheureuse? » Il parut d'abord fort étonné de ces paroles; mais, s'apercevant néanmoins que je n'avais pas un grand éloignement pour ce projet, il se remit.

« Ma proposition, dit-il, est-elle donc si fort à rejeter? Je trouve assez naturel, quant à moi, que vous souhaitiez de revoir vos petits États, où vous avez régné autrefois avec plus de félicité que n'en goûtent aujourd'hui vos frères les autres monarques. »

Le projet répondait si bien à la disposition de mon esprit, que j'y consentis, et je lui dis que, s'il s'entendait avec ses armateurs relativement au voyage en question, j'étais décidé à le suivre, pourvu que je ne fusse pas obligé d'aller plus loin que mon île.

« J'espère, me dit-il, que vous n'avez pas envie d'y rester pour y vivre de nouveau à votre ancienne manière?

— Ne pouvez-vous pas, lui répondis-je, me reprendre en revenant des Indes? »

Il me répliqua qu'il n'y avait pas d'apparence que ses ar-

mateurs lui permissent de faire un si long détour avec un bâtiment chargé.

« D'ailleurs, continua-t-il, si j'avais le malheur de faire naufrage, vous seriez précisément dans la triste situation d'où vous vous êtes tiré avec tant de bonheur. »

Il y avait beaucoup de bon sens dans cette objection; mais nous trouvâmes un moyen pour remédier à cet inconvénient : ce fut d'embarquer avec nous toutes les pièces servant à former une grande chaloupe, et quelques charpentiers capables, en cas de besoin, de les joindre ensemble et de leur donner la dernière main dans l'île, ce qui me faciliterait les moyens de passer de là sur le continent.

Je ne fus pas longtemps à prendre ma résolution; car les instances de mon neveu répondaient si bien à mon inclination, que rien ne put me retenir. D'un autre côté, ma femme étant morte, personne ne s'intéressait assez à mes affaires pour me détourner de ce dessein, excepté ma vieille veuve, qui s'efforça de m'arrêter par la considération de mon âge, de ma fortune, de l'inutilité d'un voyage si dangereux, et surtout de l'intérêt de mes enfants. Mais tous ses discours furent en pure perte; je lui dis que mon désir de voyager était invincible, et que les impressions qu'il faisait sur mon esprit étaient si peu communes, que, si je restais chez moi, je croirais désobéir aux ordres de la Providence. Me voyant si ferme dans ma résolution, elle mit non-seulement fin à ses conseils, mais elle m'aida à faire mes préparatifs et mes provisions, et à régler mes affaires de famille.

Ne voulant rien négliger à cet égard, je fis mon testament, et laissai mes biens en de si bonnes mains, que mes enfants ne pouvaient rien perdre, quelque accident qui dût m'arriver : et, pour la manière de les élever, je m'en remis entièrement à ma bonne veuve, à qui je destinai en même temps un petit revenu suffisant pour la faire vivre à son aise. J'ai vu dans la suite que jamais bienfait ne fut mieux employé; une mère n'aurait pas eu des soins plus tendres pour

ses propres enfents, et il était impossible de se conduire avec plus de sagesse. Elle vivait encore à mon retour, et je trouvai l'occasion de lui témoigner de nouveau ma reconnaissance pour son dévouement envers moi.

Mon neveu fut prêt à mettre à la voile au commencement de janvier 1694, et je m'embarquai avec mon fidèle Vendredi à Dunes[1], le 18, ayant avec moi, outre ma chaloupe démontée, une cargaison considérable de toutes sortes de choses nécessaires à ma colonie, avec le dessein de tout garder dans le navire si je ne trouvais pas mes sujets dans les dispositions convenables.

J'emmenais avec moi plusieurs serviteurs, que mon intention était de laisser dans l'île, et de faire travailler pour mon compte pendant mon séjour, en leur permettant d'y rester ou de me suivre quand je prendrais le parti d'en sortir. Il y avait parmi eux deux charpentiers, un serrurier et un autre garçon fort industrieux, tonnelier de son métier, mais qui était un machiniste universel. Il excellait à faire des roues et des moulins à bras pour moudre le blé; de plus, il était tourneur et potier, et capable de fabriquer dans la perfection toute espèce d'ouvrages en bois ou en terre; en un mot, il méritait fort bien le nom de *Factotum* que nous lui donnâmes.

J'emmenais encore avec moi un tailleur qui, s'étant offert pour aller aux Indes à la suite de mon neveu en qualité de passager, consentit ensuite à s'établir dans ma colonie. C'était un homme adroit, et que je trouvai, dans l'occasion, d'une grande utilité, même pour plusieurs choses étrangères à son métier.

Ma cargaison consistait en une grande quantité de toiles et de petites étoffes minces propres à habiller les Espagnols que j'espérais trouver dans mon île; il y avait assez de ces

[1] Grande rade sur les côtes orientales d'Angleterre, dans le comté de Kent

étoffes, selon mon calcul, pour les bien vêtir pendant plus de sept ans. Si l'on y ajoute tous les autres objets, comme gants, chapeaux, souliers, bas, il y en avait environ pour trois cents livres sterling, y compris tout ce qu'il fallait pour des lits, la batterie de cuisine, pots, chaudrons, et du cuivre pour en fabriquer un plus grand nombre. J'y avais joint à à peu près cent livres pesant de fer travaillé, comme clous, outils de toute espèce, crochets, gonds, serrures, etc.

J'emportais aussi une centaine d'armes à feu de réserve, mousquets, fusils, pistolets, beaucoup de plomb de tout calibre, et deux pièces de canon de bronze. Comme il m'était impossible de prévoir les dangers auxquels ma colonie pouvait être exposée un jour, j'avais encore chargé le navire d'une centaine de barils de poudre à canon, d'épées, de sabres, et de plusieurs fers de piques et de hallebardes. Je priai en outre mon neveu de prendre avec lui deux petits canons de tillac de plus qu'il ne lui en fallait, afin de les laisser dans l'île, s'il était nécessaire d'y bâtir un fort et de la mettre en défense contre quelque ennemi. Cette précaution n'était pas inutile, comme j'eus lieu de le penser en arrivant.

Ce voyage réussit beaucoup mieux que les autres que j'avais faits sur mer; cependant nous eûmes d'abord des vents contraires qui nous retardèrent. Mon voyage de Guinée avait été jusque-là l'unique dont je fusse revenu comme je l'avais projeté; ce qui me fit croire que je serais toujours malheureux dans mes courses : ma destinée était de n'être jamais content à terre et de rencontrer toujours des obstacles en mer.

Les vents contraires nous poussèrent d'abord vers le nord, et nous forcèrent à entrer dans le port de Collowart en Irlande, où ils nous retinrent pendant vingt-trois jours; mais, par bonheur, les vivres y étaient en abondance et à bon marché; aussi, loin de diminuer nos provisions, nous eûmes occasion de les augmenter. Je fis embarquer plusieurs cochons, des veaux et deux vaches, que je voulais, si nous

avions un heureux passage, débarquer dans mon île.

Nous remîmes à la voile le 5 février avec un vent frais qui dura pendant plusieurs jours, sans aucune rencontre fâcheuse, excepté un accident qui vaut bien la peine d'être rapporté dans toutes ses circonstances. Le soir du 20 février, le matelot placé en sentinelle vint nous dire qu'il avait vu de loin un éclat de lumière suivi d'un coup de canon, et, immédiatement après, un mousse annonça que le maître d'équipage en avait entendu un second. Nous montâmes aussitôt sur le tillac, où, pendant quelques moments, nous n'entendîmes rien; mais, peu de minutes après, nous découvrîmes une grande lumière, et nous conjecturâmes que c'était celle d'un incendie.

Nous eûmes d'abord recours à notre calcul, et convînmes unanimement qu'il ne pouvait y avoir aucune terre de ce côté, si ce n'est à cinq cents lieues de distance; car cette lumière paraissait à l'ouest-nord-ouest de nous, d'où nous conclûmes que le feu devait avoir pris à quelque navire : aux coups de canon qu'on venait d'entendre nous jugeâmes que nous n'en étions pas loin; nous fîmes route dans cette direction, et la flamme nous paraissait plus grande à mesure que nous avancions. Cependant, le temps se trouvant nébuleux, nous ne pûmes rien voir que du feu; mais, une demi-heure après, poussés par un vent favorable, quoique assez faible, et le ciel s'étant un peu éclairci, nous aperçûmes distinctement un grand bâtiment dévoré par le feu, au milieu de la mer.

Je fus sensiblement touché de ce triste spectacle, quoique rien ne m'attachât aux personnes en péril que les liens de l'humanité. Ces sentiments de compassion furent vivement excités en moi par le souvenir des dangers où je me trouvais quand le capitaine portugais me recueillit à son bord au milieu de l'Océan, dangers, à beaucoup près, moins déplorables que ceux où se trouvaient les malheureux montés sur ce navire, si quelque autre bâtiment ne voguait avec eux de

conserve. J'ordonnai qu'on fît feu de cinq canons, l'un immédiatement après l'autre, afin de leur apprendre qu'il y avait à peu de distance un navire prêt à les secourir et qu'ils redoublassent d'efforts pour se sauver de notre côté dans leur chaloupe, car, bien que nous pussions voir leur navire éclairé par la flamme, il leur était impossible de nous voir à cause de l'obscurité.

Nous mîmes à la cape pendant quelque temps, et, en attendant le jour, nous laissâmes aller notre navire du côté où nous découvrions le bâtiment embrasé; mais, pendant cette manœuvre, nous vîmes avec une grande frayeur, quoique nous dussions nous y attendre, le navire sauter en l'air, et, quelques moments après, le feu s'éteindre tout à coup, les restes du navire s'étant engloutis. C'était un spectable terrible et affligeant, surtout en songeant aux malheureux qui devaient être dévorés par les flammes, ou bien errer avec leur chaloupe sur le vaste Océan. Les ténèbres ne nous permettant pas d'en juger, la prudence voulait que je supposasse le second cas, et, pour les guider du mieux qu'il nous était possible, je fis descendre des lanternes sur les côtés du vaisseau et tirer le canon durant toute la nuit, afin de leur faire connaître qu'ils n'étaient pas loin de nous.

Le lendemain, à huit heures environ, nous découvrîmes, avec nos lunettes d'approche, deux chaloupes surchargées de monde : ces infortunés, ayant le vent contraire, ramaient de toutes leurs forces, et, nous ayant aperçus, ils multipliaient les signaux pour diriger nos regards vers eux.

Nous leur donnâmes à notre tour le signal ordinaire de venir à bord, et, en même temps, nous forçâmes de voiles pour nous diriger vers eux. En moins d'une demi-heure, nous les joignîmes et les mîmes tous dans notre navire. Ils étaient pour le moins soixante, tant hommes que femmes et petits enfants; car il y avait parmi eux plusieurs passagers.

Nous apprîmes que le bâtiment incendié était de trois cents tonneaux, allant de Québec, dans la rivière de Canada,

vers la France, et le capitaine nous raconta en détail toutes les particularités de ce désastre.

Le feu avait commencé, par l'imprudence du timonier, dans le cabinet où l'on met les chandelles. Tout le monde était accouru au secours, on avait cru le feu éteint; mais on ne tarda guère à s'apercevoir que des étincelles étaient tombées dans certains endroits du navire où il était impossible d'atteindre. De là le feu, gagnant la quille, s'était répandu dans tout le bâtiment avec une telle violence, que les efforts et le zèle des matelots avaient échoué contre lui. Il n'y avait donc plus qu'à abandonner le navire; par bonheur, ils avaient deux chaloupes assez grandes et un petit esquif qui ne leur avait servi jusqu'alors qu'à mettre diverses provisions et de l'eau fraîche.

Après avoir échappé au feu, ils ne pouvaient espérer raisonnablement se sauver, étant à une si grande distance de terre. Le seul espoir dont ils pouvaient se flatter était de trouver quelque bâtiment en mer qui voulût bien les recueillir à son bord. Ils avaient des voiles, des rames, une boussole, et ils se préparaient à retourner vers Terre-Neuve le vent étant favorable; leurs provisions auraient à peine suffi pour les empêcher de mourir de faim pendant douze jours, durant lesquels, s'ils avaient bon vent, ils espéraient arriver jusqu'au banc, où ils trouveraient du poisson pour nourriture, jusqu'à ce qu'ils eussent gagné la côte. Pour les sauver il fallait une sorte de miracle.

Au milieu de leurs délibérations et lorsqu'ils étaient presque tous désespérés, ils avaient entendu avec une joie inexprimable un coup de canon, suivi de quatre autres; leur courage en avait été vivement ranimé, et, suivant mon intention, ils avaient compris qu'un navire était à portée de les secourir. Ils avaient aussitôt mis bas mâts et voiles, parce que le vent ne leur permettait pas de nous approcher; et, quelque temps après, leurs espérances avaient été redoublées par la vue de nos lumières et par nos coups de canon, qui se

succédèrent par intervalles pendant toute la nuit ; ils avaient aussi tiré trois coups de mousquet, mais nous ne les avions pas entendus à cause du vent contraire. Ils avaient ramé dans notre direction, afin qu'il nous fût possible de les approcher plus facilement. A la fin, ils s'étaient aperçus, avec une satisfaction dont on peut se faire une idée, que nous les avions en vue.

Il m'est impossible de dépeindre les divers gestes et les attitudes avec lesquels ces malheureux témoignaient leur joie pour une délivrance si peu attendue.

Quelques-uns versaient des larmes, d'autres déchiraient leurs habits, comme s'ils eussent été dans le plus grand désespoir. Les uns paraissaient fous à lier, couraient çà et là, frappaient du pied et se tordaient les mains ; les autres dansaient, chantaient, faisaient des éclats de rire et poussaient des cris de joie. Ceux-ci étaient tout stupéfaits, étourdis et incapables de prononcer une parole; ceux-là étaient malades, et semblaient être près de tomber en faiblesse ; enfin le plus petit nombre remerciait Dieu de leur délivrance.

Il se peut bien que leur tempérament contribuât à l'excès de leurs transports : c'étaient des Français, peuple plus vif, plus passionné et plus propre que tout autre à se porter aux extrêmes.

Il y avait deux prêtres parmi ces malheureux : l'un encore jeune, l'autre avancé en âge. Dès que ce dernier mit le pied sur le bord de notre navire, il tomba tout roide, comme s'il était mort. Notre chirurgien employa d'abord les remèdes propres à le faire revenir à lui ; il fut le seul dans le bâtiment qui ne le crût pas mort : après lui avoir frotté les bras, il le saigna. Le sang coula d'abord goutte à goutte, mais il sortit ensuite avec plus de liberté. Le vieillard ouvrit les yeux, et, en un quart d'heure, il parla et fut entièrement rétabli.

Plus maître de lui, dès que le jeune prêtre fut à notre bord, il se prosterna pour rendre grâces à Dieu de son heureuse délivrance ; je fus assez maladroit pour le troubler dans cette

louable action, le croyant évanoui. Alors il leva la tête pour me dire d'un air fort tranquille qu'il était occupé à témoigner sa reconnaissance à Dieu.

« Je vous conjure, ajouta-t-il, de me permettre de continuer encore quelques moments ; j'aurai l'honneur ensuite de vous remercier comme celui à qui, après le ciel, je suis redevable de la vie. »

Je regrettai de l'avoir interrompu, et non-seulement je le laissai en repos, mais j'empêchai les autres de le troubler dans sa dévotion.

Il vint ensuite me trouver, et, d'une voix émue et grave en même temps, les yeux pleins de larmes, il me remercia, et rendit grâces à Dieu de s'être servi de moi pour sauver la vie à tant d'autres malheureux. Je lui répondis que j'étais charmé de lui avoir donné cette occasion de marquer sa reconnaissance envers le ciel ; que j'avais simplement fait ce que la raison et l'humanité doivent inspirer à tous les hommes, et que je voulais, de mon côté, remercier le Seigneur de s'être servi de moi pour conserver la vie aux naufragés.

Nous fûmes un peu désorientés le premier jour par les transports de nos hôtes; mais, après leur avoir donné les logements que notre navire était en état de fournir et lorsqu'ils eurent dormi, ils devinrent beaucoup plus calmes.

Ils nous prodiguèrent les marques de reconnaissance que les sentiments et la politesse sont capables de dicter. Le capitaine et un des prêtres vinrent nous voir le lendemain pour nous remercier de nouveau, et pour nous dire que tout ce qu'ils possédaient n'était pas capable de nous récompenser du service important que nous leur avions rendu.

Je répondis au capitaine français que, si nous l'avions secouru lui et les siens dans la détresse, nous nous étions simplement acquittés d'un devoir d'humanité, faisant ce que nous voudrions nous voir faire dans un pareil malheur. « Nous sommes persuadés, lui dis-je, que vous nous auriez

donné la même assistance si vous aviez été dans notre situation et nous dans la vôtre, et cela sans aucune vue d'intérêt. Nous vous avons reçus à notre bord pour vous sauver, non pour jouir de vos dépouilles, et je ne trouverais rien de plus barbare que de vous mettre à terre après vous avoir pris les tristes restes que vous avez arrachés aux flammes; ce serait vous avoir conservé la vie pour vous immoler ensuite nous-mêmes; ce serait vous avoir empêché de vous noyer pour vous faire mourir de faim : je ne permettrai donc pas qu'on accepte la moindre chose de ce que la reconnaissance vous porte à nous offrir. Quant à vous mettre à terre, la chose est d'une grande difficulté. Notre bâtiment est destiné pour les Indes orientales, quoique nous nous soyons détournés considérablement de notre course du côté de l'ouest, conduits, sans doute, par la Providence pour vous tirer d'un danger si terrible. Nous ne sommes pas les maîtres de changer notre route, de propos délibéré, dans votre intérêt; mon neveu le capitaine ne pourrait se justifier devant les propriétaires envers lesquels il s'est engagé à continuer son voyage, après avoir touché au Brésil. Tout ce qu'il nous est permis de faire pour vous, c'est de diriger notre route du côté où nous pouvons rencontrer des navires revenant des Indes occidentales, et vous procurer le moyen de passer en Angleterre ou en France. »

La première partie de ma réponse était pleine d'humanité et de générosité même, ces messieurs ne pouvaient qu'en être extrêmement satisfaits; mais il n'en était pas ainsi du reste, et les passagers surtout craignaient d'être obligés d'aller avec nous jusqu'aux Indes orientales. Ils me conjurèrent, puisque nous étions tellement dérivés du côté de l'ouest avant de les rencontrer, de suivre la même direction jusqu'au banc de Terre-Neuve, où peut-être ils pourraient louer quelque bâtiment pour retourner au Canada, lieu de leur départ.

Je trouvai cette proposition raisonnable, et j'étais porté

à y accéder : je considérais que transporter tout cet équipage jusqu'aux Indes ne serait pas seulement une chose triste et ruineuse pour eux, puis que leur présence à bord diminuerait fort nos provisions de bouche. Je ne croyais pas d'ailleurs enfreindre le contrat que mon neveu avait fait avec ses armateurs en me prêtant à un accident imprévu.

Nous rencontrâmes plusieurs navires destinés pour l'Europe ; mais ils avaient lutté si longtemps contre les vents contraires, qu'ils n'osèrent se charger de passagers, de peur de mourir de faim tous ensemble. Ainsi nous fûmes forcés de continuer notre voyage jusqu'à Terre-Neuve. Nous mîmes nos Français dans une barque qu'ils avaient louée en pleine mer pour les descendre à terre et de là les conduire en France, s'il leur était possible de trouver en cet endroit assez de provisions pour s'avitailler.

Un passager français resta avec nous : ce fut le jeune prêtre. Ayant appris que nous avions dessein d'aller aux Indes, il souhaita de faire le voyage avec nous et d'être débarqué sur la côte de Coromandel. J'y consentis volontiers. Cet homme me plaisait beaucoup, et non sans raison. Quatre matelots s'engagèrent sur notre navire ; c'étaient de braves gens qui nous furent d'un grand service.

De là nous prîmes la route des Indes occidentales, en faisant cours du côté du sud et du sud quart à l'est, sans avoir beaucoup de vent pendant une vingtaine de jours. Nous étions dans cette situation, quand nous trouvâmes de nouveau l'occasion d'exercer notre humanité.

CHAPITRE II

Nous secourons un navire emporté par la tempête et dont l'équipage mourait de faim. — La veuve infortunée et son fils. — J'aborde à mon île. — Joie de Vendredi en retrouvant son vieux père. — Accueil que nous font les Espagnols.

Le 19 mars 1695, dans la latitude septentrionale de 27°, 5′, et faisant route sud-est et sud-est quart au sud, nous découvrîmes un grand navire venant à nous. Nous ne pûmes d'abord le voir distinctement ; mais, en étant plus près, nous reconnûmes qu'il avait perdu ses trois mâts d'artimon et le beaupré. Il tira d'abord un coup de canon pour nous faire savoir sa détresse. Nous avions un vent frais nord-nord-est, et en peu de temps nous fûmes à portée de lui parler.

C'était un navire de Bristol, revenant des Barbades, mais il avait été entraîné hors de la rade par un terrible ouragan, quelques jours avant qu'il fût prêt à mettre à la voile, et pendant que le capitaine et le premier contre-maître étaient encore à terre, de manière qu'outre la violence de la tempête, il avait manqué à ce navire des hommes capables de le conduire. Une autre tempête très-violente l'avait absolument dérouté du côté de l'ouest, et réduit dans le triste état où nous le rencontrâmes. L'équipage avait espéré atteindre les îles de Bahama ; mais il s'en était vu éloigné et jeté vers le sud-est par un vent de nord-nord-est, précisément celui que nous avions alors ; enfin, n'ayant qu'une voile au grand mât, il n'avait pu serrer le vent pour se diriger sur les îles Canaries.

Pour comble de malheur, outre la fatigue causée par ces deux tempêtes, ils mouraient de faim. Il ne leur restait pas une seule once de pain ni de viande depuis plus de onze jours, et leur unique ressource consistait en un restant

d'eau et en un demi-tonneau de farine. Pour du sucre, ils en étaient abondamment pourvus, sans compter sept barils de rhum; ils avaient dévoré une assez grande quantité de confitures.

Il y avait à bord, comme passager, un jeune homme avec sa mère et une servante. Croyant le navire prêt à mettre à la voile, ils s'étaient embarqués le soir avant ce terrible ouragan, et, n'ayant plus rien de leurs provisions particulières, ils se trouvaient dans une situation plus déplorable que les matelots, qui, réduits à la dernière extrémité eux-mêmes, n'avaient point eu de compassion.

Peut-être n'aurais-je jamais su cette particularité, si, le temps étant doux et la mer calme, ma curiosité ne m'eût porté à venir à bord de ce malheureux navire. Le second contre-maître, forcé, dans cette extrémité, de prendre le commandement du navire, s'était rendu à notre bord et m'avait parlé de ces passagers comme de gens qu'il croyait morts ; il n'en avait plus entendu parler depuis plus de deux jours; car il craignait de s'en informer, n'étant pas en état de les soulager dans leur misère.

Nous nous efforçâmes de donner à ce malheureux équipage tous les secours possibles. J'avais assez d'empire sur l'esprit de mon neveu pour le porter à les avitailler entièrement, quand même nous aurions été par là contraints d'aller dans la Virginie, ou sur quelque autre côte de l'Amérique, faire de nouvelles provisions pour nous-mêmes. Mais heureusement nous ne fûmes pas obligés d'en venir là.

Ces malheureux étaient alors exposés à un nouveau péril, et il y avait tout à craindre de leur voracité. Le contremaître nous en amena six dans la chaloupe, qui paraissaient autant de squelettes, et qui avaient à peine la force de remuer leurs rames. Il était lui-même à moitié mort, n'ayant rien réservé pour lui et s'étant contenté de la ration des matelots.

En mettant quelques mets devant lui, je l'avertis d'en

user avec lenteur et avec sobriété; mais à peine eut-il mangé trois bouchées qu'il se trouva mal. Il fut assez prudent pour s'arrêter aussitôt, et notre chirurgien lui fit préparer un bouillon propre à lui servir de remède et de nourriture tout ensemble; il se trouva mieux dès qu'il l'eut pris. Je n'oubliai pas cependant ses compagnons, à qui je donnai aussi de quoi manger. Ils étaient si affamés, qu'ils étaient comme enragés et ne pouvaient se retenir; deux d'entre eux dévorèrent les aliments avec tant d'avidité, que le lendemain ils faillirent mourir d'indigestion.

Ce spectacle me rappelait ma misère lors de mon arrivée dans l'île, sans la moindre provision et sans aucun moyen de m'en procurer, exposé à servir moi-même de nourriture aux bêtes féroces.

Pendant que le contre-maître fut occupé à me raconter la détresse de son équipage, mes pensées roulaient sans cesse sur le sort des trois passagers, la mère, le fils et la servante, dont il ne savait rien depuis deux jours, et que la disette extrême de chacun l'avait forcé à négliger, selon son propre aveu. Je compris qu'à la fin il ne leur avait donné aucune nourriture, et qu'ils devaient tous trois être morts de faim.

Je retins à notre bord le contre-maître, que nous appelions alors le capitaine, ainsi que ses gens, pour les restaurer; et, songeant à rendre le même service au reste de l'équipage, je fis conduire à leur navire notre contre-maître avec la chaloupe montée par douze hommes, et chargée d'un sac plein de pain et de six grosses pièces de bœuf.

Notre chirurgien donna ordre à mes matelots de faire bouillir cette viande en leur présence, et de placer des sentinelles dans la chambre du cuisinier, pour empêcher ces gens affamés de dévorer la viande crue, et de ne leur en donner d'abord qu'une petite portion. Cette sage mesure leur conserva la vie, car si on l'avait négligée, ils eussent certainement péri par l'excès de ces mêmes aliments qui devaient leur rendre des forces.

J'ordonnai au contre-maître d'aller dans la chambre des passagers pour prendre connaissance de leur état et leur offrir les aliments nécessaires s'ils étaient encore en vie. Le chirurgien lui remit en conséquence une grande écuelle de ce bouillon préparé qui avait fait tant de bien au pauvre contre-maître, et qui, selon lui, était capable de les rétablir graduellement.

Peu satisfait de toutes ces mesures et désirant voir de mes propres yeux le triste spectacle que ce navire devait présenter d'une manière plus vive que tout récit, je suivis nos gens avec la chaloupe.

Je trouvai tous ces pauvres affamés dans une espèce de sédition, et prêts à enlever par force la viande du chaudron; mais mon contre-maître, faisant son devoir, avait placé une sentinelle à la porte de la chambre du cuisinier, et, voyant qu'il n'obtenait rien par ses exhortations, il employa la violence pour les sauver en dépit d'eux-mêmes. Il eut pourtant la condescendance de tremper quelques biscuits dans le pot, et de leur en donner un à chacun pour apaiser la fureur de leur appétit, les priant de croire que s'il se montrait sévère c'était pour leur propre bien; mais rien n'était capable de les calmer, et, si je ne fusse survenu avec leurs propres officiers, ajoutant à mes exhortations la terrible menace de ne leur rien donner à moins qu'ils ne se tinssent en repos, je crois en vérité qu'ils auraient forcé la chambre du cuisinier et qu'ils auraient dévoré la viande crue. Nous les apaisâmes pourtant; et, commençant par de petites portions, nous leur permîmes à la fin de manger autant qu'ils le désiraient, et tout alla mieux que je ne l'eusse pensé.

La détresse des passagers était plus affreuse que celle de l'équipage. Comme les matelots avaient eu d'abord peu de chose pour eux-mêmes, ils leur avaient donné des portions extrêmement petites; à la fin, ils les avaient absolument négligés, de manière que depuis six ou sept jours ces malheureux n'avaient eu presque rien à manger, et fort peu de

chose les deux ou trois jours précédents. La pauvre mère, comme l'équipage nous le rapporta, était une femme de bon sens et très-bien élevée, qui, ayant avec une tendresse véritablement maternelle épargné sur sa nourriture pour son fils, avait enfin perdu ses forces.

Quand notre contre-maître entra dans sa chambre, il la vit assise à terre, appuyée contre un des côtés du navire, entre deux chaises liées ensemble, la tête enfoncée entre ses épaules, et semblable à un cadavre, quoiqu'elle ne fût pas tout à fait morte. Il fit tout ce qu'il put pour la rappeler à elle ; il lui mit un peu de bouillon dans la bouche avec une cuiller ; elle ouvrit les lèvres, leva une de ses mains et s'efforça enfin de lui parler. Elle entendit ce qu'il lui disait; mais, en faisant signe que ce secours venait trop tard pour elle, elle lui montra du doigt son fils, comme si elle voulait le prier d'en avoir soin.

Touché d'une pitié extraordinaire pour cette tendre mère, il redoubla d'efforts pour lui faire avaler un peu de bouillon; mais ses soins furent inutiles, l'infortunée mourut la nuit suivante.

Le jeune homme, dont elle avait conservé la vie aux dépens de la sienne, n'était pas dans un état aussi grave; nous le trouvâmes cependant étendu roide dans un petit lit, et à moitié mort. Il tenait dans sa bouche le reste d'un vieux gant qu'il avait rongé. Le contre-maître réussit à lui faire avaler un peu de bouillon, et il sembla se ranimer; mais, lorsque, quelques moments après, il lui en fit avaler trois ou quatre cuillerées, il les rendit immédiatement.

La servante, couchée près de sa maîtresse, luttait avec la mort : de l'une de ses mains elle avait saisi le pied d'une chaise, et le tenait si ferme, qu'on eut bien de la peine à lui faire lâcher prise ; son autre bras entourait sa tête, et ses deux pieds étaient appuyés avec force contre une table. En un mot, elle semblait être à l'agonie, mais elle n'était pas morte.

Cette malheureuse n'avait pas été seulement affaiblie par la faim et effrayée par la pensée d'une mort prochaine, mais elle était extrêmement inquiète pour sa maîtresse, qu'elle voyait mourante depuis quelques jours, et pour qui elle avait tout l'attachement imaginable. Nous ne savions comment faire avec cette infortunée : lorsque notre chirurgien, homme savant et expérimenté, lui eut rendu, pour ainsi dire, la vie, il eut à recommencer un second traitement, car le cerveau de cette pauvre fille parut pendant plusieurs jours extrêmement troublé.

Nous aidâmes le capitaine à refaire ses mâts ; et, après lui avoir donné cinq ou six tonneaux de bœuf et de lard, une bonne provision de biscuit, de la farine et des pois, et avoir accepté pour payement trois caisses de sucre, une quantité assez grande de rhum et quelques pièces de huit, nous le quittâmes en prenant sur notre bord, à leur instante prière, le jeune homme, la servante et tout ce qui leur appartenait.

Le jeune homme était un garçon de dix-sept ans, bien fait, modeste et fort raisonnable. Il paraissait accablé de la mort de sa mère, et depuis peu il avait perdu son père aux Barbades.

Il s'était adressé au chirurgien pour me prier de le prendre dans mon navire, et de le tirer d'avec ceux qu'il appelait les meurtriers de sa mère : en effet, ils l'étaient en quelque sorte; car ils auraient pu économiser quelque petite chose de leur portion pour soutenir la vie de cette veuve infortunée, quand ce n'aurait été que pour l'empêcher de mourir ; mais la faim ne connaît ni humanité, ni parenté, ni amitié, ni justice; elle est sans remords et sans pitié.

Le chirurgien mettait en vain devant ses yeux la longueur du voyage qui devait le séparer de tous ses amis, et qui pouvait le rejeter dans un aussi mauvais état que celui d'où il venait de sortir; il répondit qu'il lui était indifférent d'aller d'un côté ou d'un autre, pourvu qu'il se séparât de ce cruel

équipage, et que le capitaine (c'est de moi qu'il entendait parler, ne connaissant pas encore mon neveu) ne voudrait pas rejeter sa demande, après lui avoir sauvé la vie; pour la servante, si elle revenait dans son bon sens, elle nous suivrait volontiers partout, et elle recevrait comme un grand bienfait la permission d'entrer dans notre navire.

Le chirurgien m'ayant fait cette proposition de leur part, je les pris tous deux avec leurs effets, excepté onze caisses de sucre, qu'il fut impossible de déplacer; mais, comme le jeune homme en avait une reconnaissance, je fis signer un billet au commandant, par lequel il promettait d'aller, dès son arrivée à Bristol, chez un certain M. Roger, parent du jeune homme et négociant de cette ville, et de lui donner une lettre de moi avec tout ce qui avait appartenu à la défunte veuve. Mais il paraît que toutes ces précautions ont été inutiles; car je n'ai jamais appris que ce navire fût arrivé à Bristol. Il est très-probable qu'étant fort endommagé, il aura coulé à fond à la première tempête.

Nous étions à la latitude de 19° 32', et nous avions eu jusqu'alors un voyage assez heureux par rapport au temps, quoique d'abord nous eussions éprouvé des vents contraires. Mon dessein n'est pas de fatiguer le lecteur du récit de quelques incidents peu considérables, comme changements de vent, ouragans, beau temps et pluies, etc. Je dirai donc que je découvris mon île le 10 avril 1695. Ce ne fut pas sans de très-grandes difficultés que je la retrouvai; j'y étais entré autrefois et j'en étais sorti du côté du sud-est vers le Brésil; mais, faisant route alors entre l'île et le continent, et n'ayant point de carte de cette côte ni aucune marque particulière à laquelle je pusse la reconnaître, je la vis sans savoir que ce fût elle.

Nous croisâmes çà et là pendant longtemps; nous mîmes pied à terre dans plusieurs îles situées à l'embouchure du fleuve Orénoque, mais sans parvenir à notre but; j'appris seulement, en suivant ces rivages, que j'avais été autrefois

dans l'erreur en prenant cette terre pour le continent. C'était une île fort étendue, ou plutôt une longue suite d'îles situées vis-à-vis du grand espace qu'occupe l'embouchure de ce fleuve. Les sauvages qui venaient de temps en temps dans mon île n'étaient pas proprement des Caraïbes, mais des insulaires qui habitaient les lieux les plus proches de moi. Je visitai en vain, comme j'ai dit, plusieurs de ces îles, j'en trouvai quelques-unes habitées et d'autres désertes. Dans une, entre autres, je vis quelques Espagnols, et je crus d'abord que c'étaient ceux que j'avais fait venir dans mes domaines; mais, en leur parlant, je sus qu'ils avaient près de là une petite chaloupe, et qu'ils étaient venus en cet endroit pour y chercher du sel et quelques huîtres à perles : en un mot, j'appris qu'ils n'étaient point de mes sujets et qu'ils appartenaient à l'île de la Trinité, située plus au nord vers le 10e ou 11e degré de latitude.

Enfin, allant d'une île à l'autre, tantôt avec le navire et tantôt avec une chaloupe du bâtiment français, qui était parfaitement bonne et qu'on nous avait cédée avec plaisir, je gagnai le côté méridional de mon île, que je reconnus aussitôt. Je fis mettre le navire à l'ancre dans une rade sûre, vis-à-vis de la petite baie près de laquelle était mon ancienne habitation.

Dès que j'eus fait cette découverte, j'appelai Vendredi, et je lui demandai s'il savait où il était. Il regarda fixement pendant quelque temps, et puis, frappant de joie ses mains l'une contre l'autre, il s'écria :

« Oui, oui ! oh ! voilà ! oh ! voilà ! »

Et, montrant du doigt mon château, il se mit à chanter et à faire des gambades comme un fou ; j'avais même bien de la peine à l'empêcher de sauter dans la mer et d'aller à terre à la nage.

« Eh bien, Vendredi, lui dis-je, qu'en penses-tu ? trouverons-nous quelqu'un ou non ? ton père y sera-t-il ? »

Au nom de son père, le pauvre Indien, dont le cœur

était si sensible, parut tout troublé ; et je vis les larmes couler de ses yeux avec abondance.

« Qu'y a-t-il donc, Vendredi? lui dis-je ; es-tu affligé parce qu'il y a apparence que tu verras ton père?

— Non, non, non, non, répondit-il en secouant la tête, moi ne le voir plus !

— Eh ! qu'en sais-tu, mon enfant? lui dis-je.

— Oh ! repartit-il, lui mort longtemps, lui beaucoup vieux homme.

— La chose n'est pas encore sûre, lui dis-je ; mais enfin crois-tu que nous trouverons quelque autre de nos gens? »

Il avait sans doute les yeux meilleurs que les miens; car, quoique nous fussions à une demi-lieue de terre, il me montra du doigt la colline qui était au-dessus de mon château, s'écriant :

« Moi voir beaucoup hommes ici, là et là. »

Je tournai les yeux vers cet endroit ; mais je ne vis rien, pas même avec ma lunette d'approche : ce qui venait probablement de ce que je ne l'avais pas dirigée avec justesse. Vendredi avait raison, comme je le sus le lendemain ; car cinq ou six de mes sujets étaient allés en cet endroit pour voir le navire, ne sachant qu'en penser.

Dès que Vendredi m'eut dit qu'il voyait du monde, je fis mettre pavillon anglais et tirer deux coups de canon, pour leur donner à entendre que nous étions amis, et, un demi-quart d'heure après, nous vîmes une fumée s'élever du côté de la petite baie. J'ordonnai en ce moment qu'on mît la chaloupe en mer avec un drapeau blanc en signe de paix, et, prenant Vendredi avec moi et le jeune missionnaire, je me fis descendre à terre.

J'avais fait à ce dernier un récit exact de mon séjour dans cette île, sans oublier aucune particularité, tant par rapport à moi qu'à l'égard de ceux que j'y avais laissés en partant, ce qui le rendit fort désireux de m'accompagner. J'avais de plus seize hommes bien armés dans ma chaloupe, de peur

de rencontrer quelques nouveaux hôtes qui ne fussent pas de mes sujets.

Comme nous touchions au rivage presque à marée haute, nous entrâmes tout droit dans une petite baie, et le premier individu sur lequel je fixai les yeux fut l'Espagnol auquel j'avais sauvé la vie; je reconnus parfaitement ses traits. J'ordonnai à tout le monde de rester dans la chaloupe et que personne ne me suivît à terre, mais il n'y eut pas moyen de retenir Vendredi : ce tendre fils avait découvert son père à une grande distance des Espagnols, et si j'avais voulu l'empêcher d'aller à terre, il se serait jeté dans la mer pour aborder à la nage.

A peine eut-il mis le pied sur le rivage, qu'il vola du côté du vieux sauvage avec la vitesse d'une flèche décochée par un bras vigoureux. L'homme le plus insensible n'aurait pu s'empêcher de verser des larmes en voyant les transports de joie auxquels l'Indien s'abandonna en retrouvant son père. Il l'embrassa, le prit entre ses bras pour l'asseoir sur le tronc d'un arbre, le regarda fixement, comme un homme qui considère avec étonnement un tableau extraordinaire; ensuite il se plaça près de lui, l'embrassa de nouveau, se remit sur ses pieds, et continua à le regarder avec attention; il semblait à la fois enchanté et stupéfait de le revoir.

Le lendemain ses tendres démonstrations prirent un autre cours. Il se promena plusieurs heures avec lui sur le rivage, le tenant par la main, et de temps en temps il lui allait chercher quelque chose dans la chaloupe, tantôt un morceau de sucre, tantôt un verre de liqueur et tantôt un biscuit, enfin tout ce qu'il croyait capable de faire plaisir au vieillard. L'après-dîner il s'y prit encore d'une nouvelle manière : il fit asseoir son père et dansa autour de lui avec mille postures des plus burlesques; en même temps il lui parlait, et lui racontait, pour le divertir, quelques particularités de ses voyages.

Je n'aurais jamais fini si je voulais dire en détail les civi-

lités que me firent les Espagnols. Le premier, que je reconnus très-bien, comme je l'ai déjà dit, s'approcha de la chaloupe, portant un drapeau de paix et accompagné d'un de ses compatriotes. Non-seulement il ne me reconnut pas d'abord, mais il n'eut seulement pas la pensée que ce pût être moi, avant que je lui eusse parlé.

« Comment! lui dis-je en portugais, comment! vous ne me reconnaissez pas? »

Il ne me répondit pas un mot ; mais, donnant son fusil à son compagnon, il ouvrit les bras et vint m'embrasser en prononçant plusieurs mots espagnols dont je n'entendais qu'une partie. Il me demanda mille pardons de n'avoir pas reconnu ce visage qu'il avait considéré autrefois comme celui d'un ange envoyé du ciel pour lui sauver la vie. Il dit encore beaucoup d'autres choses que la politesse espagnole fournissait à son cœur véritablement ému, et ensuite, se tournant vers son compagnon, il lui ordonna de faire venir toute la troupe. Il me demanda si je voulais me rendre au château, afin qu'il le remît en ma possession, mais il me dit qu'il serait privé du plaisir de m'y montrer les augmentations et les embellissements auxquels je devais naturellement m'attendre.

J'y consentis ; mais il me fut aussi impossible de retrouver ma demeure que si je n'y eusse jamais été. On avait planté un si grand nombre d'arbres, on les avait arrangés d'une manière si bizarre et placés si près l'un de l'autre, que ces arbres, ayant pris un accroissement extraordinaire pendant les dix années de mon absence, rendaient mon château absolument inaccessible ; on y arrivait par des chemins si tortueux, que c'était un inextricable labyrinthe pour tout autre que pour les habitants.

Je lui demandai pour quelle raison on avait fait tant de fortifications, il me dit que j'en verrais la nécessité quand il m'aurait appris en détail ce qui s'était passé depuis l'arrivée des Espagnols dans mon île. « Quoique alors, continua-t-il,

je fusse dans une grande consternation de votre départ, je ne laissai pas d'être charmé du bonheur qui vous avait procuré si à propos un navire pour vous tirer de ce désert. J'ai eu fort souvent certains pressentiments de votre retour; mais rien de plus triste ne m'est jamais arrivé dans ma vie que d'apprendre votre départ quand j'ai conduit ici mes compatriotes. »

Il avait, ajouta-t-il, une longue histoire à nous raconter au sujet des trois barbares que j'avais laissés dans l'île. Il désignait par là les trois matelots séditieux, et il m'assura que les Espagnols avaient eu plus à souffrir avec eux qu'avec les sauvages, excepté que les premiers étaient moins à craindre à cause de leur petit nombre : « Car, dit-il, s'ils avaient été plus nombreux, il y a longtemps que nous serions morts. J'espère, monsieur, que vous apprendrez sans chagrin qu'une nécessité absolue et le soin de notre propre conservation nous ont forcés de les désarmer et de nous les assujettir. Vous nous pardonnerez cette action quand vous saurez que non-seulement ils ont voulu être nos maîtres, mais encore nos meurtriers. »

Je lui répondis que j'en avais eu la crainte, et que rien ne m'avait plus peiné en quittant l'île que de ne pas le voir de retour avec ses compagnons, afin de les mettre en possession de l'île en leur soumettant les trois Anglais, comme ils l'avaient bien mérité; que, loin d'y trouver à redire, j'en étais ravi, car je savais que ces hommes étaient incorrigibles et capables de toutes sortes de crimes.

Pendant ce colloque, nous vîmes approcher l'homme qu'il avait envoyé pour avertir ses compagnons de mon arrivée : il était suivi de onze Espagnols, qu'à leur habillement il était impossible de prendre pour tels. Il commença par nous faire connaître les uns aux autres; il se tourna d'abord de mon côté en me disant : « Monsieur, voilà quelques-uns des gentilshommes qui vous sont redevables de la vie; » et ensuite il leur dit qui j'étais et quelle obligation ils m'avaient. Là-

dessus ils s'approchèrent tous l'un après l'autre, non comme une troupe de simples matelots qui voudraient faire connaissance avec un de leurs égaux, mais comme des ambassadeurs chargés de haranguer un monarque ou un conquérant. Toutes leurs manières étaient polies et respectueuses, avec une nuance de gravité qui donnait un air de grandeur à leur soumission. Je puis assurer qu'ils savaient beaucoup mieux leur monde que moi, et j'étais fort embarrassé pour recevoir leurs compliments, bien loin d'être en état de leur rendre la pareille.

L'histoire de leur arrivée et de leur conduite dans l'île est tellement remarquable et présente tant d'incidents qui ont de la liaison avec ce que j'ai rapporté dans la première partie de ce livre, que je ne saurais m'empêcher de la donner ici avec toutes les particularités qui me paraissent intéressantes.

CHAPITRE III

Récit des événements survenus dans l'île depuis mon départ. — Odieuse conduite des Anglais. — Leurs attentats contre la vie et les propriétés de leurs compagnons d'infortune. — Le chef des Espagnols les désarme. — Ils font leur soumission et rebâtissent les cabanes brûlées par eux. — Bientôt ils renouvellent leurs insolences.

On n'a pas oublié que j'avais envoyé un Espagnol et le père de Vendredi, sauvés tous deux de la fureur des cannibales, pour aller, dans un grand canot, chercher sur le continent les autres Espagnols et les transporter dans l'île, afin de les tirer de leur détresse d'abord, et de trouver avec eux plus tard le moyen de revenir en Europe. Je n'avais pas alors plus de raison pour m'attendre à ma délivrance que je n'en eus vingt ans auparavant d'espérer l'arrivée d'un navire anglais, par le moyen duquel je pusse sortir de ma triste si-

tuation. Lorsque mes gens revinrent, ils furent extraordinairement étonnés d'apprendre mon départ et que j'avais laissé dans l'île trois étrangers en possession de tout ce qui m'appartenait.

Le voyage de mon Espagnol avec le père de Vendredi n'avait rien présenté de particulier, le temps s'étant trouvé fort doux et la mer très-calme. Ses compagnons furent charmés de le revoir; il se trouvait leur commandant, depuis que le capitaine du navire dans lequel ils avaient fait naufrage était mort. Son retour leur semblait d'autant plus extraordinaire, qu'ils le savaient tombé entre les mains des sauvages, et qu'ils le supposaient déjà dévoré par eux, selon l'affreuse coutume de ces cannibales.

L'histoire de sa délivrance et la manière dont j'avais pourvu à ses besoins leur parurent un songe. Mais, lorsqu'il leur montra les provisions qu'il apportait pour leur voyage, les armes, la poudre et le plomb, ils furent tirés de leur étonnement; ils se formèrent une idée juste de leur sort et firent tous les préparatifs nécessaires pour passer dans mon île.

Leur prèmier soin fut de se procurer des canots; ils empruntèrent deux grandes barques sous prétexte d'aller se divertir en mer et de pêcher. Le lendemain ils s'embarquèrent dans ces canots. Il ne leur fallut pas beaucoup de temps pour charger leurs richesses, n'emportant ni bagage, ni vivres, rien en un mot que ce qu'ils avaient sur le corps, et quelques racines dont ils faisaient usage au lieu de pain.

Mes deux envoyés furent absents en tout pendant trois semaines, et, à leur retour, ils trouvèrent mon domaine en proie à trois scélérats les plus effrontés, les plus déterminés et les plus difficiles à gouverner qu'on aurait pu trouver dans le monde entier.

La seule chose équitable que firent ces coquins fut de donner d'abord ma lettre aux Espagnols, comme je le leur avais recommandé. Ils leur remirent aussi un papier conte-

nant par écrit mes avertissements sur les moyens que j'avais employés pour subvenir à ma subsistance et à mes besoins pendant mon séjour dans l'île; il leur apprenait la manière dont j'avais fait mon pain, apprivoisé et élevé mes chèvres, semé mon blé, séché mes raisins, fait mes pots, et, en un mot, toute ma conduite dans cette déplorable situation. Non-seulement ils livrèrent cet écrit aux Espagnols, dont deux savaient assez d'anglais pour en profiter, mais ils partagèrent avec eux mon château. Le chef des Espagnols avait déjà une idée exacte de ma manière de vivre, ce qui le rendait capable de conduire toutes les affaires de la colonie, avec le secours du père de Vendredi. Pour les Anglais, ils étaient trop grands seigneurs pour se mêler d'une occupation si basse; ils ne songeaient qu'à parcourir l'île, à tuer des perroquets et à prendre des tortues; le soir, quand ils revenaient au logis, ils trouvaient le souper prêt, grâce aux soins des Espagnols.

Ceux-ci s'en seraient consolés, si les Anglais avaient seulement voulu les laisser en repos; mais ils n'étaient pas gens à vivre longtemps en paix.

Leurs différends, d'abord de peu d'importance, ne valent pas la peine d'être rapportés; mais tout à coup leur scélératesse éclata de la manière la plus extraordinaire. Ils firent une guerre ouverte aux Espagnols avec une insolence incroyable, contrairement à la raison, à leurs intérêts, à la justice, et même au sens commun, n'ayant seulement pas le moindre prétexte pour pallier la brutalité de leur conduite.

Mais, avant d'aller plus loin, il faut que je supplée ici à une omission dont je me suis rendu coupable dans la première partie, en oubliant d'instruire le lecteur d'une particularité ayant du rapport avec ce qui va suivre.

Au moment où nous allions lever l'ancre pour quitter mon île, il survint une petite querelle dans le navire, et il était fort à craindre que l'équipage n'en vînt à une seconde sédition. La chose en serait arrivée là, peut-être, si le capitaine,

s'armant de tout son courage et assisté de moi et de ses amis, n'avait saisi deux des plus opiniâtres, et ne les eût fait mettre aux fers en les menaçant, comme rebelles en état de récidive et qui excitaient les autres par leurs discours séditieux, de les tenir en prison jusqu'à ce qu'il les fît pendre à son arrivée en Angleterre.

Quoique le capitaine n'eût pas cette intention, il effraya tellement par là plusieurs matelots coupables de la première mutinerie, qu'ils persuadèrent à leurs compagnons qu'on les amusait par de bonnes paroles, et qu'on les livrerait à la justice dans le premier port d'Angleterre où toucherait le navire. Le contre-maître en eut vent et nous en avertit; il fut donc résolu que moi, qui passais toujours pour un homme d'importance, j'irais leur parler avec le contre-maître, et les assurerais que, s'ils se comportaient bien pendant le reste du voyage, il ne serait jamais parlé du passé. Je m'acquittai de cette commission, et je leur donnai ma parole d'honneur qu'ils n'avaient rien à craindre du ressentiment du capitaine. Ce procédé les apaisa, surtout quand ils virent relâcher à ma prière les deux mutins à qui on avait mis les fers aux pieds.

Cependant cet incident nous empêcha de faire voile pendant la nuit, et, le vent s'étant abattu, nous sûmes le lendemain que les prisonniers qu'on avait relâchés avaient volé chacun un mousquet et quelques autres armes, et que, au moyen de la pinasse, ils s'étaient sauvés à terre pour se joindre aux autres mutins leurs dignes compagnons.

Dès que nous eûmes fait cette découverte, j'ordonnai de mettre la chaloupe en mer, avec le contre-maître et douze hommes, pour ramener ces coquins; mais ils ne les trouvèrent pas, ni les trois autres, car ils avaient tous fui ensemble dans les bois en voyant approcher la chaloupe.

Le contre-maître était sur le point de les punir, une fois pour toutes, de leurs mauvaises actions, en détruisant la plantation et en brûlant tout ce qui pouvait les faire subsister; mais, n'osant le faire sans ordre, il laissa tout dans

l'état où il l'avait trouvé et se contenta de revenir au navire en ramenant la pinasse.

Par cette nouvelle recrue, le nombre des Anglais dans l'île montait à cinq ; mais les trois premiers étaient si supérieurs en méchanceté aux nouveaux venus, qu'après avoir vécu deux jours avec eux ils les chassèrent de la maison, les obligèrent à pourvoir à leur propre subsistance, et, pendant quelque temps, poussèrent la dureté jusqu'à leur refuser la moindre nourriture. Tous ces événements eurent lieu avant l'arrivée des Espagnols.

Quand ceux-ci furent venus dans l'île, ils firent tous leurs efforts pour réconcilier ces trois hommes avec leurs compatriotes; mais les scélérats ne voulurent rien entendre.

Ainsi ces deux malheureux furent forcés de vivre à part ; et, voyant que l'industrie et le travail pouvaient seuls les mettre en état de subsister, ils établirent leur demeure dans la partie septentrionale de l'île, mais un peu du côté de l'ouest, de peur des sauvages, qui d'ordinaire débarquaient toujours dans l'île du côté de l'est. Ils construisirent deux cabanes, l'une pour eux et l'autre pour leur magasin. Les Espagnols leur ayant donné du blé pour semer, et une partie des pots que je leur avais laissés, ils se mirent à creuser, à planter et à faire des enclos d'après le modèle prescrit par moi. Quoiqu'ils n'eussent d'abord ensemencé qu'une très-petite portion de terre, ils eurent assez de blé pour faire du pain ; et, comme un des deux avait été second cuisinier dans le navire, il était fort habile à faire des soupes, des puddings et d'autres mets, autant que leur riz, leur lait et leur viande le permettaient.

Ils étaient dans cette situation, quand les trois coquins dont j'ai parlé vinrent les insulter uniquement pour se divertir. Ils leur dirent que l'île leur appartenait, et que le gouverneur leur en avait donné la possession ; que personne n'y avait le moindre droit qu'eux, et qu'ils ne bâtiraient point de maison sur leur terrain à moins de leur en payer le loyer.

Les pauvres gens s'imaginèrent d'abord qu'ils plaisantaient ; ils leur demandèrent s'ils voulaient entrer, pour voir à leur aise les beaux palais qu'ils avaient bâtis et pour s'expliquer sur le loyer qu'ils demandaient. L'un, voulant badiner à son tour, leur dit que, s'ils étaient les maîtres de l'île, ils espéraient qu'en cas de réussite dans la culture des terres ils voudraient bien leur accorder quelques années de franchise, à l'exemple des autres seigneurs, et il les pria de mander un notaire pour dresser un contrat. Un des trois bandits répondit, en jurant et en blasphémant, qu'ils allaient voir si tout ceci n'était qu'une raillerie ; et, s'approchant du feu que ces malheureux avaient allumé pour apprêter leur dîner, il prend un tison, le jette dans une des cabanes, et l'incendie. Elle aurait été consumée en entier, si l'un des propriétaires n'eût repoussé ce coquin et éteint le feu avec ses pieds.

Le scélérat était dans une telle rage en voyant le mauvais succès de son crime, qu'il s'avança sur celui qui avait empêché de faire le mal, et il l'aurait assommé avec un pieu qu'il tenait à la main, si l'autre n'eût évité le coup adroitement. Son compagnon, voyant le danger où il était, vint à son secours. Ils saisirent chacun un fusil, et celui qui avait été attaqué le premier jeta son ennemi à terre d'un coup de crosse avant que ses compagnons pussent le secourir, et, voyant qu'ils se préparaient à les insulter, ils les attendirent de pied ferme, et, présentant le bout de leurs fusils, ils les menacèrent de leur casser la tête s'ils ne se retiraient.

Leurs adversaires avaient des armes à feu ; mais un des honnêtes gens, plus hardi que son camarade et animé encore par le danger où il se trouvait, leur dit que, s'ils osaient les coucher en joue, ils étaient morts, et leur commanda avec fermeté de mettre bas les armes. Ils n'en firent rien ; néanmoins, voyant les autres si déterminés, ils en vinrent à une capitulation et consentirent à s'en aller, pourvu qu'on leur laissât emporter leur compagnon blessé. Il l'était, en effet,

et dangereusement même, par sa faute. Les deux hommes insultés, forts de leur avantage, eurent tort de ne pas les désarmer réellement, comme ils étaient les maîtres de le faire, et de ne pas aller ensuite raconter le tout aux Espagnols; car, dans la suite, les trois coquins ne songèrent qu'à prendre leur revanche, et ils le dissimulèrent si peu, qu'ils ne voyaient jamais les autres sans les en menacer.

Ils les persécutèrent nuit et jour, et, à différentes reprises, ils foulèrent aux pieds leur blé, tuèrent à coups de fusil deux boucs et une chèvre que ces pauvres gens élevaient pour leur subsistance, en un mot ils les traitèrent avec tant de cruauté et de barbarie, que ceux-ci, poussés à bout, prirent la résolution désespérée de les combattre à la première occasion. Dans ce dessein ils se déterminèrent à aller au château, où leurs ennemis demeuraient avec les Espagnols, et à leur livrer combat en présence des étrangers.

Pour exécuter cette entreprise, ils se levèrent le matin avant le jour, et, s'étant approchés du château, ils appelèrent les trois scélérats par leurs noms, et dirent à un Espagnol qui leur répondit, qu'ils avaient à leur parler en particulier.

La veille, deux Espagnols, ayant rencontré dans le bois un de ces Anglais honnêtes gens, avaient entendu de tristes plaintes sur les affronts et les dommages essuyés par eux de la part des scélérats qui avaient ruiné leur plantation, détruit leur moisson et tué leur bétail, ce qui était capable de les faire mourir de faim, si les Espagnols ne les secouraient.

Ces derniers, de retour au logis, et se trouvant à table avec les trois Anglais, prirent la liberté de les censurer, quoique d'une manière douce et honnête. L'un d'eux leur demanda comment ils pouvaient être si cruels et si inhumains à l'égard de leurs pauvres compatriotes, qui ne les avaient jamais offensés et qui ne songeaient qu'à travailler pour subsister.

Un des Anglais répliqua brusquement que ces gens n'avaient rien à faire dans l'île, qu'ils y étaient venus sans permission, que la terre ne leur appartenait point, et qu'ils ne souffriraient absolument pas ni construction ni plantation. « Mais, monsieur, dit l'Espagnol d'un ton fort modéré, ils ne doivent pas mourir de faim !

— Qu'ils meurent de faim, répondit l'Anglais, ils ne bâtiront ni ne planteront ici.

— Que voulez-vous donc qu'ils fassent? répliqua l'Espagnol.

— Ce qu'ils fassent? dit cet homme féroce; ils seront nos esclaves, et ils travailleront pour nous.

— Mais quelle raison avez-vous d'attendre cela d'eux? Vous ne les avez pas achetés de votre argent, et vous n'avez pas le droit de les réduire en esclavage. »

Le coquin répondit que l'île leur appartenait à eux trois, que le gouverneur la leur avait laissée, que personne n'y avait la moindre chose à dire; et qu'ils allaient brûler les huttes de leurs ennemis, ne voulant y souffrir ni leurs cabanes ni leurs plantations. « S'il en est ainsi, dit l'Espagnol, nous devrions être vos esclaves aussi.

— Vous avez raison, répliqua-t-il avec impudence : nous comptons là-dessus, et vous vous en apercevrez bientôt. »

L'Espagnol se contenta de répondre par un sourire moqueur, et ne daigna pas lui adresser le moindre mot.

Cette conversation cependant avait échauffé les Anglais; et, se levant avec fureur, l'un d'entre eux, nommé Guillaume Atkins, dit aux autres : « Allons, finissons-en avec eux; démolissons leur château et ne souffrons pas qu'ils tranchent du maître dans nos domaines. »

Alors ils s'en allèrent tous trois, chacun armé d'un fusil, d'un pistolet et d'un sabre, en tenant à demi-voix mille propos insolents sur la manière dont ils espéraient traiter les Espagnols à leur tour dès qu'ils en trouveraient l'occasion. Mais ceux-ci ne les entendirent qu'imparfaitement ; ils

parurent juger seulement qu'ils les menaçaient pour avoir pris le parti des deux autres Anglais.

On ne sait trop ce qu'ils firent cette nuit-là ; mais probablement ils parcoururent tout le pays pendant quelques heures, et enfin, fatigués, ils s'endormirent dans l'endroit que j'appelais autrefois ma maison de campagne, sans s'éveiller d'assez bon matin pour exécuter leurs projets abominables.

Leur but avait été de surprendre les deux Anglais dans leur sommeil, de mettre le feu à leur cabane pendant qu'ils y seraient couchés, et de les y brûler ou de les tuer lorsqu'ils voudraient en sortir pour éviter le feu. La malignité dort rarement d'un profond sommeil, et je m'étonne qu'ils n'aient pas eu la force de se tenir éveillés pour exécuter leur barbare dessein.

Cependant, les autres avaient aussi leur projet, mais plus digne de braves gens que l'incendie et le meurtre ; il arriva, fort heureusement pour tous, que ceux de la cabane étaient déjà en chemin avant que les mauvais sujets arrivassent à leur demeure.

Quand ils arrivèrent, ils trouvèrent la hutte vide. Atkins, qui était le plus déterminé, cria à ses camarades : « Voici le nid, mais les oiseaux se sont envolés. »

Ils cherchèrent à deviner la raison qui pouvait avoir obligé leurs ennemis de sortir de si bonne heure, et convinrent tous que les Espagnols devaient les avoir instruits du péril auquel ils allaient être exposés. D'après cette conjecture, ils se donnèrent la main tous trois, et s'engagèrent par des serments horribles à se venger de ceux qui les avaient trahis. Immédiatement après ils se mirent à abattre pièce à pièce les huttes des pauvres Anglais, de manière qu'à peine pouvait-on reconnaître la place qu'elles avaient occupée ; ils brisèrent tous les meubles, et en répandirent les débris si loin, qu'à leur retour ces malheureux trouvèrent plusieurs de leurs ustensiles à une demi-lieue de leur habitation.

Après cette expédition, ils arrachèrent tous les arbres plantés par leurs ennemis, dévastèrent l'enclos dans lequel ils tenaient leur bétail et leur blé; en un mot, ils saccagèrent tout aussi complétement qu'aurait pu le faire une horde de Tartares.

Pendant ce bel exploit, les deux Anglais les cherchaient pour les combattre; et, quoiqu'ils ne fussent que deux contre trois, il est certain qu'il y aurait eu du sang répandu, car ils étaient tous également déterminés.

Mais la Providence mit plus de soin à les séparer qu'ils n'étaient ardents à se joindre; comme s'ils avaient voulu se croiser à dessein, lorsque les trois allaient du côté des huttes, les deux marchaient du côté du château; et, lorsque ces derniers se furent mis en chemin pour les chercher, les trois autres étaient revenus du côté de mon ancienne demeure.

Les trois retournèrent vers les Espagnols, la fureur peinte sur le visage, et, échauffés de l'expédition qu'ils avaient faite avec tant d'animosité, ils se vantèrent hautement de leur action, comme la plus héroïque du monde, et l'un d'entre eux, s'avançant d'un air arrogant sur un des Espagnols, lui saisit son chapeau, et, le lui faisant pirouetter sur la tête, dit insolemment en lui riant au nez : « Et vous, seigneur, nous vous traiterons de même, si vous n'avez soin de nous témoigner du respect. »

L'Espagnol, quoique doux et fort honnête, était un homme courageux, adroit et robuste au suprême degré. Après avoir regardé fixement celui qui venait de l'insulter avec si peu de raison, il alla vers lui d'un pas fort grave, et, du premier coup de poing, il le jeta à terre comme un bœuf qu'on assomme. Là-dessus, un autre Anglais, aussi insolent que le premier, lui tira un coup de pistolet. Il ne le tua pas : la balle passa au travers de ses cheveux, et, touchant le bout de l'oreille, le fit saigner beaucoup.

L'Espagnol, voyant couler son sang, s'imagina être

blessé dangereusement ; quoique jusque-là il eût agi avec toute la modération possible, il crut qu'il fallait montrer à ces scélérats qu'ils se jouaient à tort d'aussi braves gens : il arracha le fusil à celui qu'il avait jeté à terre, et il allait faire sauter la cervelle de celui qui l'avait voulu tuer, quand les autres Espagnols, se montrant, le prièrent de ne point tirer, et, se jetant sur mes drôles, les désarmèrent et les mirent hors d'état de leur nuire.

Lorsqu'ils virent les Espagnols aussi animés contre eux que les Anglais, ils se radoucirent, et les prièrent de leur rendre leurs armes. Les Espagnols dirent qu'ils n'avaient point intention de leur faire le moindre mal, et qu'ils continueraient à leur donner toute sorte d'assistance, s'ils voulaient vivre paisiblement, mais qu'ils ne trouvaient pas à propos de leur rendre leurs armes quand ils étaient animés contre leurs propres compatriotes, et qu'ils avouaient ouvertement leur dessein de faire esclaves tous les Espagnols.

Les trois Anglais, incapables d'entendre raison, voyant qu'on leur refusait des armes, sortirent la rage dans le cœur, et jurèrent de se venger des Espagnols, quoiqu'ils fussent privés d'armes à feu. Mais ceux-ci, méprisant leurs bravades, les engagèrent à ne rien faire contre leurs plantations et contre leur bétail, ou qu'ils les tueraient comme des bêtes féroces. Ces menaces ne diminuèrent pas leur fureur, et ils s'en allèrent en jetant feu et flammes.

A peine les avait-on perdus de vue, que les deux autres arrivent non moins exaspérés, mais à bon droit : étant allés à leur plantation, et l'ayant trouvée détruite de fond en comble, ils avaient de justes raisons pour s'emporter contre leurs barbares ennemis. Ils ne trouvèrent que difficilement le temps de raconter leur malheur aux Espagnols, tant ceux-ci s'empressaient de les informer de leur propre aventure. C'était une chose extraordinaire de voir ainsi trois insolents insulter dix-neuf braves gens sans recevoir la moindre punition.

Les Espagnols, il est vrai, les méprisaient, surtout après les avoir désarmés et avoir ainsi rendu leurs menaces vaines; mais les Anglais, plus animés, résolurent d'en tirer vengeance, quoi qu'il en pût arriver. Les Espagnols les apaisèrent, en disant que, ayant ôté les armes à leurs agresseurs, ils ne pouvaient permettre qu'on les attaquât et qu'on les tuât à coups de fusil. De plus, l'Espagnol qui était alors comme gouverneur de l'île s'engagea à leur procurer une satisfaction entière. « Car, dit-il, il ne faut pas douter qu'ils ne reviennent à nous quand leur fureur sera passée, puisqu'ils ne sauraient subsister sans notre secours; et nous vous promettons, en ce cas, qu'ils vous satisferont, à condition que, de votre côté, vous vous engagerez à n'exercer aucune violence contre eux, excepté pour votre propre défense. »

Les deux Anglais y consentirent, mais avec beaucoup de peine; les Espagnols affirmèrent n'avoir d'autre but que d'empêcher l'effusion du sang parmi eux, et de contribuer à les rendre tous plus heureux.

« Nous ne sommes pas si nombreux, dirent-ils, qu'il n'y ait de la place ici pour nous tous, et c'est un grand malheur que nous ne puissions être tous amis. »

Ces paroles les adoucirent à la fin entièrement; ils s'engagèrent à tout ce que les Espagnols voulurent, ils restèrent quelques jours avec eux, leur habitation ayant été détruite.

Environ cinq jours après, les trois vagabonds, las de se promener et à moitié morts de faim, ne s'étant soutenus que par quelques œufs de tourterelles, revinrent vers le château, et, voyant le commandant espagnol, avec deux autres, se promener sur le bord de la petite baie, ils s'en approchèrent d'une manière assez soumise, et lui demandèrent en grâce à être accueillis de nouveau dans la famille. L'Espagnol les reçut généreusement; mais il leur dit qu'ils avaient agi avec leurs propres compatriotes d'une manière si inhumaine, et avec ses camarades d'une manière si brutale, qu'il lui était impossible d'acquiescer à leur demande sans en délibérer au-

paravant avec les Anglais et les autres Espagnols; qu'il allait immédiatement s'entendre avec eux à ce sujet, et qu'il leur donnerait réponse dans une demi-heure. La faim leur fit paraître extrêmement dure la condition d'attendre une demi-heure hors du château, et, n'en pouvant plus, ils supplièrent le gouverneur de leur donner du pain; il leur en envoya avec une grosse pièce de chevreau et un perroquet rôti : ils mangèrent le tout avec un très-grand appétit.

Après une demi-heure de délibération, on les fit entrer, et il y eut un long débat entre eux et leurs compatriotes, qui les accusaient de la ruine totale de leur plantation et du dessein de les assassiner. S'en étant vantés auparavant, ils ne purent le nier. Le chef des Espagnols fit le médiateur, et, comme il avait porté les deux Anglais à ne point attaquer les trois autres pendant qu'ils seraient désarmés et hors d'état de leur nuire, il obligea aussi les trois scélérats d'aller rebâtir les cabanes ruinées, l'une précisément comme elle avait été et l'autre plus spacieuse; il leur ordonna de faire de nouveaux enclos, de planter de nouveaux arbres, de semer du blé pour remplacer celui qu'ils avaient arraché, en un mot, il leur fit remettre tout dans l'état où ils l'avaient trouvé. Ils se soumirent à toutes ces conditions, et, comme on leur donnait des vivres en abondance, ils commencèrent à vivre paisiblement, et la colonie fut unie. Il n'y manquait rien, sinon qu'on ne pouvait décider les trois vagabonds à travailler pour eux-mêmes.

Néanmoins les Espagnols furent assez bons pour leur déclarer que, pourvu qu'ils ne troublassent plus le repos de la petite société et qu'ils voulussent prendre à cœur le bien général de la plantation, ils travailleraient pour eux avec plaisir, qu'ils leur permettraient de se promener à leur fantaisie et d'être fainéants à leur aise. Tout alla parfaitement bien pendant un mois ou deux, et les Espagnols se décidèrent même à leur rendre leurs armes et la liberté dont ils avaient joui auparavant.

Huit jours après cet acte de générosité, ces scélérats, incapables de la moindre reconnaissance, recommencèrent leurs insolences, et formèrent le dessein le plus horrible qu'on puisse imaginer. L'exécution n'en eut pourtant pas lieu alors, à cause d'un accident qui mit toute la colonie en danger, et força les uns et les autres à renoncer à leurs ressentiments particuliers pour ne s'occuper que de leur propre conservation.

CHAPITRE IV

Des sauvages de différentes nations abordent de nouveau dans l'île. — Ils se battent entre eux. — Plusieurs des vaincus cherchent à se réfugier dans ma grotte. — On les fait prisonniers. — Les Anglais se montrent plus traitables. — Puis ils recommencent les hostilités.

Il arriva, une certaine nuit, que le gouverneur espagnol ne put fermer les yeux; il n'était pourtant point malade, mais il se sentait agité de pensées tumultueuses, quoique d'ailleurs il fût parfaitement éveillé : son cerveau était plein d'images de gens qui se battaient et se tuaient les uns les autres. Après être resté quelque temps au lit dans cette inquiétude, sentant son agitation redoubler de plus en plus, il se leva.

Mais l'obscurité l'empêchait de rien voir d'une manière bien distincte; d'ailleurs, il en était empêché par les arbres que j'avais plantés, et qui, parvenus à une grande hauteur, gênaient la vue, de sorte qu'il ne pouvait apercevoir que le ciel serein et parsemé d'étoiles. N'entendant pas le moindre bruit, il prit le parti de se recoucher; mais il ne put ni dormir ni se tranquilliser l'esprit : il se sentait toujours l'âme également troublée, sans en comprendre la cause.

Ayant fait quelque bruit en se levant et en se recouchant,

en sortant et en rentrant, un de ses compagnons s'éveilla, et demanda ce qui causait ce trouble : alors le gouverneur lui dépeignit la situation d'esprit où il se trouvait.

« Écoutez, lui dit l'Espagnol, de tels pressentiments ne sont pas à négliger, je vous assure : il y a certainement quelque malheur qui menace nos têtes. Où sont les Anglais? poursuivit-il.

— Il n'y a rien à craindre de ce côté-là, répondit le gouverneur, ils sont dans leurs huttes. »

Il paraît que, depuis la dernière mutinerie des Anglais, les Espagnols s'étaient réservé mon château, et qu'ils avaient logé les rebelles dans un quartier à part, d'où ils ne pouvaient venir à eux sans qu'ils y consentissent.

« N'importe, répondit l'Espagnol, il y a ici quelque chose qui ne va pas bien ; sortons d'ici, examinons tout : si nous ne trouvons rien qui puisse justifier vos appréhensions, vous recouvrerez votre tranquillité. »

Ils allèrent ensemble sur la colline, d'où j'avais autrefois reconnu le pays en pareil cas, en y montant par le moyen d'une échelle que je tirais après moi, afin de parvenir jusqu'au second étage. Comme ils étaient alors un grand nombre dans l'île, ils ne s'avisèrent pas de toutes ces précautions : ils s'y rendirent tout droit par le bois ; mais ils furent bien surpris en voyant de cette hauteur une grande lumière et en entendant la voix de plusieurs hommes.

Dans toutes les occasions où j'avais vu les sauvages débarquer, j'avais pris tout le soin imaginable pour leur cacher que l'île était habitée ; et, quand ils venaient à le découvrir, ils payaient cher cette découverte. Ceux qui échappaient à mes coups étaient peu disposés à m'inquiéter dans la suite. Les seuls qui m'eussent vu et qui s'en fussent allés en état de le raconter étaient les trois sauvages qui, dans notre dernière rencontre, s'étaient sauvés dans un canot, et dont la fuite m'avait fort alarmé.

Il n'était pas possible aux Espagnols de savoir si les sau-

vages étaient débarqués en grand nombre, et s'ils avaient quelque dessein contre eux d'après le rapport de ces fugitifs, ou s'ils venaient accidentellement. Mais, quoi qu'il en fût, il n'y avait pour eux que deux partis à prendre : ou de se cacher soigneusement et d'employer tous les moyens possibles pour laisser ignorer à ces cannibales que l'île était habitée, ou de tomber sur eux avec tant de vigueur, qu'il n'en échappât pas un seul, ce qui ne se pouvait faire qu'en se jetant entre eux et leurs barques. Malheureusement ils n'eurent pas cette présence d'esprit, ce qui troubla leur tranquillité pour longtemps.

Le gouverneur et son compagnon, surpris de ce spectacle, coururent éveiller leurs camarades et les instruire du danger qui les menaçait. Ceux-ci prirent d'abord l'alarme, mais il fut impossible de leur persuader de se tenir cachés : ils sortirent sur-le-champ pour voir eux-mêmes ce dont il s'agissait.

Le mal n'était pas grand tant que dura l'obscurité, et ils eurent tout le loisir, pendant quelques heures, de regarder les sauvages à la clarté de trois feux allumés de distance en distance. Ils ne pouvaient comprendre quel était leur dessein, et ne savaient que résoudre eux-mêmes. Les ennemis étaient nombreux, et ce qu'il y avait de plus alarmant, c'est que, loin de se trouver réunis, ils étaient séparés en plusieurs troupes assez éloignées l'une de l'autre.

Les Espagnols résolurent, si les sauvages se réunissaient en une seule troupe et s'éloignaient de leurs canots, de tomber sur eux, fussent-ils une centaine.

Après avoir délibéré sur le parti le plus sûr à prendre dans cette conjoncture, ils résolurent d'envoyer le vieux sauvage, père de Vendredi, pour les reconnaître pendant qu'il faisait encore nuit et pour se mêler avec eux, afin de savoir leur dessein. Le bon vieillard l'entreprit volontiers, et il partit immédiatement. Après deux heures d'absence, il vint rapporter que c'étaient des partis de deux nations en guerre l'une

contre l'autre, qu'ils avaient livré une grande bataille dans leur pays, et qu'ayant fait quelques prisonniers de part et d'autre, ils étaient venus par hasard dans la même île pour faire leur festin et pour se divertir; mais leur joie avait été extrêmement troublée par leur rencontre fortuite dans le même lieu, et ils paraissaient dans une rage telle, que, suivant toute probabilité, ils recommenceraient à se battre dès la pointe du jour.

Le père de Vendredi employa toute son éloquence pour persuader aux habitants de l'île de se tenir en repos et de ne pas se montrer.

Mes gens cependant ne voulurent point entendre raison, particulièrement les Anglais, qui, sacrifiant la prudence à leur curiosité, sortirent tous pour aller voir le combat. Ils ne laissèrent pas néanmoins d'user de quelque précaution, et, au lieu d'avancer à découvert, ils prirent un détour par le bois, et se placèrent dans un endroit d'où ils pouvaient voir tout ce qui se passait, sans être aperçus.

Le combat fut terrible, et, d'après le rapport des Anglais, chacun des deux partis montra une bravoure extraordinaire, une fermeté invincible, et beaucoup d'adresse à ménager le combat. Deux heures s'écoulèrent avant qu'on pût voir de quel côté se déclarerait la victoire. Alors la troupe la plus proche des Anglais s'affaiblit, se mit en désordre, et s'enfuit peu de temps après.

Nos gens craignaient fort que quelques-uns des fuyards ne se jetassent, pour se dérober à la fureur de leurs ennemis, dans la caverne qui était devant leur habitation et ne découvrissent involontairement que le lieu était habité. Ils craignaient bien plus encore que les vainqueurs ne les y suivissent; ils résolurent donc de se tenir avec leurs armes derrière les retranchements, de faire une sortie sur tous ceux qui voudraient entrer dans la caverne, avec l'intention de les tuer tous, pour qu'aucun d'eux ne portât la nouvelle de leur découverte. Leur dessein était de ne se servir que de leurs

sabres ou des crosses de leurs fusils, de peur de faire du bruit et d'en attirer par là un plus grand nombre.

La chose arriva comme ils s'y étaient attendus : trois d'entre les vaincus, s'enfuyant de toutes leurs forces et traversant la baie, vinrent directement vers cet endroit, ne songeant qu'à chercher un asile dans ce qui leur paraissait un bois épais. La sentinelle placée là par nous vint nous dire que les vainqueurs ne les poursuivaient pas et semblaient ignorer de quel côté ils s'étaient sauvés : alors le gouverneur espagnol, trop humain pour souffrir qu'on massacrât ces fugitifs, ordonne à trois des nôtres de passer par-dessus la colline, de se glisser derrière eux, de les surprendre, et de les faire prisonniers : ce qui fut exécuté.

Le reste des sauvages s'enfuit du côté des canots, et se mit en mer. Quant aux vainqueurs, ils ne les poursuivirent pas avec beaucoup d'ardeur; et, s'étant réunis, ils jetèrent deux grands cris, selon toutes les apparences, pour célébrer leur triomphe. Le même jour, vers trois heures de l'après-dîner, ils rentrèrent dans leurs barques, et, de cette manière, la colonie en fut délivrée, et, durant plusieurs années, ne revit pas ces hôtes incommodes.

Après le départ des sauvages, les Espagnols sortirent de leur embuscade pour examiner le champ de bataille. Ils y trouvèrent environ une trentaine de morts, dont quelques-uns avaient été tués par de grandes flèches qu'on leur voyait encore dans le corps; mais la plupart avaient perdu la vie par des coups terribles de certains sabres de bois dont mes gens trouvèrent seize ou dix-sept sur la place, avec autant d'arcs et de javelots. Ces sabres étaient d'une pesanteur extraordinaire, et il fallait avoir une force prodigieuse pour les manier. La plupart des hommes tués par ces instruments avaient la tête brisée; d'autres, les jambes et les bras cassés, ce qui marque clairement qu'ils se battaient avec une extrême fureur.

Cet événement adoucit le caractère de mes Anglais pendant quelque temps : un pareil spectacle leur avait fait hor-

reur, et ils tremblaient à la seule idée de ces cannibales, entre les mains desquels ils ne pouvaient tomber sans être tués comme des ennemis et sans leur servir de nourriture, comme un troupeau de bétail. Ils m'avouèrent que la pensée d'être mangés en guise de bœuf ou de mouton, bien que ce malheur ne pût leur arriver qu'après leur mort, avait quelque chose pour eux de si effroyable, qu'elle les remplissait de terreur.

Ils furent pendant quelque temps fort traitables, et vaquèrent aux affaires communes de la colonie. Ils plantaient, semaient, faisaient la moisson, comme s'ils eussent vécu dès leur enfance dans ce lieu ; mais cette bonne conduite ne fut pas de longue durée, et ils prirent bientôt de nouvelles mesures pour se venger de leurs compatriotes et se précipitèrent eux-mêmes dans de grands malheurs.

Ils avaient, comme j'ai dit, fait trois prisonniers : c'étaient des jeunes gens alertes et robustes qui les servirent en qualité d'esclaves, et leur furent d'une grande utilité. Mais ils ne firent rien pour gagner leur cœur comme j'avais gagné Vendredi. Ils négligèrent de les rendre sensibles à l'humanité avec laquelle ils leur avaient sauvé la vie. Bien loin de leur donner quelques principes de religion, ils ne songèrent seulement pas à les civiliser et à leur inspirer une conduite raisonnable par des instructions sages et par la douceur. Quoi qu'il en soit, toute la colonie paraissait liée alors par une sincère amitié, le péril commun en ayant banni pour un temps toute animosité particulière.

Ils prirent une résolution très-prudente à l'égard de leurs prisonniers : ce fut de leur cacher soigneusement le bétail qu'ils nourrissaient et la plantation qu'ils avaient jugé à propos de faire. Surtout ils eurent le plus grand soin de ne les jamais laisser approcher de la grotte, qu'ils considéraient comme un asile sûr, en cas d'extrême danger, et où ils avaient caché les deux barils de poudre que je leur avais laissés lors de mon départ.

Tout ceci était parfaitement bien imaginé; et ils vécurent de cette manière deux années dans une parfaite tranquillité, sans recevoir la moindre visite de leurs incommodes voisins. Un matin seulement, quelques Espagnols, ayant été de fort bonne heure du côté occidental de l'île, furent surpris par la vue d'une vingtaine de canots sur le point d'aborder, et revinrent au logis à toutes jambes, dans une grande consternation.

On résolut de se tenir renfermé et caché pendant tout ce jour et le suivant, ne sortant que la nuit pour aller à la découverte; mais heureusement les sauvages ne débarquèrent point : ils avaient apparemment poussé plus loin pour exécuter quelque autre entreprise.

Peu de temps après, les Espagnols eurent avec les trois Anglais une nouvelle querelle. Un d'entre eux, le plus violent de tous les hommes, fort en colère contre un esclave, parce qu'il n'avait pas bien fait quelque ouvrage et qu'il avait marqué quelque dépit quand on l'avait blâmé, saisit une hache, non pour le punir, mais pour le tuer.

Il avait l'intention de lui fendre la tête : la rage ne lui permettant pas de bien diriger son coup, l'instrument tomba sur l'épaule du pauvre esclave; un des Espagnols, croyant qu'il lui avait coupé un bras, accourut pour le prier de ne pas massacrer ce malheureux, et pour l'en empêcher par force, s'il était nécessaire. Alors ce furieux se jeta sur l'Espagnol lui-même, en jurant qu'il le tuerait à la place du sauvage; mais l'autre évita le coup, et avec une pelle qu'il avait à la main, car ils étaient tous occupés au labourage, il le terrassa. Un autre Anglais, voyant son compagnon à terre, se précipite sur l'Espagnol et le renverse à son tour. Deux autres Espagnols vinrent au secours de celui-ci, et le troisième Anglais se rangea du côté des deux autres. Ils n'avaient point d'armes à feu ni les uns ni les autres, mais des haches et d'autres outils pour s'assommer. Il est vrai qu'un des Anglais portait un sabre caché sous ses habits, avec lequel il

blessa les deux Espagnols venus pour soutenir leur compagnon.

Toute la colonie fut en émoi; les Espagnols arrêtèrent les trois Anglais. On délibéra d'abord sur ce qu'on en ferait. Ils avaient déjà excité tant de troubles, ils étaient si violents, si paresseux, qu'ils ne faisaient que nuire à cette petite société, sans lui être utiles en aucune manière; d'ailleurs, à ces traîtres et à ces perfides, le crime ne coûtait rien.

Le gouverneur leur déclara que, s'ils étaient de son pays, il les ferait pendre, puisque les lois de tous les gouvernements tendent à la conservation de la société, et qu'il est juste d'en ôter ceux qui cherchent à la détruire; mais que, en leur qualité d'Anglais, il voulait les traiter avec la plus grande douceur, par considération pour un homme de leur nation auquel ils devaient tous la vie, et qu'il les abandonnait au jugement de leurs deux compatriotes.

Là-dessus un de ces derniers se leva, et pria qu'on le dispensât de cette commission, puisqu'il serait obligé en conscience de les condamner à être pendus. Ensuite il raconta comment Guillaume Atkins leur avait fait la proposition de se joindre tous cinq pour assassiner les Espagnols pendant leur sommeil.

Le gouverneur, entendant une accusation si terrible, se tourna vers le scélérat :

« Comment donc, Atkins, lui dit-il, vous avez voulu nous assassiner? Qu'avez-vous à répondre? »

Ce malheureux, loin de nier le fait, en convint effrontément, jurant qu'il était encore dans le même dessein.

« Mais, Atkins, reprit l'Espagnol, qu'avez-vous donc à nous reprocher? Que gagneriez-vous en nous assassinant? Pourquoi nous mettre dans la nécessité de vous tuer ou d'être tués par vous? Vous avez grand tort de nous réduire à cette cruelle alternative. »

La manière calme et douce dont l'Espagnol prononça ces paroles fit croire à Atkins qu'il se moquait de lui : alors il se

mit dans une telle fureur, que, s'il avait eu des armes et s'il n'eût été retenu par trois hommes, il aurait tué le gouverneur au milieu de toute la compagnie.

Cette rage inconcevable contraignit les autres à songer sérieusement au parti qu'ils prendraient à l'égard de ces scélérats. Les deux Anglais et l'Espagnol qui avait empêché la mort de l'esclave étaient d'avis d'en pendre un pour servir d'exemple aux autres, et ce devait être celui qui avait voulu commettre deux assassinats avec sa hache.

Le gouverneur néanmoins ne fut pas de cet avis; il répéta encore qu'ils étaient tous redevables de la vie à un Anglais, et qu'il ne consentirait pas à la mort d'un seul homme de cette nation.

Il insista là-dessus avec force, et il fut impossible de le dissuader. Il fallait pourtant songer aux moyens d'empêcher l'exécution de la barbare entreprise des criminels, et délivrer, une fois pour toutes, la petite société de ses appréhensions si bien fondées. On délibéra avec beaucoup de calme, et l'on convint à la fin unanimement qu'ils seraient désarmés et qu'on ne leur permettrait d'avoir ni fusil, ni poudre, ni plomb, ni sabre, ni aucune arme offensive ; qu'il serait défendu, tant aux Espagnols qu'aux Anglais, de leur parler ou d'avoir le moindre commerce avec eux; qu'ils seraient chassés pour toujours de la société, avec permission à eux de vivre où et comme ils voudraient ; qu'ils se tiendraient toujours à une certaine distance du château, et que, s'ils commettaient le moindre désordre contre la plantation, le blé ou le bétail appartenant à la société, on pourrait les tuer comme des animaux malfaisants, partout où on les trouverait.

Le gouverneur, dont l'humanité était au-dessus de tout éloge, ayant réfléchi sur cette sentence, se tourna du côté des deux Anglais, et les pria de considérer que leurs malheureux compatriotes ne pouvaient avoir du grain et du bétail, que, par conséquent, il fallait leur laisser quelques provi-

sions pour ne pas les réduire à mourir de faim. On en convint, et on résolut de leur donner du blé pour subsister pendant huit mois, et pour semer ; ensuite ils auraient à vivre de leur propre récolte. On ajouta six chèvres qui fourniraient du lait, quatre boucs et six chevreaux, destinés en partie à leur nourriture et en partie à leur former un nouveau troupeau. On ajouta encore tous les outils nécessaires, six haches, une scie, mais à condition qu'ils s'engageraient, par un serment solennel, à ne les employer jamais contre leurs compatriotes ni contre les Espagnols, et qu'ils ne songeraient de leur vie à leur causer le moindre dommage.

CHAPITRE V

Les Anglais demandent à passer sur le continent. — On leur donne une barque, des armes et quelques provisions. — Ils abordent à un pays d'anthropophages qui leur font présent d'hommes et de femmes captifs. — Les Anglais reviennent avec ces malheureux. — Trois nouveaux esclaves. — L'un d'eux s'échappe et retourne dans l'île. — Incendie des huttes des deux Anglais.

C'est ainsi qu'ils furent chassés de la société. Ils s'en allèrent d'un air très-mécontent, sans vouloir prêter le serment qu'on exigeait d'eux. Ils dirent qu'ils allaient chercher un endroit pour s'établir et pour y faire une plantation, et on leur laissa des vivres, mais point d'armes.

Ils se bâtirent deux jolies cabanes sur le modèle de mon château, au pied d'une colline environnée de quelques arbres de trois côtés, de manière qu'après en avoir planté un petit nombre d'autres ils se mirent entièrement à couvert.

Ils vécurent ainsi environ six mois, et ils firent une moisson peu considérable, parce qu'ayant à s'occuper de tant

d'autres choses ils n'avaient eu le temps de défricher qu'un fort petit terrain.

Neuf mois après cette séparation, il leur prit un nouveau caprice, dont les suites, jointes à celles de leurs crimes passés, les exposèrent à un grand danger, eux et toute la colonie. Fatigués de leur vie laborieuse et sans espérance d'un plus heureux sort pour l'avenir, ils se mirent en tête d'entreprendre un voyage sur le continent, d'où étaient venus les sauvages : ils voulaient tâcher de faire quelques prisonniers, afin de se décharger sur eux du travail le plus rude.

Ce projet n'était pas mauvais en lui-même, s'ils avaient voulu l'exécuter avec modération ; mais ces malheureux ne faisaient rien sans qu'il y eût quelque crime ou dans le projet, ou dans l'exécution.

Ces trois hommes allèrent un matin à mon château, demandant avec beaucoup d'humilité qu'il leur fût permis de parler aux Espagnols. Ces derniers y consentirent. Ils leur dirent qu'ils étaient fatigués de leur manière de vivre, qu'ils n'avaient pas assez d'adresse pour faire les choses les plus nécessaires, et que, privés de toute aide pour en venir à bout, ils mourraient de faim indubitablement ; que, si les Espagnols voulaient leur permettre de prendre un des canots qui avaient servi à les transporter, et leur donner des armes et des munitions pour pouvoir se défendre, ils iraient chercher fortune sur le continent, et les délivreraient ainsi de l'embarras de leur fournir des provisions.

Les Espagnols n'auraient pas été fâchés de se débarrasser d'eux ; mais ils ne laissèrent pas de leur représenter charitablement qu'ils allaient se perdre de propos délibéré, et qu'ils devaient s'attendre à mourir sur le continent.

Ils répondirent d'un ton déterminé qu'ils périraient tous dans l'île, car ils ne pouvaient ni ne voulaient travailler, et que, s'ils étaient massacrés, ce serait la fin de toutes leurs misères ; que, du reste, ils n'avaient ni femmes ni enfants qui perdissent quelque chose à leur mort ; en un mot, qu'ils

étaient résolus de partir, quand même on leur refuserait des armes.

Les Espagnols leur répliquèrent avec beaucoup de générosité que, s'ils voulaient absolument suivre ce dessein, ils ne permettraient pas qu'ils le fissent sans avoir de quoi se défendre, et que, malgré la disette d'armes à feu où ils étaient eux-mêmes, ils leur donneraient deux mousquets, un pistolet, un sabre et trois haches, ce qui, pensaient-ils, devait leur suffire.

Les trois aventuriers acceptèrent l'offre. On leur donna des provisions, et ils se mirent hardiment dans le canot, quoique le passage fût au moins de quarante milles.

La barque pouvait porter une vingtaine d'hommes, et, par conséquent, elle était plutôt trop grande que trop petite; mais, partant par un vent frais et la marée favorable, ils la manièrent assez bien. Ils avaient, en guise de mât, une grande perche, avec une voile de quatre peaux de chèvres séchées et cousues ensemble. Ils se mirent en mer, et les Espagnols leur souhaitèrent un heureux voyage, espérant ne les revoir jamais.

Ceux qui étaient restés dans l'île, Anglais et Espagnols, se félicitaient de temps en temps de la manière paisible dont ils vivaient ensemble depuis le départ de leurs ennemis. Ils ne s'attendaient nullement au retour de ces hommes sanguinaires, quand, vingt-deux jours après, un des Anglais, occupé à travailler dans sa plantation, aperçut tout d'un coup trois étrangers qui s'avançaient de son côté avec des armes à feu.

D'abord il se mit à fuir comme le vent, et, tout effrayé, il alla dire au gouverneur espagnol que c'en était fait d'eux, qu'il y avait des étrangers débarqués dans l'île, mais qu'il ignorait quels gens c'étaient. L'Espagnol lui demanda ce qu'il voulait dire par là, qu'il ne savait pas quels gens c'étaient; n'étaient-ce donc pas des sauvages comme ceux qui déjà avaient débarqué dans l'île? L'Anglais assura le con-

traire. « Eh bien, dit l'Espagnol, de quoi vous troublez-vous donc? Si ce ne sont pas des sauvages, ces étrangers sont nos amis, car il n'y a point de nation chrétienne au monde qui ne soit plutôt portée à nous faire du bien que du mal. »

Pendant qu'ils parlaient ainsi, les Anglais, qui se tenaient derrière les arbres nouvellement plantés, se mirent à crier de toutes leurs forces. On reconnut aussitôt leurs voix, et la première surprise fit place à une autre.

On commença d'abord à s'étonner d'un si prompt retour, dont il était impossible de deviner la cause. Avant de les faire entrer, on les questionna sur l'endroit où ils avaient été. Ils répondirent en peu de mots qu'ils avaient fait la traversée en deux jours, qu'ils avaient vu sur le rivage où ils avaient dessein d'aborder une prodigieuse quantité d'hommes alarmés, et qui se préparaient à les recevoir à coups de flèches et de javelots s'ils eussent osé débarquer; ils avaient longé les côtes dans la direction du nord, l'espace de six ou sept lieues, et ils s'étaient aperçus que ce que nous prenions pour le continent était une île; bientôt après ils avaient découvert une autre île à droite du côté du nord, et beaucoup d'autres du côté de l'ouest. Résolus d'aller à terre, ils débarquèrent hardiment : les naturels se montrèrent bienveillants, et leur donnèrent des racines et quelques poissons secs; les femmes paraissaient disputer aux hommes le plaisir de leur fournir des vivres qu'elles apportaient de fort loin sur leurs têtes.

Ils restèrent là quatre jours, et demandèrent par signes quelles étaient les nations des environs. Les sauvages leur firent entendre que c'étaient des peuples cruels, habitués à manger les hommes; mais que, pour eux, ils ne mangeaient ni hommes ni femmes, excepté les prisonniers de guerre, dont la chair leur fournissait un festin de triomphe.

Les Anglais leur demandèrent quand ils avaient eu un pareil festin. Ils firent comprendre qu'il y avait deux mois, en

étendant la main du côté de la lune et montrant deux de leurs doigts. Ils ajoutèrent que leur roi était maître de deux cents prisonniers faits dans une bataille, et qu'on les engraissait pour le festin prochain. Les Anglais parurent, à ce sujet, fort curieux de voir ces prisonniers; mais les sauvages, les entendant mal, s'imaginèrent qu'ils souhaitaient d'en avoir quelques-uns pour les manger, et, montrant du bout du doigt le couchant et l'orient, ils leur firent entendre qu'ils leur en apporteraient le lendemain. Ils tinrent parole, et leur amenèrent cinq femmes et onze hommes, qu'ils leur donnèrent, comme nous amenons vers quelque port de mer des bœufs et des vaches pour avitailler un vaisseau.

Quoique mes scélérats eussent donné dans notre île les plus grandes marques de barbarie, l'idée seule de manger ces prisonniers les remplit d'horreur. Que faire de ces malheureux? Les refuser eût été commettre un cruel affront envers cette nation sauvage; ils se déterminèrent donc à accepter les prisonniers et donnèrent en échange une de leurs haches, une vieille clef, un couteau et cinq ou six balles de fusil, qui plurent aux sauvages, quoiqu'ils en ignorassent l'usage. Les captifs, les mains derrière le dos, furent portés dans le canot par les sauvages eux-mêmes.

Les Anglais quittèrent le rivage immédiatement, de peur que, s'ils fussent restés à terre, la bienséance ne les eût forcés de tuer quelques-uns de ces malheureux, de les mettre à la broche et de prier les sauvages à dîner.

Ayant donc pris congé de leurs hôtes avec toutes les marques de reconnaissance possibles, ils se remirent en mer et s'en retournèrent vers la première île, où ils rendirent la liberté à huit de leurs prisonniers, trouvant le nombre trop grand pour ne leur être pas à charge.

Pendant le voyage, ils essayèrent de communiquer avec leurs esclaves, mais il fut impossible de leur rien faire comprendre : ils étaient si persuadés que bientôt ils serviraient de pâture à leurs possesseurs, qu'ils croyaient que tout ce

qu'on leur disait et que tout ce qu'on leur donnait tendait uniquement à ce but.

On commença d'abord par les délier, ce qui leur fit pousser des cris terribles, surtout aux femmes, comme si elles avaient déjà le couteau sur la gorge.

Leurs craintes n'étaient guère moindres quand on leur donnait à manger : ils s'imaginaient que c'était dans le dessein de conserver leur embonpoint pour les dévorer avec plus de plaisir. Si les Anglais fixaient les yeux particulièrement sur quelqu'un de ces malheureux, celui qu'on regardait croyait aussitôt qu'on le trouvait le plus gras et le plus propre à être mis en pièces le premier. Même après leur arrivée dans l'île, malgré de bons traitements, ils s'attendaient tous les jours, pendant quelque temps, à servir de dîner ou de souper à leurs maîtres.

Lorsque les trois aventuriers eurent fini le merveilleux journal de leur voyage, le gouverneur leur demanda où étaient leurs nouveaux domestiques. Ayant appris qu'ils les avaient menés dans une de leurs cabanes et qu'ils venaient exprès demander des vivres, il résolut de s'y transporter avec toute la colonie, sans oublier le père de Vendredi.

Ils les trouvèrent dans la hutte, tous liés; car leurs maîtres avaient jugé nécessaire d'user de cette précaution de peur que, pendant leur absence, ils ne voulussent se sauver avec le canot. Ils étaient assis à terre. Il y avait trois hommes, âgés d'environ trente à trente-cinq ans, bien faits et paraissant adroits et robustes; de plus, cinq femmes, parmi lesquelles deux de trente à quarante ans, deux de vingt-cinq à vingt-six, et une jeune fille de seize ou dix-sept ans.

Les Espagnols furent douloureusement émus à la vue de ces malheureux en proie à la plus mortelle inquiétude, s'attendant à chaque moment à se voir traînés hors de la cabane pour être massacrés et pour servir d'aliment à leurs maîtres.

Afin de les tranquilliser, ils ordonnèrent au père de Vendredi d'aller voir s'il en connaissait quelqu'un et s'il entendait quelque chose à leur langage. Le bon vieillard les regarda fort attentivement, mais il n'en reconnut pas un seul. Il avait beau parler, personne ne comprit d'abord ses paroles ni ses signes, excepté une des femmes. C'en était assez pour qu'on pût leur faire savoir que leurs maîtres étaient chrétiens, qu'ils avaient en horreur les festins de chair humaine, et qu'ils pouvaient être sûrs qu'on ne les égorgerait pas. Dès qu'ils en furent persuadés, ils marquèrent une joie extraordinaire par mille gestes singuliers et différents, car ils étaient de diverses nations.

La femme qui faisait l'office d'interprète eut ordre de leur demander s'ils consentaient à travailler pour les hommes qui les avaient amenés et leur avaient sauvé la vie. Sur cette question, ils se mirent tous à danser et à prendre l'un une chose, l'autre une autre, et à les porter vers la cabane, pour marquer qu'ils étaient disposés à rendre à leurs maîtres toutes sortes de services.

Ensuite, sur la proposition du gouverneur, les cinq Anglais convinrent de choisir chacun une femme pour esclave; ils vécurent ainsi d'une manière toute nouvelle. Les Espagnols et le père de Vendredi continuèrent à demeurer dans mon ancienne habitation; ils avaient avec eux les trois esclaves faits prisonniers lorsque les sauvages s'étaient livré bataille; c'était là, pour ainsi dire, la capitale de la colonie, dont les autres tiraient des vivres et toute espèce de secours, selon que la nécessité l'exigeait.

Nos Anglais se mirent alors à travailler : aidés par les Espagnols, ils bâtirent, en peu de temps, cinq nouvelles cabanes pour s'y loger, les autres étant, pour ainsi dire, toutes remplies de leurs meubles, de leurs outils et de leurs provisions. Les trois mauvais sujets avaient choisi l'endroit le plus éloigné, et les deux autres le plus voisin de mon château, mais toujours vers le nord de l'île, de manière qu'ils

continuèrent à faire bande à part et qu'il y avait dans mon île le commencement de trois colonies différentes.

J'en viens à présent à une scène tragique, ne ressemblant pas à tout ce qui était arrivé auparavant à la colonie et à moi-même; en voici le fidèle récit.

Un jour, de fort bon matin, cinq ou six canots pleins de sauvages abordèrent, dans l'intention ordinaire sans doute, de faire quelque festin. Cet événement était devenu si familier à la colonie, qu'elle ne s'en mettait plus en peine et ne songeait qu'à se tenir cachée, persuadée que, si elle n'était pas découverte par les sauvages, ceux-ci, leurs provisions consommées, se rembarqueraient. On se contentait donc, en pareille circonstance, de donner avis à toutes les plantations de se tenir renfermées et de placer seulement une sentinelle pour avertir du départ des sauvages.

Ces mesures étaient sages; mais un désastre imprévu les rendit inutiles et faillit causer la ruine de toute la colonie en la découvrant aux Indiens. Dès que les canots des sauvages furent remis en mer, les Espagnols sortirent de leur retraite, et quelques-uns d'entre eux eurent la curiosité d'aller examiner le lieu du festin. A leur grand étonnement, ils y trouvèrent trois sauvages étendus à terre et plongés dans un profond sommeil; ils s'étaient, sans doute, tellement repus de leurs horribles mets, qu'ils s'étaient endormis comme des brutes sans vouloir se lever lorsque leurs compagnons s'éloignèrent, ou bien peut-être, s'étant égarés dans le bois, ils n'avaient pu arriver assez à temps pour se rembarquer.

Quoi qu'il en soit, les Espagnols en étaient fort embarrassés, et le gouverneur, consulté sur cet accident, était aussi embarrassé que les autres. Ils avaient bien assez d'esclaves, et ils n'étaient pas d'humeur à tuer ceux-ci de sang-froid : les pauvres gens ne leur avaient pas fait le moindre tort, et ils n'avaient aucun sujet de guerre légitime contre eux qui pût les autoriser à les traiter en ennemis.

Le parti le plus simple eût été de se retirer et de donner

ainsi le temps à ces sauvages de s'éveiller et de sortir de l'île; mais une circonstance rendait ce parti dangereux : ils n'avaient point de barque, et, s'ils se mettaient à rôder dans l'île, ils pouvaient découvrir les plantations et par là causer la ruine de la colonie.

Les Espagnols résolurent de les éveiller et de les faire prisonniers. Ces pauvres gens furent extrêmement épouvantés quand ils se virent saisis et garrottés. Ils s'imaginèrent qu'on allait les tuer pour les dévorer. Mais on les rassura, et on les mena immédiatement à une des plantations.

Par bonheur, au lieu de les conduire à mon château, on les dirigea sur ma maison de campagne, qui était la ferme principale; ensuite ils furent transportés à l'habitation des deux Anglais.

Là, ces Anglais les firent travailler, quoiqu'ils n'eussent pas grande besogne à leur donner.

Un jour, ils s'aperçurent qu'un des trois prisonniers s'était échappé ; quelque recherche qu'on fît, on ne put le trouver. On finit par croire qu'au moyen d'un canot de quelques sauvages il avait pu passer sur le continent.

Cette pensée effraya extrêmement tous mes colons : ils en conclurent que, s'il retournait parmi ses compatriotes, il ne manquerait pas de les informer que l'île était habitée. Par bonheur, il n'avait jamais été instruit du nombre des habitants et de leurs différentes plantations. Il n'avait jamais vu ni entendu l'effet de leurs armes à feu, et les colons n'avaient eu garde de lui faire connaître aucune de leurs retraites.

Ils avaient trop bien conjecturé : deux mois après, six canots, montés par sept, huit ou dix sauvages, vinrent longer la côte septentrionale de l'île, où nous ne les avions jamais vus auparavant; ils y débarquèrent une heure après le lever du soleil, à un mille de distance de l'habitation des deux Anglais où avait demeuré l'esclave en question.

Si toute la colonie s'était trouvée réunie, le mal n'aurait

pas été si grand, et, selon toutes les apparences, aucun des ennemis n'eût échappé; mais il n'était pas possible à deux hommes d'en repousser une cinquantaine et de les combattre avec succès.

Les Anglais les avaient découverts en mer à une lieue de distance ; il se passa une heure avant qu'ils fussent à terre, et, comme ils avaient débarqué à un mille de leur habitation, il leur fallait du temps pour arriver jusque-là. Nos pauvres Anglais, ayant toute raison de se croire trahis, garrottèrent les deux esclaves qui leur restaient et commandèrent à deux des trois autres qui avaient été amenés avec les femmes de conduire dans la cave les suspects, ainsi que les deux femmes et tout ce dont ils pouvaient se charger. Ils leur ordonnèrent encore de tenir là ces deux sauvages pieds et poings liés jusqu'à nouvel ordre.

Ensuite, voyant les Indiens débarqués venir droit du côté de leurs huttes, ils ouvrirent l'enclos où leurs chèvres apprivoisées étaient gardées, les chassèrent toutes dans les bois, avec les chevreaux, afin que les ennemis les prissent pour des animaux sauvages. Mais l'esclave qui leur servait de guide avait trop bien instruit ses compagnons, car ils continuèrent leur marche directement vers la demeure des deux Anglais.

Après que ceux-ci eurent mis en sûreté leurs femmes esclaves et leurs ustensiles, ils envoyèrent le troisième esclave venu dans l'île avec les femmes vers les Espagnols, pour les avertir au plus vite du danger qui les menaçait et leur demander un prompt secours. En même temps ils prirent leurs armes et leurs munitions et se retirèrent dans le bois où était la cave qui servait d'asile à leurs esclaves. Ils s'arrêtèrent à quelque distance de là pour épier, s'il était possible, quel chemin prendraient les sauvages.

Au milieu de leur retraite, ils découvrirent d'une colline un peu élevée toute la petite armée des ennemis qui s'approchait de leurs cabanes, et, un moment après, ils virent celles-ci dévorées par les flammes, ce qui leur causa le plus

cruel chagrin : c'était pour eux une perte irréparable, du moins pour longtemps.

Ils s'arrêtèrent pendant quelques instants sur cette petite colline, jusqu'à ce qu'ils eussent vu les sauvages se répandre partout comme une troupe de bêtes féroces, rôdant pour trouver quelque butin, principalement pour découvrir les habitants, dont il était aisé de voir qu'ils avaient connaissance.

Les Anglais comprirent qu'ils n'étaient pas en sûreté dans le lieu où ils se trouvaient, car il était fort naturel de penser que quelques-uns des ennemis prendraient cette route, et, dans ce cas, ils auraient pu y venir en trop grand nombre pour leur pouvoir résister.

En conséquence, ils jugèrent bon de pousser leur retraite une demi-lieue plus loin, s'imaginant que plus les sauvages se dissémineraient, moins leurs pelotons seraient nombreux.

Ils firent leur première halte à l'entrée d'une partie fort épaisse du bois où se trouvait le tronc d'un vieux arbre touffu et entièrement creux. Ils s'y mirent l'un et l'autre, résolus d'attendre là l'issue de l'événement.

Ils n'y étaient pas depuis longtemps, quand deux sauvages s'avancèrent droit de ce côté-là, comme s'ils les avaient découverts et les allaient attaquer; à quelque distance, ils en virent trois autres, puis cinq, suivant tous la même route. Outre ceux-là, ils en aperçurent, à une plus grande distance, sept qui prenaient un chemin différent ; car toute la troupe s'était répandue dans l'île, comme des chasseurs qui battent le bois pour faire lever le gibier.

Les Anglais se trouvèrent alors dans un grand embarras, ne sachant s'il valait mieux s'enfuir ou garder leur poste; mais, après une courte délibération, ils pensèrent que, si les ennemis continuaient à rôder partout de cette manière avant l'arrivée du secours, ils pourraient bien découvrir la cave, ce qu'ils regardaient comme le dernier des malheurs. Ils

résolurent donc de les attendre, et, s'ils étaient attaqués par une troupe trop forte, de monter jusqu'au haut de l'arbre, d'où ils pourraient se défendre tant que dureraient leurs munitions, quand même ils seraient environnés de tous les sauvages débarqués, à moins qu'ils ne s'avisassent de mettre le feu à l'arbre.

Cette résolution prise, ils examinèrent encore s'il serait bon de faire feu sur les deux premiers, ou s'ils attendraient la venue des trois suivants, pour séparer ainsi les premiers d'avec les cinq derniers. Ce parti leur parut le meilleur, et ils décidèrent de laisser passer les deux premiers, à moins qu'ils ne vinssent les attaquer. Ils furent confirmés dans cette détermination par la marche de ces deux sauvages, qui prirent un peu à côté de l'arbre; mais les huit autres qui les suivaient continuèrent leur chemin directement vers eux, comme s'ils eussent été instruits du lieu de leur retraite.

Ils se succédaient tous l'un après l'autre; les Anglais, jugeant convenable de ne tirer qu'un à un, crurent qu'il n'était pas impossible d'abattre les trois premiers d'un seul coup. Dans ce but, celui qui devait tirer le premier mit trois balles dans son mousquet, et, le plaçant dans un trou de l'arbre très-propre à assurer le coup, il attendit qu'ils fussent venus à trente verges de distance pour ne pas les manquer.

Pendant que l'ennemi avançait, ils virent distinctement, parmi les trois premiers, leur esclave fugitif, et ils résolurent de ne pas le laisser échapper, quand ils devraient tirer tous deux sur lui.

Mais le premier Anglais savait trop bien viser pour perdre sa poudre; il fit feu et en toucha deux. L'un tomba roide mort, la balle lui ayant passé à travers la tête; l'autre (l'esclave fugitif) eut la poitrine percée d'outre en outre et tomba par terre, quoiqu'il ne fût pas tout à fait mort; pour le troisième, il n'avait qu'une légère blessure à l'épaule, causée sans doute par la balle qui avait traversé le corps du

second; cependant, plein d'effroi, il s'était jeté à terre, en poussant des cris et des hurlements épouvantables.

Les cinq qui suivaient, plus étonnés du bruit qu'instruits du danger, s'arrêtèrent tout court. Les bois avaient rendu ce bruit mille fois plus terrible par les échos qui le répétaient de toutes parts, et les oiseaux, en se levant de tous côtés, y mêlaient des cris confus.

Cependant, voyant que tout était rentré dans le silence et ne sachant ce dont il s'agissait, ils s'avancèrent d'abord sans donner la moindre marque de crainte; mais, arrivés à l'endroit où leurs compagnons avaient été si maltraités, ils se pressèrent tous autour du sauvage blessé; ils le questionnèrent apparemment sur la cause de son malheur, sans savoir qu'ils étaient exposés au même danger.

Il leur répondit sans doute qu'un éclat de feu, suivi d'un affreux coup de tonnerre descendu du ciel, avait tué deux de ses camarades et l'avait blessé lui-même. Cette réponse du moins était fort naturelle; car, comme il n'avait vu aucun homme près de lui et qu'il n'avait jamais entendu un coup de fusil, loin d'en connaître les terribles effets, il lui était difficile de faire quelque autre conjecture.

Nos deux Anglais étaient bien fâchés d'être obligés de tuer tant de créatures humaines; cependant, forcés par le soin de leur propre conservation, et les voyant tous, pour ainsi dire, en leur puissance, ils résolurent de faire sur eux une décharge générale. Le premier avait eu tout le temps de recharger son fusil; ils convinrent des différents côtés où ils viseraient pour rendre l'exécution plus terrible, et, tirant en même temps, ils tuèrent et blessèrent quatre des sauvages, et le cinquième, quoiqu'il ne fût touché en aucune manière, tomba avec le reste, comme mort de peur; nos gens s'imaginèrent les avoir tous tués.

Cette opinion les fit sortir hardiment de l'arbre sans avoir rechargé, ce qui était une imprudence; et ils furent bien étonnés d'en voir tout à coup quatre en vie, dont deux

blessés légèrement, et un autre sain et sauf, découverte qui les obligea à frapper dessus avec la crosse de leurs fusils. Ils tuèrent d'abord l'esclave, cause de tout ce désastre, et un autre blessé au genou. Quant au sauvage qui n'avait pas été atteint, il se prosterna devant eux, tendant ses mains vers le ciel, et, par un murmure lamentable et d'autres signes aisés à comprendre, il demanda la vie; les paroles qu'il prononçait leur étaient absolument inintelligibles.

Ils lui ordonnèrent par signes de s'asseoir au pied d'un arbre, et un des Anglais, ayant par hasard sur lui une corde, lui lia les pieds et les mains, puis, le laissant dans cette situation, ils se mirent l'un et l'autre à la poursuite des deux premiers avec toute la promptitude possible : ils craignaient qu'ils ne découvrissent la cave où étaient cachés leurs femmes et tout ce qui leur restait. Ils les aperçurent, mais à une grande distance. Ils furent un peu rassurés quand ils les virent traverser une vallée du côté de la mer; ce chemin était tout à fait à l'opposé de la retraite pour laquelle ils étaient si fort inquiets. Satisfaits de cette découverte, ils s'en retournèrent vers l'arbre où ils avaient laissé leur prisonnier; mais ils ne l'y trouvèrent point : les cordes dont il avait été lié étaient à terre, au pied du même arbre; et ils supposèrent que d'autres sauvages de ses compagnons l'avaient rencontré et délivré.

Ils furent alors dans un aussi grand embarras qu'auparavant, ne sachant quelle route prendre, ni où était l'ennemi, ni en quel nombre. Toutefois ils résolurent de s'en aller vers la cave, pour voir si tout s'y trouvait en bon état et pour calmer la frayeur des femmes, qui, bien que sauvages elles-mêmes, craignaient mortellement leurs compatriotes, parce qu'elles ne connaissaient que trop leur naturel. Arrivés en cet endroit, ils virent que les sauvages avaient été dans le bois et fort près du lieu en question, mais qu'ils ne l'avaient pas découvert.

Nos Anglais trouvèrent donc tout comme ils le souhai-

taient, mais les femmes étaient dans une terrible frayeur. En même temps ils virent arriver à leur secours sept Espagnols : les dix autres, avec leurs esclaves et le père de Vendredi, s'étaient formés en petit corps pour défendre la ferme où ils avaient leur blé et leur bétail ; mais les sauvages ne s'étaient pas portés jusque-là. Ces sept Espagnols étaient accompagnés de l'esclave que les Anglais leur avaient envoyé et du sauvage qu'ils avaient laissé attaché au pied de l'arbre : ils virent alors qu'il n'avait pas été délié par ses compagnons, mais bien par les Espagnols venus dans cet endroit, où ils avaient trouvé sept cadavres et ce malheureux, qu'ils emmenèrent avec eux. Il fallut pourtant le lier de nouveau, et lui faire tenir compagnie aux deux qui étaient restés lorsque le troisième, auteur de tout le mal, s'était enfui.

Tant de prisonniers commencèrent à leur être à charge, et ils craignaient si fort de les voir s'échapper, qu'ils résolurent de les tuer tous, s'y regardant comme contraints par le soin de leur propre conservation. Le gouverneur espagnol ne voulut pourtant pas y consentir, et ordonna, en attendant mieux, qu'on les envoyât à la vieille grotte dans la vallée avec deux Espagnols pour les garder et pour leur donner la nourriture nécessaire. On le fit, et ils y restèrent la nuit suivante, liés et garrottés.

Les deux Anglais, voyant les troupes auxiliaires des Espagnols, reprirent courage, et ne voulurent pas en demeurer là : ils se firent accompagner de cinq Espagnols, et, armés de cinq mousquets, d'un pistolet et de deux bâtons ferrés, ils partirent aussitôt pour aller à la chasse des sauvages. Ils allèrent du côté de l'arbre où ils leur avaient d'abord résisté, et ils virent sans peine qu'il en était venu d'autres, et qu'ils avaient fait de vains efforts pour emporter leurs compagnons tués, car, en ayant traîné deux assez loin, ils avaient été obligés de renoncer à leur entreprise. De là, ils avancèrent vers la colline, premier poste, d'où ils avaient eu la douleur d'apercevoir leurs maisons en feu ; la fumée

s'élevait encore du toit, mais ils ne découvrirent pas un sauvage.

Ils résolurent alors d'aller, avec précaution, vers leurs plantations ruinées; chemin faisant, étant à portée du rivage, ils virent distinctement les sauvages se jeter dans leurs canots pour se retirer de cette île qui leur avait été si fatale.

Ils furent d'abord fâchés de les laisser partir sans les saluer encore d'une bonne décharge; mais, en examinant la chose avec plus de sang-froid, ils se trouvèrent heureux d'en être quittes.

Les malheureux Anglais étant ruinés alors pour la seconde fois et privés de tout le fruit de leur travail, les autres colons s'empressèrent de les aider à relever leurs habitations et de leur donner tous les secours possibles. Leurs trois compatriotes mêmes, qui jusque-là n'avaient pas marqué la moindre inclination pour eux, et qui n'avaient rien su de toute cette affaire, parce qu'ils s'étaient établis du côté de l'est, vinrent offrir leur assistance et travaillèrent pour eux pendant plusieurs jours. De cette manière, et en fort peu de temps, ils furent remis sur pied.

Deux jours après, la colonie eut la satisfaction de voir trois canots sur le rivage, et près de là deux hommes noyés; ce qui leur donna à croire, avec raison, que les ennemis avaient essuyé une tempête qui avait fait périr quelques-uns de leurs canots: cette conjecture était confirmée par un vent violent qu'on avait senti dans l'île la nuit même de leur départ. Cependant, si la tempête en avait fait périr, il en restait assez pour informer leurs compatriotes de ce qui leur était arrivé, et pour les engager à une seconde entreprise où ils pourraient employer des forces suffisantes pour réussir.

CHAPITRE VI

Nouvelle descente des sauvages en très-grand nombre. — Ils marchent contre les colons. — Combat acharné et sanglant; mort de cent quatre-vingts ennemis; leurs barques sont brûlées. — Dans leur fureur, ils détruisent une partie des plantations. — Leur défaite. — Prisonniers faits sur eux. — Atkins se bâtit une maison d'osier.

Cinq ou six mois se passèrent avant qu'on entendît parler des sauvages, et nos gens commençaient à croire que les Indiens avaient oublié leur malheureuse tentative, quand, tout à coup, ils furent attaqués par une flotte formidable de vingt-huit canots remplis de sauvages armés d'arcs, de flèches, de massues, de sabres de bois et d'autres armes semblables. Leur nombre était si grand, qu'il jeta la colonie dans la plus terrible consternation. Comme ils débarquèrent vers le soir dans la partie orientale de l'île, les colons eurent toute la nuit pour se consulter sur les mesures à prendre. Sachant que leur sûreté avait consisté entièrement à n'être pas découverts, ils crurent devoir prendre les mêmes précautions dans la conjoncture présente, et cela par des motifs d'autant plus forts que le nombre de leurs ennemis était plus grand.

Conformément à cette opinion, ils résolurent d'abord d'abattre les cabanes des deux Anglais et de renfermer le bétail dans l'ancienne grotte; car ils supposaient que les sauvages iraient tout droit de ce côté-là, quoiqu'ils eussent débarqué à plus de deux lieues de cette habitation.

Ensuite ils emmenèrent le bétail qui était dans ma maison de campagne, et qui appartenait aux Espagnols; en un mot, ils écartèrent, autant que possible, tout ce qui était capable de faire croire l'île habitée. Le lendemain, ils se portèrent de bon matin, avec toutes leurs forces, devant la plantation des deux Anglais pour y attendre l'ennemi.

La chose arriva comme ils l'avaient conjecturé. Les sauvages, laissant leurs canots près de la côte orientale de l'île, s'avancèrent sur le rivage, directement vers le lieu en question, au nombre d'environ deux cent cinquante, autant que nos gens en pouvaient juger.

Notre armée était fort petite en comparaison de la leur, et, ce qui était le plus affligeant, il n'y avait pas assez d'armes. Elle se composait de dix-sept Espagnols et de cinq Anglais, du père de Vendredi, des trois esclaves venus dans l'île avec les femmes sauvages, qui s'étaient montrés très-fidèles, et de trois autres esclaves qui servaient les Espagnols : total, vingt-neuf.

Pour armer ces combattants, il y avait onze mousquets, cinq pistolets, trois fusils de chasse, cinq fusils que j'avais ôtés aux mutins en les désarmant, deux sabres et trois vieilles hallebardes : total, vingt-neuf.

Pour en tirer tout le parti possible, ils ne donnèrent point d'armes à feu aux esclaves, mais ils confièrent à chacun une hallebarde ou un bâton à deux bouts, avec une hache. Chaque combattant européen en prit une aussi. Il y avait encore deux femmes qu'il ne fut pas possible d'empêcher d'aller au combat. On leur donna les arcs et les flèches des sauvages que les Espagnols avaient ramassés après la bataille livrée dans l'île, quelque temps auparavant, entre deux troupes de sauvages. On donna encore une hache à chacune de ces amazones.

Le gouverneur espagnol était généralissime; Guillaume Atkins, homme terrible quand il s'agissait de commettre quelque crime, était cependant plein de valeur et commandait sous lui.

Les sauvages avancèrent sur les nôtres comme des lions; malheureusement, nos gens ne pouvaient tirer le moindre secours du lieu où ils étaient postés. Mais Atkins, qui, dans cette occasion, rendit de grands services, était caché avec six hommes derrière quelques broussailles en garde

avancée, avec ordre de laisser passer les premiers ennemis, de faire feu ensuite au milieu de la troupe, et de se retirer après avec toute la promptitude possible en prenant un détour dans le bois, pour se placer derrière les Espagnols, qui avaient une rangée d'arbres devant eux.

Les sauvages avançant par petits pelotons, sans aucun ordre, Atkins en laissa passer une cinquantaine, et, voyant venir les autres en masse, fit faire feu à trois des siens, dont les fusils étaient chargés de six ou sept balles à peu près de celles du calibre d'un pistolet.

Il n'est pas possible de dire combien ils en tuèrent et blessèrent; la surprise et la consternation des sauvages furent inexprimables. Ils étaient dans un étonnement et dans une frayeur terribles d'entendre un bruit si inouï et de voir leurs gens tués ou blessés sans en pouvoir découvrir la cause, quand Atkins lui-même et les trois autres firent une nouvelle décharge dans le plus fort de leur bataillon; en moins d'une minute, les trois premiers, ayant eu le temps de charger de nouveau leurs fusils, leur envoyèrent une troisième décharge.

Si Atkins et ses gens s'étaient retirés immédiatement, comme on le leur avait ordonné, ou si les autres colons eussent été à portée de continuer le feu, les sauvages étaient défaits indubitablement; car leur consternation venait surtout de ce qu'ils se croyaient frappés par leurs dieux, qui les tuaient par le tonnerre et par la foudre. Mais Atkins, s'arrêtant là pour charger de nouveau, les tira d'erreur. Quelques-uns des ennemis les plus éloignés le découvrirent et le vinrent prendre par derrière; et, quoique Atkins fît encore feu sur eux deux ou trois fois et qu'il en tuât une vingtaine, il fut cependant blessé lui-même ; un Anglais fut tué à coups de flèches, et le même malheur arriva peu après à un Espagnol et à un des esclaves venus dans l'île avec les femmes. C'était un garçon d'une bravoure étonnante : il s'était battu en désespéré, et il avait tué à lui seul cinq ennemis, quoi-

qu'il n'eût d'autres armes qu'un bâton à deux bouts et une hache.

Nos gens, étant pressés de cette manière et ayant souffert une perte considérable, se retirèrent vers une colline, dans le bois, et les Espagnols, après trois décharges, firent aussi retraite.

Le nombre des ennemis était trop considérable pour mes colons, et ils se battaient tellement en désespérés, que, quoiqu'il y en eût une cinquantaine de tués et autant de blessés au moins, ils ne laissaient pas de charger nos gens, sans se mettre en peine du danger, et leur envoyaient continuellement des nuées de flèches. On observa même que les blessés encore en état de combattre en devenaient plus furieux et se montraient plus acharnés que les autres.

En se retirant, les nôtres laissèrent leurs morts sur le champ de bataille, et les sauvages maltraitèrent ces cadavres d'une manière horrible, leur cassant les bras, les jambes et la tête avec leurs massues et leurs sabres de bois, comme de vrais barbares.

Voyant que nos gens s'étaient retirés, ils ne songèrent pas à les suivre; mais, s'étant rangés en cercle, selon leur coutume, ils poussèrent deux grands cris, en signe de victoire. Leur joie ne tarda pourtant pas à être troublée par la vue de plusieurs de leurs blessés, qui tombèrent morts épuisés par la perte de leur sang.

Le gouverneur ayant rallié son armée sur un tertre peu élevé, Atkins, quoique blessé, fut d'avis qu'on marchât et qu'on donnât de nouveau avec toutes les forces unies. « Atkins, dit le gouverneur, vous voyez de quelle manière désespérée leurs blessés combattent; laissons-les en repos jusqu'à demain : tous ces malheureux seront à moitié morts de leurs blessures et trop affaiblis par la perte de leur sang pour en venir aux mains de nouveau; nous aurons meilleur marché du reste.

— C'est fort bien dit, répliqua Atkins avec une gaieté

brusque; mais il en sera de moi précisément comme des sauvages : je ne serai bon à rien demain, et c'est pour cela que je veux recommencer l'affaire pendant que je suis encore échauffé.

— Vous parlez en brave, repartit l'Espagnol, et vous avez agi de même; vous avez fait votre devoir, et nous nous battrons pour vous si vous ne pouvez pas être de la partie ; attendons jusqu'à demain : je crois que c'est le parti le plus sage. »

Néanmoins, comme il faisait un beau clair de lune et qu'on voyait les sauvages dans un grand désordre autour de leurs morts et de leurs blessés, on résolut de tomber sur eux pendant la nuit, persuadés que, si on pouvait leur envoyer une seule décharge avant d'être découverts, l'avantage serait pour nos colons. L'occasion était très-favorable, un des Anglais près de l'habitation duquel le combat avait commencé sachant un chemin sûr pour les surprendre. Il fit faire à nos gens un détour dans le bois du côté de l'ouest, puis, revenant au sud, il les mena si près du lieu où étaient le plus grand nombre des sauvages, qu'avant d'avoir été vus ou entendus huit d'entre eux tirèrent sur les ennemis avec le plus grand succès. Une demi-minute après, huit autres les saluèrent de la même manière et en tuèrent et blessèrent un grand nombre ; pendant tout ce temps, il ne leur fut pas possible de voir qui les frappait ni de quel côté ils devaient fuir.

Les nôtres, ayant rechargé leurs armes avec toute la promptitude possible, se partagèrent en trois troupes, résolus de tomber ensemble sur les ennemis.

Ils partagèrent également les armes à feu, ainsi que les hallebardes et les bâtons à deux bouts. Ils voulaient laisser les femmes derrière, mais elles dirent qu'elles étaient résolues à mourir avec leurs maîtres. S'étant mis en bataille, ils sortirent du bois en poussant de grands cris. Les sauvages tinrent ferme, et, dès que nos gens approchèrent, ils tirèrent

plusieurs flèches dont l'une blessa le père de Vendredi, mais assez légèrement. Les nôtres ne leur donnèrent guère le temps de respirer, et, se ruant sur eux, après avoir fait feu, ils engagèrent la mêlée, et, à coups de crosse, de hache et de bâton ferré, ils firent tant, que les vaincus se mirent à pousser des hurlements affreux et à s'enfuir de tous côtés, ne songeant plus qu'à se dérober à des ennemis si terribles.

Nous étions fatigués de les assommer, nous en avions tué ou blessé mortellement au moins cent quatre-vingts. Les autres, saisis d'une frayeur inexprimable, couraient par les collines et les vallées avec toute la rapidité que la peur pouvait ajouter à leur vitesse naturelle.

Comme on ne se mettait guère en peine de les poursuivre, ils gagnèrent le rivage sur lequel ils avaient débarqué; mais il faisait, cette nuit-là, un vent impétueux qui, venant du côté de la mer, les empêchait de quitter le rivage. La tempête continua pendant toute la nuit, et, quand la marée monta, leurs canots furent poussés si avant sur le rivage, qu'il aurait fallu une peine infinie pour les remettre à flot; quelques-uns même furent brisés en se heurtant contre le sable ou les uns contre les autres.

Nos gens, quoique charmés de leur victoire, eurent peu de repos tout le reste de la nuit; mais, s'étant rafraîchis du mieux qu'il leur était possible, ils prirent le parti de marcher vers la partie de la contrée où les sauvages s'étaient retirés. Ce dessein les força de passer sur le champ de bataille, où ils virent plusieurs de leurs malheureux ennemis encore vivants, mais mortellement blessés : spectacle affligeant pour des cœurs généreux; car une âme véritablement grande, quoique forcée par les lois naturelles d'exterminer ses ennemis, est bien éloignée de se réjouir de leurs malheurs.

Il n'y eut pas à s'inquiéter de ces sauvages : les esclaves eurent soin de finir leurs misères à coups de hache.

Nos colons parvinrent enfin à un endroit où ils découvrirent le reste de l'armée des vaincus, qui consistait encore en

une centaine d'hommes. Ils étaient assis à terre, le menton appuyé sur les genoux et la tête soutenue par les deux mains.

Dès que nos gens se furent approchés d'eux à la distance d'une double portée de mousquet, le gouverneur ordonna qu'on tirât deux coups sans balles pour leur donner l'alarme et pour voir leur contenance. Il voulait découvrir, par là, s'ils étaient d'humeur à se battre encore ou si leur défaite les avait entièrement découragés, afin d'agir en conséquence.

Ce stratagème réussit; car, dès que les sauvages eurent entendu le premier coup et qu'ils virent le feu du second, ils se relevèrent avec une extrême frayeur et s'enfuirent vers le bois en poussant une sorte de hurlement que nos gens n'avaient pas encore entendu et dont ils ne purent deviner le sens.

Les colons auraient mieux aimé que le temps eût été tranquille et que les ennemis eussent pu se rembarquer; mais ils ne considéraient pas alors que leur retraite pouvait être la cause d'une nouvelle expédition assez nombreuse pour ne pouvoir résister.

Atkins, qui, malgré sa blessure, n'avait pas voulu se retirer, donna le meilleur conseil : il fut d'avis de se servir de la frayeur des ennemis pour les séparer de leurs barques et les empêcher de regagner leur pays. Quelques-uns s'opposaient à cette opinion, craignant que l'exécution de ce projet ne poussât les Indiens à se cacher dans les bois, ce qui forcerait les nôtres à leur donner la chasse comme à des bêtes féroces et empêcherait de travailler, pour ne s'occuper qu'à garder les plantations; de là naîtraient des inquiétudes continuelles.

Atkins répondit qu'il valait mieux avoir affaire à cent hommes qu'à cent tribus, et qu'il fallait absolument détruire et les canots et les ennemis, s'ils voulaient n'être pas détruits eux-mêmes; en un mot, il leur démontra si bien l'utilité de suivre son avis, qu'ils s'y rendirent tous. Ils mirent aussitôt

la main à l'œuvre, et, ayant ramassé du bois sec, ils essayèrent de brûler quelques-uns des canots; mais ils étaient trop mouillés; néanmoins le feu endommagea les parties supérieures, et il devenait impossible de s'en servir.

Quand les sauvages se furent aperçus de notre projet, quelques-uns d'entre eux sortirent des bois, et, s'approchant, ils se jetèrent à genoux et s'écrièrent : « *Oa Oa Waramokoa.* » Ils prononcèrent quelques autres paroles auxquelles les nôtres ne purent rien comprendre; mais, comme ils se tenaient dans une attitude suppliante, les cris qu'ils poussaient signifiaient évidemment que l'on épargnât leurs canots et qu'on leur permît de s'en retourner.

Nos gens avaient l'intime conviction que l'unique moyen de conserver la colonie était d'empêcher les sauvages de retourner dans leur pays, persuadés que, s'il en échappait un seul pour aller raconter la catastrophe de ses camarades, c'était fait de la colonie. Aussi, indiquant par un signe aux barbares qu'il n'y avait point de grâce à attendre, ils détruisirent toutes les barques épargnées par la tempête. A ce spectacle, les sauvages qui étaient dans les bois poussèrent des hurlements épouvantables que les nôtres entendirent distinctement, et ensuite ils se mirent à courir dans l'île comme des hommes qui avaient perdu l'esprit ; ce qui troubla beaucoup les nôtres, indécis sur ce qu'ils devaient faire pour se délivrer de ces misérables.

Les Espagnols eux-mêmes, malgré toute leur prudence, ne considéraient pas qu'en portant ces sauvages au désespoir ils se mettaient dans la nécessité de faire une garde continuelle auprès de leurs plantations. Il est vrai qu'ils avaient mis leurs troupeaux en sûreté et qu'il était impossible aux Indiens de trouver mon château, non plus que ma grotte dans la vallée; mais malheureusement ils découvrirent la grande ferme, la dévastèrent ainsi que l'enclos et la plantation dont elle était entourée, foulant le blé aux pieds, arrachant les vignes, gâtant les raisins ; en un mot, ils firent des

dommages épouvantables, quoiqu'ils n'en profitassent pas eux-mêmes.

Nos gens étaient à la vérité de force à les combattre partout où ils les trouveraient ; mais ils étaient embarrassés sur la manière de leur donner la chasse. Quand ils les rencontraient un à un, ils les poursuivaient en vain, car ces sauvages étaient d'une agilité extraordinaire ; et, d'un autre côté, nous n'osions marcher isolément pour les surprendre, de peur d'être environnés et accablés par le nombre.

Par bonheur, les sauvages ne possédaient point d'armes; leurs arcs étaient inoffensifs, faute de flèches et de matériaux pour en faire.

L'extrémité à laquelle ils se voyaient réduits était certainement déplorable ; mais la situation où ils avaient mis la colonie n'était guère meilleure ; car, quoique nos retraites fussent conservées, les provisions se trouvaient ruinées ; la moisson était détruite, et il ne restait plus de ressources que le bétail de la vallée, un petit champ de blé qui se trouvait aussi de ce côté-là, et les plantations de Guillaume Atkins et de son camarade. Le troisième avait perdu la vie dans la première action : une flèche lui avait traversé la tête.

A mon avis, la position des colons était plus triste que n'avait été la mienne depuis que je m'avisai de semer du millet et du riz et que j'apprivoisai des chèvres. Les sauvages étaient comme une centaine de loups dévorant tout ce qu'ils pouvaient trouver.

La première chose dont nos gens convinrent dans cet embarras, ce fut de pousser les ennemis vers l'endroit le plus reculé de l'île, afin que, si d'autres sauvages abordaient, ils ne pussent découvrir ceux-ci. Ils résolurent encore de les harasser continuellement, d'en tuer autant qu'ils pourraient, et, s'ils réussissaient à les soumettre, de leur enseigner à semer et de les faire vivre de leur propre travail.

Conformément à ces résolutions, ils les poursuivirent avec tant d'acharnement et les effrayèrent tellement par leurs

armes à feu, dont le seul bruit les faisait tomber à terre, qu'ils s'éloignèrent de plus en plus : leur nombre diminuait de jour en jour, et enfin ils furent réduits à se cacher dans les bois et dans les cavernes, où plusieurs périrent de faim, comme nous pûmes nous en convaincre plus tard, en trouvant leurs cadavres.

La misère de ces pauvres gens remplit les nôtres d'une généreuse compassion, surtout le gouverneur espagnol, l'homme du monde le plus généreux. Il proposa aux autres de chercher à prendre un des sauvages pour lui faire entendre l'intention de la colonie, et pour l'envoyer parmi les siens, afin de les amener à une capitulation qui assurât leur vie et le repos à la colonie.

Ils furent assez longtemps avant de parvenir à leur but ; mais enfin, la disette ayant affaibli les sauvages, on en saisit un. Il était si accablé de son malheur, qu'il ne voulut d'abord ni manger ni boire; mais, voyant qu'on le traitait avec douceur et qu'on lui donnait ce qu'il fallait pour sa subsistance sans lui faire le moindre mal, il revint de ses frayeurs et se tranquillisa peu à peu.

On lui amena le père de Vendredi, qui s'entretint souvent avec lui et l'assura de l'intention où nous étions, non-seulement de lui sauver la vie et à tous ses compagnons, mais encore de leur laisser une partie de l'île, à condition qu'ils se tiendraient dans certaines limites, sans en sortir jamais pour causer le moindre dommage à la colonie. Il lui promit aussi de leur faire donner du grain pour ensemencer des terres, ajoutant qu'on leur fournirait du pain jusqu'à ce qu'ils fussent en état d'en faire pour eux-mêmes; enfin il lui dit d'aller parler à ses compatriotes et de leur déclarer que, s'ils ne voulaient pas accepter ces conditions si avantageuses, ils seraient tous tués.

Les malheureux sauvages, extrêmement abattus et réduits au nombre d'environ trente-sept, acceptèrent cette proposition sans balancer et demandèrent qu'on leur donnât quel-

ques aliments. Aussitôt douze Espagnols et deux Anglais bien armés, accompagnés de trois esclaves et du père de Vendredi, se rendirent à l'endroit où ils se trouvaient alors. Les trois esclaves portaient une grande quantité de pain, quelques gâteaux de riz séchés au soleil et trois chevreaux vivants. On dit aux sauvages de se mettre au pied d'une colline pour manger ensemble, ce qu'ils firent en témoignant une vive reconnaissance.

Dans la suite, ils se montrèrent observateurs religieux de leur parole : ils ne sortaient jamais de leur territoire que quand ils étaient obligés de venir demander des vivres et des conseils pour diriger leur plantation. C'est dans ce même endroit qu'ils vivaient encore quand je débarquai dans l'île et que je leur rendis une visite.

On leur avait enseigné à semer du blé, à faire du pain, à traire les chèvres; rien, en un mot, ne leur manquait. On leur avait assigné une partie de l'île, bordée de rochers par derrière, et de la mer par devant. Elle était située du côté du sud-est, et ils avaient autant de terres fertiles qu'il leur en fallait; elles étaient étendues d'un mille et demi en largeur, et d'environ quatre milles en longueur.

On leur enseigna ensuite à fabriquer des pelles de bois, comme j'en faisais autrefois, et on leur fit présent de douze haches et de trois couteaux; ces outils facilitaient leur travail, et ils vivaient avec toute la tranquillité et toute l'innocence qu'on pouvait désirer.

Après cette guerre, la colonie jouit d'une sécurité parfaite relativement aux sauvages, jusqu'à l'époque où je revins la voir. Les canots des Indiens ne laissaient pas d'y aborder de temps en temps pour faire leurs repas humains; mais, comme ils étaient de différentes nations et qu'ils n'avaient apparemment jamais entendu parler de ce qui était arrivé aux autres, ils ne firent aucune recherche dans l'île pour trouver nos sauvages, et, quand ils l'auraient fait, c'eût été un grand hasard s'ils les eussent rencontrés.

Tel est le récit fidèle et complet de tout ce qui arriva de considérable dans mon île pendant mon absence.

Quand je retournai voir la colonie des deux Anglais, leurs huttes me parurent être de grandes ruches. Guillaume Atkins commençait à devenir sobre, industrieux, rangé ; il s'était fait une tente d'ouvrage de vannier, qui était la chose la plus curieuse. Elle avait cent vingt pas de circuit ; les murailles étaient d'un tissu aussi serré que celui d'un panier; elle consistait en trente-deux compartiments fort épais et de la hauteur de sept pieds. Il y avait au milieu une autre hutte qui n'avait pas plus de vingt-deux pas de contour. Elle était beaucoup plus forte et plus épaisse que la tente extérieure ; la forme en était octogone, et chacun des huit coins était soutenu par un fort poteau. Sur le haut de ces poteaux, on avait posé de grandes pièces de charpente, jointes ensemble par des chevilles de bois ; ces pièces servaient de base à huit solives qui faisaient le dôme de tout le bâtiment, et qui étaient parfaitement bien unies, quoiqu'au lieu de clous il n'eût que quelques chevilles de fer qu'il avait trouvé moyen de faire avec de la vieille ferraille laissée par moi dans l'île.

Il montrait une grande industrie dans plusieurs choses où il n'avait jamais eu occasion de s'appliquer. Il se fit non-seulement une forge, avec deux soufflets de bois et de fort bon charbon, mais encore une enclume de grandeur ordinaire, dont il avait trouvé la matière dans un levier de fer ; ce qui lui donna le moyen de forger des crochets, des gâches de serrures, des chevilles de fer, des verrous et des gonds.

Quant à son bâtiment, après avoir dressé le dôme de sa tente inférieure, il remplit les vides entre les solives d'ouvrage de vannier très-solide. Il le couvrit de paille de riz, et sur le tout il mit encore des feuilles fort larges d'un certain arbre, ce qui rendait le toit aussi impénétrable à la pluie que s'il eût été couvert de tuiles ou d'ardoises : il fit tout lui-même, excepté l'ouvrage de vannier, que les sauvages avaient fait pour lui.

La tente extérieure formait comme une espèce de galerie couverte, et de ses trente-deux angles de solives s'étendaient les poteaux qui soutenaient le dôme, et qui étaient éloignés du circuit l'espace de vingt pieds, de manière qu'il y avait entre les murailles extérieures et intérieures une promenade large de vingt pieds.

L'intérieur de la hutte était partagé en six appartements par le moyen de ce même ouvrage d'osier, mais plus proprement tressé et plus fin que le reste. Dans chacune de ces six chambres de plain-pied, il y avait une porte servant d'entrée par la tente du milieu, et une autre donnant dans la galerie extérieure, laquelle galerie était aussi partagée en six pièces égales, propres non-seulement à servir de retraite, mais encore de magasins. Ces six espaces n'occupaient pas toute la circonférence, et les autres appartements de la tente extérieure étaient arrangés de la manière suivante : dès qu'on était entré par la porte du dehors, on avait devant soi un petit passage menant à la porte de la maison intérieure : de chaque côté du passage il y avait une muraille d'ouvrage de vannier, avec une porte par où l'on entrait dans une espèce de magasin large de vingt pieds et long de quarante, et de là dans un autre un peu moins long : de sorte que dans la tente extérieure il y avait dix belles chambres, dans six desquelles on ne pouvait entrer que par les appartements de la tente intérieure, dont elles étaient, pour ainsi dire, les cabinets. Les quatre autres, comme je viens de dire, étaient de grands magasins : d'eux d'un côté et deux de l'autre du passage qui menait de la porte du dehors à celle de la maison intérieure.

Je crois qu'on n'a jamais entendu parler d'un pareil ouvrage de vannier, ni d'une hutte faite avec autant de propreté et de symétrie. Cette grande ruche logeait trois familles, savoir : celle d'Atkins, de son compagnon, et de la femme esclave du troisième Anglais qui avait perdu la vie dans la dernière guerre.

Les autres en usèrent parfaitement bien envers cette femme, et lui fournirent avec libéralité tout ce dont elle eut besoin, du grain, du lait, des raisins secs, etc. S'ils tuaient un chevreau ou s'ils trouvaient une tortue, elle en avait toujours sa part, de manière qu'ils vivaient tous ensemble assez bien, quoiqu'ils ne fussent pas aussi laborieux que les Anglais qui formaient une colonie à part.

CHAPITRE VII

Je m'assure que les colons sont décidés à vivre désormais en bonne intelligence. — Franchise et sincère repentir d'Atkins. — Mariage d'Atkins et des autres Anglais avec les femmes esclaves.

Il est temps d'entrer dans le détail de ce que je fis pour ma colonie et de la situation où je la laissai en sortant de l'île. Les colons croyaient, comme moi, qu'ils ne seraient plus importunés par les visites des sauvages, et que, même si ceux-ci revenaient deux fois plus nombreux qu'auparavant, ils seraient repoussés : il n'y avait donc rien à craindre de ce côté-là. Un point plus important, que je traitai avec le gouverneur, c'était la demeure de mes sujets dans l'île. Ne voulant point emmener les uns et laisser les autres, ceux-ci auraient été au désespoir d'y rester, si j'eusse diminué leur nombre.

Je leur dis donc à tous que j'étais venu pour les établir dans l'île et non pour les en retirer; que, dans ce dessein, j'avais fait des dépenses considérables, afin de les pourvoir de toutes les choses nécessaires à leur subsistance et à leur sûreté ; que, de plus, je leur amenais des personnes pour augmenter leur nombre et pour leur rendre les plus grands services.

Avant de leur livrer tout ce que j'avais apporté pour eux,

je leur demandai à chacun, l'un après l'autre, s'ils avaient absolument oublié leurs anciennes animosités, et s'ils voulaient se promettre une étroite amitié et un attachement sincère pour l'intérêt commun de toute la société. Ils jurèrent d'être toujours amis.

Alors je fis porter à terre la cargaison que je leur avais destinée, et, pour empêcher toute dispute sur le partage, j'ordonnai que chacun prît une portion égale de tout ce qui devait servir à les vêtir. Je commençai par leur distribuer de la toile pour faire quatre chemises, et j'augmentai ensuite le nombre jusqu'à six, à l'instante prière des Espagnols. Rien au monde n'était capable de leur faire plus de plaisir ; ils en étaient privés depuis si longtemps, qu'ils en avaient presque oublié l'usage.

Je destinai les étoffes minces d'Angleterre à leur confectionner à chacun un habit ample et léger, à cause de la chaleur du climat. J'ordonnai en même temps qu'on leur en fournît de nouveaux dès que ceux-ci seraient usés. Je donnai à peu près les mêmes ordres pour ce qui regardait les souliers, les bas et les chapeaux.

Je leur présentai ensuite les ouvriers que j'avais amenés avec moi, surtout le tailleur, le serrurier, les deux charpentiers, et mon artisan universel, qui leur était plus utile que personne au monde. Le tailleur, afin de leur témoigner son zèle, se mit aussitôt à travailler, et, avec ma permission, il commença par leur tailler à chacun une chemise. En même temps il enseigna aux femmes à manier l'aiguille, à coudre et à piquer, et il les employa à faire les chemises de leurs maîtres et de tous les autres.

Il n'est pas nécessaire de dire combien les charpentiers furent utiles à ma colonie. Ils mirent d'abord en pièces tous mes meubles grossiers, et les remplacèrent en très-peu de temps par des tables fort propres, des chaises, des bois de lit, des buffets, etc.

Pour leur montrer combien la nécessité avait instruit mes

colons, je menai mes charpentiers voir la maison d'Atkins. Ils m'avouèrent tous deux qu'ils n'avaient jamais vu pareil exemple de l'industrie humaine ; l'un d'eux, après avoir réfléchi pendant quelques moments, se tournant de mon côté : « En vérité, dit-il, cet homme n'a pas besoin de nous ; il ne lui manque que des outils. »

Ce mot me fit penser à ceux que j'avais apportés ; je distribuai à chaque homme une bêche, une pelle et un râteau, afin de suppléer à la charrue et à la herse. Je donnai encore à chaque colonie une pioche, un levier, une grande hache et une scie, en leur permettant d'en prendre de nouveaux dans le magasin général dès qu'ils seraient usés ou rompus.

J'avais amené avec moi à terre le jeune homme dont la mère était morte de faim, et la servante. C'était une jeune fille douce, bien élevée et pieuse, dont la conduite charmait tout le monde : elle avait vécu malheureusement sur le navire, où il n'y avait point d'autre femme ; mais elle s'était soumise à son sort avec beaucoup de résignation. Quand elle vit l'ordre qui régnait dans mon île et l'air florissant qui y éclatait partout, considérant qu'elle n'avait aucune affaire dans les Indes orientales, elle me pria de la laisser dans l'île et de la recevoir comme un membre de ma famille. Le jeune homme m'adressa la même prière, et j'y consentis avec plaisir. Je leur donnai un petit terrain, où on leur fit trois tentes entourées d'ouvrages de vannerie, construites comme la maison d'Atkins.

Un heureux changement s'opéra dans l'île, grâce à mon jeune et digne ecclésiastique français. Il eut de fréquents entretiens avec les Anglais et surtout avec Atkins, qu'il amena, par ses avis et par ses instructions, à de pieux et sincères sentiments de repentir.

J'allai un jour avec ce bon prêtre à l'habitation des Anglais : je leur demandai s'ils étaient mariés dans leur patrie. Ils me répondirent que deux d'entre eux étaient veufs, et les huit autres encore garçons. « Eh bien, leur dis-je, vou-

driez-vous recevoir pour épouses légitimes les femmes qui maintenant sont vos esclaves? »

Tous y consentirent, et une semaine après, les femmes esclaves furent baptisées et mariées par le prêtre.

CHAPITRE VIII

Encore un mariage. — Partage de l'île entre tous les habitants. — Les trente-sept sauvages admis dans la colonie. — Je quitte mon île après y avoir passé vingt-cinq jours. — Notre navire est attaqué par une armée navale de sauvages. — Mort de Vendredi. — Mon arrivée à la baie de Todos-los-Santos. — J'envoie une chaloupe dans mon île. — Nous débarquons dans l'île de Madagascar. — Le matelot Jeffery pris et pendu par les sauvages. — Horrible vengeance exercée par les gens de notre équipage.

Après avoir ainsi réglé les affaires de mon île, je me préparais à retourner à bord du navire, quand le jeune Anglais que j'avais tiré du bâtiment affamé vint me dire qu'il me savait accompagné d'un ecclésiastique, et que, par son ministère, j'avais marié les Anglais avec les femmes sauvages; il ajouta qu'il se présentait un autre mariage à faire entre deux chrétiens.

Je lui dis que je le soupçonnais de parler pour lui-même et pour la servante de sa mère, il m'interrompit en souriant, pour me déclarer avec modestie que je me trompais dans ma conjecture, et qu'il n'avait rien de tel dans l'esprit, se trouvant dans des circonstances assez tristes pour n'y pas mettre encore le comble par un mariage mal assorti; qu'il connaissait mon dessein de le faire retourner dans sa patrie; mais que, mon voyage devant être de long cours, selon toutes les apparences, et très-hasardeux, il me demandait pour toute grâce de lui donner quelques esclaves et tout ce qui était nécessaire pour établir une plantation; que, de cette manière,

il attendrait avec patience l'occasion de retourner en Angleterre, persuadé que, quand j'y serais revenu, je ne l'oublierais pas. Enfin il ajouta qu'il désirait me donner des lettres pour ses parents, afin de les informer de mes bontés pour lui et du lieu où je l'avais laissé; il me promit que, dès que je le ferais sortir de l'île, il me cèderait sa plantation, de quelque valeur qu'elle pût être.

Ce langage, fort convenable pour un jeune homme de cet âge, me plaisait d'autant plus qu'il m'assurait positivement que le mariage en question ne le regardait pas lui-même. Je lui promis de remettre ses lettres, si je retournais sain et sauf en Angleterre, de n'oublier jamais la fâcheuse situation dans laquelle il allait demeurer, et d'employer tous les moyens pour l'en tirer.

J'étais fort impatient cependant de savoir de quel mariage il avait voulu parler, et il m'apprit qu'il s'agissait de Suzanne (c'était le nom de la servante) et de mon artisan universel.

J'en fus vraiment charmé, car je trouvais cette alliance très-convenable. J'ai déjà fait connaître le caractère du jeune homme. Pour la fille, elle était modeste, douce, pieuse et pleine de bon sens. Elle parlait à propos, d'une manière décente et polie, toujours prête à répondre quand il fallait et ne se mêlant jamais de ce qui ne la regardait pas; elle avait beaucoup d'adresse pour toutes sortes d'ouvrages, et elle était si bonne ménagère, qu'elle aurait pu être la femme de charge de toute la colonie; elle savait parfaitement se conduire en toute occasion.

Nous les mariâmes le jour même, et, comme je lui tenais lieu de père dans cette cérémonie, je lui donnai aussi une dot, car je lui assignai à elle-même et à son époux un espace de terre assez considérable pour en faire une plantation. Ce mariage et la proposition que le jeune homme m'avait faite de lui laisser en propre une petite étendue de terrain me firent naître la pensée de partager toute l'île aux habitants,

afin de leur ôter les occasions de querelle. J'en donnai la commission à Atkins, devenu grave, modéré, économe, en un mot il était alors un parfait honnête homme, très-pieux, fort attaché à la religion, et, si j'ose décider d'une affaire de cette nature, véritablement converti.

Il s'acquitta de ce soin avec tant de prudence, que tous mes colons furent contents et me prièrent de ratifier le partage par un écrit de ma main. Je le fis dresser sur-le-champ, et, en spécifiant les limites de chaque plantation, je leur donnai à chacun un droit de possession pour eux et pour leurs héritiers, ne me réservant que le *haut domaine* de l'île, et une redevance pour chaque plantation, payable en onze ans à moi ou à celui de mes héritiers qui, venant la demander, produirait une copie authentique du présent écrit.

Quant à la forme du gouvernement et des lois, je leur dis qu'ils étaient aussi capables que moi de prendre des mesures utiles là-dessus, et que je souhaitais seulement qu'ils me promissent de nouveau de vivre ensemble en bons amis et en bons voisins.

Il est encore une particularité que j'aurais tort de passer sous silence. Comme tous les habitants de mon île vivaient dans une espèce de république et qu'ils avaient beaucoup à faire, il paraissait ridicule qu'il y eût trente-sept sauvages relégués dans un coin de l'île, à peine capables de gagner leur vie, bien loin de contribuer à l'utilité générale. Je proposai au gouverneur espagnol d'aller trouver ces malheureux avec le père de Vendredi, et de leur offrir de se joindre au reste des habitants, afin de planter pour eux-mêmes, ou bien de servir les autres en qualité de domestiques, et non en qualité d'esclaves; car je ne voulus pas absolument permettre qu'on les réduisît à l'esclavage, ce qui eût été contraire à la capitulation qu'ils avaient faite en se rendant.

Ils acceptèrent la proposition de grand cœur, et quittèrent sans retard leurs habitations. Il n'y en eut que trois ou quatre qui prirent le parti de cultiver leurs propres terres; les autres

aimèrent mieux être distribués dans les différentes familles que nous avions établies.

Toutes les colonies se réduisaient alors à deux. Il y avait celle des Espagnols, qui demeuraient dans mon château et qui étendaient leur plantation du côté de l'est, le long de la petite baie, jusqu'à ma maison de campagne ; celle des Anglais dans le nord-est de l'île, qui s'étendait du côté du sud et du sud-ouest, derrière la plantation des Espagnols. Chaque colonie avait encore à sa disposition une assez grande étendue de terre en friche qu'elle pouvait cultiver en cas de besoin ; en sorte que, sous ce rapport, il n'y avait aucun sujet de jalousie ni de discorde.

On laissait déserte la partie orientale de l'île, afin que les sauvages pussent y aller comme à leur ordinaire, et on résolut de ne point se mêler de leurs affaires, s'ils ne se mêlaient pas de celles des habitants. Il ne fallait pas douter qu'ils n'y revinssent souvent comme autrefois ; mais je n'ai jamais entendu parler d'aucune entreprise de leur part contre mes colonies.

J'avais fait espérer à mon religieux que la conversion des trente-sept sauvages pouvait s'opérer sans lui d'une manière dont il serait satisfait, puisque ces gens, étant ainsi distribués parmi les chrétiens, il serait facile de leur faire goûter les principes de notre religion, pourvu que chacun de leurs maîtres voulût bien redoubler d'efforts pour y réussir. Il en convint. « Mais, dit-il, comment les porterons-nous à travailler avec application ? » Je lui répondis qu'il fallait les y engager en les assemblant tous, ou bien en leur parlant à chacun en particulier. Ce second parti lui parut préférable. Il entreprit donc de se rendre auprès des Espagnols pendant que j'irais adresser mes exhortations aux Anglais. Nous recommandâmes aux uns et aux autres d'enseigner aux sauvages les principes de la religion chrétienne, l'existence de Dieu, les mérites de Jésus-Christ, etc. Ils nous le promirent.

Je ne jugeai point à propos de parler à mes colons de la

chaloupe que j'avais eu soin d'embarquer par pièces détachées, avec l'intention de les faire joindre ensemble dans l'île. J'en fus détourné d'abord, en y arrivant, par les semences de discorde répandues dans la colonie, persuadé qu'au moindre mécontentement ils se serviraient de cette chaloupe pour se séparer les uns des autres; peut-être aussi en auraient-ils fait usage pour pirater, et de cette manière mon île serait devenue un repaire de brigands, au lieu d'être une colonie de gens modérés et pieux. Je ne voulus pas leur laisser non plus les deux canons de bronze ni les deux petites pièces de tillac que je leur avais destinés. Je les crus assez forts sans cet arsenal et assez bien armés pour soutenir une guerre défensive; mon but n'était nullement de les mettre en état d'entreprendre des conquêtes.

Je revins à bord, après avoir passé vingt-cinq jours dans l'île, promettant à ceux de mes gens qui avaient pris la résolution d'y rester jusqu'à ce que je les en tirasse, de leur envoyer du Brésil de nouveaux secours si je pouvais en trouver l'occasion. Je m'étais engagé surtout à leur procurer quelque bétail, tels que vaches, moutons, etc.

Le jour suivant, nous fîmes voile et saluâmes la colonie de cinq coups de canon.

Le troisième jour après avoir mis à la voile, la mer étant calme et le courant allant avec force vers l'est-nord-est, nous fûmes un peu entraînés hors de notre cours, et nos gens crièrent jusqu'à trois fois : « Terre à l'est! » sans qu'il nous fût possible de savoir si c'était le continent ou une île. Vers le soir, nous vîmes la mer toute couverte de quelque chose de noir que nous ne pûmes distinguer; mais notre contremaître, étant monté sur le grand mât avec une lunette d'approche, se mit à crier qu'il voyait toute une armée. Je ne savais ce qu'il voulait dire avec son armée, et je le traitai d'extravagant. « Ne vous fâchez pas, monsieur, répondit-il, c'est une armée navale de plus de mille canots, et je les vois distinctement venir droit à nous. »

Je fus un peu surpris de cette nouvelle, ainsi que mon neveu le capitaine, qui, ayant entendu raconter dans l'île de si terribles choses sur les sauvages, et n'étant jamais allé dans ces mers, ne savait qu'en penser. Il s'écria deux ou trois fois qu'il fallait nous attendre à être dévorés. J'avoue que, voyant la mer calme et le courant qui nous portait vers le rivage, je n'étais pas sans frayeur. Je l'encourageai pourtant, en lui conseillant de laisser tomber l'ancre aussitôt qu'on serait dans la nécessité d'en venir aux mains avec ces barbares.

Le calme continuant et cette flotte étant fort près de nous, je commandai qu'on jetât l'ancre et qu'on ferlât les voiles. Afin d'empêcher qu'ils ne missent le feu au navire, je fis remplir les deux chaloupes d'hommes bien armés, et les plaçai l'une à la poupe, et l'autre à la proue. Ils se munirent d'un bon nombre de seaux pour éteindre le feu que les sauvages pourraient s'efforcer de mettre au bâtiment.

Nous attendîmes les ennemis dans cette position, et bientôt nous les vîmes de près : jamais, je crois, un plus terrible spectacle ne s'est offert aux yeux d'un Européen. Le contremaître s'était trompé de beaucoup dans son calcul : au lieu de mille canots, il n'y en avait que cent vingt-six, dont plusieurs contenaient dix-sept personnes ; les plus petits étaient montés par sept hommes.

Ils s'avançaient hardiment et paraissaient avoir le projet d'entourer le navire ; nous ordonnâmes à nos chaloupes de les en empêcher.

Cet ordre nous engagea, contre notre intention, dans un combat avec les sauvages. Cinq ou six de leurs canots approchèrent tellement de la plus grande de nos chaloupes, que nos gens leur firent signe de la main de se retirer ; ils le comprirent bien, mais en se retirant ils lancèrent une cinquantaine de javelots et blessèrent dangereusement un de nos hommes. Je criai à nos gens de ne point faire feu, et nous leur jetâmes des planches pour se mettre à couvert contre les flèches, si les sauvages tiraient de nouveau.

Environ une demi-heure après ils avancèrent du côté de la poupe, et je vis alors que c'étaient de mes anciens ennemis. Un moment après ils s'éloignèrent, et, s'étant tous réunis, ils firent force de rames pour revenir sur nous. Je commandai à tout l'équipage d'attendre qu'ils eussent tiré leurs flèches une seconde fois, et de tenir les canons tout prêts à faire feu.

En même temps j'ordonnai à Vendredi de se mettre sur le tillac et de leur demander quel était leur dessein. Immédiatement après Vendredi s'écria qu'ils allaient tirer, et ils firent voler en effet dans le navire plus de trois cents flèches dont personne ne fut blessé, si ce n'est mon fidèle sauvage lui-même, qui eut sous mes yeux le corps percé de trois blessures mortelles.

Ma vive douleur en voyant tomber ce compagnon dévoué de tous mes travaux m'inspira un ardent désir de vengeance. Voyant la grêle de flèches lancées sur nous sans raison, et la mort du pauvre Vendredi, je crus être en droit, devant Dieu et devant les hommes, de repousser la force par la force.

J'ordonnai qu'on chargeât cinq canons à mitraille et quatre à boulet, et nous leur envoyâmes une telle bordée, que le souvenir doit en être resté parmi ces nations.

Les sauvages n'étaient pas éloignés de nous de la moitié de la longueur d'un câble, et nos canonniers pointèrent si juste, que quatre de leurs canots furent renversés, selon toutes les apparences, d'un seul et même coup de canon.

Notre bordée fit un ravage terrible : je ne saurais dire précisément combien nous en tuâmes, mais il est certain que jamais il n'y eut dans une multitude de gens une frayeur et une consternation semblables. Treize ou quatorze de leurs canots, tant brisés que renversés, furent coulés à fond ; une partie de ceux qui les montaient furent tués, et les autres s'efforçaient de se sauver à la nage ; le reste ne songeait qu'à s'éloigner, sans se mettre en peine de leurs camarades.

Ils s'enfuirent avec tant de précipitation, qu'en trois heu-

res ils furent hors de notre vue, excepté trois ou quatre canots qui faisaient eau et ne pouvaient suivre le gros de la flotte. Nous ne prîmes qu'un seul sauvage, qui nageait encore une heure après le combat.

Il était tellement accablé de son malheur, qu'il ne voulait ni parler ni manger, et nous crûmes tous qu'il avait l'intention de se laisser mourir de faim. Je trouvai pourtant le moyen de lui rendre la parole : on feignit de le jeter à la mer, puis on l'y jeta effectivement et on s'éloigna de lui. Il suivit la chaloupe à la nage, et, y étant rentré, il devint plus traitable et se mit à parler un langage dont personne de nous ne pouvait entendre un seul mot.

Un vent frais s'étant élevé, nous remîmes à la voile. Tout le monde se félicitait de s'être ainsi tiré de cette affaire, excepté moi, qui étais au désespoir de la perte du pauvre Vendredi.

Quand notre prisonnier commença à comprendre quelques mots anglais et à s'habituer avec nous, nous lui demandâmes de quel pays il était venu avec ses compagnons; mais il nous fut impossible d'entendre un mot de sa réponse. Il tirait sa voix du gosier d'une manière si creuse et si étrange, qu'il ne paraissait pas former des sons articulés. Nous ne pûmes deviner s'il se servait des dents, des lèvres, de la langue, ou du palais : ses paroles ressemblaient aux différents sons qui sortent d'un cor de chasse. Lorsque enfin il sut assez d'anglais, il nous fit entendre que ses compatriotes étaient partis avec leurs rois pour livrer une grande bataille. Nous lui demandâmes combien ils avaient de rois. Il dit qu'ils étaient cinq nations et autant de rois, et que leur dessein était d'aller combattre deux nations ennemies. Nous lui demandâmes encore pour quelle raison ils s'étaient approchés de nous. Il répondit que leur intention n'avait été d'abord que de contempler notre navire. Tout fut exprimé dans un langage plus incorrect encore que ne l'avait été celui de Vendredi quand il commençait à s'énoncer en anglais.

Un dernier mot sur ce fidèle serviteur. Nous lui rendîmes les derniers honneurs avec la plus grande solennité ; nous le mîmes dans un cercueil, et, après l'avoir jeté à la mer, nous prîmes congé de lui par onze coups de canon.

Continuant notre voyage avec un bon vent, nous découvrîmes la terre le douzième jour après cet événement au cinquième degré de latitude méridionale : c'était la partie de toute l'Amérique qui s'avance le plus vers le nord-est. Nous nous dirigeâmes vers le sud-quart-à-l'est, en ne perdant point le rivage de vue pendant quatre jours, au bout desquels nous doublâmes le cap Saint-Augustin ; et trois jours après nous laissâmes tomber l'ancre dans la baie de Todos-los-Santos, d'où me vint ma bonne et ma mauvaise fortune.

Jamais il n'y était arrivé de navire y ayant moins d'affaires; et cependant nous n'obtînmes qu'avec beaucoup de peine l'autorisation de communiquer avec les habitants du pays ; ni mon associé qui jouissait dans ce pays d'une très-grande considération, ni mes deux facteurs, ni le bruit de la manière miraculeuse dont j'avais été tiré de mon désert, ne me purent obtenir cette faveur. Mon associé, à la fin, se souvenant que j'avais donné autrefois cinq cents moïdores au prieur du monastère des Augustins, et deux cents aux pauvres, pria ce religieux d'aller parler au gouverneur et de demander qu'il me permît de descendre à terre, avec le capitaine et huit hommes. On nous l'accorda, mais à condition que nous ne débarquerions aucune denrée et que nous n'emmènerions personne avec nous sans une permission expresse.

On nous fit observer ces conditions avec tant de sévérité, que j'eus toutes les peines du monde à débarquer trois balles d'étoffes et de toiles que j'avais apportées pour en faire présent à mon associé. C'était un homme très-généreux et qui avait de nobles sentiments : sans savoir que j'eusse le moindre dessein de lui faire un cadeau, il m'envoya du vin, du tabac, des confitures pour plus de trente moïdores et quel-

ques médailles d'or. Mon présent n'était pas de moindre importance que le sien et devait lui être très-agréable; j'y joignis la valeur de cent livres sterling en marchandises et le priai de faire dresser ma chaloupe afin d'envoyer à ma colonie ce que je lui avais promis.

La barque fut prête après quelques jours, et je donnai au pilote de telles instructions, qu'il était impossible de ne pas trouver mon île.

Bientôt la chaloupe fut chargée de la cargaison que je destinais à mes gens : un de nos matelots, qui était allé à terre avec moi, s'offrit de partir avec la chaloupe et de s'établir dans ma colonie, pourvu que j'ordonnasse par une lettre au gouverneur espagnol de lui accorder du terrain et les outils nécessaires pour commencer une plantation, genre d'industrie qu'il entendait fort bien, ayant été planteur autrefois à Maryland et boucanier[1]. Je l'encourageai dans ce dessein, en lui accordant tout ce qu'il me demandait; et je lui fis présent du sauvage que nous avions pris dans notre dernière rencontre; de plus, je chargeai le gouverneur espagnol de lui remettre une portion de tout ce qui lui était nécessaire, égale à celle distribuée aux autres.

J'envoyai en outre, ainsi que je l'avais promis, trois vaches à lait, cinq veaux, vingt-deux porcs, trois truies pleines, deux cavales et un cheval. Toute cette cargaison arriva en bon état dans l'île, et l'on croira sans peine qu'elle y fut reçue avec plaisir par mes sujets, qui se trouvaient alors au nombre de soixante-dix.

Au lieu d'abandonner ainsi pour toujours une île que j'avais voulu revoir malgré mon âge et les dangers du voyage, j'aurais pu m'assurer la propriété de ce pays en le soumettant à la Grande-Bretagne. J'aurais pu y transporter

[2] On donnait primitivement le nom de *boucaniers* à des chasseurs de bœufs sauvages, qui s'étaient établis à Saint-Domingue vers la fin du dix-septième siècle. Comme les sauvages de l'Amérique, ils faisaient cuire leur viande sur un gril appelé *boucan*. A. B.

du canon, des munitions et des planteurs; en faire une colonie florissante et m'y fixer moi-même; expédier mon petit navire chargé de riz, et prier mes correspondants de me le renvoyer avec tout ce qui pourrait être utile et agréable à la colonie. Mais j'étais possédé du démon des aventures, qui me forçait à courir le monde, uniquement pour courir. Je ne songeai pas même à donner un nom à cette île où j'avais trouvé un asile contre la fureur des flots; je négligeai d'établir un lieu social entre elle et le reste du monde civilisé. Au lieu de consacrer ma fortune et mes dernières années à faire le bonheur d'hommes qu'un puéril orgueil me faisait appeler mes sujets, je n'eus alors aucune idée des choses auxquelles était appelé par la Providence le fondateur de cet État naissant.

Nous trouvâmes dans la baie de Todos-los-Santos un navire en charge pour Lisbonne, et le jeune prêtre français me demanda la permission d'en profiter pour aller en Europe; j'y consentis, malgré le plaisir que je trouvais dans le commerce de cet homme à la fois si pieux et si aimable.

Du Brésil nous allâmes par la mer Atlantique au cap de Bonne-Espérance; nous eûmes des vents contraires et quelques tempêtes.

Notre bâtiment étant uniquement destiné au commerce, nous avions à bord un subrécargue qui devait en régler tous les mouvements lorsque nous serions arrivés au cap de Bonne-Espérance. Tout avait été confié à ses soins : il était limité pour le nombre de jours qu'il fallait rester dans chaque port. Ainsi je ne pouvais nullement diriger la marche du bâtiment : le subrécargue et mon neveu délibéraient entre eux sur ce qu'il y avait à faire.

Nous ne nous arrêtâmes au Cap que pour prendre de l'eau fraîche et les autres choses nécessaires, et nous nous hâtâmes pour arriver à la côte de Coromandel, parce que nous étions informés qu'un vaisseau de guerre français de cinquante canons et deux grands navires marchands avaient

pris la route des Indes. Les Français étaient alors en guerre avec les Anglais.

Nous touchâmes d'abord à l'île de Madagascar. Le peuple qui l'habite est traître et féroce; il a pour armes des arcs et des lances dont il se sert avec beaucoup d'adresse. Cependant nous y fûmes fort bien pendant quelque temps; les habitants nous traitèrent avec civilité, et, pour de légers cadeaux que nous leurs fîmes, tels que couteaux, ciseaux, etc., ils nous amenèrent onze jeunes bœufs gras; nous en destinâmes une partie à notre nourriture pendant notre séjour dans cette île, et nous salâmes le reste pour la provision du navire.

Lorsque nous débarquions dans l'île, les habitants, qui sont nombreux, se pressaient autour de nous, et, d'une certaine distance, ils nous regardaient avec attention. Étant traités par eux fort honnêtement, nous ne nous croyions pas en danger; nous coupâmes seulement trois branches d'arbres que nous plantâmes en terre à quelques pas de nous, ce qui, dans ce pays, est une marque de paix et d'amitié; les insulaires firent de même de leur côté, pour indiquer qu'ils acceptaient la paix. Après cette cérémonie il ne leur est pas permis de passer vos branches et vous ne sauriez passer les leurs sans leur déclarer la guerre. De cette manière chacun est en sûreté derrière ses limites; la place restée vide sert de marché; et on y trafique librement. En y allant il n'est pas permis de porter des armes, et les gens du pays même, avant d'avancer jusque-là, plantent leurs lances en terre; mais, si on rompt la convention en leur faisant quelque violence, ils s'élancent sur leurs armes et cherchent à repousser la force par la force.

Un soir que nous étions venus à terre, les insulaires s'assemblèrent en plus grand nombre que de coutume; mais tout se passa avec le bon accord ordinaire. Ils nous apportèrent différentes sortes de provisions qu'ils échangèrent contre quelques bagatelles; et leurs femmes nous fournirent

du lait et des racines, que nous reçûmes avec plaisir. Tout était si paisible, que nous résolûmes de passer la nuit à terre dans une hutte que nous nous étions faite de quelques branches : je ne sais par quel pressentiment je ne me trouvai pas disposé à coucher à terre comme les autres. Notre chaloupe se trouvait à l'ancre à un jet de pierre du rivage, avec deux hommes pour la garder ; j'en fis venir un pour couper quelques branches, afin de nous en couvrir dans la chaloupe ; ayant étendu la voile, je me couchai dessus.

Vers deux heures du matin nous entendîmes les cris terribles d'un de nos marins qui nous priait de faire approcher la chaloupe, si nous ne voulions pas les laisser massacrer : aussitôt j'entendis cinq coups de fusil qui furent répétés deux fois immédiatement après.

Ce tumulte m'ayant réveillé en sursaut, je fis avancer la chaloupe, et, me voyant trois fusils sous la main, je pris la résolution d'aller à terre avec les deux matelots et de secourir nos gens.

Nous fûmes près du rivage en un instant ; aussitôt nos matelots, poursuivis par trois ou quatre cents de ces barbares, se jetèrent à la nage pour venir à nous. Ils n'étaient que neuf et n'avaient que cinq fusils ; il est vrai que les autres étaient armés de pistolets et de sabres ; mais ces armes ne leur servirent guère.

Nous en sauvâmes sept avec bien de la peine, parmi lesquels trois grièvement blessés ; pendant que nous étions occupés à les faire entrer dans la chaloupe, nous nous trouvâmes aussi exposés qu'eux, car les sauvages nous lancèrent une grêle de dards, et nous fûmes obligés de barricader ce côté avec nos bancs et quelques planches qui étaient là par hasard.

Si l'affaire fût arrivée en plein jour, ces sauvages visaient si juste, qu'ils nous eussent percés de leurs flèches. La lumière de la lune ne nous les laissait voir qu'imparfaitement, pendant qu'ils lançaient leurs traits sur notre bar-

que. Nous fîmes feu sur eux, et leurs cris nous firent penser que nous en avions blessé plusieurs ; ce qui ne les empêcha pas de se tenir sur le rivage en ordre de bataille jusqu'au matin, espérant sans doute avoir meilleur marché de nous dès qu'ils pourraient nous voir.

Nous fûmes forcés de rester dans cet état, sans savoir comment faire pour lever l'ancre et mettre à la voile, ne pouvant y réussir sans nous tenir debout, ce qui leur eût donné plus de facilité pour nous tuer. Nous indiquâmes au navire, par des signaux, que nous étions en danger ; et, quoiqu'il fût à une lieue de là, mon neveu, entendant nos coups de fusil et voyant avec sa lunette que nous faisions feu du côté du rivage, comprit ce qui arrivait et leva l'ancre au plus vite. Il vint aussi près de nous qu'il fut possible et nous envoya l'autre chaloupe, avec dix hommes ; mais nous leur criâmes de ne pas approcher. Alors un des matelots, prenant le bout d'une corde et nageant entre les deux chaloupes, de manière à n'être pas découvert, alla à bord de ceux qui étaient envoyés pour nous tirer de ce danger. Nous coupâmes notre petit câble, et, laissant l'ancre, nous fûmes remorqués par l'autre chaloupe, et mis hors de la portée des flèches. Pendant tout ce temps nous nous étions tenus cachés derrière notre barricade ; et, quand le capitaine vit que nous n'étions plus entre le navire et le rivage, il fit charger plusieurs canons à mitraille et envoya une bordée terrible aux sauvages ; le carnage fut affreux.

Revenus à bord et hors de danger, nous cherchâmes la cause de ce soulèvement. Notre subrécargue, qui était allé souvent à Madagascar, nous assura qu'il fallait absolument qu'on eût irrité les habitants, qui ne nous auraient jamais attaqués après nous avoir reçus comme amis. Tout fut à la fin découvert, et nous apprîmes qu'un de nos matelots avait enfreint le traité et dépassé la limite pour insulter les sauvages.

Cependant un des nôtres avait été tué d'un coup de javelot

en sortant de la hutte. Tous les autres s'étaient tirés d'affaire, excepté celui qui avait été la cause de ce malheur. Nous fûmes assez longtemps à savoir ce qu'il était devenu; pendant deux jours nous longeâmes le rivage avec la chaloupe, quoique le vent nous invitât à lever l'ancre, et nous fîmes toutes sortes de signaux pour lui apprendre que nous l'attendions, mais inutilement. Nous le crûmes perdu.

Je ne pus cependant me résoudre à partir sans hasarder d'aller une seconde fois à terre, pour voir si je pourrais découvrir ce malheureux. Je débarquai pendant la nuit, de peur d'une seconde attaque des noirs. Mais je fus fort imprudent en me hasardant de mener avec moi une troupe de marins féroces, sans m'en être fait donner le commandement; ce qui m'engagea, contre mon gré, dans une entreprise aussi malheureuse que criminelle.

Nous choisîmes, le subrécargue et moi, vingt des plus déterminés de l'équipage, et nous abordâmes dans le même endroit où les sauvages nous avaient attaqués avec tant de fureur. Mon dessein était de voir s'ils avaient quitté le champ de bataille et d'en surprendre quelques-uns pour les échanger contre notre matelot, s'il existait encore.

Arrivés à terre, sans bruit, à dix heures du soir, nous partageâmes notre troupe en deux pelotons, dont je commandai l'un et le subrécarque l'autre. Nous ne vîmes ni n'entendîmes personne d'abord, et nous nous avançâmes, en laissant quelque distance entre nos deux petits corps vers l'endroit où l'action s'était passée; nous ne découvrîmes rien, à cause des ténèbres; mais, quelque moments après, notre contre-maître tomba, ayant donné du pied contre un cadavre. Il s'arrêta jusqu'à ce que je l'eusse joint, et nous résolûmes de rester là nous-mêmes, en attendant le lever de la lune, qui ne devait pas tarder plus d'une heure à paraître. Nous découvrîmes alors distinctement le carnage que nous avions fait parmi les Indiens : nous en vîmes trente-deux à terre, parmi lesquels deux respiraient encore.

J'étais d'avis de retourner à bord; mais le contre-maître me fit dire qu'il était résolu, avec les siens, d'aller rendre une visite à la ville où les Indiens demeuraient, et me pria de l'y accompagner, ne doutant point que nous n'y pussions faire un butin considérable et avoir des nouvelles de Thomas Jeffery (c'était le nom du matelot que nous avions perdu).

S'ils m'avaient demandé la permission de tenter cette entreprise, je leur aurais positivement ordonné de se rembarquer à l'instant; mais ils se contentèrent de me faire savoir leur intention et de me prier d'être de la partie. Quoique je sentisse combien un tel dessein, où l'on pouvait perdre beaucoup de monde, serait peut-être préjudiciable à un navire de négoce, je n'avais pas l'autorité nécessaire pour détourner le coup; je refusai de les accompagner, et dis à ceux qui me suivaient de rentrer dans la chaloupe.

Deux ou trois de ces derniers commencèrent à murmurer, et à déclarer qu'ils voulaient y aller malgré moi, que je n'avais aucun commandement sur eux, etc.

« Jean, s'écria l'un, veux-tu y venir? pour moi, j'y vais. »

Jean y consentit; il fut suivi d'un autre et de plusieurs, et ils m'abandonnèrent tous, excepté un seul, que je priai instamment de rester et qui voulut bien y consentir. Le subrécargue et moi nous retournâmes vers la chaloupe, où il n'y avait qu'un mousse. Je leur représentai encore que leur entreprise était criminelle, et qu'ils pourraient avoir le sort de Jeffery. Ils me répondirent qu'ils agiraient prudemment, qu'ils étaient d'ailleurs certains de réussir, et qu'ils seraient de retour au plus tard dans une heure. La ville des Indiens n'était, disaient-ils, qu'à un demi-mille du rivage; mais ils se trompaient de plus de deux milles.

Ils prirent du reste toutes les précautions possibles. Ils étaient parfaitement armés; car, outre leur fusil, ils avaient chacun un pistolet et une baïonnette; quelques-uns avaient des sabres : le contre-maître et deux autres avaient des haches d'armes. Ils étaient tous pourvus de treize grenades : ja-

mais hommes plus hardis et mieux armés n'entreprirent un dessein aussi abominable et plus extravagant.

Ils partirent animés par le désir du butin; mais une circonstance imprévue les remplit de l'esprit de vengeance. Arrivés près de quelques maisons indiennes qu'ils avaient prises pour la ville même, ils furent désappointés, puisqu'il n'y avait là que treize huttes. Ils délibérèrent longtemps pour savoir s'ils attaqueraient ce hameau, et s'ils en égorgeraient tous les habitants, sans en laisser un seul qui pût aller donner l'alarme à la ville.

Ils se déterminèrent enfin à épargner ce hameau, décidés à pénétrer jusqu'à la ville, pour exercer leur vengeance et satisfaire leur cupidité. Après avoir marché pendant quelque temps, ils trouvèrent une vache attachée à un arbre, et ils résolurent de s'en faire un guide. Voici quel fut leur raisonnement : la vache appartient au hameau ou à la ville; une fois déliée, elle cherchera sans doute son étable; si elle va en avant, nous n'avons qu'à la suivre; elle nous mènera où il faut. Ils coupèrent la corde; la vache marcha devant eux, et, par ce singulier stratagème, ils arrivèrent à la ville, composée de deux cents cabanes, dont quelques-unes contenaient plusieurs familles.

Il y régnait le plus profond silence : tous les habitants dormaient tranquillement, comme dans un lieu hors de toute attaque. Les nôtres tinrent alors un nouveau conseil de guerre et résolurent de se partager en trois corps, de mettre le feu à trois maisons, dans trois différentes parties du bourg, de saisir et de garrotter les habitants à mesure qu'ils sortiraient de leurs maisons embrasées. Ils commencèrent à visiter toute la ville, sans faire le moindre bruit, afin d'en examiner l'étendue et de juger si leur dessein était praticable.

Tandis qu'ils s'animaient les uns les autres, ceux qui s'étaient le plus avancés crièrent qu'ils avaient trouvé Thomas Jeffery; ils accoururent tous et trouvèrent effectivement

ce malheureux, à qui on avait coupé la gorge, et pendu par un bras à un arbre. La vue de leur camarade leur inspira une telle fureur qu'ils jurèrent de le venger et de ne faire quartier à aucun Indien qui tomberait entre leurs mains. Les maisons étaient basses et couvertes de chaume; ils y mirent le feu, et, en moins d'un quart d'heure, toute la ville brûlait. Ils commencèrent par une cabane dont les habitants s'étaient éveillés depuis leur arrivée. Dès que le feu éclata, ces malheureux, effrayés, cherchèrent la porte pour se sauver; mais dehors ils rencontrèrent un danger qui n'était pas moindre : le contre-maître en tua deux avec sa hache d'armes. La hutte étant fort grande et remplie de monde, il ne voulut pas y entrer pour en achever le massacre; il y jeta une grenade qui en tua et blessa plusieurs; d'autres furent assassinés à coups de baïonnettes; nos gens forcèrent le reste à demeurer dans la maison en proie aux flammes, jusqu'à ce que le toit leur fût tombé sur la tête.

Pendant cette exécution, ils ne tirèrent pas un coup de fusil, ne voulant éveiller les sauvages qu'à mesure qu'ils seraient en état de les exterminer; mais le feu fit sortir ceux-ci de leur sommeil, ce qui força les assaillants à se tenir réunis. L'incendie, ne trouvant que des matières extrêmement combustibles, se répandit en un instant par toute la ville et rendit les rues presque impraticables. Il leur fallut pourtant suivre le feu pour exécuter leur affreux dessein avec plus de sûreté; et, dès que la flamme chassait les habitants hors de leurs maisons, ils étaient assommés par ces furieux, qui, pour entretenir leur rage, ne cessaient de se crier les uns aux autres de se souvenir du *pauvre Jeffery*.

Pendant ce temps, mes inquiétudes augmentaient, surtout quand j'aperçus l'incendie, qui, à travers l'obscurité de la nuit, paraissait être seulement à quelques pas de moi.

Mon neveu, voyant ces flammes, en fut dans une grande surprise; il n'en pouvait deviner la cause, et il craignit que

je ne courusse quelque danger, aussi bien que le subrécargue. Mille pensées lui roulaient dans l'esprit; il se jeta dans l'autre chaloupe et vint lui-même à notre secours avec treize hommes.

Il fut étonné de me trouver avec le subrécargue dans la chaloupe, accompagné d'un matelot et du mousse. Quoique fort aise de nous voir sains et saufs, il était très-impatient d'avoir des nouvelles des autres, et nous dit qu'il voulait donner du secours aux siens, quelque chose qui en pût arriver. Je tâchai de l'en détourner par les mêmes raisons que j'avais employées avec les autres; je lui offris d'aller avec les deux hommes qui m'étaient restés, pour découvrir la cause de cet incendie, et ce que nos gens étaient devenus.

Mais mon neveu était aussi peu capable d'entendre raison que les autres. Il voulait partir, et il regrettait d'avoir laissé plus de dix matelots dans le navire. Il n'était pas, disait-il, homme à voir périr ses gens faute de secours, et il résolut de leur en donner quand il devrait perdre le navire, et même la vie.

Bien loin de persuader à mon neveu de rester, je fus obligé de le suivre. Il ordonna à deux hommes de retourner à bord et d'y prendre encore douze de leurs camarades, dont six devaient garder les chaloupes pendant que les six autres marcheraient vers la ville. Il ne resta que seize hommes dans le bâtiment.

Guidés par le feu, nous allâmes droit vers la ville. Si les coups de fusil nous avaient inquiétés de loin, quand nous fûmes près de là, les cris des malheureux habitants nous remplirent d'horreur.

Je n'avais jamais été présent au sac d'une ville; j'avais bien entendu parler de Drogheda en Irlande, où Cromwell avait fait massacrer tout le peuple, hommes, femmes et enfants; j'avais lu la description de la prise de Magdebourg par le comte de Tilly, et du massacre de plus de vingt-deux mille personnes; mais je n'avais jamais rien vu de pareil,

et il m'est impossible d'en donner une idée ni d'exprimer la terrible impression que cette scène fit sur moi.

Parvenus jusqu'à la ville, et ne pouvant entrer dans les rues, nous fûmes obligés de la côtoyer ; les premiers objets qui s'offrirent à nos yeux furent les cendres d'une cabane où nous aperçûmes, à la lumière du feu, les cadavres de quatre hommes et de trois femmes ; nous crûmes en découvrir quelques autres au milieu des flammes.

Nous vîmes trois femmes, poussant les cris les plus affreux, s'enfuir de notre côté, comme si elles eussent eu des ailes : seize ou dix-sept hommes du pays les suivaient, poursuivis par quatre de nos féroces matelots, qui, ne pouvant les atteindre, firent feu sur eux et en renversèrent un tout près de nous. Quand les pauvres fuyards nous découvrirent, ils nous prirent pour un autre corps de leurs ennemis, et poussèrent des hurlements épouvantables, persuadés que nous allions les massacrer. Cet affreux spectacle me remplit d'horreur, et je crois que si nos matelots étaient venus jusqu'à nous, j'aurais tiré sur eux. Nous nous mîmes un peu à l'écart pour que les pauvres Indiens comprissent qu'ils n'avaient rien à craindre de nous. Ils s'approchèrent et se jetèrent à nos pieds en nous demandant grâce.

Nous leur fîmes comprendre que c'était notre dessein : calmés par cette promesse, il se mirent tous en peloton derrière un retranchement. J'ordonnai à mes gens de se tenir réunis et de n'attaquer personne, mais de tâcher de saisir quelque Anglais, pour savoir quelle intention dirigeait leur fureur. Je leur dis que s'ils rencontraient leurs camarades engagés ils s'efforçassent de les faire retirer, en leur assurant que s'ils restaient là jusqu'au jour ils se verraient environnés de cent mille Indiens. Je les quittai, et, suivi seulement de deux hommes, je me mêlai aux fuyards que nous avions sauvés. Quel spectacle affreux! quelques-uns avaient les pieds grillés à force de courir à travers le feu ; une des femmes, étant tombée dans les flammes, avait le corps à

moitié rôti; trois hommes avaient plusieurs coups de sabre sur le dos et sur les cuisses; un quatrième, atteint d'un coup de fusil, mourut sous mes yeux.

Cette horrible boucherie me révolta tellement, que je résolus de retourner vers nos gens, et de pénétrer dans la ville à travers les flammes, pour mettre fin au carnage.

Au moment où je communiquais ma résolution aux miens, nous vîmes quatre de nos Anglais, avec le contre-maître à leur tête, courir comme des furieux par-dessus les corps de ceux qu'ils avaient tués. Ils étaient couverts de sang et de poussière : nous leur criâmes de venir à nous, ce qu'ils firent aussitôt.

Dès que le contre-maître nous aperçut, il poussa un cri de triomphe, charmé de voir arriver du secours : « Ah! mon brave capitaine, s'écria-t-il; je suis ravi de vous trouver! nous n'en avons pas fini avec ces maudits Indiens; j'en tuerai autant que le pauvre Jeffery avait de cheveux. Nous avons juré de ne pas en épargner un seul et d'exterminer cette exécrable nation. »

En prononçant ces mots il se remit à courir tout échauffé et hors d'haleine : « Arrête, barbare! lui dis-je : je te défends de toucher à un seul de ces malheureux; si tu fais un seul pas de plus, tu es mort!

— Comment donc, monsieur! répondit-il; savez-vous quel crime ils ont commis? Si vous voulez voir la raison de notre conduite, vous n'avez qu'à vous approcher. »

Alors il nous montra le cadavre du malheureux Jeffery pendu à un arbre. Ce triste objet inspira aussitôt à mon neveu et à ceux qui le suivaient une rage aussi difficile à calmer que celle du contre-maître et de ses camarades. Mon neveu me dit qu'il craignait seulement que les siens ne fussent pas les plus forts, et qu'au reste il croyait qu'il ne fallait pas faire quartier à un seul de ces Indiens, qui tous avaient trempé dans un meurtre si abominable. Aussitôt huit des derniers venus volèrent sur les pas du contre-maître pour

achever ce cruel attentat; et moi, persuadé que je ne pourrais les retenir, je m'en revins triste et pensif, ne pouvant plus soutenir la vue des infortunés qui tombaient entre les mains de nos barbares matelots.

Je n'étais accompagné que du subrécargue et de deux autres hommes, et j'avoue qu'il y avait de l'imprudence à retourner vers nos chaloupes en si petit nombre. Le jour approchait, et l'alarme répandue par tout le pays avait rassemblé près du petit hameau une quarantaine d'Indiens armés de lances, d'arcs et de flèches : heureusement j'évitai cet endroit en allant directement au rivage; quand nous y arrivâmes, il était grand jour. Nous nous mîmes aussitôt dans la pinasse, et, après être revenus à bord, nous la renvoyâmes, pour que nos gens pussent s'en servir afin de se sauver.

Je vis alors que le feu commençait à s'éteindre et que le bruit cessait; mais, une demi-heure après, j'entendis une salve de mousqueterie : les nôtres avaient tiré sur les Indiens attroupés près du petit hameau. Ils en tuèrent seize ou dix-sept et mirent le feu à leurs cabanes; mais ils épargnèrent les femmes et les enfants. Lorsque nos gens s'approchèrent du rivage avec la pinasse, ceux qui venaient de faire cette affreuse expédition étaient dans un si grand désordre et dans une telle confusion, qu'ils auraient pu être facilement vaincus par un très-petit nombre d'hommes déterminés.

Heureusement pour eux, ils avaient jeté la terreur dans tout le pays, et les Indiens étaient tellement effrayés par une attaque si imprévue, qu'une centaine de leurs plus braves n'auraient pas attendu de pied ferme six de nos matelots : aussi, dans toute l'action, il n'y en eut pas un seul qui se défendît. Ils étaient si épouvantés de l'incendie et de l'acharnement des nôtres, que dans l'obscurité de la nuit, ils ne savaient de quel côté se tourner, la mort se présentant partout à eux. Dans cette affaire aucun de nos Anglais

ne reçut le moindre mal, excepté deux, dont l'un s'était donné une entorse au pied.

J'étais fort en colère contre tout l'équipage, mais surtout contre mon neveu, qui avait non-seulement négligé son devoir en hasardant le succès du voyage, mais en animant la fureur des siens plutôt que de la calmer. Il répondit à mes reproches avec beaucoup de respect, en disant que la vue de Jeffery, égorgé d'une manière si cruelle, l'avait mis hors de lui; qu'il n'aurait pas dû se laisser ainsi entraîner en qualité de commandant du navire, mais que, comme homme, il avait été incapable de raisonner dans cette occasion. Pour les matelots, comme ils n'étaient pas soumis à mes ordres, ils s'inquiétaient fort peu que leur expédition me déplût ou non.

CHAPITRE IX

Les matelots forcent mon neveu à m'abandonner dans un port du Bengale. — Rencontre d'un Anglais qui me décide à me livrer avec lui au commerce. — Nous louons un navire. — Nouveaux voyages. — Achat d'un navire. — On nous prend pour des corsaires. — Dangers que nous courons dans la baie de Cambogia.

Le lendemain nous remîmes à la voile : notre destination était le golfe Persique, et de là pour la côte de Coromandel; nous avions le projet de toucher à Surate en passant. Le principal but du subrécargue était la baie du Bengale, et, s'il n'y faisait pas ses affaires, il devait se rendre en Chine et revenir ensuite au Bengale.

Un premier malheur nous arriva dans le golfe Persique; cinq de nos gens s'étant aventurés sur la côte d'Arabie furent tués ou emmenés comme esclaves par les naturels du pays. Leurs compagnons ne purent les délivrer, ayant assez

à faire eux-mêmes pour se sauver dans la chaloupe. Je leur dis que je regardais ce malheur comme une punition méritée du massacre de Madagascar, expression dont je me servais toujours, quelque choquante qu'elle fût pour l'équipage.

Mes représentations fréquentes à ce sujet eurent pour moi de plus fâcheuses suites que je n'aurais cru. Le contre-maître, qui avait été le chef de cette entreprise, m'étant venu trouver un jour, me dit d'un ton fort résolu que j'avais grand tort de rappeler constamment cette affaire et de m'étendre sur des reproches mal fondés et injurieux ; que l'équipage en était très-mécontent, et lui surtout ; qu'étant seulement passager, sans aucun commandement sur le navire, je n'avais pas le moindre droit de les insulter, comme je me le permettais continuellement et à tout propos.

Je répondis que mes reproches ne s'adressaient pas plus particulièrement à lui qu'aux autres ; qu'à la vérité je n'avais aucun commandement à bord et que je ne prétendais point y exercer la moindre autorité ; que j'avais dit mon opinion avec franchise sur des choses qui nous concernaient tous également ; mais qu'ayant une part considérable dans la charge du bâtiment, je me croyais en droit de parler avec encore plus de liberté que précédemment, sans être obligé de rendre compte de ma conduite ni à lui ni à qui que ce fût. Je lui tins ce langage avec fermeté, et, comme il ne répliqua rien, je crus que c'était fini.

Nous étions alors dans un port du Bengale, et, voulant voir le pays, je m'étais fait mettre à terre quelques jours après notre arrivée, avec le subrécargue. Vers le soir, comme je me préparais à retourner à bord, un de nos marins vint me dire de ne pas aller jusqu'à la chaloupe, parce qu'on avait ordre de ne me point ramener. Frappé de ces paroles comme d'un coup de foudre, j'allai trouver le subrécargue, et lui racontai le fait ; je lui dis que je soupçonnais quelque mutinerie sur le navire, et le priai de s'y transporter dans une barque pour informer le capitaine de ce qui m'arrivait. J'aurais pu

m'épargner cette peine, car l'affaire était déjà décidée à bord. Le contre-maître, le canonnier, le charpentier et tous les subalternes, dès qu'ils m'avaient vu dans la chaloupe, étaient montés sur le tillac et avaient demandé à parler au capitaine. Après avoir répété toute la conversation que nous avions eue ensemble, le contre-maître dit au capitaine qu'ils étaient contents que j'eusse pris de mon propre mouvement le parti de m'en aller, puisque autrement ils m'y auraient obligé; qu'ils s'étaient engagés à servir sur le navire sous son commandement, et qu'ils étaient dans l'intention de continuer à le faire avec la plus exacte fidélité; mais que, si je refusais de quitter le navire de bon gré, ou qu'il ne voulût pas m'y forcer, ils cesseraient tous de le servir. En prononçant ces derniers mots, il se tourna du côté du grand mât, où étaient assemblés les matelots, qui se mirent aussitôt à crier d'une seule voix : « Oui, tous! tous! »

Mon neveu était un homme de courage et d'une grande présence d'esprit. Quoiqu'il fût très-étonné d'un pareil discours. Il répondit avec calme qu'il ne pouvait rien résoudre avant de m'avoir parlé.

Il eut recours alors à plusieurs raisonnements pour leur montrer l'injustice de leur conduite; ils l'écoutèrent à peine; et, se donnant la main en sa présence, ils jurèrent d'aller tous à terre, à moins qu'il ne leur promît positivement de m'empêcher de remettre le pied sur le bâtiment.

Cette résolution était affligeante pour lui, il m'avait de grandes obligations et il ne savait comment je prendrais cette affaire. Il crut pouvoir détourner le coup d'une autre manière. Il leur déclara avec beaucoup de fermeté que j'étais un des principaux intéressés dans le navire, et qu'on ne pouvait me chasser de ma propre maison pour ainsi dire; que s'ils quittaient le bâtiment ils payeraient cher cette désertion, si jamais ils étaient assez hardis pour revenir en Angleterre; que, pour lui, il aimerait mieux risquer le fruit du voyage et perdre le navire que de me trahir ainsi: et

qu'il les laissait libres d'agir comme ils voudraient. Il leur proposa ensuite d'aller lui-même à terre avec le contre-maître, pour voir de quelle manière on pourrait arranger ce différend.

Ils rejetèrent unanimement cette proposition, en disant qu'ils ne voulaient plus rien avoir de commun avec moi, ni à terre, ni à bord, et que, si je revenais, ils s'en iraient. « Eh bien, répliqua le capitaine, si vous êtes tous dans cette intention, j'irai seul parler à mon oncle. » Il le fit, et il arriva juste au moment où je venais d'apprendre la résolution prise contre moi.

Je fus heureux de le voir, car j'avais craint qu'ils ne l'emprisonnassent et ne partissent avec le navire, ce qui m'aurait forcé à demeurer seul, sans argent et dans une situation plus terrible que celle où je m'étais trouvé autrefois dans mon île.

Heureusement ils ne poussèrent pas leur insolence jusque-là; et, lorsque mon neveu me raconta qu'ils avaient juré de s'en aller tous si je revenais à bord, je lui dis de ne point s'en embarrasser, et que j'étais résolu de rester à terre; je le priai seulement de m'envoyer mes effets et une somme d'argent, et que je trouverais bien le moyen de passer en Angleterre.

Quoique mon neveu fût au désespoir de me laisser là, il vit bien qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre. Il retourna donc à bord, et dit à ces misérables que son oncle cédait à leur exigence. Ce discours calma l'orage, et l'équipage rentra dans le devoir.

Je me trouvais dans l'endroit le plus reculé du monde, éloigné de l'Angleterre de trois mille lieues de plus que quand j'étais dans mon île. Je pouvais, il est vrai, revenir par terre, en passant par le pays du Grand-Mogol jusqu'à Surate; de là je pouvais me rendre par mer à Bassora dans le golfe Persique, traverser le désert de l'Arabie avec les caravanes, jusqu'à Alep et Sanderon; puis je passais en

France par l'Italie : toutes ces courses, jointes à celles que j'avais déjà faites, égalaient le diamètre entier du globe, et même le surpassaient peut-être.

Un autre parti à prendre était d'attendre quelques vaisseaux anglais qui, venant d'Achem dans l'île de Sumatra, devaient passer au Bengale; mais, comme j'étais venu là sans avoir de relations avec la Compagnie anglaise des Indes orientales, il m'était difficile d'en sortir sans son consentement; et comment l'obtenir, sinon par une grande faveur des capitaines de ses navires, ou des facteurs de la Compagnie? Or je n'avais pas la moindre relation ni avec les uns ni avec les autres. Tandis que j'étais dans cet embarras, j'eus la douleur de voir partir le bâtiment sans moi.

Mon neveu m'avait laissé un domestique et un compagnon. Ce dernier était le commis du caissier du navire, l'autre le valet du capitaine. Je pris un logement chez un Anglais où se trouvaient plusieurs autres marchands anglais, français, et des juifs italiens. J'y fus bien traité; j'y restai quelque temps et me mis à réfléchir attentivement par quel moyen je pourrais revenir en Angleterre le plus commodément et avec le plus de sûreté.

J'avais des marchandises anglaises d'une grande valeur et une somme assez considérable. Mon neveu m'avait laissé mille pièces de huit et une lettre de crédit pour une somme beaucoup plus forte, de sorte que je ne courais aucun risque de manquer d'argent. Je me défis d'abord de mes marchandises très-avantageusement; et, suivant l'intention que j'avais eue en commençant le voyage, j'achetai des diamants.

Après être resté là assez longtemps, sans goûter aucune des propositions qu'on m'avait faites touchant les moyens de retourner en Europe, un marchand anglais qui habitait la même maison et avec qui j'avais lié une étroite amitié vint un matin dans ma chambre. « Mon cher compatriote, me dit-il, je désire vous communiquer un projet qui me plaît

fort et qui pourra vous plaire aussi; nous sommes placés, vous par accident, et moi par mon propre choix, fort loin de notre patrie, mais dans un pays où il y a beaucoup à gagner pour des hommes comme nous, qui entendons le commerce. Si vous ajoutez mille livres sterling à mille autres que je fournirai, nous louerons ici le premier navire qui nous conviendra : vous serez capitaine et moi marchand, et nous ferons le voyage de la Chine. »

J'acceptai ces offres, qui m'étaient faites avec amitié et franchise. L'incertitude de ma situation contribua beaucoup à m'engager dans le commerce, qui n'était pourtant pas mon élément; mais le projet de voyager touchait la véritable corde de mes inclinations, et une proposition d'aller voir un pays inconnu ne pouvait manquer d'attraits pour moi.

Quelque temps s'écoula avant que nous pussions trouver un navire convenable; et, quand nous l'eûmes trouvé, il nous fut très-difficile d'avoir des matelots anglais en nombre suffisant pour diriger ceux du pays que nous trouverions sans peine. Bientôt, néanmoins, nous engageâmes un contre-maître, un canonnier, tous deux Anglais, un charpentier hollandais et trois matelots portugais, qui suffisaient pour veiller sur nos marins indiens.

Nous allâmes d'abord à Achem, dans l'île de Sumatra, puis à Siam, où nous échangeâmes quelques-unes de nos marchandises contre de l'opium et de l'arack, sachant que la première surtout de ces marchandises est d'un grand prix à la Chine. Dans cette course, nous allâmes jusqu'à Juskan ; nous fûmes très-heureux dans notre voyage, qui dura neuf mois, et nous retournâmes au Bengale, très-contents de ce coup d'essai.

Peu de temps après notre retour, un navire hollandais de deux cents tonneaux à peu près arriva au Bengale. Tout l'équipage était tombé malade, et le capitaine, n'ayant pas assez de monde pour tenir la mer, le bâtiment avait été forcé de relâcher au Bengale; le capitaine, ayant gagné assez d'ar-

gent, avait envie de retourner en Europe et voulait vendre son navire.

Je sus cette affaire avant mon associé ; et, désirant faire cet achat, je courus l'en informer. Il réfléchit pendant quelque temps, car il n'était nullement homme à précipiter ses résolutions : « Ce bâtiment est un peu trop grand, me dit-il, mais cependant il nous faut l'acheter. »

Nous fîmes l'acquisition du navire, et nous nous décidâmes à en garder les matelots pour les joindre à ceux que nous avions déjà ; mais tout d'un coup, chacun ayant reçu, non ses gages, mais leur part de butin, ils s'en allèrent. Nous ignorâmes pendant quelque temps ce qu'ils étaient devenus, et nous découvrîmes à la fin qu'ils avaient pris la route d'Agra, lieu de la résidence du Grand-Mogol ; que, de là, ils avaient dessein d'aller à Surate, afin de s'y embarquer pour le golfe Persique.

Je regrettai de ne les avoir pas suivis ; une telle course en nombreuse compagnie m'eût procuré en même temps du divertissement et de la sûreté, et m'aurait rapproché de ma patrie. Mais ce chagrin se passa en peu de jours, quand je sus quelle sorte de gens étaient ces Hollandais. L'homme qu'ils appelaient capitaine n'était que le canonnier. Attaqués à terre par les Indiens, qui avaient tué le véritable commandant du bâtiment avec trois matelots, étant encore au nombre de onze, ils avaient pris la résolution de s'en aller avec le navire ; ils le firent ; laissant à terre le contre-maître et cinq hommes.

Quoi qu'il en soit, nous crûmes être légitimes possesseurs du navire, tout en avouant que nous n'avions pas examiné assez exactement le titre de propriété de ces gens avant de conclure le marché. Si nous les avions questionnés, comme il le fallait, ils seraient tombés en contradiction les uns avec les autres, et peut-être chacun avec lui-même. Il est vrai qu'ils nous montrèrent un acte de vente où était nommé un Emmanuel Cloosterhooven : je m'imagine que tout cela était

supposé ; mais, lorsque nous traitâmes, nous n'avions aucune raison de les soupçonner.

Nous voyant maîtres de ce beau bâtiment, nous engageâmes un plus grand nombre de matelots anglais et hollandais, et nous résolûmes d'entreprendre un second voyage du côté du sud, vers les îles Philippines et Moluques, pour chercher des clous de girofle.

Je passai six ans dans ce pays à faire le négoce avec beaucoup de succès, et, la dernière année, je pris avec mon associé le parti de nous rendre en Chine sur ce même navire, après avoir acheté du riz dans le royaume de Siam. Durant cette course, forcés par les vents contraires de louvoyer pendant quelque temps dans les détroits qui séparent les îles Moluques, nous ne fûmes pas plutôt sortis de ces mers difficiles, que nous reconnûmes une voie d'eau à notre navire, et, malgré tous nos efforts, il fut impossible de découvrir où elle était. Cet accident nous obligea à chercher un port, et mon associé, qui connaissait ces pays mieux que moi, conseilla au capitaine d'entrer dans la rivière de Cambogia. Je dis le capitaine, car, ne voulant pas me charger du commandement de deux navires, j'avais établi pour capitaine de celui-ci notre contre-maître, M. Thomson. La rivière dont je viens de parler est au nord du golfe qui va du côté de Siam.

Nous allions tous les jours à terre pour nous procurer des rafraîchissements. Il arriva un matin qu'un homme vint me parler avec empressement. C'était le second canonnier d'un vaisseau de la Compagnie des Indes, alors à l'ancre dans la même rivière, près la ville de Cambogia. « Monsieur, me dit-il, vous ne me connaissez pas, cependant j'ai à vous dire quelque chose qui vous touche de près. »

Je le regardai attentivement, et je crus d'abord le reconnaître ; mais je me trompais. « Si cette affaire me touche de près, lui répondis-je, sans que vous y soyez intéressé, qui peut vous porter à me la communiquer?

— J'y suis porté, répondit-il, par le grand danger qui menace votre tête, sans que vous vous en doutiez.

— Je ne redoute d'autre péril que celui où m'expose la voie d'eau qui s'est déclarée dans mon bâtiment ; mais je vais le faire mettre à sec pour tâcher de la découvrir.

— Monsieur, monsieur, si vous êtes sage, vous ne songerez point à toutes ces choses quand vous connaîtrez ce que j'ai à vous dire. Savez-vous que la ville de Cambogia n'est pas fort loin d'ici, et qu'il y a près de là deux gros vaisseaux anglais et trois hollandais?

— Peu m'importe.

— Comment, monsieur! est-il de la prudence d'un homme qui cherche des aventures d'entrer dans un port sans examiner auparavant quels vaisseaux peuvent être à l'ancre et s'il est en état de leur faire tête? Vous devez comprendre, je m'imagine, que la partie n'est pas égale. »

Ce discours ne m'inquiéta point, parce que je n'y comprenais rien ; je dis à mon homme de s'expliquer plus clairement et que je ne voyais aucune raison pour moi de craindre les vaisseaux des Compagnies anglaise et hollandaise, puisque je ne fraudais point les droits et que je ne faisais aucun commerce défendu. « Fort bien, monsieur, me dit-il ; si vous vous croyez en sûreté, vous n'avez qu'à rester ; je suis fâché pourtant de voir que votre sécurité vous fait rejeter un avis salutaire. Soyez persuadé que, si vous ne levez l'ancre sans tarder, vous allez être attaqué par cinq chaloupes remplies de monde ; et que, si l'on vous prend, on commencera par vous pendre comme pirate, sauf à vous faire votre procès après. J'aurais cru, monsieur, qu'un avis de cette importance m'eût procuré une meilleure réception que celle que vous me faites.

— Je n'ai jamais été ingrat, lui dis-je, pour ceux qui m'ont rendu service ; mais il m'est absolument impossible de comprendre le motif de la résolution prise contre moi. Cependant je veux profiter de vos conseils, et, puisqu'on a

formé un projet si abominable, je retourne à bord et je donnerai ordre de mettre à la voile si l'on a bouché la voie d'eau ou si elle ne nous empêche pas de tenir la mer. Mais faudra-t-il me décider à ce parti sans connaître cette affaire à fond, et ne pourriez-vous pas me donner quelque éclaircissement?

— Je ne sais qu'une partie de l'affaire, me dit-il, mais j'ai avec moi un marin hollandais qui pourrait vous instruire si le temps le permettait. Vous ne pouvez l'ignorer entièrement vous-même, car voici ce dont il s'agit. Vous avez conduit le navire à Sumatra ; là, votre capitaine a été tué avec trois de ses gens par les insulaires, et vous vous en êtes allé depuis avec le même navire pour exercer la piraterie. Telle est la base de toute cette affaire, et l'on vous exécutera en qualité de pirate sans beaucoup de formalités. Vous savez que les navires marchands n'agissent guère autrement avec les écumeurs de mer quand ils les ont en leur pouvoir.

— Je vous comprends à présent, lui dis-je, et je vous remercie. Quoique nous n'ayons aucune part dans le crime dont vous venez de parler et que nous ayons acquis notre bâtiment par les voies les plus légitimes, je veux pourtant prendre mes précautions pour éviter le malheur dont je suis menacé.

— Prendre vos précautions, monsieur! répondit-il brusquement, vous vous servez d'une expression bien faible : la meilleure précaution ici est de vous mettre au plus vite à l'abri du danger. Si vous vous intéressez à votre propre vie et à celle de tous vos compagnons, vous lèverez l'ancre sans délai dès que l'eau sera haute; vous profiterez de la marée, et vous serez déjà bien loin en mer avant qu'ils puissent descendre jusqu'ici. Ils doivent se servir de la marée aussi bien que vous ; et, comme ils sont à vingt milles, vous les devancerez de deux heures au moins, et, s'il fait un vent un peu vif, leurs chaloupes n'oseront vous donner la chasse en pleine mer.

— Monsieur, lui dis-je, vous me rendez un service très-important : que voulez-vous que je fasse pour vous en témoigner ma reconnaissance?

— Vous n'êtes pas peut-être assez convaincu de la vérité de mon avis, me répondit-il, pour avoir réellement envie de m'en récompenser. Cependant, si vous parlez sérieusement, j'ai une proposition à vous faire. On me doit dix-neuf mois de gages dans le bâtiment sur lequel je suis venu d'Angleterre, et il en est dû sept à mon camarade le Hollandais ; si vous voulez nous donner cette somme, nous suivrons votre fortune sans vous demander davantage si rien ne s'offre qui soit capable de vous convaincre de la vérité de mon avis ; dans le cas contraire, nous vous laisserons le maître de nous récompenser comme vous le jugerez à propos. »

J'y consentis, et je retournai immédiatement à bord avec ces deux hommes. A peine étais-je près du navire, que mon associé monta sur le tillac et me cria que la voie d'eau venait d'être bouchée. « Dieu soit loué ! lui dis-je, mais qu'on lève l'ancre au plus vite !

— Et pourquoi donc? me répondit-il.

— Point de question, lui répliquai-je ; que tout l'équipage mette la main à l'œuvre, et qu'on lève l'ancre sans perdre une seule minute. »

Quoique fort surpris de cet ordre, il appela le capitaine et le lui communiqua. La marée n'était pas encore tout à fait haute, mais, favorisés d'un vent frais venant de terre, nous mîmes cependant à la voile. J'appris alors à mon associé tout ce que je savais de cette histoire, et les deux nouveaux venus racontèrent le reste.

Comme ce récit demandait du temps, il n'était pas encore terminé qu'un des matelots vint dire, de la part du capitaine, que cinq chaloupes chargées de monde nous donnaient la chasse, ce qui nous fit voir évidemment que l'avis reçu était fondé. J'assemblai tout l'équipage, et je l'instruisis du dessein qu'on avait formé de prendre notre bâti-

ment et de nous traiter tous comme des pirates; je leur demandai s'ils étaient résolus à se défendre; ils répondirent d'un ton d'enthousiasme qu'ils voulaient vivre et mourir avec nous.

Comme mon avis était de se battre jusqu'au dernier soupir, je voulus savoir du capitaine ce qu'il fallait faire pour nous défendre avec succès. Il me dit qu'il serait bon de tenir les ennemis en respect avec notre artillerie tant que nous le pourrions; qu'ensuite il leur enverrait de bonnes décharges de mousqueterie.

Nous donnâmes en même temps ordre au capitaine de placer près du gouvernail deux pièces chargées à mitraille, pour nettoyer le tillac en cas de besoin; et, dans cette attitude, nous attendîmes les ennemis, gagnant toujours la haute mer à l'aide d'un vent favorable. Nous voyions distinctement les chaloupes à quelque distance de nous; elles étaient très-grandes, montées d'un équipage nombreux, et elles faisaient force de voiles pour nous atteindre. Deux, que nous reconnûmes pour être anglaises, devançaient de beaucoup les autres et gagnaient sur nous. Quand nous les vîmes sur le point de nous atteindre, nous tirâmes un coup de canon sans boulet, pour leur donner le signal que nous voulions entrer en conférence avec elles, et nous mîmes pavillon blanc. Elles continuaient à nous suivre avec toutes voiles au vent. Quand elles furent à portée, nous mîmes pavillon rouge, et leur tirâmes un coup de canon à boulet. Elles furent bientôt si près de nous, que nous pûmes les avertir du danger qu'elles couraient en approchant davantage.

Mais cet avertissement ne fut pas écouté; nous remarquâmes qu'elles faisaient tous leurs efforts pour venir sous notre poupe et pour attaquer le navire par là. Persuadé qu'elles se fiaient aux chaloupes qui les suivaient, et les voyant vis-à-vis de notre bord, je leur fis tirer cinq coups de canon, dont l'un emporta toute la poupe de la chaloupe la plus éloignée; ce qui força les matelots à baisser toutes les

voiles et à se jeter tous du côté de la proue, de peur d'aller à fond. Cet échec n'empêcha pas la chaloupe la plus avancée de continuer son chemin. A l'instant où nous nous préparions à tirer dessus, une des trois qui suivaient s'en alla droit à celle qui venait d'être mise dans un si pitoyable état et en tira tous les hommes. Nous hélâmes pour la seconde fois la chaloupe la plus avancée ; au lieu de répondre, elle s'efforça de gagner notre poupe. Notre canonnier lui tira deux coups; ils manquèrent l'un et l'autre, ce qui porta ceux de la chaloupe à pousser un grand cri en tournant leur bonnet sur leur tête par bravade. Le canonnier, préparé de nouveau, fit feu avec plus de succès, car un coup donna au milieu des matelots, et l'effet en fut terrible. Trois autres coups bien pointés les mirent dans un grand désordre. Pour les achever, notre canonnier déchargea sur eux les deux autres pièces ; la chaloupe faillit couler à fond, et plusieurs matelots furent précipités à la mer.

Je fis aussitôt armer la pinasse du navire et je dis à nos gens d'empêcher nos ennemis de se noyer, d'en prendre autant qu'ils pourraient et de revenir aussitôt avec eux à bord; car nous voyions déjà les autres chaloupes avancer sur nous avec vitesse.

Ils suivirent ponctuellement mes ordres, et en prirent trois, parmi lesquels il y en avait un sur le point de se noyer et que nous eûmes bien de la peine à faire revenir à lui. Nous mîmes toutes voiles au vent pour gagner la haute mer. Aussitôt que les trois dernières chaloupes eurent rejoint les deux autres, elles cessèrent leur poursuite.

CHAPITRE X

Nous entrons dans la baie de Tonquin. — Les Cochinchinois nous attaquent. — Moyen singulier que nous employons pour les repousser. — Un vieux pilote vient nous offrir ses services, que nous acceptons. — Nous abordons à l'île Formose. — Le pilote achève de nous instruire des mesures prises contre nous par les Anglais et les Hollandais. — Bon conseil qu'il me donne. — Arrivée à Quinchung.

Délivré d'un si grand péril, auquel j'étais loin de m'attendre, je résolus de changer de route et d'empêcher par ce moyen de deviner où nous allions. Nous nous portâmes du côté de l'est, hors de la route de tous les navires européens.

N'ayant plus rien à craindre, nous questionnâmes nos deux nouveaux venus sur les motifs de l'entreprise qu'on venait de diriger contre nous, et le Hollandais nous en découvrit tout le mystère. Il nous apprit que celui qui nous avait vendu le navire s'en était emparé après que le capitaine eut été tué par les insulaires avec trois de ses gens. Il avait lui-même fait partie de cet équipage et s'était échappé des mains des barbares en se cachant, lui quatrième, dans un bois où ils restèrent quelque temps. Ensuite il s'était sauvé seul d'une manière miraculeuse, en abordant à la nage la chaloupe d'un bâtiment hollandais qui revenait de la Chine, et qui s'était mis à l'ancre sur cette côte pour faire de l'eau.

Il était depuis quelque temps à Batavia, quand y arrivèrent deux hommes de ce bâtiment, qui avaient abandonné leurs compagnons pendant le voyage; ils leur apprirent que le canonnier s'était enfui avec le navire et l'avait vendu au Bengale à une bande de pirates qui s'étaient emparés d'un bâtiment anglais et de deux hollandais très-richement chargés.

Cette dernière partie de son discours nous embarrassa fort; quoique nous en connussions toute la fausseté; nous vîmes évidemment que, si nous fussions tombés entre les mains de

ceux qui venaient de nous poursuivre avec tant d'acharnement, c'eût été fait de nous. En vain aurions-nous défendu notre innocence contre des gens si cruellement prévenus et à la fois accusateurs et juges.

Nous résolûmes de nous diriger vers la côte de Tonquin, et de là à la Chine, en continuant nos opérations de commerce, de vendre quelque part notre navire et de nous en retourner avec un bâtiment du pays. Ces mesures nous parurent les meilleures pour notre sûreté, et nous fîmes route nord-nord-est, en nous mettant plus au large de cinquante lieues qu'en suivant la route ordinaire.

Mon associé, me voyant plongé dans une profonde tristesse, quoiqu'il eût d'abord été aussi embarrassé que moi, cherchait à me distraire en me faisant une exacte description des différents ports de cette côte; il me dit qu'il croyait bon pour nous de chercher un asile dans la Cochinchine ou dans la baie de Tonquin, d'où nous pourrions gagner Macao, ville autrefois aux Portugais, et où il se trouvait encore un grand nombre de familles européennes, et surtout des missionnaires qui s'y étaient rendus dans l'intention de passer de là en Chine.

Nous nous en tînmes à cette résolution. Après un voyage fort ennuyeux, dans lequel nous souffrîmes beaucoup par la disette des vivres, nous découvrîmes la côte de la Cochinchine, et nous prîmes le parti d'entrer dans une petite rivière où il y avait pourtant assez d'eau pour notre bâtiment, résolus de nous y informer, soit par terre, soit par le moyen de notre pinasse, s'il se trouvait quelque navire dans les ports d'alentour.

Les habitants de cette côte étaient barbares et voleurs; nous n'avions de relations avec eux que pour nos provisions : cependant nous eûmes de la peine à nous garantir de leurs insultes. La rivière où nous étions se trouve à quelques lieues seulement des limites septentrionales du pays, et, en suivant les côtes avec notre chaloupe, nous découvrîmes la pointe

de tout le royaume au nord-est, où s'ouvre la grande baie de Tonquin.

Les habitants de ces parages vivent de poissons, d'huile et des aliments les plus grossiers. Une marque évidente de leur barbarie excessive est l'exécrable coutume qu'ils ont de réduire en esclavage tous ceux qui malheureusement font naufrage sur leurs côtes.

J'ai dit plus haut qu'une voie d'eau s'était déclarée dans notre navire. Quoiqu'elle eût été bouchée d'une manière aussi peu attendue qu'heureuse à l'instant même où nous allions être assaillis par les chaloupes anglaises et hollandaises, n'ayant cependant pas trouvé le bâtiment en aussi bon état que nous l'aurions voulu, nous résolûmes d'en tirer tout ce qu'il y avait de plus pesant, et de le mettre sur le flanc pour le nettoyer et pour retrouver la voie d'eau, s'il était possible. Ayant mis d'un seul côté les canons et la charge du navire, nous le renversâmes, afin de pouvoir aller jusqu'à la quille.

Les habitants, qui n'avaient jamais rien vu de pareil, descendirent aussitôt vers le rivage, et, découvrant le navire ainsi couché, sans apercevoir nos gens qui travaillaient dans les chaloupes et sur les échafaudages du côté opposé, s'imaginèrent que le bâtiment avait fait naufrage et qu'en échouant il s'était renversé.

Environ trois heures après, ils vinrent avec dix ou douze grandes barques, montées chacune de huit rameurs, résolus, selon toute apparence, à piller le navire et à mener vers le roi ceux de l'équipage dont ils s'empareraient : dans ce cas, nous devions nous attendre à l'esclavage. S'étant avancés vers le bâtiment, ils en firent le tour et nous découvrirent travaillant à la quille et au côté du navire. Ils nous regardèrent d'abord, sans laisser deviner leur dessein. Cependant nous profitâmes de cet intervalle pour faire entrer quelques-uns des nôtres dans le navire, afin qu'ils donnassent des armes et des munitions à ceux qui travaillaient. Il fut bientôt

temps de s'en servir; car, après s'être consultés pendant un quart d'heure environ, les barques ennemies s'avancèrent sur nous comme sur une proie certaine.

Nos gens, les voyant approcher, commençaient à s'effrayer : ils étaient dans une assez mauvaise position pour se défendre. Je commandai à ceux qui occupaient l'échafaudage de chercher à rentrer dans le navire au plus vite et à ceux qui étaient dans les chaloupes d'en faire le tour et d'y entrer aussi. Pour nous, qui étions à bord, nous fîmes tous nos efforts pour redresser le bâtiment. Cependant ni ceux de l'échafaudage ni ceux des chaloupes ne purent exécuter nos ordres, parce qu'un moment après ils eurent les Cochinchinois sur les bras : déjà deux de leurs barques avaient abordé notre pinasse.

Le premier sur lequel ils mirent la main était un Anglais aussi brave que robuste; il prit par les cheveux celui qui l'avait saisi, et, l'ayant tiré de sa barque dans la nôtre, il lui cogna si fort la tête contre un des bords de la chaloupe, qu'il la lui brisa.

En même temps un des Hollandais, dans ce moment à côté de lui, ayant pris un mousquet par le canon, fit le moulinet très-habilement et terrassa cinq ou six des ennemis qui voulaient se jeter dans la chaloupe. Ce n'en était pas assez pour repousser trente ou quarante hommes qui se précipitaient dans la pinasse, où ils ne s'attendaient à aucun danger; mais un hasard des plus heureux nous donna une victoire complète.

Notre charpentier, se préparant à goudronner l'extérieur du navire, venait de faire descendre dans la pinasse deux chaudrons, l'un rempli de poix bouillante et l'autre de résine mêlée de suif, d'huile et d'autres matières semblables. L'aide du charpentier avait encore à la main une grande cuiller de fer, avec laquelle il passait à ses camarades ce liquide chaud; voyant deux Cochinchinois arriver près de lui, il les arrosa d'une cuillerée de poix bouillante, qui les força de se jeter à

la mer, en hurlant comme des bêtes féroces. « Jean, s'écria le charpentier, ils trouvent la soupe bonne, donne-leur encore une écuellée. »

En même temps il courut de ce côté avec un de ces torchons qu'on attache à un bâton pour laver le bâtiment, et, le trempant dans la poix, il en jeta une si grande quantité sur ces forcenés, et Jean avec sa cuiller la leur prodigua si libéralement, que tous ceux qui étaient dans les trois barques furent horriblement grillés. L'effet en était d'autant plus grand et plus prompt que ces malheureux n'avaient presque aucun vêtement sur le corps ; jamais je n'ai entendu de cris plus affreux que ceux qu'ils poussèrent. Cette victoire, si singulièrement obtenue, nous délivra d'un très-grand danger.

Pendant cette étrange bataille, nous avions, mon associé et moi, si bien employé notre monde, que le navire fut enfin redressé. Les canons étaient déjà remis à leur place, et le canonnier me pria d'ordonner à ceux de nos chaloupes de se retirer, parce qu'il voulait tirer sur les ennemis. Je le lui défendis, persuadé que le charpentier nous en délivrerait bien sans le secours du canon, et j'ordonnai au cuisinier de faire chauffer une autre chaudronnée de poix. Mais heureusement nous n'en eûmes pas besoin : les pauvres diables, mécontents de leur premier assaut, n'eurent garde d'en tenter un second. D'ailleurs, ceux qui se trouvaient le plus éloignés de nous, voyant le vaisseau redressé et à flot, reconnurent leur méprise et ne jugèrent pas à propos de pousser plus loin leur dessein.

Après nous être tirés ainsi d'affaire, ayant apporté à bord, quelques jours auparavant, seize porcs, du riz, des racines et du pain, nous résolûmes de nous remettre en mer, à quelque prix que ce fût, convaincus que, le jour d'après, nous nous trouverions environnés d'un si grand nombre de barbares, que le même moyen serait insuffisant pour nous en délivrer.

Le soir même nous disposâmes tout à bord, et le lendemain matin nous partîmes. Nous désirions entrer dans la baie de Tonquin pour savoir ce qu'étaient devenus les navires hollandais qui nous y avaient précédés; mais depuis peu nous avions vu entrer plusieurs autres bâtiments; nous n'osâmes nous y hasarder, craignant de rencontrer quelque navire anglais ou hollandais.

Nous nous dirigeâmes d'abord vers le nord-est, comme si nous voulions aller aux îles Manilles ou aux Philippines, ensuite nous tournâmes vers le nord, pour arriver à l'île Formose.

Nous mîmes à l'ancre pour prendre de l'eau fraîche et d'autres provisions, que les insulaires nous fournirent en montrant beaucoup de probité dans leurs relations commerciales : cette probité est le fruit de la religion chrétienne que des missionnaires hollandais y portèrent jadis.

De là nous continuâmes à nous diriger vers le nord, en nous tenant toujours à une distance égale des côtes de la Chine; de cette manière nous passâmes devant tous les ports où les navires européens ont coutume de relâcher, bien résolus de faire tous nos efforts pour ne pas tomber entre leurs mains.

Parvenus au trente-troisième degré de latitude, nous décidâmes d'entrer dans le premier port que nous trouverions; à cet effet, nous avançâmes vers le rivage, et nous n'en étions qu'à deux lieues, quand une barque vint à notre rencontre avec un vieux pilote portugais qui, nous reconnaissant pour un navire européen, voulait nous offrir ses services. Cette offre nous fit plaisir, et nous le prîmes à bord : sans demander où nous allions, il renvoya sa barque.

Nous étions alors maîtres de nous faire mener où nous le jugerions convenable, et je proposai au bon vieillard de nous conduire au golfe de Nanking, situé dans la partie la plus septentrionale de la côte de la Chine. Il nous répondit qu'il connaissait fort bien ce golfe, mais qu'il était curieux de sa-

voir ce que nous y voulions faire. Je lui dis que nous avions envie d'y vendre notre cargaison et d'acheter à la place des porcelaines, des toiles peintes, des soies écrues, des soies travaillées, etc. Il nous répondit que le meilleur port pour ce genre de négoce eût été celui de Macao, où nous aurions pu nous défaire très-avantageusement de notre opium et acheter des denrées de la Chine aussi bon marché qu'à Nanking.

Nous répondîmes que nous n'étions pas seulement marchands, mais encore voyageurs; que notre but était de visiter la grande ville de Péking et la cour du monarque de la Chine. « Vous feriez donc bien, répondit-il, d'aller vers Ningpo, d'où part la rivière; vous pouvez gagner en peu d'heures le grand canal qui est partout navigable, et coupe dans toute son étendue le vaste empire chinois, croise tous les fleuves, traverse plusieurs collines par le moyen des écluses, et s'avance jusqu'à Péking, en parcourant une étendue de deux cent soixante-douze lieues.

— Très-bien, répondis-je, mais ce n'est pas ce dont il s'agit : nous vous demandons seulement si vous pouvez nous conduire à Nanking, d'où nous nous rendrons ensuite facilement à Péking. »

Il me dit qu'il le pourrait sans peine, et que depuis peu un vaisseau hollandais avait pris justement la même route. Cette circonstance me déconcerta; le vieillard s'en aperçut, et me fit observer que nous ne devions pas être alarmés, puisque les Hollandais n'étaient point en guerre avec notre nation. « Il est vrai, lui répondis-je; mais on ne sait pas de quelle manière ces gens-là nous traiteraient dans un pays où ils sont hors de la justice.

— Il n'y a rien à craindre, reprit-il : vous n'êtes point pirates, et ils n'attaqueront pas des marchands qui ne s'occupent que de leur commerce. »

Ces paroles me troublèrent tellement, qu'il était impossible que le Portugais ne le remarquât pas. « Monsieur, me dit-il,

il semble que mon discours vous fait de la peine; vous irez où vous le jugerez à propos, et soyez sûr que je vous rendrai tous les services dont je suis capable.

— Je suis, il est vrai, lui répondis-je, dans une assez grande irrésolution touchant la route qu'il faudra prendre, à cause des pirates dont vous venez de me parler. Comment leur tenir tête? Vous le voyez, notre navire n'est pas des plus forts et mon équipage est peu nombreux.

— Soyez tranquille, me dit-il : aucun pirate n'a paru dans ces mers depuis quinze ans, excepté un seul qu'on a vu, il y a environ un mois, dans la baie de Siam; mais il a tiré du côté du sud; d'ailleurs, ce n'est point un navire bien fort ni propre à ce métier, c'est un bâtiment marchand avec lequel l'équipage s'est enfui après la mort du capitaine, tué dans l'île de Sumatra.

— Comment, dis-je, feignant de ne rien savoir de cette affaire, ces scélérats ont tué leur propre capitaine?

— Je ne peux l'assurer, répondit-il; mais, comme dans la suite ils se sont rendus maîtres du navire, il y a beaucoup d'apparence qu'ils l'ont trahi et livré à la cruauté des Indiens.

— Alors ils ont mérité la mort autant que s'ils l'avaient massacré de leurs propres mains.

— Sans doute; aussi recevront-ils la punition qu'ils méritent, s'ils sont rencontrés par les Anglais ou par les Hollandais, qui ont juré de ne point faire de quartier. »

Je lui demandai comment ils pouvaient espérer de rencontrer ce pirate, puisqu'il n'était plus dans ces mers. « On l'assure, reprit-il; mais certainement il est entré dans la rivière de Cambogia, et il y a été découvert par quelques Hollandais qu'il avait laissés à terre en se rendant maître du navire. Plusieurs capitaines anglais et hollandais qui se trouvaient dans cette rivière l'auraient certainement pris si leurs premières chaloupes eussent été secondées par les autres. Mais on a une description si exacte de ce bâtiment, qu'on le reconnaîtra sans peine partout où on le trouvera, et l'on a

résolu unanimement de faire pendre aux vergues le capitaine et l'équipage.

— Comment! dis-je, ils les exécuteront sans aucune formalité? Ils commenceront par les pendre, et ensuite ils feront leur procès?

— Mais, monsieur, de quelle formalité voulez-vous qu'on se serve avec de pareils scélérats? Il suffit de les jeter à la mer : ces coquins n'auront que ce qu'ils méritent. »

Il était impossible au pilote de quitter notre bord et de nous nuire, je lui dis avec vivacité : « Voilà justement la raison pour laquelle je veux que vous nous meniez à Nanking, et non à Macao ou à quelque autre port fréquenté par les Anglais et les Hollandais. Sachez que ces capitaines dont vous venez de parler sont des insolents et des étourdis qui ignorent les lois de la justice, puisqu'ils sont assez inconsidérés pour se hasarder à devenir meurtriers, en faisant exécuter des gens faussement accusés, en les traitant en criminels, sans se donner la peine de les interroger et d'entendre leur défense! »

Je lui déclarai, sans hésiter, que le navire où il se trouvait était précisément celui qu'ils avaient attaqué avec cinq chaloupes, d'une manière lâche et maladroite. Je lui contai en détail comment nous avions acheté notre navire, et tout ce qui était relatif à cette affaire; mais je l'assurai qu'en signalant cet équipage comme composé de pirates, c'était débiter une fable inventée à plaisir, que nos ennemis auraient dû réfléchir avant de nous attaquer, et qu'ils répondraient devant Dieu du sang qu'ils nous avaient forcés de répandre.

Le bon vieillard fut extrêmement surpris de ce récit, et nous dit que nous avions raison de ne pas vouloir aller du côté du nord; il nous conseilla de vendre notre navire dans quelque port de la Chine, et d'en acheter ou d'en construire un autre. « Vous n'en trouverez pas un si bon, ajouta-t-il, mais il vous sera aisé d'en avoir un capable de vous ramener au Bengale avec vos gens et vos marchandises. »

Je lui dis que je profiterais volontiers de son conseil dès que je pourrais trouver un bâtiment à ma convenance et un acquéreur pour le mien. Il m'assura qu'il s'en rencontrerait infailliblement à Nanking; qu'une jonque chinoise me suffirait pour m'en retourner, et qu'il me trouverait sans peine des négociants pour acheter l'un et pour me vendre l'autre.

« Mais, lui dis-je, vous croyez que notre navire sera reconnu; par conséquent, si je prends les mesures que vous me conseillez, je puis jeter par là d'honnêtes gens dans un terrible danger, et peut-être devenir la cause de leur mort. Il suffira sans doute à ces capitaines de rencontrer le bâtiment, pour qu'ils s'imaginent avoir trouvé les criminels, et qu'ils massacrent de sang-froid des hommes inoffensifs.

— Je sais le moyen de prévenir ce malheur, me répondit-il; je connais les commandants de tous ces navires, et je les verrai quand ils passeront par ici; je ne manquerai pas de leur faire connaître leur méprise et de leur dire que, quoique le premier équipage ait fui avec le navire, il est faux pourtant qu'il s'en soit jamais servi pour exercer la piraterie. Je leur apprendrai surtout que ceux qu'ils ont attaqués dans la baie de Siam sont d'honnêtes marchands ayant acheté le navire de quelques scélérats qu'ils en croyaient les légitimes propriétaires. Certainement ils se fieront assez à moi pour agir avec plus de circonspection à l'avenir.

Après avoir délibéré sur ce terrible embarras avec mon associé, aussi inquiet que moi et non moins irrésolu sur le parti à prendre, je m'adressai au vieux pilote pour lui demander s'il n'y avait pas près de là quelque baie ou quelque rade où nous pussions entrer pour vendre secrètement notre navire aux Chinois, sans craindre d'ennemis. Il me dit que, si je voulais aller vers le sud, l'espace d'environ quarante-deux lieues, j'y trouverais un petit port nommé Quinchang, où les missionnaires débarquaient ordinairement en venant de Macao, et où n'entraient jamais les vaisseaux

de guerre européens; que là je pourrais prendre des mesures pour le reste du voyage; que cet endroit n'était nullement fréquenté par les marchands, excepté à certaines époques de l'année; qu'enfin il s'y tenait une foire où les commerçants japonais venaient se pourvoir de denrées de la Chine. Nous convînmes de nous diriger vers ce port.

Le lendemain du jour où nous nous arrêtâmes à cette résolution, nous levâmes l'ancre, n'étant allés que deux fois à terre pour prendre de l'eau fraîche et des provisions, telles que des racines, du thé, du riz, quelques oiseaux; les gens du pays nous en avaient apporté en abondance, mais ils ne donnaient rien sans argent.

Les vents étant contraires, nous voguâmes cinq jours entiers avant d'arriver à ce port; mais enfin nous y entrâmes à notre grande satisfaction. Quand je me sentis à terre, mon cœur fut plein de joie et de reconnaissance envers le ciel; je résolus, ainsi que mon associé, de ne jamais remettre le pied dans ce malheureux navire s'il nous était possible de nous défaire de nos marchandises, même à moitié prix.

CHAPITRE XI

Un marchand japonais nous achète notre opium. — Nous lui louons notre navire pour faire différents voyages au Japon, aux îles Philippines et aux îles Manilles. — Le mandarin. — Un noble chinois. — Péking. — Nous partons pour la Russie. — La caravane. — La maison de porcelaine. — La fameuse muraille. — Combat avec les Tartares.

Notre vieux pilote nous amena un négociant japonais qui, ayant examiné nos marchandises, nous acheta notre opium, et le paya fort bien sur-le-champ, partie en or, que nous prenions au poids, partie en petites pièces monnayées, frappées au coin de son pays, et partie en lingots d'argent

de dix onces à peu près. Pendant que nous faisions ce trafic avec lui, il me vint dans l'esprit que ce même négociant pourrait bien nous acheter aussi notre navire, et j'ordonnai à notre interprète de lui en faire la proposition. Il ne la reçut qu'en haussant les épaules; mais il revint nous trouver quelques jours après, amenant avec lui un interprète, pour nous communiquer la proposition qu'il avait à nous faire.

Il nous dit que, nous ayant payé une grande quantité de marchandises avant d'avoir la moindre pensée de nous acheter notre bâtiment, il ne lui restait pas assez d'argent pour nous en donner le prix; que, si je voulais y laisser les matelots, il le louerait pour un voyage du Japon; que là il le rechargerait pour l'envoyer aux îles Philippines, après en avoir payé le fret, et qu'à son retour il l'achèterait. Non-seulement je prêtai l'oreille à cette proposition, mais mon humeur aventurière me mit encore dans l'esprit d'être moi-même de la partie, de m'en aller aux îles Philippines, et de là vers la mer du Sud. Je demandai au Japonais s'il avait intention de louer le navire jusqu'aux îles Philippines et de l'y décharger. Il me dit que la chose n'était pas possible, mais qu'il le ferait à son retour au Japon. J'y aurais consenti, si mon associé, plus sage que moi, ne m'en eût détourné, en me représentant les dangers de la mer et le naturel perfide des Japonais.

La première chose qu'il fallait faire avant de conclure notre marché avec le Japonais était de demander au capitaine et à l'équipage s'ils avaient envie d'entreprendre cette course. Au moment où nous y songions, je reçus une visite du jeune homme que mon neveu m'avait donné pour compagnon de voyage. Il me dit que cette course promettait des avantages très-considérables, et me conseilla fort de l'entreprendre; il ajouta que, si je ne voulais pas partir moi-même, il me priait de le placer dans le navire comme marchand, ou à tel autre titre que je le jugerais à propos, que, s'il me trouvait encore vivant à son retour en Angle-

terre, il me rendrait un compte exact de son gain, et que je lui en donnerais la part que je voudrais.

Je n'avais pas envie de me séparer de ce jeune homme; mais, prévoyant l'avantage que ce parti devait produire et connaissant le jeune homme très-capable de réussir, j'étais disposé à lui accorder sa demande. Je lui dis néanmoins que je voulais consulter mon associé sur sa proposition et que le lendemain je lui ferais une réponse positive.

Mon associé me dit que, ayant acheté notre navire sous de mauvais auspices, et n'ayant pas dessein de nous y rembarquer, nous agirions sagement en le cédant au jeune homme, à condition que, si nous le revoyions en Angleterre, il nous donnerait la moitié des bénéfices de ses voyages. Le jeune homme s'y engagea aussitôt par écrit, et nous lui cédâmes le navire.

Le marchand japonais, comme nous l'avons appris dans la suite, se comporta à son égard en honnête homme.

Le navire étant prêt à mettre en mer, nous songeâmes à récompenser les deux hommes qui nous avaient rendu un service si considérable en nous avertissant à temps de la conspiration tramée contre nous dans la rivière de Cambogia. Je leur donnai à chacun en outre de leurs gages une petite somme en or, dont ils furent très-contents, et je fis l'Anglais canonnier, à la place du nôtre, devenu second contre-maître; je donnai au Hollandais l'emploi de bosseman. Ils se crurent par là parfaitement récompensés, et ils rendirent de très-grands services sur le navire, étant tous deux courageux et fort entendus dans la marine.

Nous restâmes en Chine; si je m'étais cru loin de ma patrie au Bengale, où, pour mon argent, il m'eût été facile de revenir en Europe, que ne devais-je pas penser alors, me trouvant à mille lieues plus loin de l'Angleterre, sans savoir absolument comment y revenir?

Je me consolai en pensant qu'il devait y avoir bientôt une autre foire dans la ville où nous étions, et que nous aurions

l'occasion de nous fournir de toutes sortes de denrées du pays, sans compter que peut-être nous trouverions quelque jonque chinoise ou quelque bâtiment de Tonquin pour nous ramener avec tout ce qui nous appartenait.

En attendant, nous jugeâmes à propos de nous ménager le plaisir de trois ou quatre petits voyages dans le pays. Nous en fîmes un, entre autres, de dix journées de chemin, pour aller voir Nanking; c'est en effet une ville qui mérite d'être visitée. On dit qu'il y a un million d'âmes, ce que j'ai bien de la peine à croire. Elle est bâtie fort régulièrement : toutes les rues en sont tirées au cordeau et se croisent les unes les autres, ce qui en augmente singulièrement la beauté.

Mais, quand je compare les peuples de ce pays, leur manière de vivre, leur gouvernement, leur religion, leur magnificence, à ce qu'on voit de plus remarquable en Europe, je dois avouer que toutes ces prétendues merveilles ne valent pas la peine qu'on en parle, bien loin d'être dignes des pompeuses descriptions faites par certains auteurs.

De retour de Nanking, je me trouvais, selon mon calcul, au cœur de la Chine, puisque ce petit port est situé au troisième degré de latitude septentrionale. J'avais grande envie de voir la ville de Péking, je décidai mon associé à partir; nous préparâmes tout pour le voyage. Nous trouvâmes une heureuse occasion de le faire d'une manière sûre et commode, en obtenant d'un mandarin la permission de voyager en sa compagnie. Les mandarins sont comme des vice-rois ou gouverneurs de province, qui jouissent d'une haute considération et que respectent extrêmement les peuples, auxquels, en récompense, ils se rendent fort à charge, puisqu'on est obligé de les défrayer sur la route, avec toute leur suite et tout leur équipage.

Les vivres et les fourrages ne nous manquèrent pas, parce que les Chinois étaient tenus de les fournir gratis, ce qui était fort commode; quant à nous, cependant, nous devions

les payer au prix courant à l'intendant ou maître d'hôtel du mandarin, qui venait nous en demander le payement avec beaucoup d'exactitude. Ainsi la permission que le seigneur chinois nous avait donnée de voyager à sa suite ne devait point passer pour une trop grande faveur. Il y gagnait beaucoup, au contraire, car il y avait une trentaine de gens qui le suivaient de cette manière, et qui payaient tout ce que le peuple lui fournissait pour rien.

Nous mîmes vingt-cinq jours pour arriver à Péking. Le pays que nous traversâmes est fort peuplé, quoique assez mal cultivé; les chemins y sont parfaitement entretenus. L'économie domestique de cette nation est fort peu de chose. L'orgueil des Chinois est extraordinaire, et rien ne le surpasse, si ce n'est leur pauvreté : toutefois ils sont vains et fiers au milieu de leur misère. Il n'est pas possible d'exprimer l'ostentation qu'ils montrent surtout dans leurs habits, dans leurs édifices et dans le nombre de leurs esclaves.

Un jour, en approchant du prétendu château d'une espèce de gentilhomme campagnard, nous eûmes d'abord l'honneur d'être en compagnie du maître pendant une grande demi-lieue. Son vêtement était un vrai mélange de faste et de pauvreté; une robe d'indienne richement bordée de graisse, avec tout l'ornement nécessaire pour le rendre ridicule, de grandes manches pendantes, des falbalas, etc. Cette robe magnifique couvrait une veste de taffetas noir aussi grasse que la robe. Son cheval offrait une copie exacte du fameux Rossinante : il était vieux, maigre, et à moitié mort de faim; on en aurait un meilleur en Angleterre pour une guinée et demie : aussi n'aurait-il pas pris la peine de marcher si deux esclaves qui suivaient à pied le cavalier n'eussent, à coups de fouet, donné du courage à cette haridelle. Le mandarin avait aussi à la main un fouet fort utile, dont il travaillait la tête et les épaules du noble coursier, tandis que ses palefreniers exerçaient leurs forces sur les parties postérieures. Pour surcroît de pompe, il était accompagné de dix

ou douze esclaves : on peut juger de la magnificence de leur livrée par la description que j'ai faite de l'habit du maître. Nous apprîmes qu'il venait de la ville pour aller se promener dans ses biens, situés à une demi-lieue de l'endroit où nous étions. Nous marchâmes au petit pas pour jouir plus longtemps de la brillante figure de cet homme d'importance ; mais enfin il prit les devants, parce que nous fîmes une halte de quelques instants dans un village pour nous y rafraîchir.

Peu de temps après, arrivés à son château, nous l'y trouvâmes dînant dans une petite cour devant sa porte. Par orgueil il avait choisi cet endroit exposé aux yeux des passants, et l'on nous dit que plus nous le regarderions, et plus nous flatterions sa vanité. Il était assis à l'ombre d'un arbre semblable à un palmier-nain, sous lequel, pour se défendre encore mieux des rayons du soleil, il avait fait placer un grand parasol, qui ne figurait pas mal un dais et qui contribuait beaucoup à rendre ce spectacle pompeux. Renversé dans un grand fauteuil à peine assez large pour contenir le volume de son épaisse corpulence, il se faisait servir par deux femmes esclaves qui apportaient les plats. Deux autres s'acquittaient d'un emploi que peu de gentilshommes européens voudraient exiger de leurs domestiques : l'un lui mettait la soupe dans la bouche avec une cuiller, pendant que l'autre tenait l'assiette et ramassait les bribes qui tombaient de la barbe et de la veste de taffetas de Sa Seigneurie.

Pour notre mandarin, il y avait plus de réalité dans la magnificence dont il faisait parade. Il était respecté comme un roi, et toujours tellement entouré de ses gentilshommes et de ses officiers, que je ne pus jamais le voir qu'à une certaine distance. Il est vrai que dans tout son équipage il n'y avait pas un seul cheval meilleur que nos chevaux de somme ; mais ils étaient si bien drapés de couvertures et de harnais, qu'il ne me fut pas possible de remarquer s'ils étaient gras ou maigres : on n'en voyait que les pieds et la tête.

Délivré de toutes les inquiétudes dont j'avais été si fort agité, je fis gaiement ce voyage; et ce qui augmenta encore ma joie, ce fut de l'achever sans la moindre catastrophe. J'ai oublié pourtant de dire qu'au passage d'une petite rivière mon cheval tomba et me jeta au milieu de l'eau. J'en fus quitte pour prendre, tout habillé, un bain dont je me serais bien passé.

Quand nous arrivâmes à Péking, je n'avais d'autre domestique que le valet de mon neveu, fort bon sujet d'ailleurs. Toute la suite de mon associé consistait aussi en un seul garçon, notre compatriote. Nous avions encore avec nous le vieux pilote portugais, qui avait envie de voir la cour chinoise, et que nous défrayâmes pendant le voyage, pour l'employer en qualité d'interprète. Il entendait fort bien la langue du pays, parlait français, et même assez d'anglais pour se faire comprendre.

Ce vieillard nous fut d'une grande utilité et nous donna mille marques de son affection. A peine avions-nous passé une semaine à Péking, qu'il vint d'un air joyeux pour nous parler. « Ah! me dit-il, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. » Je lui répondis que dans ce pays-là je ne m'attendais à aucune nouvelle fort bonne ni fort mauvaise. « Je vous assure, reprit-il, qu'elle est fort bonne, mais peut-être pas autant pour moi, que jusqu'à ce jour vous avez défrayé avec tant de bienveillance. » Il nous dit qu'il y avait dans la ville une grande caravane de marchands russes et polonais se préparant à retourner chez eux par la grande Tartarie; que le départ s'effectuerait dans cinq ou six semaines, et que sans aucune doute nous mettrions à profit une occasion si favorable.

A cette nouvelle, une grande joie se répandit dans mon âme, et m'empêcha pendant quelques moments de répondre un seul mot au vieillard; enfin, revenu de cette émotion, je lui demandai comment il savait ce qu'il venait de me rapporter et s'il en était bien sûr. « Très-sûr, reprit-il : j'ai

rencontré dans la rue, ce matin, une de mes vieilles connaissances : c'est un Arménien venu d'Astracan dans le dessein de s'en aller au Tonquin, où je l'ai vu autrefois; mais, ayant changé de sentiment, il veut avec cette caravane se rendre à Moscou, et, de là, descendre le Volga pour retourner à Astracan.

— Je suis charmé, lui dis-je; mais je vous prie de ne point vous affliger d'une chose que je regarde comme un grand bonheur pour moi. Si vous vous en retournez tout seul à Macao, c'est que vous l'aurez bien voulu. »

Je consultai mon associé, et je lui demandai si ce parti lui conviendrait. Il me répondit qu'il était prêt à me suivre; qu'il avait si bien disposé ses affaires au Bengale et laissé une partie de ses fonds en si bonnes mains, que, s'il pouvait employer ses bénéfices récents à acheter, dans ce second voyage, des soies de la Chine, écrues et travaillées, il irait volontiers en Angleterre, d'où il pourrait retourner aisément au Bengale sur un des navires de la Compagnie.

Étant d'accord, nous résolûmes de prendre le vieux pilote avec nous et de le défrayer jusqu'à Moscou ou jusqu'en Angleterre. Si nous n'avions pas eu envie de lui donner quelque autre récompense, nous n'aurions pas mérité de passer pour des gens généreux.

Il reçut ma proposition avec des transports de joie, et nous assura qu'il nous suivrait jusqu'au bout du monde si nous le voulions; alors nous préparâmes tout pour le voyage, ce qui nous prit plus de temps que nous ne l'avions d'abord cru. Heureusement la même chose arriva aux deux autres marchands de la caravane, qui, au lieu d'être prêts en cinq ou six semaines, eurent besoin de quatre mois avant de se mettre en état de partir.

Nous sortîmes de Péking au commencement de février. Mon associé et le vieux pilote étaient allés faire un tour ensemble vers le petit port où nous étions entrés pour disposer de quelques marchandises que nous y avions laissées, et,

dans cet intervalle, j'allai, avec un marchand chinois que j'avais connu à Nanking, acheter dans cette ville quatre-vingt-dix pièces de beau damas, avec environ deux cents autres pièces d'étoffes de soie, parmi lesquelles il y en avait de rayées d'or, une assez grande quantité en soies écrues, et d'autres produits du pays. Tout était déjà rendu à Péking avant le retour de mon associé, et cet achat nous coûtait trois mille cinq cent livres sterling. Pour charger toutes ces marchandises jointes à une assez grande quantité de thé et de belles toiles peintes, il nous fallait dix-huit chameaux, outre nos trois chevaux de main, et trois autres pour le transport de nos provisions.

La caravane était considérable, et composée d'à peu près trois cents bêtes de charge et d'environ cent vingt hommes parfaitement bien armés et préparés à tout événement ; car, de même que les caravanes turques sont exposées aux attaques des Arabes, celles qui traversent ce pays le sont aux insultes des Tartares.

Nous appartenions à plusieurs nations différentes ; mais les Russes étaient en plus grand nombre. Il y avait au moins soixante habitants de la ville de Moscou, parmi lesquels quelques Livoniens, et, ce qui nous faisait grand plaisir, cinq Écossais, hommes riches et très-versés dans le commerce et les voyages.

Après la première journée de marche, nos cinq guides appelèrent tous les marchands et tous les passagers, excepté les domestiques, pour tenir un grand conseil, selon la coutume de toutes les caravanes de ce pays. Dans cette assemblée, chacun donna une petite somme pour en faire une bourse commune, afin de payer les fourrages et d'autres choses dont on aurait journellement besoin. On fit le plan de tout le voyage ; on nomma des capitaines et autres officiers pour nous commander en cas d'attaque, et tous ces règlements furent arrêtés par consentement unanime des voyageurs, tous intéressés au bien commun de la caravane.

On ferait une grande injustice aux Chinois si on niait leur habileté dans un grand nombre d'ouvrages; mais ils excellent en même temps dans les contes qu'ils débitent sur leur industrie à cet égard. J'en citerai ici un exemple. Ils m'ont assuré qu'un de leurs artisans avait construit un navire de porcelaine avec tous ses agrès, mâts, voiles, cordages, et que ce navire fragile était assez grand pour contenir cinquante personnes. Ils auraient pu ajouter, pour plus de vraisemblance, qu'on avait fait le voyage du Japon avec ce navire.

Huit jours après notre départ, nous vîmes la fameuse muraille construite pour servir de boulevard aux Chinois contre les irruptions des Tartares. C'est assurément un ouvrage d'un travail immense : cette muraille s'étend, et cela sans aucune nécessité, par-dessus des montagnes et des rochers tout à fait impraticables, et beaucoup plus difficiles à forcer que la muraille elle-même dans les autres endroits.

Elle a un millier de milles anglais d'étendue, à ce qu'on prétend; mais le pays qu'elle couvre n'en a que cinq cents, en ne tenant pas compte des détours qu'on a été obligé de faire en bâtissant la muraille; elle a vingt-quatre pieds de hauteur, et autant d'épaisseur en quelques endroits.

Tandis que la caravane passait par une des portes de cette espèce de fortification, je pus examiner pendant une heure ce monument si fameux et le contempler de tous côtés, aussi loin que pouvait porter ma vue. Notre guide chinois, qui nous en avait parlé comme une des merveilles du monde, semblait fort désireux de connaître mon opinion. Je lui dis que c'était une défense excellente contre les Tartares. Il n'y entendit point malice, et prit cette expression pour un compliment fort gracieux; mais notre vieux pilote n'était pas si simple. « Il y a du caméléon dans vos discours, me dit-il.

— Du caméléon! lui répondis-je? qu'entendez-vous par là?

— J'entends, reprit-il, que les paroles que vous venez de dire au guide paraissent blanches quand on les considère

d'ici, et noires quand on les considère de là : c'est un compliment d'une manière, et une satire d'une autre. Vous reconnaissez que cette muraille est bonne contre les Tartares : c'est me dire qu'elle n'est bonne que contre les Tartares. Ce Chinois vous entend à sa manière, et il est content; mais moi, je vous entends à la mienne, et je le suis aussi.

Après avoir passé cette muraille de la Chine, assez semblable à celle que les Romains firent autrefois dans le Northumberland contre les invasions des Pictes, nous trouvâmes le pays moins peuplé, et les habitants, en quelque sorte, emprisonnés dans les places fortes : ils osent à peine sortir de leurs villes, de peur de devenir la proie des Tartares, qui volent sur les grands chemins, à main armée, et auxquels ils ne pourraient résister en rase campagne.

Je commençai alors à comprendre la nécessité de ne pas s'éloigner des caravanes, en voyant des troupes entières de Tartares rôder autour de nous. Ils approchaient assez pour que je pusse les examiner à mon aise, et je suis surpris, je l'avoue, qu'un empire de la Chine ait pu être conquis par des hommes aussi misérables que ceux qui s'offraient à ma vue par bandes confuses, sans ordre, sans discipline et presque sans armes. Leurs chevaux sont maigres et mal dressés ; en un mot, ils ne sont bons à rien.

J'eus l'occasion de m'en convaincre dès le lendemain du jour où j'eus passé la muraille. Celui qui nous commandait alors nous permit d'aller au nombre de seize à la chasse de certains moutons sauvages qui sont assurément les plus agiles de toute leur espèce. Ils courent avec une vitesse étonnante, mais ils se fatiguent aisément, et, quand on en voit, on est sûr de ne pas les poursuivre en vain ; ils se montrent d'ordinaire une quarantaine à la fois, et, comme de véritables moutons, ils se suivent les uns les autres.

Au milieu de cette chasse burlesque, nous rencontrâmes plus de quarante Tartares. Leur but était-il de poursuivre,

comme nous, les moutons, ou cherchaient-ils quelque autre proie? je l'ignore; mais, dès qu'ils nous découvrirent, un d'entre eux se mit à donner d'une espèce de cor dont le son était affreux. Nous supposâmes tous que c'était pour appeler leurs amis, et nous ne nous trompions pas; car, en moins d'un quart d'heure, nous vîmes une autre troupe aussi forte paraître à un mille de nous.

Heureusement il se trouvait dans notre caravane un marchand écossais, habitant de Moscou, qui, dès qu'il entendit le cor, nous prévint qu'il fallait sans aucun délai charger brusquement ces barbares. Nous ayant tous rangé sur la même ligne, il se mit à notre tête, et nous allâmes droit à eux.

Les Tartares nous regardaient d'un œil hagard, et, dès qu'ils nous virent avancer, ils nous tirèrent une volée de flèches dont heureusement aucune ne nous toucha, parce qu'ils avaient tiré de trop loin. Nous fîmes d'abord halte, et, quoique nous fussions assez éloignés de nos adversaires, nous tirâmes sur eux et les chargeâmes au grand galop, le sabre à la main, selon les ordres de notre courageux Écossais. Ce n'était qu'un marchand, mais il se conduisit dans cette occasion avec tant de bravoure et de sang-froid, qu'il paraissait né pour le métier des armes. Dès que les Tartares se virent joints par nous, ils s'enfuirent dans le plus grand désordre.

Ainsi finit notre combat, où nous n'éprouvâmes d'autre perte que celle des moutons que nous avions pris à la course : nous n'eûmes ni morts ni blessés; mais, du côté des ennemis, il y eut cinq tués; quant au nombre des blessés, je ne le connais pas. La seconde troupe accourue au bruit du cor, effrayée de nos armes à feu, n'osa rien tenter contre nous.

CHAPITRE XII

J'achète un chameau. — Des bandits me le prennent. — Conduite courageuse du vieux pilote. — Les Tartares viennent pour nous barrer le passage; ils sont repoussés. — Entrée sur le territoire russe. — Les idolâtres. — Nous brûlons leur idole. — Chamchi-Thaungu. — Ils nous poursuivent au nombre de plusieurs mille. — Leur projet de vengeance. — Par quel stratagème nous leur échappons. — Arrivée à Jarawena.

Nous marchâmes ensuite pendant un mois par des routes qui n'étaient pas si dangereuses, quoique nous fussions toujours sur le territoire chinois. On n'y voit, pour ainsi dire, que des villages et quelques bourgs fortifiés contre les invasions des Tartares.

Nous arrivâmes à la ville de Naum sur les frontières de la Chine; c'est, dit-on, une forteresse, et, d'après la manière de fortifier les places dans ces contrées, elle peut effectivement passer pour telle. Nous étions encore à deux journées de marche de cette ville quand nous fûmes joints par des courriers envoyés de tous côtés sur les routes, pour avertir les voyageurs et les caravanes de s'arrêter jusqu'à ce qu'on leur eût donné des escortes, parce qu'un corps de Tartares de dix mille hommes s'était fait voir à une douzaine de lieues au nord de la ville.

C'était une fort mauvaise nouvelle pour nous; il faut avouer pourtant que de la part du gouverneur c'était agir noblement, et que nous lui avions de très-grandes obligations, d'autant plus qu'il tint parfaitement bien sa promesse : deux jours après, nous reçûmes de lui trois cents soldats de la ville de Naum, et deux cents d'une autre garnison chinoise. Alors nous continuâmes hardiment notre voyage. Les trois cents soldats de Naum garnissaient notre front, et les deux cents autres l'arrière-garde : nous nous mîmes sur les ailes, avec notre bagage au centre. Dans cet ordre, prêts à

combattre quand il le faudrait, nous crûmes être en état de nous mesurer avec les dix mille Tartares; mais, quand nous les vîmes paraître le lendemain, les affaires changèrent de face.

Au sortir d'une ville nommée Changu, nous fûmes obligés de très-grand matin de passer une petite rivière, et, si les Tartares avaient su se concerter, ils nous eussent défaits sans peine en nous attaquant lorsque la caravane était passée et que l'arrière-garde se trouvait encore de l'autre côté; mais nous ne les vîmes pas seulement paraître.

Environ trois heures après, étant entrés dans un désert de quinze ou seize milles d'étendue, un grand nuage de poussière nous fit supposer que les ennemis n'étaient pas loin, et bientôt nous les vîmes venir à nous au grand galop. Alors les Chinois de notre avant-garde, et qui, le jour précédent, s'étaient beaucoup vantés, firent mauvaise contenance, en regardant très-souvent derrière eux. Mon vieux pilote avait d'eux une triste opinion. « Il faut encourager ces lâches, me dit-il, ou nous sommes perdus : ils s'enfuiront dès que nous aurons les Tartares sur les bras.

— Je le crois comme vous, lui répondis-je; mais que faire pour empêcher ce malheur?

— Mon avis serait, répliqua-t-il, qu'on plaçât cinquante de nos gens sur chaque aile de ce corps chinois; ce renfort leur donnera du courage, et ils seront braves dans la compagnie des braves. »

Sans prendre le temps de lui répondre, j'allai joindre au grand galop notre commandant du jour pour lui communiquer ce conseil. Il l'approuva et le mit sur-le-champ à exécution. Nous continuâmes notre marche dans cet ordre, laissant les deux cents autres Chinois faire un corps à part, pour garder nos chameaux, et nous leur ordonnâmes de détacher la moitié de leurs soldats pour nous venir en aide, s'il était nécessaire

Un moment après, les Tartares furent assez près de nous

pour combattre. Je n'exagère point en disant qu'il y en avait au moins dix mille. Ils commencèrent par détacher des éclaireurs pour nous reconnaître et pour examiner notre contenance. Les voyant passer devant notre front, à portée du fusil, notre commandant ordonna à nos deux ailes d'avancer avec toute la vitesse possible, et de tirer sur eux. Son ordre fut exécuté, et ces Tartares se retirèrent, pour rendre compte apparemment de la réception que nous venions de leur faire, et à laquelle le reste devait s'attendre.

Nous vîmes bien que la manière dont nous les avions salués n'était pas de leur goût. Ils s'arrêtèrent court, et, après nous avoir considérés avec attention pendant quelques minutes, ils tournèrent à gauche et nous quittèrent sans faire la moindre tentative. Nous en fûmes charmés, car, s'ils nous avaient chargés avec vigueur, il nous eût été impossible de résister à des forces trop supérieures aux nôtres.

Arrivés deux jours après à la ville de Naum, nous remerciâmes le gouverneur du soin qu'il avait eu la bonté de prendre de nous, et nous rassemblâmes entre nous tous une somme de deux cents écus, pour en faire présent à notre escorte chinoise. Nous nous reposâmes dans la ville un jour entier.

Après avoir quitté Naum, nous eûmes à traverser plusieurs grandes rivières et deux déserts, dont l'un nous prit seize jours de marche. C'est un pays abandonné qui n'appartient à personne. Le 23 mars, nous arrivâmes sur les frontières de la Russie. La première ville que nous rencontrâmes s'appelle Arguna . elle est située à l'ouest d'une rivière portant le même nom.

J'éprouvai une grande satisfaction en me voyant dans un pays soumis à un prince chrétien.

De la rivière Arguna, nous avançâmes à petites journées vers le centre de la Russie, très-obligés au czar du soin qu'il a pris de faire bâtir des villes partout où il a été possible d'en placer, et d'y mettre des garnisons qu'on peut comparer à

ces soldats stationnaires que les Romains postaient autrefois dans les endroits les plus reculés de leur empire, pour la sûreté du commerce et la commodité des voyageurs. Dans toutes ces villes, que nous rencontrâmes en grand nombre sur notre route, nous trouvâmes les gouverneurs et les soldats tous russes et chrétiens. Les habitants du pays, au contraire, sacrifiaient aux idoles et adoraient le soleil, la lune et les étoiles. C'étaient, au surplus, les plus barbares de tous les idolâtres que j'eusse rencontrés jusqu'alors; seulement ils ne se nourrissaient point de chair humaine, comme les sauvages de l'Amérique.

Nous vîmes quelques exemples de leur idolâtrie entre Arguna et une ville habitée par des Tartares et des Russes mêlés ensemble. Arrivé à un village voisin de cette ville, j'eus la curiosité d'y entrer. Les habitants devaient faire ce jour-là un grand sacrifice. Sur le tronc d'un vieil arbre était une idole de bois d'un humble aspect. La tête de cette monstrueuse divinité ne ressemblait à celle d'aucun animal vivant, ou dont j'aie la moindre idée. Elle avait des oreilles aussi grandes que des cornes de bouc, des yeux de la grandeur d'un écu, un nez semblable à une corne de bélier, et une gueule comme celle d'un lion, avec des dents crochues, les plus affreuses qu'on puisse imaginer; elle était vêtue d'une manière assortie à son épouvantable figure. Son corps était couvert de peaux de mouton ayant la laine en dehors, et elle portait sur la tête un bonnet à la tartare, armé de deux grandes cornes; sa hauteur totale était d'environ huit pieds; enfin elle ne présentait qu'un buste sans bras et sans jambes.

Cette hideuse statue était érigée hors du village, et quand j'en approchai je vis devant elle seize ou dix-sept personnes. Je ne pourrais dire si c'étaient des hommes ou des femmes, car ils portent le même costume. Ils étaient tous prosternés le visage contre terre, pour rendre leurs hommages à cette affreuse divinité, et tellement immobiles, que je les crus

d'abord de la même matière que l'idole. M'étant approché d'eux, je les vis tout à coup se lever avec précipitation en poussant des hurlements épouvantables; ils s'en allèrent tous, comme s'ils eussent été au désespoir de voir un étranger les troubler dans leur acte de dévotion.

A une petite distance de l'idole, je vis une espèce de hutte faite de peaux de vache et de mouton desséchées, à la porte de laquelle j'aperçus trois hommes que je pouvais prendre pour des bouchers. Ils avaient de grands couteaux à la main, et je vis au milieu de cette tente trois moutons et un jeune taureau égorgés. Il y a toute apparence que c'étaient des victimes immolées à ce monstre par les trois barbares remplissant les fonctions de sacrificateurs, et que les dix-sept que j'avais interrompus dans leur enthousiasme dévot avaient sans doute apporté les victimes pour se rendre leur dieu favorable.

Mon étonnement se changea bientôt en une sorte d'indignation. Je poussai mon cheval de ce côté, et d'un coup de sabre je coupai en deux le bonnet du monstre, en même temps un de nos gens saisit la peau de mouton qui couvrait le corps de cette effroyable idole et l'arracha. Notre zèle fit aussitôt pousser des cris affreux par tout le village; et bientôt je fus entouré par deux ou trois cents de ces habitants, du milieu desquels je me tirai au grand galop, les voyant armés d'arcs et de flèches; j'étais pourtant bien résolu de rendre une seconde visite au ridicule objet de leur stupide adoration.

Nous restâmes trois jours dans la ville, éloignée du village en question de quatre milles seulement. Notre dessein était de nous y pourvoir de quelques chevaux pour remplacer ceux que la maladie ou la fatigue nous avait fait perdre dans le désert.

Ce retard me laissa le loisir d'exécuter mon projet; je le communiquai au marchand écossais de Moscou, qui m'avait donné des preuves si convaincantes de son intrépidité. Après

l'avoir instruit de ce que j'avais vu et du dégoût que m'avait inspiré cette hideuse dégradation de la nature humaine, je lui dis que, si je pouvais trouver quatre ou cinq hommes résolus et bien armés, j'avais dessein d'aller détruire cette idole, pour faire voir clairement à ses adorateurs qu'incapable de se secourir elle-même, il lui était impossible de donner la moindre assistance à ceux qui lui adressaient leurs prières et voulaient obtenir sa protection par leurs sacrifices.

Il se moqua de moi, et me répondit que mon zèle était louable, mais que je n'en devais pas attendre de fruit, et qu'il ne pouvait concevoir le but que je me proposais. « Mon but, lui répliquai-je, est de venger l'honneur de Dieu offensé par cette idolâtrie.

— Quoique votre zèle, plus ardent que réfléchi, vous porte à cette entreprise avec tant d'ardeur, je vous prie, me dit-il, de songer que ces hommes ont été assujettis, par la force, à l'empire de Russie; si vous réussissez dans votre projet, ils ne manqueront point de venir par milliers s'en plaindre au gouverneur et demander satisfaction; s'il n'est pas en état de la leur donner, ils exciteront une révolte générale, et, vous serez la cause d'une guerre sanglante que le czar devra soutenir contre les Tartares. »

Sur le soir, le marchand écossais me rencontra par hasard dans une promenade que je faisais hors de la ville, et m'ayant tiré à l'écart : « Je ne doute pas, me dit-il, que je ne vous aie détourné de votre dessein bizarre?

— A vous parler franchement, lui répondis-je, vous avez réussi à me faire différer l'exécution de mon projet; mais je l'ai toujours dans l'esprit, et je crois fort que je le mettrai à exécution avant de quitter cet endroit. Comment pensez-vous que ces malheureux me traiteraient s'ils me prenaient? ajoutai-je.

— Je vous dirai de quelle manière ils ont traité un pauvre Russe qui avait profané leur culte : après l'avoir blessé, avec

une flèche, de manière qu'il ne pût plus s'enfuir, ils le dépouillèrent de ses vêtements, le posèrent près de leur idole, et, l'ayant environné de toutes parts, ils lui tirèrent tant de flèches, que son corps en fut hérissé ; ensuite ils mirent le feu au bois de toutes ces flèches, et l'offrirent ainsi en sacrifice à leur divinité.

— Était-ce la même idole?

— Oui, me répondit-il, c'était justement la même.

— Eh bien, il faut que l'idole porte la peine de leur cruauté. »

Me voyant absolument déterminé à suivre ma résolution, il me dit que je ne l'exécuterais pas seul, qu'il me suivrait, quoique cette entreprise lui parût une extravagance, et qu'il prendrait pour troisième un de ses compatriotes, fort brave, nommé le capitaine Richardson. Il l'amena ; je lui fis le détail de ce que j'avais vu, et de mon projet. Nous résolûmes d'y aller seulement nous trois, mon associé, à qui j'en avais fait la proposition, n'ayant pas trouvé à propos d'être de la partie. Il m'avait dit qu'il serait toujours prêt à me seconder quand il s'agirait de défendre ma vie, mais qu'une pareille aventure n'était nullement de son goût, et que, malgré tout le ridicule du culte idolâtre, il n'y voyait rien qui pût autoriser une action de ce genre.

Nous résolûmes d'exécuter notre entreprise à la faveur des ténèbres, et de nous y prendre avec toute la précaution et tout le secret imaginables.

Nous trouvâmes bon d'attendre jusqu'à la nuit suivante, parce que la caravane partirait le matin même après l'affaire; ce qui empêcherait le gouverneur de donner satisfaction à ces barbares à nos dépens, puisque nous serions déjà hors de son pouvoir.

Le marchand écossais, aussi ferme dans sa résolution de m'aider qu'il se montra, dans la suite, intrépide en l'exécutant, m'apporta un habit de Tartare, fait de peaux de mouton, avec un bonnet, un arc et des flèches. Il en prit un lui-

même ainsi que son compagnon, afin que ceux qui nous verraient ne pussent deviner qui nous étions.

Nous passâmes toute la nuit à préparer plusieurs compositions de matières combustibles, de poudre à canon, d'esprit-de-vin et autres drogues de cette nature; nous prîmes un pot rempli de poix-résine, et nous sortîmes de la ville environ une heure après le coucher du soleil.

Il était à peu près onze heures du soir quand nous arrivâmes à l'endroit en question, sans avoir remarqué que le peuple eût la moindre inquiétude pour son idole. Le ciel était couvert de nuages; néanmoins la lune nous fournissait assez de lumière pour nous permettre de remarquer que l'idole se trouvait précisément à la même place et dans la même position où je l'avais vue auparavant. Les habitants du village dormaient tous, excepté dans la tente, où j'aperçus les trois prêtres que j'avais pris d'abord pour des bouchers : nous entendîmes cinq ou six personnes parler ensemble; nous en conclûmes que, si nous mettions le feu à la statue, on ne manquerait pas de courir sur nous pour en empêcher la destruction. Enfin nous résolûmes de l'emporter et de la brûler ailleurs; mais, en essayant de la déplacer, nous la trouvâmes d'une telle pesanteur, qu'il fallut songer à un autre expédient.

Le capitaine Richardson était d'avis de mettre le feu à la hutte et de tuer les Tartares à mesure qu'ils en sortiraient; mais j'avais trop présent à l'esprit le souvenir de Madagascar pour adopter ce parti inhumain : je m'opposai formellement à ce que notre projet coûtât la vie à un seul de ces idolâtres. « Eh bien, dit le marchand écossais, tâchons de nous emparer d'eux, de leur lier les mains derrière le dos, et de les forcer à être spectateurs de la destruction de leur idole. »

Nous avions une assez bonne quantité de la même corde qui nous avait servi à lier nos pièces d'artifice; ce qui nous détermina à surprendre les gens de la cabane, en faisant le

moins de bruit possible. Nous commençâmes par frapper à la porte; un de leurs prêtres nous ouvrit. Le saisir, lui mettre un bâillon à la bouche, lui lier les mains et le conduire devant l'idole fut l'affaire de quelques minutes; nous le couchâmes ensuite à terre après lui avoir attaché les pieds. Deux de nous se placèrent de chaque côté de la porte, attendant que quelque autre sortît pour savoir ce qu'était devenu le premier; personne ne paraissant, nous frappâmes de nouveau tout doucement, ce qui en fit venir deux autres que nous traitâmes de la même manière. Quand nous revînmes sur nos pas, nous en vîmes encore deux sortir de la hutte, et un troisième qui s'arrêtait à la porte : nous saisîmes les deux premiers; à ce mouvement, le troisième s'étant retiré en poussant de grands cris, le marchand écossais le suivit de près, et, prenant une de nos pièces d'artifice qui ne pouvait que répandre de la fumée et une odeur de soufre, il y mit le feu et la jeta au milieu de ceux qui restaient dans la cabane. En même temps, l'autre Écossais et mon valet, ayant déjà lié les deux Tartares l'un à l'autre, les conduisirent vers l'idole afin qu'ils vissent par eux-mêmes si elle leur apporterait du secours, et ils nous vinrent rejoindre promptement.

Lorsque la fusée lancée dans la cabane l'eut remplie de fumée, nous en jetâmes une d'une autre espèce qui donnait de la lumière comme une chandelle : nous aperçûmes quatre personnes, deux hommes et deux femmes, qui, sans doute, étaient occupés des préparatifs de leur sacrifice. Ils nous parurent très-effrayés, car ils tremblaient comme la feuille, et la fumée les avait tellement étourdis, qu'ils n'étaient point en état de parler. Nous les prîmes, les liâmes comme les autres, et nous nous hâtâmes de les faire sortir de la hutte, parce que nous ne pouvions supporter plus longtemps cette épaisse fumée. Ils furent placés près de leurs compagnons, et aussitôt nous mîmes la main à l'œuvre. Après avoir répandu sur l'idole une grande quantité de

poix-résine et de suif mêlé de soufre, nous lui remplîmes la bouche, les yeux et les oreilles de poudre à canon; nous lui mîmes des fusées dans son bonnet et des pièces d'artifice sur tout le corps; mon domestique se souvint d'avoir vu près de la tente un gros tas de paille et de foin; il en alla chercher avec le marchand écossais. Tout étant préparé, nous déliâmes nos prisonniers et nous leur ôtâmes les bâillons de la bouche. Je les plaçai l'un à côté de l'autre vis-à-vis de la monstrueuse idole, à laquelle nous mîmes le feu.

Un quart d'heure se passa à peu près avant que la flamme atteignît la poudre; mais alors un horrible craquement se fit entendre; le dieu brisé ne fut plus qu'une masse informe. Peu contents de ce succès, nous l'entourâmes de paille, et, persuadés qu'il serait réduit en cendres en très-peu de temps, nous songeâmes à nous retirer; mais le marchand écossais nous en détourna, nous assurant que, si nous nous en allions, tous ces pauvres idolâtres se jetteraient dans le feu pour être consumés avec leur idole. Nous restâmes donc jusqu'à ce que toute la paille fût brûlée.

Le lendemain, nous feignîmes d'être très-occupés des préparatifs du voyage, et personne ne pouvait soupçonner que nous eussions passé la nuit ailleurs que dans nos lits.

Mais l'affaire n'en resta pas là : le jour suivant une grande multitude de barbares vinrent non-seulement du village, mais encore de tous les lieux d'alentour, aux portes de la ville, pour demander au gouverneur russe satisfaction de l'outrage reçu par le grand Chamchi-Thaungu et par ses prêtres. Les habitants de la ville furent d'abord dans une grande consternation d'une visite si peu attendue, et faite par plus de trente mille personnes.

Le gouverneur tâcha d'apaiser les furieux; il leur dit qu'il ignorait absolument toute cette affaire, et qu'il était sûr qu'aucun soldat de la garnison n'était sorti de la ville pendant toute la nuit; que certainement cette violence ne pouvait avoir été commise par ses gens, et qu'il punirait sévère

ment les coupables, s'ils pouvaient les lui indiquer. Ils répondirent que tout le pays d'alentour vénérait le grand Chamchi-Thaungu, que personne d'entre eux ne pouvait avoir commis ce crime, qu'un chrétien seul en était capable, et que, pour en tirer raison, ils lui déclaraient la guerre ainsi qu'à tous les Russes.

Le gouverneur dissimula son indignation d'un discours si insolent, afin de n'être pas la cause d'une rupture ; il leur dit que le matin même une caravane s'était mise en route pour la Russie ; que peut-être quelqu'un de ces voyageurs leur avait fait cet affront, et que, s'ils le désiraient, il enverrait des gens à leur poursuite.

Cette proposition sembla les calmer un peu. En effet, le gouverneur nous dépêcha un messager qui nous instruisit en détail de tout ce qui venait d'arriver ; il ajouta que, si quelqu'un de la caravane avait donné lieu à cette émeute, il ferait bien de s'échapper au plus tôt, et que, coupables ou non, nous agirions prudemment en hâtant le plus possible notre marche, pendant qu'il ne négligerait rien pour amuser les Tartares.

Cette conduite du gouverneur était certainement des plus obligeantes ; mais quand on en instruisit toute la caravane, chacun parut ignorant de l'affaire ; nous fûmes précisément ceux qu'on soupçonna le moins. Celui qui commandait alors la caravane profita de l'avis du gouverneur, et nous marchâmes pendant deux jours et deux nuits sans presque nous arrêter, afin de gagner Jarawena, autre colonie de l'empereur, où nous devions être en sûreté.

La seconde journée après la destruction de l'idole, un nuage de poussière paraissant à une grande distance derrière nous fit croire à quelques-uns de la caravane que nous étions poursuivis. Ils ne se trompaient pas. Nous n'étions pas loin du désert, et nous avions passé un grand lac, quand nous aperçûmes un corps considérable de cavalerie de l'autre côté du lac, au nord, mais fort heureusement pour nous,

nous allions à l'ouest. Deux jours après, nous ne les vîmes plus; car, s'imaginant qu'ils étaient sur nos traces, ils avaient poussé jusqu'au fleuve Udda.

Le troisième jour, ils reconnurent leur méprise, ou bien on les instruisit du véritable chemin que nous avions pris, et ils nous poursuivirent avec toute la rapidité imaginable. Nous les découvrîmes vers le coucher du soleil; par bonheur, nous avions choisi pour camper un endroit très-propre à nous défendre. Nous étions à l'entrée d'un désert de plus de cinq cents milles de longueur, et nous ne pouvions rencontrer d'autre ville pour nous servir d'asile que Jarewena, encore à deux journées de nous. Nous avions près de notre poste plusieurs grands taillis, et notre camp était dans un passage assez étroit, entre deux bois peu étendus, mais extrêmement épais. Ce qui diminuait un peu notre crainte d'être attaqués cette nuit même, c'est que nous quatre étions seuls instruits au juste du véritable motif de cette poursuite; mais, comme les Tartares Mongols ont coutume de parcourir le désert en troupe nombreuse, les caravanes se tiennent toujours en garde contre ces bandits, et ainsi les nôtres ne furent point étonnés de se voir poursuivis.

Non-seulement nous étions campés entre deux bois, mais notre front était encore défendu par un petit ruisseau, de sorte que nous ne pouvions être attaqués qu'à notre arrière-garde. Peu contents encore des avantages naturels de notre position, nous nous fîmes un rempart de tout notre bagage, derrière lequel nous rangeâmes sur une même ligne nos chameaux et nos chevaux, et, par derrière, nous nous couvrîmes d'un abatis d'arbres.

Nous n'avions pas encore fini cette espèce de fortification, quand nous eûmes les Tartares sur les bras. Ils ne nous assaillirent pas brusquement comme nous l'avions cru, ni en voleurs de grand chemin; ils commencèrent par nous envoyer trois députés pour nous enjoindre de leur livrer les coupables qui avaient insulté leurs prêtres et détruit par le

feu le dieu Chamchi-Thaungu, afin qu'ils subissent la même peine en expiation de leur crime; et ils ajoutèrent que, si on leur accordait leur juste demande, ils se retireraient sans faire le moindre mal au reste de la caravane, sinon qu'ils nous brûleraient tous sans exception.

Les nôtres furent fort surpris de cette démarche; nous nous regardâmes les uns les autres pour reconnaître le coupable à sa contenance. Le commandant de la caravane répondit aux députés que très-certainement les coupables ne se trouvaient pas dans notre camp, que nous étions tous des marchands d'une humeur paisible, voyageant pour notre commerce; que nous n'avions pas songé à leur causer le moindre désagrément; qu'ils feraient bien de chercher leurs ennemis ailleurs, et de ne pas nous troubler dans notre marche, ou bien que nous nous défendrions jusqu'à la mort.

Peu satisfaits de cette réponse, le lendemain, au lever du soleil, ils approchèrent de notre camp pour le forcer : mais, quand ils en virent les fortifications, ils n'osèrent franchir le petit ruisseau qui couvrait notre front. Là, ils s'arrêtèrent, en déployant à nos yeux une si grande multitude, que les plus braves de nous en furent effrayés. Ceux qui en firent le calcul le plus modeste, portèrent leur nombre à dix mille au moins. Après nous avoir examinés pendant quelques moments, ils poussèrent des hurlements épouvantables, et nous lancèrent une grêle de flèches; nous nous cachâmes derrière nos ballots, et aucun de nous ne fut blessé.

Quelque temps après, nous les vîmes faire un mouvement du côté droit, et nous nous attendions à être attaqués par derrière, quand un Cosaque de Jarawena, homme très-adroit, s'approchant du commandant de la caravane, lui dit que, s'il voulait, il se flattait d'envoyer toute cette troupe vers Sheilka, ville éloignée de nous de plus de cinq journées du côté sud. Voyant que cette offre plaisait au commandant, il prend son arc et ses flèches et monte à cheval, se

sépare de nous du côté de notre arrière-garde, et, par un grand détour, il joint les Tartares, et se donne comme un exprès venant donner des renseignements sur ce qu'ils cherchaient à découvrir ; il leur annonce que les destructeurs de Chamchi-Thaungu étaient allés du côté de Sheilka, avec une caravane de mécréants, dans la résolution de brûler encore le dieu des Tartares Tonguais.

Cet homme, tartare lui-même, parlait si bien leur langue, et donna à son histoire tant de vraisemblance, qu'ils y ajoutèrent foi sans la moindre difficulté. Ils s'en allèrent donc à toute bride, après avoir poussé un horrible hourra ; et, au bout de trois heures, nous n'en vîmes plus un seul ; nous ne savons pas s'ils poussèrent jusqu'à Sheilka.

Après nous être tirés de ce danger, nous marchâmes en sûreté jusqu'à la ville de Jarawena, où il y a une garnison russe, et nous y restâmes pendant cinq jours pour nous reposer de toutes nos fatigues.

CHAPITRE XIII

Les Tartares Tonguais. — Arrivée à Tobolsk. — Les exilés de la Sibérie. — Leur manière de vivre. — Le noble prince russe. — Je lui propose de sortir secrètement de la Sibérie. — Il refuse mes offres. — Son fils part secrètement avec moi. — Nouveaux périls. — Les Kalmouks nous attaquent en grand nombre. — Présence d'esprit et sang-froid du vieux pilote. — Comment nous nous défendons contre ces hommes féroces. — Retour à Londres.

De là nous entrâmes encore dans un affreux désert, que nous traversâmes en vingt-trois jours. Nous nous étions fournis de quelques tentes pour passer les nuits plus commodément, et de seize chariots du pays pour porter notre eau et nos provisions.

Dans ce désert, nous vîmes beaucoup de chasseurs ; ce

sont eux qui fournissent ces belles fourrures d'hermine qu'on voit dans les grandes villes. Ils sont, pour la plupart, Tartares Mongols; bien souvent ils attaquent les petites caravanes; mais la nôtre était trop forte pour avoir rien à redouter de leur part; aussi nous n'en vîmes jamais de troupes entières vouloir nous cerner.

Au sortir de ce désert, nous passâmes dans un pays assez bien peuplé, et rempli de villes et de châteaux; l'empereur de Russie a établi là des garnisons pour la sûreté des caravanes et pour tenir en respect les Tartares, qui, sans ces précautions, rendraient les chemins fort dangereux.

Le czar a donné au gouverneur de ces places l'ordre formel de ne rien négliger pour mettre les marchands et les voyageurs à l'abri de toute insulte, et de leur fournir des escortes d'une forteresse à l'autre, au moindre bruit qui se répandrait de quelque invasion des Tartares.

Conformément à cet ordre, le gouverneur que je visitai avec le marchand écossais nous offrit une escorte de cinquante hommes jusqu'à la garnison prochaine, si nous croyions qu'il y eût le moindre danger dans la route.

J'avais cru, pendant tout le voyage, que plus nous approcherions de l'Europe, plus nous trouverions les habitants polis et le pays peuplé; mais je m'étais bien trompé, puisqu'il nous fallait encore traverser le pays des Tartares Tonguais, où régnait une idolâtrie encore plus grossière que celle qui nous avait si fort indignés auparavant. Il est vrai qu'entièrement assujettis par les Russes, et mieux tenus en bride que les autres, ils ne sont ni aussi insolents ni aussi dangereux que les Mongols. Ils sont tous couverts de peaux de bêtes sauvages, ainsi que leurs maisons. En hiver, ils vivent dans des souterrains.

Si les Mongols avaient leur Chamchi-Thaungu pour toute leur nation, ceux-ci comptaient des idoles dans chaque tente et dans chaque cave; d'ailleurs, ils adoraient le soleil, les étoiles, la neige, l'eau, en un mot tout ce qui offrait à leur

esprit quelque chose de merveilleux; leur ignorance est si grande, que tout les étonne; aussi, il n'y a presque rien qui ne soit honoré de leurs sacrifices.

Il ne m'arriva aucune aventure dans tout ce pays, dont les bornes étaient éloignées de plus de quatre cents milles du désert dont j'ai parlé. La moitié de ce terrain peut passer aussi pour un désert, et nous fûmes contraints de voyager pendant douze jours sans rencontrer ni maison ni arbre, et de porter avec nous notre eau et nos autres provisions.

Au sortir de cette solitude, nous parvînmes en deux jours de marche à la ville de Jenisay, située près du grand fleuve du même nom, qui sépare l'Europe de l'Asie.

Je remarquai que l'idolâtrie et l'ignorance ont partout le dessus, excepté dans les garnisons russes. La contrée qui s'étend entre le fleuve Obi et le fleuve Jenisay est peuplée d'idolâtres aussi barbares que les Tartares les plus éloignés, et même que les sauvages de l'Asie et de l'Amérique.

Depuis le fleuve Jenisay jusqu'à l'Obi, il nous fallut traverser un pays en quelque sorte abandonné; ce n'est pas que le terrain soit ingrat et impropre à la culture : il ne manque que des habitants et de l'industrie à ce pays très-agréable et très-fertile. Je dois faire observer que c'est justement dans ce pays, situé de l'un et de l'autre côté de l'Obi, que l'on envoie en exil les criminels russes qui ne sont point condamnés à mort, et ils ne peuvent presque jamais s'en échapper.

J'arrivai enfin à Tobolsk, capitale de la Sibérie, où je demeurai longtemps.

Nous avions mis à peu près sept mois à faire notre voyage, et l'hiver approchait. La caravane devait aller à Moscou; mais nous n'y avions aucune affaire, mon associé et moi : c'était notre patrie que nous avions uniquement en vue. On nous disait des merveilles sur les traîneaux tirés par des rennes, qui rendent si faciles et si rapides les voyages qu'on entreprend en temps d'hiver. Ce qu'on nous en rap-

portait, quelque surprenant qu'il fût, était la vérité : les Russes aiment mieux voyager en hiver qu'en été, parce que dans leurs traîneaux ils passent commodément les jours et les nuits, tout en parcourant un espace considérable. Le pays est entièrement couvert de neige durcie par le grand froid, laquelle présente une surface douce et unie; les collines, les lacs et les rivières forment une grande plaine, dure et polie, sur laquelle on court sans s'inquiéter de ce qu'on rencontre.

Mais je ne pouvais rien gagner dans un voyage de cette nature. Pour aller en Angleterre, je n'avais que deux chemins à prendre : je pouvais pousser avec la caravane jusqu'à Jaroslaw, et de là tourner vers l'ouest pour gagner Nerva et le golfe de Finlande : il m'était facile alors de passer par mer ou par terre à Dantzick; ou bien je devais quitter la caravane à une petite ville située sur la Dwina, d'où, en six jours, je viendrais par Archangel et passerais, de là, par mer, en Hollande et en Angleterre.

L'un et l'autre de ces voyages ne pouvaient être exécutés pendant l'hiver. Il était impossible de gagner Dantzick par mer, parce que la mer Baltique est toujours gelée dans cette saison; et vouloir voyager par terre dans un pareil pays était une chose aussi dangereuse que de marcher mal accompagné à travers des Tartares Monguls[1]. D'un autre côté, si j'étais arrivé à Archangel au mois d'octobre, j'aurais trouvé tous les navires partis et la ville presque déserte, puisque les marchands qui l'habitent l'été ont coutume de se retirer l'hiver à Moscou; j'aurais pu y souffrir un froid extrême, et peut-être y manquer de vivres et y mener une vie triste et désagréable, faute de compagnie. Il valait mieux par conséquent laisser la caravane et faire tous les préparatifs nécessaires pour passer l'hiver dans la capitale de la Sibérie, où je pouvais compter sur trois choses essentielles : vivres en abondance, maison chaude, et très-bonne société.

[1] Monguls ou Mongols.

Je me trouvais alors dans un climat bien différent de celui de ma chère île, où je ne sentis jamais le froid que pendant les frissons de la fièvre, où j'avais au contraire bien de la peine à supporter des habits sur le corps, où je ne faisais du feu que hors de la maison, et uniquement pour me préparer quelques mets. Ici je commençai par me pourvoir de camisoles et de grandes robes qui me descendaient jusqu'aux pieds et dont les manches étaient boutonnées jusqu'aux poignets. Tous ces différents vêtements étaient doublés de bonnes fourrures.

Pour chauffer ma maison, je m'y pris d'une autre manière qu'en Angleterre; je fis placer une cheminée semblable à une fournaise dans un endroit qui formait le centre de six chambres différentes; le tuyau par où devait sortir la fumée allait d'un côté, et l'ouverture par où sortait la chaleur était justement à l'opposé : par là toutes les chambres se trouvaient entretenues dans une chaleur égale, sans qu'on vît le feu nulle part, comme dans les bains d'Angleterre. C'est ainsi que mes appartements étaient toujours chauds, quelque froid qu'il fît, et je ne fus jamais incommodé de la fumée.

Je trouvai bonne compagnie dans cette contrée, une des plus septentrionales de la Russie, et située dans le voisinage de la mer Glaciale, à quelques degrés seulement de la Nouvelle-Zemble. La Sibérie est le séjour des prisonniers politiques de la Russie; la ville capitale doit être par conséquent remplie de noblesse, de généraux, de grands seigneurs et de princes même. J'y trouvai le fameux prince Galitzin, le vieux général Robostiski, et plusieurs autres personnes du premier rang, parmi lesquelles il y avait des dames de distinction. Le marchand écossais me fournit l'occasion de lier connaissance avec plusieurs de ces personnages : j'en reçus d'agréables visites, qui contribuèrent beaucoup à me faire trouver courtes les tristes soirées d'hiver.

Étant un jour avec le prince ***, ex-ministre d'État du czar, je lui entendis raconter des choses surprenantes sur la

grandeur et la puissance de son maître. Je l'interrompis pour lui dire que j'avais été autrefois un monarque plus absolu que le czar, bien que mes sujets ne fussent pas si nombreux ni mon empire aussi grand.

Ces paroles causèrent une grande surprise au prince russe, et me regardant avec une attention extraordinaire, il me demanda si je parlais sérieusement. Je lui promis que sa surprise cesserait dès que j'aurais le loisir de m'expliquer, et je lui dis que j'avais eu le pouvoir de disposer à mon gré de la fortune et de la vie de mes sujets, et que, malgré mon despotisme, il n'y avait eu personne dans tous mes États qui ne m'aimât comme un enfant aime son père.

Il me répondit en secouant la tête qu'effectivement de ce côté-là j'avais surpassé de beaucoup le czar. « Ce n'est pas tout, repris-je ; les terres de mon royaume m'appartiennent en propre, mes sujets n'étaient que mes fermiers libres et volontaires, et chacun d'eux eût exposé sa vie pour sauver la mienne : jamais prince ne fut plus tendrement chéri, et en même temps plus respecté et plus redouté de son peuple. » Enfin je lui racontai en détail tout ce qui m'était arrivé dans l'île, et la manière dont j'avais gouverné mes sujets.

La compagnie fut enchantée de ce récit, et surtout le prince, qui me dit, en poussant un profond soupir, que la véritable grandeur de l'homme consistait à être son propre maître et à s'acquérir un empire absolu sur ses propres passions; qu'il n'aurait pas changé une monarchie comme la mienne contre toute la domination de son auguste maître; qu'il trouvait une félicité plus réelle dans la retraite à laquelle il avait été condamné, que dans la grande autorité dont il avait autrefois joui à la cour du czar, et que, selon lui, le plus haut degré de la sagesse humaine consistait à proportionner nos désirs à la situation où la Providence trouvait bon de nous mettre pour nous ménager un calme intérieur au milieu des tempêtes et des orages qui nous environnent de toutes parts.

« Pendant les premiers jours que je passai en Sibérie, continua-t-il, j'étais accablé de mon triste sort, je m'arrachais les cheveux; en un mot, je m'abandonnais à toutes les extravagances ordinaires à ceux qui se croient victimes des plus grands malheurs; mais le temps et les réflexions me portèrent à me considérer moi-même d'une manière tranquille, et à regarder autour de moi. Je trouvai bientôt que la raison humaine, dès qu'elle a l'occasion d'examiner à loisir tout le détail de la vie et la nature des secours qu'elle peut emprunter de l'industrie pour la rendre heureuse, est parfaitement capable de se procurer une félicité réelle indépendante des coups de la fortune, et entièrement convenable à nos désirs les plus naturels et au grand but pour lequel nous sommes créés. Je compris en peu de jours qu'un air pur à respirer, des aliments simples pour soutenir notre vie, des habits propres à nous défendre des injures de l'air, et la liberté de prendre l'exercice nécessaire pour la conservation de la santé, sont tout ce qu'il faut pour satisfaire les besoins véritables de l'homme. J'avoue que les dignités, la puissance, les richesses, dont j'ai eu autrefois ma bonne part, sont capables de nous donner mille plaisirs; mais, d'un autre côté, tous ces plaisirs font grandir en nous les passions les plus dangereuses : l'ambition, l'orgueil, l'avarice et la sensualité. Ces dispositions de notre cœur, criminelles en elles-mêmes, contiennent les semences de tous nos crimes : elles n'ont pas la moindre relation avec ces talents qui font l'homme sage, ni avec ces vertus qui constituent le caractère du chrétien. Privé aujourd'hui de tout ce bonheur extérieur, source ordinaire des vices, éloigné du faux brillant, je ne le regarde que de son côté ténébreux; je n'y trouve que de la vanité, et suis pleinement convaincu que la vertu seule rend l'homme véritablement sage, grand, riche, et que seule elle prépare à la jouissance d'une félicité éternelle. Dans cette pensée, ajouta-t-il, je me trouve plus heureux au milieu de ce désert que

tous mes ennemis qui sont en pleine possession des richesses et de l'autorité qu'ils m'ont fait perdre, et dont je me sens déchargé comme d'un lourd fardeau. Vous penserez peut-être, monsieur, me dit-il encore, que, faisant de nécessité vertu, j'adopte ces maximes pour adoucir un état que d'autres pourraient nommer misérable; mais vous vous tromperiez. S'il est possible à l'homme de connaître quelque chose de ses sentiments, je puis vous assurer que je ne voudrais pas retourner à la cour, quand le czar, mon maître, aurait l'intention de me rétablir dans toute ma grandeur. Si jamais j'en suis capable, j'avoue que mon extravagance approchera de celle d'un homme qui, délivré de la prison du corps et ayant déjà un avant-goût de la félicité céleste, voudrait revenir sur la terre et se livrer de nouveau aux faiblesses honteuses et aux misères de notre vie ici-bas. »

Il prononça ces paroles avec tant de chaleur et d'émotion, qu'on y voyait sans peine les véritables sentiments de son cœur.

Je lui dis que je m'étais cru autrefois une espèce de monarque dans mon île, mais que, pour lui, il n'était pas seulement un souverain absolu, mais encore un grand conquérant, puisque celui qui remporte la victoire sur ses désirs rebelles et rend sa volonté absolument dépendante de sa raison, mérite mieux ce titre glorieux que celui qui renverse les murailles de la plus forte place. « Je vous conjure pourtant, monseigneur, ajoutai-je, de m'accorder la liberté de vous adresser une seule question : s'il vous était entièrement permis de sortir de ces solitudes et de mettre fin à votre exil, le feriez-vous ?

— Monsieur, me répondit-il, rien au monde ne serait assez fort pour me tirer de mon exil que les deux motifs suivants : le désir de revoir ma famille et celui de vivre dans un climat un peu plus doux; mais je vous assure que si mon souverain voulait me faire rentrer à la cour et m'imposer la lourde charge d'un ministère, je n'abandonnerais pas ces

lieux sauvages, ces lacs glacés, pour le faux brillant de la gloire et de la richesse, ni pour la place du courtisan le plus favorisé du prince.

— Mais, monseigneur, repris-je, peut-être n'êtes-vous pas seulement banni des plaisirs de la cour, de l'autorité et des richesses dont vous avez joui autrefois; il se peut que vos biens soient confisqués et que vous soyez privé de quelques-unes des commodités de la vie.

— Vous devinez assez juste, me répliqua-t-il, si vous me considérez en qualité de prince, comme je le suis en effet; mais, si vous me regardez simplement comme une créature humaine confondue avec le reste des hommes, vous comprendrez que je ne saurais tomber dans la misère, à moins d'être attaqué par quelque longue maladie. Nous sommes ici cinq personnes de qualité qui vivons dans la retraite, et d'une manière convenable à des exilés. Nous avons tous sauvé quelque chose des débris de notre fortune, ce qui nous exempte de la fatigue de pourvoir à notre subsistance par la chasse. Cependant les pauvres soldats qui se trouvent ici, et qui courent les bois pour prendre des renards, des zibelines, sont aussi à leur aise que nous; le travail d'un mois leur fournit tout ce qui est nécessaire pour une année entière. Comme nous dépensons peu, nos besoins sont très-bornés, et il nous est aisé d'y subvenir. »

Je m'étendrais trop si je voulais rapporter tout l'entretien que j'eus avec cet homme véritablement grand. Il montra un esprit supérieur, une connaissance profonde de la véritable valeur des choses, et une sagesse soutenue par une noble piété. Il n'était pas difficile enfin de se persuader du sincère mépris qu'il avait pour le monde.

Je restai à Tobolsk pendant huit mois; le froid excessif m'empêchait de me hasarder dans les rues sans être couvert de mes fourrures, et sans avoir sur le visage un masque d'hermine doublé, avec une ouverture pour la respiration et deux autres pour la vue. Pendant trois mois, nous n'eûmes

que cinq heures de jour, ou tout au plus six, et le reste du temps il aurait fait une obscurité complète sans la réverbération de la neige. On gardait nos chevaux dans des souterrains, et les trois valets que nous avions loués pour avoir soin de nous et de nos bêtes souffrirent si fort de la rigueur de la saison, qu'on fut réduit à couper des doigts à un d'entre eux, de peur que la gangrène ne s'y mît : les frictions avec la neige n'avaient pu parvenir à leur rendre la sensibilité, le mouvement et la chaleur.

Quant à nous, nous étions fort chaudement dans notre maison : les murailles étaient épaisses, les fenêtres petites et doubles. Les vivres ne nous manquaient pas : ils consistaient principalement en biscuit, en poisson sec, en mouton et en chair de buffle. Notre boisson était de l'eau légèrement mêlée d'un peu d'alcool; quand nous voulions nous régaler, nous avions, au lieu de vin, de l'hydromel excellent[1]. Les chasseurs couraient dans les forêts, quelque temps qu'il fît, et nous fournissaient de loin en loin du gibier fort gras et d'un goût délicieux : ils nous apportaient aussi quelquefois de grandes pièces d'ours, venaison très-estimée dans le pays; mais nous ne trouvions pas ce mets aussi délicat que le prétendent les habitants. Nous avions heureusement apporté une grande provision de thé, dont nous régalâmes nos amis; en un mot, il ne nous manquait rien pour vivre agréablement.

Le mois de mars étant arrivé, les jours commençaient à devenir plus longs et le froid supportable. Plusieurs voyageurs faisaient déjà les préparatifs nécessaires afin de partir en traîneau; pour moi, qui avais pris la résolution de gagner Archangel et non Moscou, je n'étais point pressé; je savais que les navires venant du sud ne partent guère pour cette partie du globe qu'au mois de mai ou au commencement de juin, et que si j'y arrivais au commencement d'août, j'y

[1] Boisson faite d'eau et de miel.

serais assez tôt pour profiter du départ de l'un de ces navires.

Je vis partir tous les voyageurs et tous les marchands qui avaient intérêt à me devancer; chaque année ils quittent la Sibérie pour aller, les uns à Moscou et les autres à Archangel, afin d'y vendre leurs fourrures et d'y acheter tout ce qui leur est nécessaire; ils ont huit cents milles à faire pour revenir chez eux; ils devaient donc être plus pressés que moi de se mettre en route.

Je ne commençai à emballer mes effets et mes marchandises qu'à la fin de mai. J'eus souvent occasion de remarquer quelle grande liberté on laisse aux prisonniers de Sibérie. Comme ils peuvent aller partout où ils veulent, j'étais fort surpris qu'ils ne songeassent pas à gagner quelque autre partie du monde pour y vivre plus agréablement et dans un meilleur climat.

Mon étonnement cessa dès que j'en eus parlé au prince. « Il faut considérer d'abord, monsieur, répondit-il, l'endroit où nous sommes, et ensuite notre situation. Nous ne saurions nous échapper qu'à travers une étendue de terrain d'environ trois cent quarante lieues appartenant au czar. Il est absolument nécessaire de suivre les grandes routes frayées par les gouverneurs des provinces et de passer par des villes où il y a garnison russe : par les chemins ordinaires, nous serions découverts indubitablement; par des routes détournées, nous serions exposés à mourir de faim. Former une pareille entreprise serait donc une véritable extravagance. »

Cette réponse me réduisit au silence, et me fit comprendre que ces exilés étaient aussi bien emprisonnés dans les vastes campagnes de la Sibérie que dans la citadelle de Moscou. Mais ceci ne m'empêcha pas de songer à tirer cet homme illustre de sa triste solitude, quelque dangereuse que pût être pour moi-même une pareille entreprise. Un soir, je trouvai l'occasion de lui expliquer mes pensées à ce sujet, et de lui en faire la proposition. « Il m'est fort aisé, lui dis-

je, de vous emmener avec moi, puisque vous n'êtes point gardé à vue. J'ai résolu de gagner Archangel et non Moscou; et comme je fais partie d'une caravane, nous camperons toutes les nuits où il nous plaira, sans être obligés de chercher des gîtes dans les garnisons russes : de cette manière, je puis facilement vous conduire à Archangel, vous mettre en sûreté à bord d'un navire anglais ou hollandais, et vous mener avec moi dans des pays où personne ne songera certainement à vous poursuivre. »

Je l'assurai en même temps que j'aurais soin de lui fournir pendant le voyage tout ce dont il aurait besoin, jusqu'à ce qu'il fût en état de subsister aisément par lui-même.

Il m'écouta avec attention, et, tandis que je parlais, il me regarda fixement; je pus voir, par son air, qu'il était très-ému de ma proposition. Il changeait de couleur à tout moment; ses yeux paraissaient tantôt vifs, tantôt éteints, il semblait flotter entre des pensées diverses. Il ne fut pas d'abord en état de me répondre. Enfin, s'étant un peu remis : « Sort malheureux, s'écria-t-il, que celui des mortels quand ils ne se précautionnent pas avec toute l'attention possible contre les dangers qui menacent leur faible vertu! Les témoignages de l'amitié la plus sincère peuvent devenir pour eux des piéges; mon cher ami, continua-t-il d'un ton plus calme, il y a tant de désintéressement dans votre offre, que je connaîtrais fort peu le monde si je ne m'en étonnais pas, et que je serais le plus ingrat des hommes si je n'en avais toute la reconnaissance possible. Mais parlez-moi franchement : avez-vous pensé que mon mépris pour le monde était réel, et que je vous aie découvert le fond de mon âme en vous assurant que dans mon exil je jouissais d'une paix préférable à tous les avantages de la grandeur et des richesses? M'avez-vous cru sincère quand je vous ai assuré que je refuserais de rentrer dans la condition brillante où je me suis vu autrefois à la cour de mon maître? M'avez-vous pris pour

un de ces hypocrites qui se dédommagent de leur mauvaise fortune par une ostentation de fausse piété et de vaine sagesse ? »

Il s'arrêta, non pour attendre ma réponse, mais parce que l'agitation de son cœur l'empêchait de poursuivre. J'admirais les sentiments de cet homme, sans rien négliger, cependant, pour l'y faire renoncer. Je m'efforçai donc de lui faire considérer ma proposition comme un ordre qu'il recevait de la Providence, de se mettre dans un état plus digne de lui, et de se rendre utile aux autres hommes. « Que savez-vous, me répondit-il, si, au lieu d'un ordre de la Providence, ce n'est pas plutôt une ruse du démon, qui, dans ma délivrance, offre à mon âme l'idée d'une grande félicité, uniquement pour me faire tomber dans un piége et me porter à courir à ma ruine? L'exil m'affranchit de toute tentation de retourner à ma misérable grandeur; si j'étais libre, peut-être l'orgueil, l'ambition, l'avarice et la sensualité, dont la source n'est jamais entièrement tarie dans le cœur humain, m'entraîneraient-ils de nouveau avec impétuosité. Alors le prisonnier redeviendrait, au milieu des douceurs d'une liberté extérieure, l'esclave de ses passions. Non, non, mon ami, il vaut mieux que je reste dans l'exil, loin de la cour, mais exempt de crimes, que de me délivrer de cette vaste solitude aux dépens de la liberté de ma raison, aux dépens d'une félicité éternelle sur laquelle je fixe à présent mes yeux et que je pourrais perdre si j'acceptais vos offres obligeantes. Je suis un homme faible, naturellement sujet à la tyrannie des passions; ne me tirez pas de mon heureuse défiance; ne soyez pas en même temps mon ami et mon tentateur. »

Si j'avais été surpris de son discours précédent, celui-ci me rendit absolument muet. Son âme luttait avec force contre ses désirs et contre le penchant naturel à tout homme de chercher les agréments de la vie. Je lui dis en peu de mots qu'il ferait bien de réfléchir à loisir et avec calme sur cette affaire, et je m'en retournai chez moi.

Environ deux heures après, j'entendis quelqu'un frapper à la porte de ma chambre; c'était le prince lui-même. « Mon ami, me dit-il, vous m'aviez presque persuadé; mais la réflexion est venue à mon secours, et je me raffermis absolument dans mon opinion; ne le trouvez pas mauvais, je vous en prie. Si je n'accepte pas votre offre obligeante et désintéressée, je n'en suis pas moins très-reconnaissant: j'en ai toute la gratitude possible, soyez-en persuadé. Vous allez vous séparer de moi, et, si vous ne me laissez pas entièrement libre, du moins vous me laissez armé contre mes désirs. »

Je reconnus la sagesse de sa résolution, et je l'assurai que mon but avait été uniquement de lui rendre service. M'embrassant alors avec tendresse, il m'assura qu'il était convaincu de la pureté de mes intentions et qu'il serait charmé de pouvoir me témoigner sa reconnaissance. Pour me prouver la sincérité de ses protestations, il m'offrit des zibelines et d'autres fourrures de grand prix. Je voulus les refuser; mais il me força de recevoir ce magnifique présent.

Le jour suivant, je lui envoyai du thé, deux pièces de damas de la Chine, et quelques pièces d'or du Japon, qui ne pesaient pas six onces en tout. Il s'en fallait de beaucoup que mon présent égalât le sien, puisqu'à mon retour en Angleterre je retirai des fourrures données par lui plus de deux cents livres sterling.

Il accepta le thé, une pièce de damas et une seule petite pièce d'or marquée au coin du Japon, qu'il ne prit sans doute que comme une curiosité, et, me renvoyant le reste, il me fit dire qu'il serait bien aise d'avoir une conversation avec moi.

M'étant venu voir un jour, il me dit que d'après ce qui s'était passé entre nous, je ne pourrais plus avoir l'espérance de l'ébranler; mais qu'il serait bien aise d'apprendre si, lui ayant fait une offre si généreuse, je serais disposé à rendre le même service à une personne qu'il me nommerait et à laquelle il s'intéressait beaucoup. Je lui répondis

que ce serait contre ma conscience si je me disais prêt à faire autant pour un autre que pour lui, qui m'inspirait un profond respect et la plus parfaite estime. «Cependant, continuai-je, quand vous m'aurez nommé la personne en question, je vous répondrai avec franchise, et, si ma réponse vous déplaît, j'ose espérer que vous ne m'en voudrez point.»

Il me dit qu'il s'agissait de son fils unique, que je n'avais jamais vu, et qui se trouvait dans la même condition que lui, éloigné de Tobolsk de plus de deux cents milles; mais qu'il saurait bien le faire venir si je pouvais lui rendre ce service.

Je n'hésitai pas un moment; je lui répondis que, ne pouvant lui montrer à lui-même toute mon amitié, je serais charmé de la lui prouver dans la personne de son fils. Le lendemain, il envoya chercher le jeune prince, qui arriva trois semaines après, amenant avec lui six ou sept chevaux chargés des plus riches fourrures, dont la valeur montait à une somme très-considérable.

Ses valets conduisirent les chevaux dans la ville, laissant leur jeune maître à quelque distance de là; il entra la nuit, incognito, dans la maison de son père, qui me le présenta. Nous nous concertâmes aussitôt pour notre voyage.

J'avais échangé dans cette ville une partie de mes marchandises de la Chine contre une bonne quantité de zibelines, d'hermines, de peaux de renards noirs et autres fourrures de prix. Ce que j'avais donné consistait surtout en noix muscades et en clous de girofle : dans la suite, je me défis de ce qui m'en restait à Archangel, où j'en tirai un meilleur parti que je n'aurais pu le faire à Londres. Ce commerce fit grand plaisir à mon associé ; il se félicitait du parti que nous avions pris de rester si longtemps en Sibérie, à cause des profits considérables que nous y fîmes.

Je partis de Tobolsk au commencement de juin. Notre caravane comptait trente chameaux. Tous passaient pour être à moi, quoiqu'il y en eût onze appartenant au jeune

prince. Ayant un si grand équipage, je devais avoir naturellement un bon nombre de domestiques; par conséquent, ceux du prince pouvaient bien être regardés comme les miens. Ce seigneur lui-même prit le titre de mon maître d'hôtel.

Nous fûmes contraints d'abord de traverser le plus grand et le plus désagréable désert que j'aie rencontré dans tout le voyage : le terrain était marécageux en plusieurs endroits et fort inégal en plusieurs autres. Je me consolais cependant par la pensée que nous n'avions rien à craindre des Tartares, qui ne passent presque jamais l'Obi.

Le jeune prince avait avec lui un fidèle domestique russe qui connaissait parfaitement tout le pays; il nous conduisit par des routes détournées, pour éviter les villes qui sont sur la grande route; il savait que les garnisons qui s'y trouvent observent avec une exactitude très-scrupuleuse l'ordre de visiter les voyageurs, pour voir si quelque étranger de marque ne cherche pas à s'introduire dans le cœur de la Russie.

Les mesures que nous prîmes ne nous exposaient pas à de pareilles recherches; mais, d'un autre côté, elles nous forçaient à faire notre voyage par le désert et à camper chaque nuit, sous nos tentes, au lieu qu'en passant par les villes nous aurions pu jouir de toutes les commodités désirables.

Le jeune prince sentait bien les dangers auxquels je m'exposais pour lui, aussi toutes les fois que nous nous trouvions près de quelque ville, il couchait dans le bois avec son fidèle domestique et il venait nous rejoindre dans les endroits où nous étions convenus de l'attendre.

Nous entrâmes en Europe en passant la rivière appelée Kama, qui, en cet endroit, sépare l'Europe de l'Asie. Dans la première ville européenne qu'on rencontre de ce côté, nous crûmes voir un peuple plus civilisé.

Le désert que nous avions à franchir n'a que deux cents milles d'étendue vers ce point, quoiqu'il en ait sept cents dans d'autres directions. En traversant cette vaste solitude,

je me croyais en sûreté, et pourtant je courus le risque d'être massacré avec toute ma suite, composée de quinze personnes, par une troupe de brigands. Je ne pus d'abord savoir si c'était une bande de Tartares répandue au delà des bords de l'Obi, ou bien une troupe de chasseurs de la Sibérie, qui s'étaient assemblés pour prendre une autre proie que des zibelines et des renards. Ce que je sais parfaitement, c'est qu'ils étaient tous à cheval, armés d'arcs et de flèches, et que, quand nous les rencontrâmes pour la première fois, leur nombre montait environ à quarante-cinq. Ils approchèrent de nous à deux différentes reprises, et, nous environnant de tous côtés, ils nous examinèrent avec une très-grande attention. Ensuite ils se portèrent sur notre route, comme s'ils avaient eu l'intention de nous intercepter le passage.

Nous plaçâmes devant nous nos chameaux sur une même ligne, afin d'être plus en état d'arrêter nos ennemis; et, faisant halte, nous envoyâmes le domestique du prince pour les reconnaître. Son maître y consentit d'autant plus volontiers qu'il craignait que ce ne fût une troupe sibérienne envoyée à sa poursuite.

Ce brave domestique s'avança vers eux, et, se tenant à une certaine distance, il leur parla dans tous les différents dialectes de la langue russe, sans entendre un seul mot de ce qu'ils lui répondaient. Cependant, il comprit, qu'ils tireraient sur lui, s'il approchait davantage. Il revint vers nous, et nous dit qu'il les croyait Kalmouks ou Circassiens, et que selon toutes les apparences, il devait y en avoir une grande quantité répandue dans le désert, mais il n'avait jamais entendu dire qu'ils se fussent si fort avancés du côté du nord.

Sur notre gauche, à un quart de mille de nous et près de la route, se trouvait un petit bosquet; je songeai immédiatement à nous avancer jusque-là et à nous y fortifier le mieux possible. Nous devions obtenir de cette manœuvre un double

avantage : les arbres nous mettraient à couvert des flèches de nos ennemis, et en second lieu ceux-ci ne pourraient nous attaquer en corps. Ce fut le vieux pilote portugais qui eut cette pensée : ce brave homme conservait tout son sang-froid dans le péril, ce qui le rendait toujours prêt à nous donner de bons conseils et à nous inspirer du courage.

Nous exécutâmes rapidement ce projet, et nous gagnâmes le petit bois sans que les Tartares fissent le moindre mouvement pour nous en empêcher. Nous y trouvâmes, à notre grande satisfaction, un terrain marécageux et un ruisseau se déversant dans un petit lac, et qui, à quelque distance de là, se joignait à un autre courant d'eau.

Les arbres qui croissaient le long de ces ruisseaux ou plutôt de ces sources n'étaient guère au nombre de plus de deux cents, mais fort serrés et garnis de branches extrêmement touffues. Dès que nous fûmes maîtres de ce bocage, nous nous crûmes hors de danger, à moins que nos ennemis ne missent pied à terre pour nous attaquer.

Pour rendre nos approches plus difficiles, notre vieux Portuguais s'avisa de couper de grandes branches et de les laisser pendre pêle-mêle dans les arbres.

Les ennemis furent très-longtemps sans faire le moindre mouvement. Enfin, deux heures environ avant la nuit, ils vinrent directement vers nous ; et, quoique nous ne nous en fussions pas aperçus, nous trouvâmes leur nombre fort augmenté : ils étaient au moins quatre-vingts cavaliers, parmi lesquels nous crûmes remarquer quelques femmes.

Ils se trouvaient à une demi-portée de fusil, quand nous tirâmes un coup à poudre, en leur demandant en même temps, en langue russe, ce qu'ils voulaient, et leur criant de se retirer. Comme ils ne nous entendaient pas, ce coup ne fit que redoubler leur fureur : ils avancèrent à toute bride du côté du bois, ne s'imaginant pas que nous étions si bien retranchés, qu'il était absolument impossible de s'y frayer un passage. Notre Portugais, à la fois notre ingénieur et

notre capitaine, nous pria de ne faire feu que lorsque nous verrions l'ennemi à demi-portée de pistolet, afin d'être sûrs de nos coups. Nous lui dîmes de commander le feu, et il tarda si longtemps, que plusieurs de nos ennemis n'étaient éloignés de nous que de la longueur de deux piques quand nous fîmes notre décharge.

Nous visâmes si juste, que nous en tuâmes quatorze, sans compter les cheveux et les hommes blessés : nous avions tous chargé nos armes de deux ou trois balles.

Ils furent très-étonnés d'un accueil si peu attendu, et se retirèrent à plus de deux cents verges, ce qui nous donna le temps de recharger nos fusils, de faire une sortie et de saisir cinq ou six chevaux, dont les maîtres avaient apparemment été tués. Nous reconnûmes facilement que nos ennemis étaient des Tartares.

Environ une heure après, ils firent un second mouvement pour nous attaquer, et allèrent reconnaître notre petit bois de toutes parts, cherchant à s'y introduire; mais, quand ils virent que nous étions prêts à leur tenir tête de tous côtés, ils se retirèrent de nouveau, et nous prîmes la résolution de nous tenir renfermés pendant la nuit.

Nous dormîmes fort peu, et nous passâmes presque toute la nuit à barricader et fortifier toutes les issues, sans négliger de poser partout des sentinelles.

Dans cette attitude, nous attendîmes le jour avec impatience; mais il nous fit faire une découverte fort désagréable : les ennemis, que nous croyions découragés par la réception qu'ils avaient reçue, s'étaient augmentés jusqu'au nombre de plus de trois cents, et ils avaient dressé dix ou douze tentes, comme s'ils eussent pris la résolution de nous forcer dans notre retraite.

Ce petit camp était situé dans la plaine, à un quart de lieue de nous. Nous fûmes tous consternés, et j'avoue que, pour moi, je me crus perdu avec toutes mes richesses.

Le jeune prince disait qu'il fallait se battre en désespérés,

et le vieux pilote croyait que, grâce à notre position, nous pouvions tenir tête à nos ennemis et les repousser. Vers le soir, nous nous aperçûmes qu'un nouveau renfort leur était arrivé, ce qui nous fit croire qu'ils étaient séparés en différentes bandes, pour rôder partout et chercher quelque proie.

Craignant que le lendemain ils ne fussent encore plus nombreux, je questionnai les gens que nous avions amenés avec nous de Tobolsk pour savoir s'il n'y avait pas des routes détournées par lesquelles nous pussions échapper à ces brigands pendant la nuit, et nous retirer vers quelque ville ou trouver quelque part une escorte qui nous conduisît à travers le désert.

Le brave domestique du prince nous dit que, si nous aimions mieux leur échapper que de les combattre, il se faisait fort de nous tirer de là pendant la nuit par un chemin qui allait au nord vers Petro, et de tromper les Tartares. Mais il ajouta que son maître lui avait protesté qu'il voulait se battre et non se retirer.

Je lui répondis qu'il avait mal compris les expressions du prince, trop sage pour vouloir se battre simplement pour avoir le plaisir de se battre, et que, bien qu'il eût déjà donné de grandes marques de son intrépidité, il n'avait pas la prétention de résister, avec dix-sept ou dix-huit hommes, à cinq ou six cents Tartares, à moins d'y être contraint par une nécessité absolue.

Ce qui m'effrayait le plus, c'était la pensée de tomber entre les mains de ces barbares, à la fin d'un si long voyage, après avoir échappé à tant de dangers, surmonté des difficultés si grandes et si nombreuses, et de périr en vue du port, pour ainsi dire, au moment même où je pouvais me croire sauvé. Quant à mon associé, sa douleur allait jusqu'à la rage; il protesta que la perte de ses biens et celle de sa vie lui étaient égales; qu'il aimait mieux périr en combattant que de mourir de faim, et qu'il était décidé à se défendre jusqu'à la dernière goutte de son sang.

Le jeune prince se rangea de mon avis et donna à son domestique les ordres nécessaires; à l'instant même, nous préparâmes tout pour faire réussir notre entreprise.

Dès qu'il fit sombre, nous allumâmes dans notre petit camp un grand feu disposé de manière à brûler pendant toute la nuit, afin de persuader aux Tartares que nous étions encore là; et, aussitôt que nous vîmes paraître les étoiles, moment marqué pour notre départ, nos bêtes de charge étant déjà en état de marcher, nous suivîmes notre guide, qui consultait l'étoile polaire pour nous conduire à travers les plaines de cette solitude.

Après avoir marché pendant deux heures, la lune se leva: sa lumière aurait pu nous trahir; mais heureusement les Tartares ne s'aperçurent point de notre retraite. Le matin, à six heures, après avoir fait quarante milles et estropié plusieurs de nos bêtes, nous arrivâmes à un village où nous nous reposâmes sans entendre parler ce jour-là de nos ennemis.

Environ deux heures avant la nuit, nous nous remîmes en route, et nous marchâmes jusqu'au lendemain, huit heures du matin. Après avoir passé une petite rivière, nous arrivâmes à un grand bourg habité par des Russes; nous y apprîmes que plusieurs bandes de Tartares Kalmouks s'étaient répandues dans le désert, mais que nous n'avions plus rien à craindre; ce qui nous causa une très-grande satisfaction.

Nous restâmes là cinq jours entiers, tant pour goûter quelque repos après des marches si fatigantes que pour nous y procurer des chevaux frais dont nous avions besoin, ainsi que d'autres choses nécessaires au bon domestique qui nous avait conduits jusque-là; mon associé et moi lui fîmes un présent de la valeur de dix pistoles pour le récompenser de cet important service.

Une nouvelle marche de cinq jours nous conduisit à Veuslima, sur la rivière de Wirtzogda, qui se jette dans la Dwina, et de là nous arrivâmes à Lawrenskoy, le 3 juillet; nous eûmes le plaisir de voir finir là notre voyage par terre, puis-

que nous étions sur les bords de la Dwina, fleuve navigable qui pouvait nous conduire en sept jours à Archangel. Nous louâmes deux grandes chaloupes pour notre bagage, et une espèce de barque fort commode pour nous-mêmes; nous nous embarquâmes le 7, et nous arrivâmes tous sains et saufs à Archangel le 18, après un voyage d'un an cinq mois et trois jours, y compris notre séjour à Tobolsk.

Nous restâmes six semaines dans cette ville pour attendre l'arrivée des navires : nous aurions été forcés d'y séjourner bien plus longtemps, si un hambourgeois ne fût entré dans le port un mois avant le temps où les navires anglais s'y rendent d'ordinaire.

Après avoir mûrement délibéré sur le parti que nous devions prendre, nous considérâmes que nous pourrions nous défaire de nos marchandises aussi avantageusement à Hambourg qu'à Londres, et nous résolûmes de nous embarquer tous sur ce bâtiment; nous convînmes du fret, et sur-le-champ je fis embarquer mes denrées. Il était fort naturel d'envoyer en même temps à bord mon maître d'hôtel pour avoir soin de toutes choses, et ainsi le jeune prince put se tenir à l'écart pendant tout le temps de nos préparatifs, de peur d'être reconnu dans la ville par quelques marchands russes.

Nous partîmes d'Archangel le 20 août, et nous entrâmes dans l'Elbe le 12 septembre; nous trouvâmes à Hambourg, mon associé et moi, des occasions très-favorables pour vendre nos marchandises, tant celles de la Chine que les fourrures apportées par nous de la Sibérie. En partageant avec lui le produit total de la vente, j'eus, pour ma part, trois mille quatre cent soixante-quinze livres sterling, malgré plusieurs pertes que nous avions essuyées. Il est vrai que je comprends dans ma portion les diamants que j'avais achetés au Bengale, et qui valaient bien six cents livres sterling.

Là, le jeune prince prit congé de nous; il s'embarqua sur l'Elbe, dans le dessein de se rendre à la cour de Vienne,

où il espérait trouver des protecteurs et d'où il pourrait se lier de correspondance avec ceux des amis de son père qu vivaient encore. Il ne se sépara pas de moi sans me témoigner sa reconnaissance pour le service que je lui avais rendu et pour les marques d'amitié que j'avais données à son père.

Après être resté quatre mois à Hambourg, je passai en Hollande, et, m'étant embarqué sur un paquebot, j'arrivai à Londres le 20 janvier 1705, dix ans et neuf mois après mon second départ d'Angleterre.

L'amour des voyages n'est pas encore éteint en moi; mais je suis enfin convaincu que le repos et une vie paisible peuvent seuls donner le bonheur. Le souvenir de mes infortunes et des scènes si variées dont j'ai été le témoin ajoute au plaisir que j'éprouve en me voyant de retour dans ma patrie. Devenu sage à soixante-douze ans, le temps est venu pour moi de me préparer à un voyage plus long que tous ceux que je viens de décrire.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

SECONDE PARTIE

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.